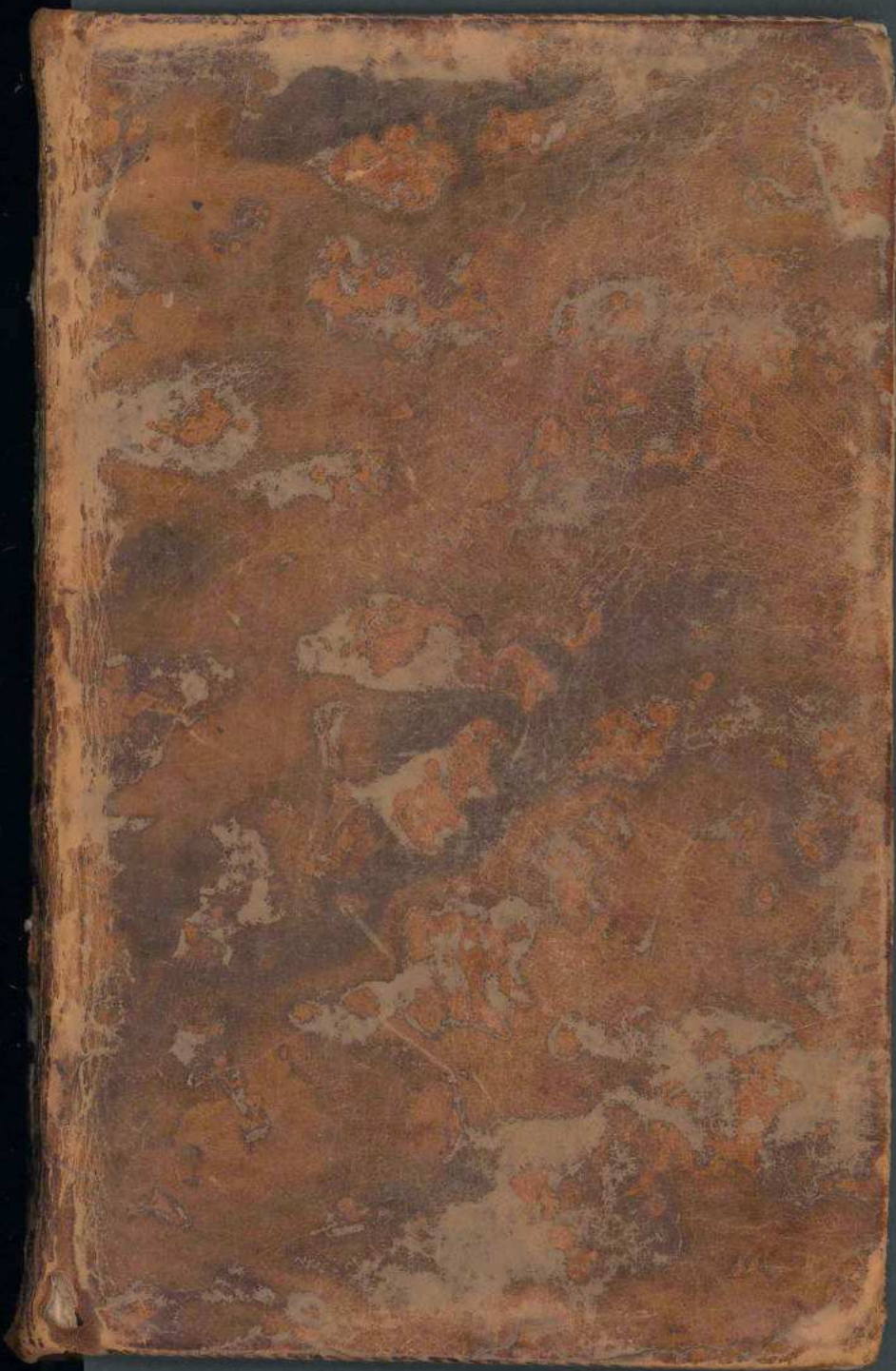
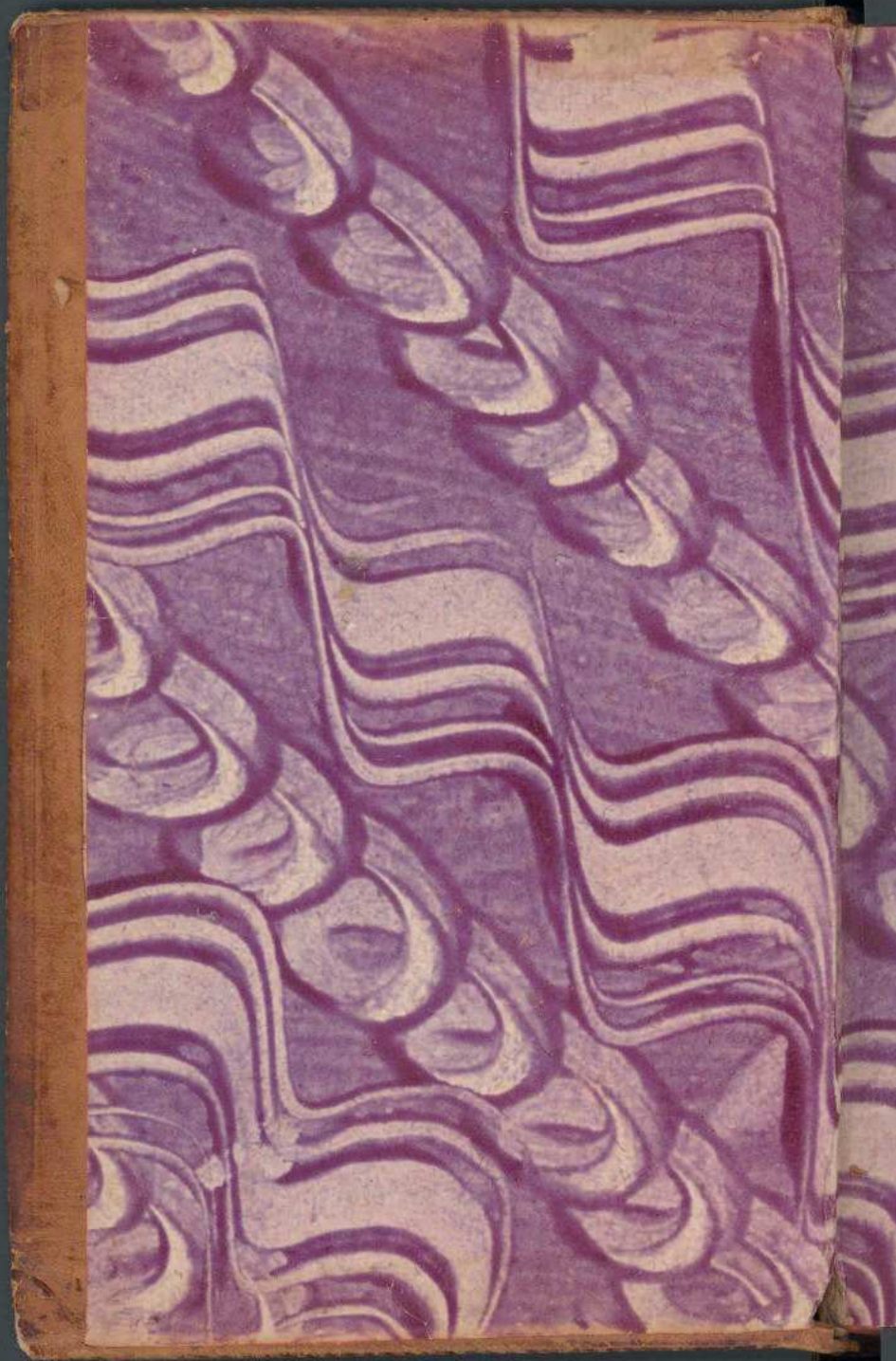
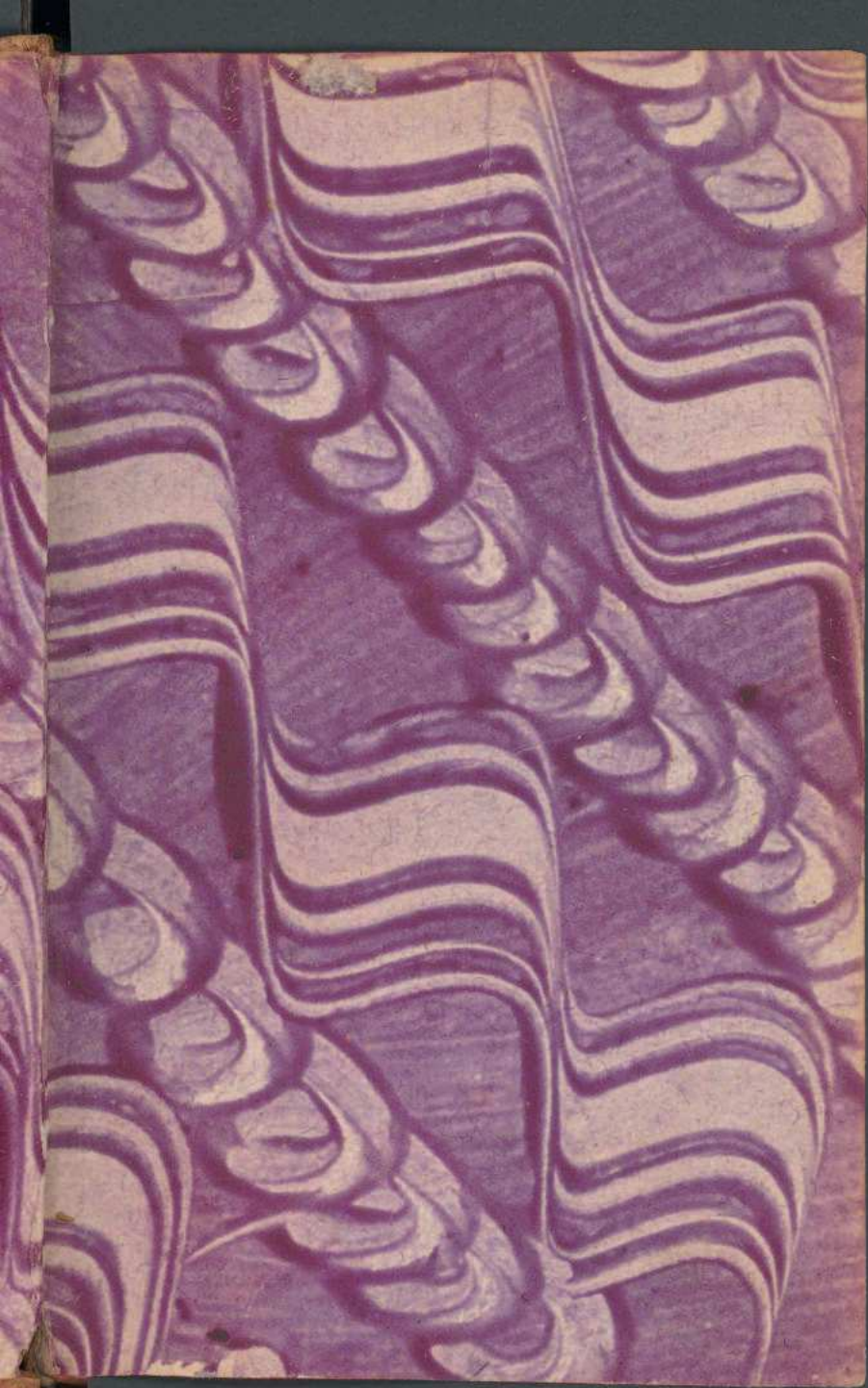








~~F~~
~~18~~

COLLECTION
COMPLÈTE
DES
ŒUVRES
DE

MR. de *VOLTAIRE*.

DERNIÈRE ÉDITION.

TOME QUATRIÈME.



THE UNIVERSITY OF

CHICAGO

LIBRARY

OF THE

CHICAGO

LIBRARY

MÉLANGES
DE
LITTÉRATURE;
D'HISTOIRE
ET
DE PHILOSOPHIE.



M. DCC. LXX.



840

49151





MELANGES

D E

LITTERATURE,

D'HISTOIRE ET DE PHILOSOPHIE.

CHAPITRE PREMIER.

DES LANGUES.



L n'est aucune langue complete, aucune qui puisse exprimer toutes nos idées & toutes nos sensations; leurs nuances sont trop imperceptibles & trop nombreuses. Personne ne peut faire connaître précisément le degré du sentiment qu'il éprouve. On est obligé, par exemple, de désigner, sous le nom général d'amour & de haine, mille amours & mille haines toutes différentes; il en est de même de nos douleurs & de nos plaisirs. Ainsi toutes les langues sont imparfaites comme nous.

Elles ont toutes été faites successivement & par degrés selon nos besoins. C'est l'instinct commun à tous les hommes qui a fait les premières grammaires sans qu'on s'en aperçût. Les Lapons, les Nègres, aussi-bien que les Grecs, ont eu besoin d'exprimer le passé, le présent, le futur; & ils l'ont fait. Mais comme jamais il n'y a eu d'assemblée de logiciens qui ait formé une langue, aucune n'a pu parvenir à un plan absolument régulier.

Tous les mots dans toutes les langues possibles sont nécessairement l'image des sensations. Les hommes n'ont pu jamais exprimer que ce qu'ils sentaient. Ainsi tout est devenu métaphore, partout on éclaire l'ame, le cœur brûle, l'esprit voit, il compose, il nuit, il divise, il s'égare, il se recueille, il se dissipe.

Toutes les nations se sont accordées à nommer souffle, esprit, ame, l'entendement humain dont ils sentent les effets sans le voir, après avoir nommé vent, souffle, esprit, l'agitation de l'air qu'ils ne voyent point.

Chez tous les peuples l'infini a été négation de fini; immensité, négation de mesure. Il est évident que ce sont nos cinq sens qui ont produit toutes les langues, aussi-bien que toutes nos idées.

Les moins imparfaites sont comme les loix: celles dans lesquelles il y a le moins d'arbitraire sont les meilleures.

Les plus complètes sont nécessairement celles des peuples qui ont le plus cultivé les arts & la société. Ainsi la langue Hébraïque devait être
une

une des langues les plus pauvres , comme le peuple qui la parlait. Comment les Hébreux auraient-ils pu avoir des termes de marine , eux qui avant *Salomon* n'avaient pas un bateau ? comment les termes de la philosophie , eux qui furent plongés dans une si profonde ignorance jusqu'au tems où ils commencèrent à apprendre quelque chose dans leur transmigration à Babylone ? La langue des Phéniciens , dont les Hébreux tirèrent leur jargon , devait être très-supérieure , parce qu'elle était l'idiome d'un peuple industrieux , commerçant , riche , répandu dans toute la terre.

La plus ancienne langue connue doit être celle de la nation rassemblée le plus anciennement en corps de peuple. Elle doit être encor celle du peuple qui a été le moins subjugué , ou qui l'ayant été a policé ses conquérans. Et à cet égard , il est constant que le Chinois & l'Arabe sont les plus anciennes langues de toutes celles qu'on parle aujourd'hui.

Il n'y a point de langue-mère. Toutes les nations voisines ont emprunté les unes des autres : mais on a donné le nom de *langue-mère* à celles dont quelques idiomes connus sont dérivés. Par exemple le Latin est langue-mère , par rapport à l'Italien , à l'Espagnol , au Français : mais il était lui-même dérivé du Toscan ; & le Toscan l'était du Celte & du Grec.

Le plus beau de tous les langages doit être celui qui est à la fois le plus complet , le plus sonore , le plus varié dans ses tours , & le plus régulier dans sa marche ; celui qui a le plus

de mots composés , celui qui par sa prosodie exprime le mieux les mouvemens lents ou impétueux de l'ame , celui qui ressemble le plus à la musique.

Le Grec a tous ces avantages ; il n'a point la rudesse du Latin , dont tant de mots finissent en *um* , *ur* , *us*. Il a toute la pompe de l'Espagnol , & toute la douceur de l'Italien. Il a par-dessus toutes les langues vivantes du monde l'expression de la musique , par les syllabes longues & brèves. Ainsi tout défiguré qu'il est aujourd'hui dans la Grèce , il peut être encor regardé comme le plus beau langage de l'univers.

La plus belle langue ne peut être la plus généralement répandue , quand le peuple qui la parle est opprimé , peu nombreux , sans commerce avec les autres nations , & quand ces autres nations ont cultivé leurs propres langages. Ainsi le Grec doit être moins étendu que l'Arabe , & même que le Turc.

De toutes les langues de l'Europe la Française doit être la plus générale , parce qu'elle est la plus propre à la conversation : elle a pris son caractère dans celui du peuple qui la parle.

Les Français ont été , depuis près de cent-cinquante ans , le peuple qui a le plus connu la société , qui en a le premier écarté toute la gêne , & le premier chez qui les femmes ont été libres & même souveraines , quand elles n'étaient ailleurs que des esclaves. La syntaxe de cette langue toujours uniforme , & qui n'admet point

point d'inversions , est encor une facilité que n'ont guères les autres langues ; c'est une monnoie plus courante que les autres , quand même elle manquerait de poids. La quantité prodigieuse de livres agréablement frivoles que cette nation a produits , est encor une raison de la faveur que sa langue a obtenue chez toutes les nations.

Des livres profonds ne donneront point de cours à une langue ; on les traduira ; on apprendra la philosophie de *Newton* ; mais on n'apprendra pas l'Anglais pour l'entendre.

Ce qui rend encor le Français plus commun , c'est la perfection où le théâtre a été porté dans cette langue. C'est à *Cinna* , à *Phèdre* , au *Misanthrope* qu'elle a dû sa vogue , & non pas aux conquêtes de *Louis XIV.*

Elle n'est ni si abondante & si maniable que l'Italien , ni si majestueuse que l'Espagnol , ni si énergique que l'Anglais ; & cependant elle a fait plus de fortune que ces trois langues , par cela seul qu'elle est plus de commerce , & qu'il y a plus de livres agréables chez elle qu'ailleurs : elle a réussi comme les cuisiniers de France , parce qu'elle a plus flatté le goût général.

Le même esprit qui a porté les nations à imiter les Français dans leurs ameublemens , dans la distribution des appartemens , dans les jardins , dans la danse , dans tout ce qui donne de la grace , les a portés aussi à parler leur langue. Le grand art des bons écrivains Français est précisément celui des femmes de cette nation , qui

se mettent mieux que les autres femmes de l'Europe, & qui sans être plus belles le paraissent par l'art de leur parure, par les agrémens nobles & simples qu'elles se donnent si naturellement.

C'est à force de politesse que cette langue est parvenue à faire disparaître les traces de son ancienne barbarie. Tout attesterait cette barbarie à qui voudrait y regarder de près. On verrait que le nombre *vingt* vient de *viginti*, & qu'on prononçait autrefois ce *g* & ce *t* avec une rudesse propre à toutes les nations septentrionales; du mois d'*Augustus* on fit le mois d'Aoust.

Il n'y a pas longtems qu'un prince Allemand croyant qu'en France on ne prononçait jamais autrement le terme d'*Auguste*, appelait le roi *Auguste* de Pologne le roi Aoust.

De *pavo* nous fîmes *paon*; nous le prononçions comme *phaon*, & aujourd'hui nous disons *pan*.

De *lupus* on avait fait *loup*, & on faisait entendre le *p* avec une dureté insupportable. Toutes les lettres qu'on a retranchées depuis dans la prononciation, mais qu'on a conservées en écrivant, sont nos anciens habits de sauvages.

C'est quand les mœurs se sont adoucies, qu'on a aussi adouci la langue: elle était agreste comme nous, avant que *François I.* eût appelé les femmes à sa cour. Il eût autant valu parler l'ancien Celte que le Français du tems de *Charles VIII.* & de *Louis XII.* L'Allemand n'é-

tait

était pas plus dur. Tous les imparfaits avaient un son affreux ; chaque syllabe se prononçait dans *aimoient*, *faisoient*, *croyoient* ; on disait, ils *croy-oient* ; c'était un croassement de corbeaux, comme dit l'empereur *Julien* du langage Celte, plutôt qu'un langage d'hommes.

Il a fallu des siècles pour ôter cette rouille. Les imperfections qui restent seraient encore intolérables, sans le soin qu'on prend continuellement de les éviter, comme un habile cavalier évite les pierres sur sa route.

Les bons écrivains sont attentifs à combattre les expressions vicieuses que l'ignorance du peuple met d'abord en vogue, & qui adoptées par les mauvais auteurs passent ensuite dans les gazettes, & dans les écrits publics. Ainsi du mot Italien *celata*, qui signifie *elmo*, *casque*, *armet*, les soldats Français firent en Italie le mot de *salade* : de sorte que quand on disait, *il a pris sa salade*, on ne savait si celui dont on parlait avait pris son *casque* ou des *laitues*. Les gazetiers ont traduit le mot *ridotto* par *redoute*, qui signifie une espèce de fortification : mais un homme qui fait sa langue conservera toujours le mot d'*assemblée*. *Rosbeef* signifie en Anglais du *bœuf rôti* ; & nos maîtres d'hôtel nous parlent aujourd'hui d'un *Rosbeef* de mouton. *Riding coat* veut dire un *habit de cheval* ; on a fait *Redingotte*, & le peuple croit que c'est un ancien mot de la langue. Il a bien fallu adopter cette expression avec le peuple, parce qu'elle signifie une chose d'usage.

Le plus bas peuple , en fait de termes d'arts & métiers & des choses nécessaires , subjugué la cour , si on l'ose dire , comme en fait de religion. Ceux qui méprisent le plus le vulgaire sont obligés de parler , & de paraître penser comme lui.

■ Ce n'est pas mal parler que de nommer les choses du nom que le bas peuple leur a imposé ; mais on reconnaît un peuple naturellement plus ingénieux qu'un autre par les noms propres qu'il donne à chaque chose.

Ce n'est que faute d'imagination qu'un peuple adapta la même expression à cent idées différentes. C'est une stérilité ridicule de n'avoir pas su exprimer autrement *un bras de mer* , *un bras de balance* , *un bras de fauteuil* ; il y a de l'indigence d'esprit à dire également la *tête d'un clou* , la *tête d'une armée*. On trouve le mot de *cu* partout , & très-mal-à-propos : une rue sans issue ne ressemble en rien à un *cu de sac* ; un honnête homme aurait pu appeler ces sortes de rues des *impasses* ; la populace les a nommées *cus* , & les reines ont été obligées de les nommer ainsi. Le fond d'un artichaud , la pointe qui termine le dessous d'une lampe , ne ressemblent pas plus à un *cu* que des rues sans passage. On dit pourtant toujours *cu d'artichaud* , *cu de lampe* , parce que le peuple qui a fait la langue était alors grossier. Les Italiens , qui auraient été plus en droit que nous de faire souvent servir ce mot , s'en sont bien donné de garde. Le peuple d'Italie , né plus ingénieux que ses voisins ,
forma

forma une langue beaucoup plus abondante que la nôtre.

Il faudrait que le cri de chaque animal eût un terme qui le distinguât. C'est une disette insupportable de manquer d'expression pour le cri d'un oiseau, pour celui d'un enfant ; & d'appeller des choses si différentes du même nom. Le mot de *vagissement*, dérivé du Latin *vagitus*, aurait exprimé très-bien le cri des enfans au berceau.

L'ignorance a introduit un autre usage dans toutes les langues modernes. Mille termes ne signifient plus ce qu'ils doivent signifier. *Idiot* voulait dire *solitaire*, aujourd'hui il veut dire *stupid* ; *Epiphanie* signifiait *superficie*, c'est aujourd'hui la fête des trois rois ; *baptiser* c'est se plonger dans l'eau, nous disons baptiser du nom de *Jean* ou de *Jacques*.

A ces défauts de presque toutes les langues, se joignent des irrégularités barbares. *Garçon*, *courtisan*, *coureur*, sont des mots honnêtes ; *garce*, *courtisane*, *coureuse*, sont des injures. *Vénus* est un nom charmant, *vénérien* est abominable.

Un autre effet de l'irrégularité de ces langues composées au hazard dans des tems grossiers, c'est la quantité de mots composés dont le simple n'existe plus. Ce sont des enfans qui ont perdu leur père. Nous avons des *architraves* & point de *traves*, des *architectes* & point de *rectes*, des *soubassemens* & point de *bassemens* ; il y a des choses *ineffables* & point d'*effables*.

On est *intrepide*, on n'est pas *trépide*; *impotent*, & jamais *potent*: un fond est *inépuisable*, sans pouvoir être *puisable*. Il y a des *impudens*, des *insolens*, mais ni *pudens*, ni *solens*: *nonchalant* signifie *paresseux*, & *chaland* celui qui achète.

Toutes les langues tiennent plus ou moins de ces défauts; ce sont des terrains tous irréguliers, dont la main d'un habile artiste fait tirer avantage.

Il se glisse toujours dans les langues d'autres défauts qui font voir le caractère d'une nation. En France des modes s'introduisent dans les expressions comme dans les coëffures. Un malade ou un médecin du bel air se fera avisé de dire qu'il a eu un *soupçon* de fièvre, pour signifier qu'il en a eu une légère atteinte; voilà bientôt toute la nation qui a des *soupçons* de colique, des *soupçons* de haine, d'amour, de ridicule. Les prédicateurs vous disent en chaire qu'il faut avoir au moins un *soupçon* d'amour de DIEU. Au bout de quelques mois cette mode passe pour faire place à une autre. *Vis-à-vis* s'introduit par-tout. On se trouve dans toutes les conversations *vis-à-vis* de ses goûts & de ses intérêts. Les courtisans sont bien ou mal *vis-à-vis* du roi; les ministres embarrassés *vis-à-vis* d'eux-mêmes; le parlement en corps fait souvenir la nation qu'il a été le soutien des loix *vis-à-vis* de l'archevêque, & les hommes en chaire sont *vis-à-vis* de DIEU dans un état de perdition.

Ce qui nuit le plus à la noblesse de la langue,

gue, ce n'est pas 'cette mode passagère dont on se dégoûte bientôt. Ce ne sont pas les solécismes de la bonne compagnie dans lesquels les bons auteurs ne tombent point ; c'est l'affectation des auteurs médiocres de parler de choses sérieuses dans le stile de la conversation. Vous lirez dans nos livres nouveaux de philosophie qu'il ne faut pas faire à *pure perte les frais de penser* ; que les éclipses sont *en droit d'effrayer le peuple* ; qu'*Epicure* avait un extérieur à l'unisson de son ame ; que *Clodius* renvia sur *Auguste* ; & mille autres expressions pareilles dignes du laquais des *Précieuses ridicules*.

Le stile des ordonnances des rois & des arrêts prononcés dans les tribunaux, ne sert qu'à faire voir de quelle barbarie on est parti. On s'en moque dans la comédie des *Plaideurs*.

Lequel *Jerôme* après plusieurs rébellions

Aurait atteint, frapé, moi sergent à la joue.

Cependant il est arrivé que des gazetiers & des faiseurs de journaux ont adopté cette incongruité ; & vous lisez dans des papiers publics ; „ On a appris que la flotte aurait mis „ à la voile le 7. Mars, & qu'elle aurait „ blé les Sorlingues.

Tout conspire à corrompre une langue un peu étendue ; les auteurs qui gâtent le stile par affectation ; ceux qui écrivent en pays étranger, & qui mêlent presque toujours des expressions étrangères à leur langue naturelle ; les négocians

cians qui introduisent dans la conversation les termes de leur comptoir , & qui vous disent que l'Angleterre arme une flotte , mais que *par contre* la France équipe des vaisseaux : les beaux esprits des pays étrangers , qui ne connaissant pas l'usage , vous disent qu'un jeune prince a été très bien *éduqué* , au lieu de dire qu'il a reçu une bonne éducation.

Toute langue étant imparfaite , il ne s'ensuit pas qu'on doive la changer. Il faut absolument s'en tenir à la manière dont les bons auteurs l'ont parlée ; & quand on a un nombre suffisant d'auteurs approuvés , la langue est fixée. Ainsi on ne peut plus rien changer à l'Italien , à l'Espagnol , à l'Anglais , au Français , sans le corrompre. La raison en est claire , c'est qu'on rendrait bientôt intelligibles les livres qui sont l'instruction & le plaisir des nations.



CHAPITRE SECOND.

PENSÉES

SUR L'ADMINISTRATION

PUBLIQUE.

I.

*P*uffendorf, & ceux qui écrivent comme lui sur les intérêts des princes, font des almanachs défectueux pour l'année courante, qui ne valent absolument rien pour l'année d'après.

II.

Qui eût dit à la paix de Nimègue qu'un jour l'Espagne, le Mexique, le Pérou, Naples, Sicile, Parme appartiendraient à la maison de France ?

III.

Prévoyait-on, lorsque *Charles XII.* gouvernait despotiquement la Suède, que ses successeurs n'auraient pas plus d'autorité que les rois n'en ont en Pologne ?

IV.

Les rois de Dannemarck étaient des Doges il y a un siècle ; ils sont à présent absolus.

Mélanges &c. B



V.

Autrefois les Russes se vendaient eux-mêmes comme les nègres : à présent ils s'estiment assez pour ne pas recevoir dans leurs troupes de soldats étrangers , & ils ont pour point d'honneur de ne désertir jamais ; mais il leur faut encor des officiers étrangers , parce que la nation n'a pas acquis autant d'habileté que de courage , & qu'elle ne fait encor qu'obéir.

VI.

Les animaux accoutumés au joug s'y présentent eux-mêmes. Je ne fais quel compilateur des lettres de la reine *Christine* a fait au genre humain l'outrage de justifier le meurtre de *Monaldeschi* assassiné à Fontainebleau par l'ordre d'une Suédoise , sous prétexte que cette Suédoise avait été reine. Il n'y avait au monde que les assassins employés par elle qui pussent prétendre qu'il était permis à cette princesse de faire à Fontainebleau ce qui aurait été un crime dans Stockholm.

VII.

Ce gouvernement ferait digne des *Hottentots* , dans lequel il ferait permis à un certain nombre d'hommes de dire : *C'est à ceux qui travaillent à payer ; nous ne devons rien , parce que nous sommes oisifs.*

VIII.

Ce gouvernement outrageait DIEU & les
hom-

hommes , dans lequel des citoyens pourraient dire : *L'état nous a tout donné , & nous ne lui devons que des prières.*

IX.

La raison , en se perfectionnant , détruit le germe des guerres de religion. C'est l'esprit philosophique qui a banni cette peste du monde.

X.

Si *Luther & Calvin* revenaient au monde , ils ne feraient pas plus de bruit que les *Scotistes & les Thomistes* ; pourquoi ? parce qu'ils naîtraient dans un tems où les hommes commencent à être éclairés.

XI.

Ce n'est que dans des tems de barbarie qu'on voit des forciers , des possédés , des rois excommuniés , des sujets déliés de leur serment de fidélité par des docteurs.

XII.

Il y a tel couvent inutile au monde , à tous égards , qui jouit de deux cent mille livres de rente. La raison démontre , que si on donnait ces deux cent mille livres à cent officiers , qu'on marierait , il y aurait cent bons citoyens récompensés , cent filles pourvues , quatre cent personnes au moins de plus dans l'état au bout

de dix ans , au lieu de cinquante fainéans. Elle démontre encor que ces cinquante fainéans , rendus à la patrie , cultiveraient la terre , la peupleraient , & qu'il y aurait plus de laboureurs & plus de soldats. Voilà ce que tout le monde délire , depuis le prince du sang jusqu'au vigneron. La superstition seule s'y opposait autrefois ; mais la raison , soumise à la foi , doit écraser la superstition.

XIII.

Le prince peut d'un seul mot empêcher au moins qu'on ne fasse des vœux avant l'âge de vingt-cinq ans ; & si quelqu'un dit au souverain , *Que deviendront les filles de condition que nous sacrifions d'ordinaire aux aînés de nos familles ?* le prince répondra : *Elles deviendront ce qu'elles deviennent en Suède , en Dannemarck , en Prusse , en Angleterre , en Hollande ; elles seront des citoyens ; elles sont nées pour la propagation , & non pour réciter du Latin qu'elles n'entendent pas. Une femme qui nourrit deux enfans , & qui file , rend plus de service à la patrie , que tous les couvens n'en peuvent jamais rendre.*

XIV.

C'est un très grand bonheur , pour le prince & pour l'état , qu'il y ait beaucoup de philosophes , qui impriment toutes ces maximes dans la tête des hommes.

XV.

X V.

Les philosophes n'ayant aucun intérêt particulier , ne peuvent parler qu'en faveur de la raison & de l'intérêt public.

X V I.

Les philosophes aiment la religion ; & ils rendent service aux princes en détruisant la superstition , qui est toujours l'ennemie des princes.

X V I I.

C'est la superstition qui a fait assassiner *Henri III.* , *Henri IV.* , *Guillaume* prince d'Orange , & tant d'autres. C'est elle qui a fait couler des rivières de sang depuis *Constantin*.

X V I I I.

La superstition est le plus horrible ennemi du genre humain. Quand elle domine le prince , elle l'empêche de faire le bien de son peuple ; quand elle domine le peuple , elle le soulève contre son prince.

X I X.

Il n'y a pas un seul exemple sur la terre de philosophes qui se soient opposés aux loix du prince. Il n'y a pas un seul siècle où la superstition & l'entousiasme n'ayent causé des troubles qui font horreur.

XX.

La liberté consiste à ne dépendre que des loix. Sur ce pied chaque homme est libre aujourd'hui en Suède, en Angleterre, en Hollande, en Suisse, à Genève, à Hambourg; on l'est même à Venise & à Gènes, quoique ce qui n'est pas du corps des souverains y soit avili. Mais il y a encor des provinces & de vastes royaumes chrétiens, où la plus grande partie des hommes est esclave.

XXI.

Un tems viendra dans ces pays, où quelque prince plus habile que les autres fera comprendre aux cultivateurs des terres, qu'il n'est pas tout-à-fait à leur avantage qu'un homme qui a un cheval ou plusieurs chevaux, c'est-à-dire un noble, ait le droit de tuer un paysan en mettant dix écus sur sa fosse. Il est vrai que dix écus sont beaucoup pour un homme né dans un certain climat; mais ils démêleront dans la suite des siècles, que c'est fort peu pour un mort. Alors il pourra se faire que les communes aient part au gouvernement, & que l'administration Anglaise & Suédoise s'établisse dans le voisinage de la Turquie.

XXII.

Un citoyen d'Amsterdam est un homme; un citoyen à quelques degrés de longitude par-delà est un animal de service.

XXIII.

XXIII.

Tous les hommes sont nés égaux ; mais un bourgeois de Maroc ne soupçonne pas que cette vérité existe.

XXIV.

Cette égalité n'est pas l'anéantissement de la subordination : nous sommes tous également hommes , mais non membres égaux de la société. Tous les droits naturels appartiennent également au Sultan & au Bostangi : l'un & l'autre doivent disposer avec le même pouvoir de leurs personnes , de leurs familles , de leurs biens. Les hommes sont donc égaux dans l'essentiel , quoiqu'ils jouent sur la scène des rôles différens.

XXV.

On demande toujours quel gouvernement est préférable ? Si on fait cette question à un ministre ou à son commis , ils feront sans doute pour le pouvoir absolu ; si à un baron , il voudra que le baronage partage le pouvoir législatif. Les évêques en diront autant : le citoyen voudra comme de raison être consulté , & le cultivateur ne voudra pas être oublié. Le meilleur gouvernement semble être celui où toutes les conditions sont également protégées par les loix.

XXVI.

Un républicain est toujours plus attaché à sa patrie , qu'un sujet à la sienne , par la raison qu'on aime mieux son bien que celui de son maître.

XXVII.

Qu'est-ce que l'amour de la patrie ? Un composé d'amour-propre & de préjugés , dont le bien de la société fait la plus grande des vertus. Il importe que ce mot vague , *le public* , fasse une impression profonde.

XXVIII.

Quand le seigneur d'un château , ou l'habitant d'une ville , accusent le pouvoir absolu , & plaignent le payfan accablé , ne les croyez pas. On ne plaint guères les maux qu'on ne sent point. Les citoyens , les gentilshommes haïssent encor très rarement la personne du souverain , à moins que ce ne soit dans les guerres civiles. Ce qu'on hait , c'est le pouvoir absolu dans la quatrième ou cinquième main , c'est l'antichambre d'un commis ou d'un secrétaire d'un intendant qui cause les murmures : c'est parce qu'on a reçu dans un palais la rebuffade d'un valet insolent , qu'on gémit sur les campagnes désolées.

XXIX.

Les Anglais reprochent aux Français de servir leurs maîtres gaiement. Voici ce qu'on a écrit en Angleterre de plus beau sur cette matière.

A nation here y pity and admire.

Whom noblest sentiments of glory fire ;

Yet taught by customs force , and bigot fear

To serve with pride and boast the yoke , they bear :

Whose

*Whose nobles born to cinge and to comand,
In courts a mean, in camps a generous band,
From priests and stok-jobbers content receive
Those laws their dreaded arms to Europe give;
Whose people vain in want, in bondage blest
Tho plundered gnai, industrious too oppress,
With happy follies rise above their fate;
The jest and envy of a wiser state.*

On pourrait rendre ainsi le sens de ces vers :

Tel est l'esprit Français, je l'admire & le plains.
Dans son abaissement quel excès de courage!
La tête sous le joug, les lauriers dans les mains,
Il chérit à la fois la gloire & l'esclavage.
Ses exploits & sa honte ont rempli l'univers :
Vainqueur dans les combats, enchainé par ses maîtres,
Pillé par des traitans, avenglé par des prêtres,
Dans la gilette il chante, il danse avec ses fers.
Fier dans la servitude, heureux dans sa folie,
De l'Anglais libre & sage il est encor l'envie.

Voici la réponse à toutes ces déclamations dont les poésies Anglaïses, les brochures & les sermons sont remplis. Il est très naturel d'aimer une maison qui règne depuis près de huit cent années. Plusieurs étrangers, & même des Anglais, sont venus s'établir en France, uniquement pour y vivre heureux.

XXX.

Un roi qui n'est point contredit ne peut guère être méchant.

XXXI.

XXXI.

Quelques Anglais de province qui n'ont voyagé qu'à Londres , s'imaginent que le roi de France , quand il est de loisir , envoie chercher un président , & pour s'amuser donne son bien à un valet de garde-robe.

XXXII.

Il n'y a guères de pays au monde où les fortunes des particuliers soient plus assurées qu'en France. Le comte *Maurice de Nassau* , en partant de la Haie pour aller commander l'infanterie Hollandaise , me demanda si on lui confisquerait les rentes qu'il avait sur l'hôtel de ville de Paris. On vous payera , lui dis-je , précisément le même jour que le comte *Maurice de Saxe* qui commande l'armée Française ; & cela était vrai à la lettre.

XXXIII.

Louis XI. pendant son règne fit passer par la main du bourreau environ quatre mille citoyens ; c'est qu'il n'était pas absolu , & qu'il voulait l'être. *Louis XIV.* depuis l'aventure du duc de *Laufun* , n'exila pas seulement une seule personne de sa cour ; c'est qu'il était absolu. Sous *Charles II.* il y eut plus de cinquante têtes considérables coupées à Londres.

XXXIV.

Du tems de *Louis XIII.* il n'y eut pas une année sans faction. *Louis le juste* était cruel. Il
avait

avait commencé à seize ans par faire assassiner son premier ministre. Il souffrit que le cardinal de *Richelieu*, plus cruel que lui, fit couler le sang sur les échafauds.

Le cardinal *Mazarin* dans les mêmes circonstances ne fit périr personne. Etranger qu'il était, il n'eût pu se soutenir par la cruauté. Il était fourbe & non méchant. Si *Richelieu* n'eût pas eu de factions à combattre, il eût mis le royaume au plus haut point de splendeur, parce que sa cruauté, qui tenait à la hauteur de son caractère, n'ayant pas de quoi s'exercer, eût laissé agir la noblesse de son génie dans toute son étendue.

XXXV.

Dans un livre rempli d'idées profondes & de faillies ingénieuses, on a compté le despotisme parmi les formes naturelles du gouvernement. L'auteur, qui est fort bon plaisant, a voulu railler.

Il n'y a point d'état despotique par sa nature. Il n'y a point de pays où une nation ait dit à un homme, *Sire, nous donnons à votre gracieuse majesté le pouvoir de prendre nos femmes, nos enfans, nos biens & nos vies, & de nous faire empâler selon votre bon plaisir & votre adorable caprice.*

Le grand Turc jure sur l'Alcoran d'observer les loix. Il ne peut faire mourir personne sans un arrêt du divan & un fetfa du Muphti. Il est si peu despotique, qu'il ne peut ni changer le prix des monnoies, ni casser les janissaires. Il est faux qu'il soit le maître du bien de ses sujets. Il
donne

donne des terres qu'on appelle des *Timariots*, comme on donnait anciennement les fiefs.

XXXVI.

Le despotisme est l'abus de la royauté, comme l'anarchie est l'abus de la république. Un Sultan qui sans forme de justice, & sans justice, emprisonne ou fait périr des citoyens, est un voleur de grand chemin, qu'on appelle Votre Hauteffe.

XXXVII.

Un auteur moderne a dit qu'il y a plus de vertu dans les républiques, & plus d'honneur dans les monarchies.

L'honneur est le désir d'être honoré; avoir de l'honneur, c'est ne rien faire qui soit indigne des honneurs. On ne dira point qu'un solitaire a de l'honneur: Cela est réservé pour ce degré d'estime que dans la société chacun veut attacher à sa personne. Il est bon de convenir des termes, sans quoi bientôt on ne s'entendra plus.

Or du tems de la république Romaine, ce désir d'être honoré par des statues, des couronnes de laurier & des triomphes, rendit les Romains vainqueurs d'une grande partie du monde. L'honneur subsistait d'une cérémonie, ou d'une feuille de laurier ou de perfil.

Dès qu'il n'y eut plus de république, il n'y eut plus de cette espèce d'honneur.

XXXVIII.

XXXVIII.

Une république n'est point fondée sur la vertu : elle l'est sur l'ambition de chaque citoyen qui contient l'ambition des autres , sur l'orgueil qui réprime l'orgueil , sur le désir de dominer qui ne souffre pas qu'un autre domine. De là se forment des loix qui conservent l'égalité autant qu'il est possible : c'est une société où des convives d'un appetit égal mangent à la même table , jusqu'à ce qu'il vienne un homme vorace & vigoureux qui prenne tout pour lui & leur laisse les miettes.

XXXIX.

Les petites machines ne réussissent point en grand , parce que les frottemens les dérangent : il en est de même des états : la Chine ne peut se gouverner comme la république de Lucques.

XL.

Le Calvinisme & le Luthéranisme sont en danger dans l'Allemagne : ce pays est plein de grands évêchés , d'abbayes souveraines , de canonicats , tous propres à faire des conversions. Un prince protestant se fait catholique pour être évêque ou roi d'un certain pays , comme une princesse pour se marier.

XLI.

Si la religion Romaine reprend le dessus , ce sera par l'appas des gros bénéfices, & par le moyen
des

des moines. Les moines font des troupes qui combattent fans cesse ; les protestans n'ont point de troupes.

XLII.

On a prétendu que les religions sont faites pour les climats. Mais le christianisme a régné longtems dans l'Asie. Il commença dans la Palestine, & il est venu en Norwège. L'Anglais qui a dit que les religions étaient nées en Asie, & trouvaient leur tombeau en Angleterre, a mieux rencontré.

XLIII.

Il faut avouer qu'il y a des cérémonies, des mystères, qui ne peuvent avoir lieu que dans certains climats. On se baigne dans le Gange aux nouvelles lunes : s'il falait se baigner en Janvier dans la Vistule, cet acte de religion ne serait pas longtems en vigueur, &c.

XLIV.

On a prétendu que la loi de *Mahomet* qui défend de boire du vin, est la loi du climat d'Arabie, parce que le vin y coagulerait le sang, & que l'eau est rafraichissante. J'aimerais autant qu'on eût fait un onzième commandement en Espagne & en Italie, de boire à la glace.

Mahomet ne défendit pas le vin parce que les Arabes aiment l'eau : il est dit dans *la Sonna*, qu'il le défendit, parce qu'il fut témoin des excès que l'ivrognerie fit commettre.

XLV.

Toutes les loix religieuses ne sont pas une suite de la nature du climat.

Manger debout un agneau cuit avec des laitues , jeter ce qui en reste dans le feu ; ne point manger de lapin , parce qu'il est dit qu'il n'a pas le pié fendu & qu'il rumine ; se mettre du sang d'un animal à l'oreille gauche ; toutes ces cérémonies n'ont guères de rapport avec la température d'un pays.

XLVI.

Si *Léon X.* avait donné les indulgences à vendre aux moines Augustins , qui étaient en possession du débit de cette marchandise , il n'y aurait point de protestans. Si *Anne de Boulen* n'avait pas été belle , l'Angleterre serait Romaine. A quoi a-t-il tenu que l'Espagne n'ait été toute Arienne , & ensuite toute Mahométane ? A quoi a-t-il tenu que Carthage n'ait détruit Rome ?

XLVII.

D'un événement donné déduire tous les événemens de l'univers , est un beau problème à résoudre ; mais c'est au maître de l'univers qu'il appartient de le faire.



CHAPITRE TROISIEME.

DES EMBELLISSEMENTS

DE LA VILLE

DE

CACHEMIRE.

LEs habitans de Cachemire sont doux , légers , occupés de bagatelles , comme d'autres peuples le sont d'affaires sérieuses , & vivans comme des enfans qui ne savent jamais la raison de ce qu'on leur ordonne , qui murmurent de tout , se consolent de tout , se moquent de tout , & oublient tout.

Ils n'avaient naturellement aucun goût pour les arts. Le royaume de Cachemire a subsisté plus de treize cent ans , sans avoir eu ni de vrais philosophes , ni de vrais poètes , ni d'architectes passables , ni de peintres , ni de sculpteurs. Ils manquèrent longtems de manufactures & de commerce , au point que pendant plus de mille ans , quand un marquis Cachemirien voulait avoir du linge & un beau pourpoint , il était obligé d'avoir recours à un Juif ou à un Banian. Enfin vers le commencement du dernier siècle , il s'éleva dans Cachemire quelques hommes qui semblaient n'être pas de la nation , & qui nourris de la science des Persans & des Indiens , portèrent

tèrent la raison & le génie aussi loin qu'ils peuvent aller. Il se trouva un Sultan qui encouragea ces grands-hommes, & qui à l'aide d'un bon visir poliça, embellit, & enrichit le royaume. Les Cachemiriens reçurent tous ses bienfaits en plaisantant, & firent des chansons contre le Sultan, contre le ministre, & contre les grands-hommes qui les éclairaient.

Les arts languirent depuis à Cachemire. Le feu que des génies inspirés du ciel avaient allumé, fut converti de cendres. La nature parut épuisée. La gloire des arts à Cachemire ne consistait presque plus que dans les pieds & dans les mains. Il y avait des gens fort adroits, qui avaient l'art de passer une jambe par dessus l'autre au son des instrumens avec une grace merveilleuse; d'autres qui inventaient toutes les femaines une façon admirable d'ajuster un ruban; & enfin d'excellens chymistes, qui avec de l'essence de jambon, & autres semblables élixirs, mettaient en peu d'années toute une maison entre les mains des médecins & des créanciers. Les Cachemiriens parvinrent par ces beaux arts à l'honneur de fournir de modes, de danseurs, & de cuisiniers presque toute l'Asie.

On parlait cependant beaucoup de rendre la capitale plus commode, plus propre, plus saine, & plus belle qu'elle ne l'était. On en parlait, & on ne faisait rien. Un philosophe de l'Indoustan, grand amateur du bien public, & qui disait volontiers & inutilement son avis quand il s'agissait de rendre les hommes plus heureux & de perfectionner les arts, passa par la capi-

tales de Cachemire ; il eut avec un des principaux Bostangis un long entretien sur la manière de donner à cette ville tout ce qui lui manquait. Le Bostangi convenait qu'il était honteux de n'avoir pas un grand & magnifique temple semblable à celui de Pekin , ou d'Agra ; que c'était une pitié de n'avoir aucun de ces grands bazards , c'est-à-dire , de ces marchés & de ces magasins publics entourés de colonnes , & servant à la fois à l'utilité & à l'ornement. Il avouait que les salles destinées aux jeux publics étaient indignes d'une ville du quatrième ordre ; qu'on voyait avec indignation de très-vilaines maisons sur de très-beaux ponts , & qu'on désirait en vain des places , des fontaines , des statues , & tous les monumens qui font la gloire d'une nation.

Permettez-moi , dit le philosophe Indien , de vous faire une petite question. Que ne vous donnez-vous tout ce qui vous manque ? Oh , dit le petit Bostangi , il n'y a pas moyen : cela coûterait trop cher. Cela ne coûterait rien du tout , dit le philosophe. On nous a déjà étalé ce beau paradoxe , reprit le citoyen ; mais ce sont des discours de sage , c'est-à-dire , des choses admirables dans la théorie , & ridicules dans la pratique. Nous sommes rebattus de ces belles sentences. Mais qu'avez-vous répondu , dit le philosophe , à ceux qui vous ont représenté qu'il ne s'agissait que de vouloir pleinement , & qu'il n'en coûterait rien à l'état de Cachemire pour orner votre capitale , pour faire toutes les grandes choses dont elle a besoin ? Nous n'avons rien

rien répondu, dit le Bostangi : nous nous sommes mis à rire selon notre coutume, & nous n'avons rien examiné. Oh bien, dit le philosophe, riez moins, examinez davantage, & je vais vous démontrer ce paradoxe, qui vous rendrait heureux, & qui vous allarme. Le Cachemirien, qui était un homme fort poli, se mordit les lèvres de peur d'éclater au nez de l'Indien; & ils eurent ensemble la conversation suivante.

LE PHILOSOPHE.

Qu'appellez-vous être riche?

LE BOSTANGI.

Avoir beaucoup d'argent.

LE PHILOSOPHE.

Vous vous trompez. Les habitans de l'Amérique méridionale possédaient autrefois plus d'argent que vous n'en aurez jamais; mais étant sans industrie, ils n'avaient rien de ce que l'argent peut procurer : ils étaient réellement dans la misère.

LE BOSTANGI.

J'entends; vous faites consister la richesse dans la possession d'un terrain fertile.

LE PHILOSOPHE.

Non : car les Tartares de l'Ukraine habitent un

36 DES EMBELLISSEMENTS

des plus beaux pays de l'univers, & ils manquent de tout. L'opulence d'un état est comme tous les talens qui dépendent de la nature & de l'art. Ainsi la richesse consiste dans le fol & dans le travail. Le peuple le plus riche & le plus heureux est celui qui cultive le plus le meilleur terrain ; & le plus beau présent que DIEU ait fait à l'homme, est la nécessité de travailler.

LE BOSTANGI.

D'accord ; mais pour faire ce qu'on nous demande, il faudrait le travail de dix mille hommes pendant dix années : & où trouver de quoi les payer ?

LE PHILOSOPHE.

N'avez-vous par foudoyé cent mille soldats pendant dix ans de guerre ?

LE BOSTANGI.

Il est vrai, & l'état ne paraît pourtant pas appauvri.

LE PHILOSOPHE.

Quoi ! vous avez de l'argent pour envoyer tuer cent mille hommes, & vous n'en avez pas pour en faire vivre dix mille ?

LE BOSTANGI.

Cela est bien différent : il en coûte beaucoup moins pour envoyer un citoyen à la mort, que pour lui faire sculpter du marbre.

LE

LE PHILOSOPHE.

Vous vous trompez encor. Trente mille hommes de cavalerie seulement sont beaucoup plus chers que dix mille artisans ; & la vérité est , que ni les uns ni les autres ne sont chers quand ils sont employés dans le pays. Que croyez-vous qu'il en ait coûté aux anciens Egyptiens pour bâtir des pyramides , & aux Chinois pour faire leur grande muraille ? des oignons & du ris. Leurs terres ont-elles été épuisées pour avoir nourri des hommes laborieux , au lieu d'avoir engraisé des fainéans ?

LE BOSTANGI.

Vous me poussez à bout , & vous ne me persuadez pas. La philosophie raisonne , & la coutume agit.

LE PHILOSOPHE.

Si les hommes avaient toujours suivi cette maxime , ils mangeraient encor du gland , & ne sauraient pas ce que c'est que la pleine lune. Pour exécuter les plus grandes entreprises , il ne faut qu'une tête & des mains , & on vient à bout de tout. Vous avez de belles pierres , du fer , du cuivre , de beaux bois de charpente ; il ne vous manque donc que la volonté.

LE BOSTANGI.

Nous avons de tout. La nature nous a très-bien traités. Mais quelles dépenses énormes ,

38 DES EMBELLISSEMENTS

pour mettre tant de matériaux en œuvre ?

LE PHILOSOPHE.

Je n'entends rien à ce discours. De quelles dépenses parlez-vous donc ? Votre terre produit de quoi nourrir & vêtir tous vos habitans. Vous avez sous vos pas tous les matériaux ; vous avez autour de vous deux cent mille fainéans que vous pouvez employer : Il ne reste donc plus qu'à les faire travailler , & à leur donner pour leur salaire de quoi être bien nourris & bien vêtus. Je ne vois pas ce qu'il en coûtera à votre royaume de Cachemire ; car assurément vous ne payerez rien aux Persans & aux Chinois pour avoir fait travailler vos citoyens.

LE BOSTANGI.

Ce que vous dites est très-véritable , il ne sortira ni argent ni denrées de l'état.

LE PHILOSOPHE.

Que ne faites-vous donc commencer dès aujourd'hui vos travaux ?

LE BOSTANGI.

Il est trop difficile de faire mouvoir une si grande machine.

LE PHILOSOPHE.

Comment avez-vous fait pour soutenir une guerre

guerre qui a coûté beaucoup de sang & de trésors ?

LE BOSTANGI.

Nous avons fait justement contribuer en proportion de leurs biens les possesseurs des terres & de l'argent.

LE PHILOSOPHE.

Eh bien, si on contribue pour le malheur de l'espèce humaine, ne donnera-t-on rien pour son bonheur & pour sa gloire ? Quoi ! depuis que vous êtes établis en corps de peuple, vous n'avez pas encor trouvé le secret d'obliger tous les riches à faire travailler tous les pauvres ? Vous n'en êtes donc pas encor aux premiers élémens de la police ?

LE BOSTANGI.

Quand nous aurions fait en sorte que les possesseurs du ris, du lin, & des bestiaux donnassent du pilau & des chemises aux mendiants qu'on emploierait à remuer la terre, & à porter les fardeaux, on ne ferait guère avancé. Il faudrait faire travailler tous les artistes, qui le long de l'année sont employés à d'autres travaux.

LE PHILOSOPHE.

J'ai ouï dire que dans l'année vous avez environ six vingt jours, pendant lesquels on ne travaille point à Cachemire. Que ne changez-vous la

40 DES EMBELLISSEMENTS

moitié de ces jours oisifs en jours utiles ? Que n'employez-vous aux édifices publics pendant cent jours les artistes désoccupés ? Alors ceux qui ne savent rien , ceux qui n'ont que deux bras , auront bien vite de l'industrie : vous formerez un peuple d'artistes.

LE BOSTANGI.

Ces tems sont destinés au cabaret & à la débauche , & il en revient beaucoup d'argent au trésor public.

LE PHILOSOPHE.

Votre raison est admirable ; mais il ne revient d'argent au trésor public que par la circulation. Le travail n'opère-t-il pas plus de circulation que la débauche , qui entraîne des maladies ? Est-il bien vrai qu'il soit de l'intérêt de l'état que le peuple s'enivre un tiers de l'année ?

Cette conversation dura longtems. Le Bostangi avoua enfin que le philosophe avait raison , & il fut le premier Bostangi qu'un philosophe eût persuadé. Il promit de faire beaucoup ; mais les hommes ne font jamais ni tout ce qu'ils veulent , ni tout ce qu'ils peuvent.

Pendant que le raisonneur & le Bostangi s'entretenaient ainsi des hautes sciences , il passa une vingtaine de beaux animaux à deux pieds portans petit manteau par-dessus longue jaquette , capuce pointu sur la tête , ceinture de corde sur les reins. Voilà des grands garçons bien faits , dit l'Indien ; combien en avez-vous dans votre patrie ?

patrie? A peu près cent mille de différentes espèces, dit le Bostangi. Les braves gens pour travailler à embellir Cachemire! dit le philosophe. Que j'aimerais à les voir la bêche, la truelle, l'équerre à la main! Et moi aussi, dit le Bostangi, mais ce sont de trop grands saints pour travailler. Que font-ils donc? dit l'Indien. Ils chantent, ils boivent, ils digèrent, dit le Bostangi. Que cela est utile à un état! dit l'Indien. Cette conversation dura longtemps & ne produisit pas grand' chose.



CHAPITRE QUATRIEME.

JUSQU'A QUEL POINT
ON DOIT
TROMPER LE PEUPLE.

C'Est une très-grande question , mais peu agitée , de savoir jusqu'à quel degré le peuple , c'est-à-dire neuf parts du genre humain sur dix , doit être traité comme des singes. La partie trompante n'a jamais bien examiné ce problème délicat , & de peur de se méprendre au calcul , elle a accumulé tout le plus de visions qu'elle a pû dans les têtes de la partie trompée.

Les honnêtes gens qui lisent quelquefois *Virgile* , ou les *Lettres provinciales* , ne savent pas qu'on tire vingt fois plus d'exemplaires de l'almanach de Liège & du courier boiteux , que de tous les bons livres anciens & modernes. Personne assurément n'a une vénération plus sincère que moi pour les illustres auteurs de ces almanachs & pour leurs confrères. Je fais que depuis le tems des anciens Chaldéens , il y a des jours & des momens marqués pour prendre médecine , pour se couper les ongles , pour donner bataille , & pour fendre du bois. Je fais que le plus fort revenu , par exemple , d'une illustre acadé-

académie consiste dans la vente des almanachs de cette espèce. Oferai-je, avec toute la soumission possible, & toute la défiance que j'ai de mon avis, demander quel mal il arriverait au genre-humain, si quelque puissant astrologue apprenait aux payfans & aux bons bourgeois des petites villes, qu'on peut sans rien risquer se couper les ongles quand on veut, pourvu que ce soit dans une bonne intention. Le peuple, me répondra-t-on, ne prendrait point des almanachs de ce nouveau venu. J'ose présumer au contraire qu'il se trouverait parmi le peuple de grands génies qui se feraient un mérite de suivre cette nouveauté. Si on me replique que ces grands génies feraient des factions, & allumeraient une guerre civile, je n'ai plus rien à dire, & j'abandonne pour le bien de la paix mon opinion hasardée.

Tout le monde connaît le roi de Boutan. C'est un des plus grands princes du monde. Il foule à ses pieds les trônes de la terre; & ses fouliers (s'il en a) ont des sceptres pour agrafes. Il adore le *Diable*, comme on sait, & lui est fort dévot, aussi-bien que sa cour. Il fit venir un jour un fameux sculpteur de mon pays pour lui faire une belle statue de *Belzebuth*. Le sculpteur réussit parfaitement; jamais le *Diable* n'a été si beau. Mais malheureusement notre *Praxitele* n'avait donné que cinq griffes à son animal, & les Boutaniers lui en donnaient toujours six. Cette énorme faute du sculpteur fut relevée par le grand-maitre des cérémonies du *Diable*, avec tout le zèle d'un homme justement

ment jaloux des droits de son patron & de l'usage immémorial & sacré du royaume de Boutan. Il demanda la tête du sculpteur. Celui-ci répondit que ses cinq griffes pesaient tout juste le poids des six griffes ordinaires ; & le roi de Boutan , qui est fort indulgent , lui fit grace. Depuis ce tems le peuple de Boutan fut détrompé sur les six griffes du *Diable*.

Le même jour sa majesté eut besoin d'être saignée. Un chirurgien Gascon , qui était venu à sa cour dans un vaisseau de notre compagnie des Indes , fut nommé pour tirer cinq onces de ce sang précieux. L'astrologue de quartier cria que la vie du roi était en danger si on le saignait dans l'état où était le ciel. Le Gascon pouvait lui répondre qu'il ne s'agissait que de l'état où était le roi de Boutan ; mais il attendit prudemment quelques minutes ; & prenant son almanach : Vous avez raison , grand homme , dit-il à l'aumônier de quartier , le roi ferait mort si on l'avait saigné dans l'instant où vous parliez ; le ciel a changé depuis ce tems-là , & voici le moment favorable. L'aumônier en convint. Le roi fut guéri ; & petit à petit on s'accoutuma à saigner les rois quand ils en avaient besoin.

Un brave dominicain disait dans Rome à un philosophe Anglais. Vous êtes un chien , vous enseignez que c'est la terre qui tourne , & vous ne songez pas que *Josué* arrêta le soleil. Eh ! mon révérend père , répondit l'autre , c'est aussi depuis ce tems-là que le soleil est immobile. Le dominicain & le chien s'embrassèrent , & on

osa

osa croire enfin même en Italie que la terre tourne.

Un augure se lamentait du tems de *César* avec un sénateur sur la décadence de la république. Il est vrai que les tems sont bien funestes, disait le sénateur ; il faut trembler pour la liberté Romaine. Ah ! ce n'est pas là le plus grand mal, disait l'augure ; on commence à n'avoir plus pour nous ce respect qu'on avait autrefois ; il semble qu'on nous tolère ; nous cessons d'être nécessaires. Il y a des généraux qui osent donner bataille sans nous consulter ; & pour comble de malheur, ceux qui nous vendent les poulets sacrés commencent à raisonner. Eh bien, que ne raisonnez - vous aussi ? repliqua le sénateur ; & puisque les vendeurs de poulets du tems de *César* en savaient plus que ceux du tems de *Numa*, ne faut-il pas que vous autres augures d'aujourd'hui vous soyez plus philosophes que ceux d'autrefois ?



CHAPITRE CINQUIEME.
LES DEUX CONSOLÉS.

LE grand philosophe *Citophile* disait un jour à une femme désolée & qui avait juste sujet de l'être ; Madame , la reine d'Angleterre fille du grand *Henri IV.* a été aussi malheureuse que vous : on la chassa de ses royaumes ; elle fut prête à périr sur l'Océan par les tempêtes ; elle vit mourir son royal époux sur l'échafaut. J'en suis fâchée pour elle , dit la dame ; & elle se mit à pleurer ses propres infortunes.

Mais , dit *Citophile* , souvenez-vous de *Marie Stuart* : elle aimait fort honnêtement un brave musicien qui avait une très belle basse-taille. Son mari tua son musicien à ses yeux ; & ensuite sa bonne amie & sa bonne parente la reine *Elizabeth* , qui se disait pucelle , lui fit couper le cou sur un échafaut tendu de noir , après l'avoir tenue en prison dix-huit années. Cela est fort cruel , répondit la dame ; & elle se replongea dans sa mélancolie.

Vous avez peut-être entendu parler , dit le consolateur , de la belle *Jeanne de Naples* , qui fut prise & étranglée ? Je m'en souviens confusément , dit l'affligée.

Il faut que je vous conte , ajouta l'autre , l'aventure d'une souveraine qui fut détrônée de
mon

mon tems après foupé, & qui eft morte dans une île déferte. Je fais toute cette hiftoire, répondit la dame.

Eh bien donc je vais vous apprendre ce qui eft arrivé à une autre grande princeffe à qui j'ai montré la philosophie. Elle avoit un amant, comme en ont toutes les grandes & belles princeffes. Son père entra dans fa chambre, & furprit l'amant qui avoit le vifage tout en feu & l'œil étincelant comme une efcarboucle; la dame auffi avoit le teint fort animé. Le vifage du jeune homme déplut tellement au père, qu'il lui appliqua le plus énorme foufflet qu'on eût jamais donné dans fa province. L'amant prit une paire de pincettes & caffa la tête au beau-père, qui guérit à peine, & qui porte encor la cicatrice de cette bleffure. L'amante éperdue, fauta par la fenêtre & fe démit le pied; de manière qu'aujourd'hui elle boite viliblement, quoique d'ailleurs elle ait la taille admirable. L'amant fut condamné à la mort pour avoir caffé la tête à un très-grand prince. Vous pouvez juger de l'état où étoit la princeffe quand on menoit pendre l'amant. Je l'ai vûe longtems lorsqu'elle étoit en prifon; elle ne me parlait jamais que de fes malheurs.

Pourquoi ne voulez-vous donc pas que je fonge aux miens? lui dit la dame. C'eft, dit le philofophe, parce qu'il n'y faut pas fonger, & que tant de grandes dames ayant été fi infortunées, il vous fied mal de vous défefpérer. Songez à *Hecube*, fongez à *Niobé*. Ah! dit la dame, fi j'avois vécu de leur tems, ou de celui de tant
de

de belles princesses, & si pour les consoler vous leur aviez conté mes malheurs, pensez-vous qu'elles vous eussent écouté ?

Le lendemain le philosophe perdit son fils unique, & fut sur le point d'en mourir de douleur. La dame fit dresser une liste de tous les rois qui avaient perdu leurs enfans, & la porta au philosophe ; il la lut, la trouva fort exacte, & n'en pleura pas moins. Trois mois après ils se revirent, & furent étonnés de se retrouver d'une humeur très-gaye. Ils firent ériger une belle statue au *Tems*, avec cette inscription : *A CELUI QUI CONSOLE.*



CHAPITRE SIXIEME.
SUR LE PARADOXE;
QUE LES SCIENCES ONT
NUI AUX MOEURS.

DIEU merci j'ai brûlé tous mes livres, me dit hier *Timon*. Quoi, tous sans exception? Passe encor pour le journal de Trévoux, les romans du tems & les pièces nouvelles. Mais que vous ont fait *Cicéron & Virgile, Racine, La Fontaine, l'Arioste, Addison & Pope*? J'ai tout brûlé, repliqua-t-il; ce sont des corrupteurs du genre humain. Les maîtres de géométrie & d'arithmétique même sont des monstres. Les sciences sont le plus horrible fléau de la terre. Sans elles nous aurions toujours eu l'âge d'or. Je renonce aux gens de lettres pour jamais, à tous les pays où les arts sont connus. Il est affreux de vivre dans des villes, où l'on porte la mesure du tems en or dans sa poche, où l'on a fait venir de la Chine de petites chenilles pour se couvrir de leur duvet, où l'on entend cent instrumens qui s'accordent, qui enchantent les oreilles, & qui bercent l'ame dans un doux repos. Tout cela est horrible; & il est clair qu'il n'y a que les Iroquois qui soient gens de bien; encor faut-il qu'ils soient loin de Quebec, où je soupçonne que les damnables sciences de l'Europe se sont introduites.

Mélanges &c.

D

Quand

Quand *Timon* eut bien évaporé sa bile, je le priai de me dire sans humeur ce qui lui avait inspiré tant d'averfion pour les belles-lettres. Il m'avoua ingénument, que son chagrin était venu originairement d'une espèce de gens qui se font valets de libraires, & qui de ce bel état où les réduit l'impuissance de prendre une profession honnête, insultent tous les mois les hommes les plus estimables de l'Europe pour gagner leurs gages. Vous avez raison, lui dis-je. Mais voudriez-vous qu'on tuât tous les chevaux d'une ville, parce qu'il y a quelques rosses qui ruent & qui servent mal.

Je vis que cet homme avait commencé par haïr l'abus des arts, & qu'il était parvenu enfin à haïr les arts mêmes. Vous conviendrez, me disait-il, que l'industrie donne à l'homme de nouveaux besoins. Ces besoins allument les passions, & les passions font commettre tous les crimes. L'abbé *Suger* gouvernait fort bien l'état dans les tems d'ignorance. Mais le cardinal de *Richelieu*, qui était théologien & poète, fit couper plus de têtes qu'il ne fit de mauvaises pièces de théâtre. A peine eut-il établi l'académie Française, que les *Cinq-Mars*, les *de Thou*, les *Marillacs* passèrent par la main du bourreau. Si *Henri VIII.* n'avait pas étudié, il n'aurait pas envoyé deux de ses femmes sur l'échafaut. *Charles IX.* n'ordonna les massacres de la *St. Barthelemi*, que parce que son précepteur *Amiot* lui avait appris à faire des vers. Et les catholiques ne massacrèrent en Irlande trois à quatre mille familles de protestans, que parce qu'ils avaient appris à fond la somme de *St. Thomas*.

Vous

Vous pensez donc , lui dis-je , qu'*Attila* , *Genséric* , *Odoacre* & leurs pareils avaient étudié long-tems dans les universités ? Je n'en doute nullement , me dit-il , & je suis persuadé qu'ils ont écrit beaucoup en vers & en prose ; sans cela auraient-ils détruit une partie du genre humain ? Ils lisaient assiduellement les casuistes & la morale relâchée des jésuites , pour calmer les scrupules que la nature sauvage donne toute seule. Ce n'est qu'à force d'esprit & de culture qu'on peut devenir méchant. Vivent les sots pour être honnêtes gens. Il fortifia cette idée par beaucoup de raisons capables de faire remporter un prix dans une académie. Je le laissai dire. Nous partîmes pour aller souper à la campagne. Il maudissait en chemin la barbarie des arts , & je lisais *Horace*.

Au coin d'un bois nous fumes rencontrés par des voleurs , & dépouillés de tout impitoyablement. Je demandai à ces messieurs dans quelle université ils avaient étudié. Ils m'avouèrent qu'aucun d'eux n'avait jamais appris à lire.

Après avoir été ainsi volés par des ignorans , nous arrivâmes presque nus dans la maison où nous devons souper. Elle appartenait à un des plus savans hommes de l'Europe. *Timon* suivant ses principes devait s'attendre à être égorgé. Cependant il ne le fut point ; on nous habilla , on nous prêta de l'argent , on nous fit la plus grande chère : & *Timon* au sortir du repas demanda une plume & de l'encre pour écrire contre ceux qui cultivent leur esprit.

CHAPITRE SEPTIEME. DES TITRES.

EN relisant *Horace* j'ai remarqué ces vers dans une épître à *Mécène* : *Te dulcis amice revisam.* J'irai vous voir, mon cher ami. Ce *Mécène* était la seconde personne de l'empire Romain, c'est-à-dire un homme plus considérable & plus puissant que ne l'est aujourd'hui le plus grand monarque de l'Europe.

En relisant *Corneille*, j'ai remarqué que dans une lettre au grand *Scuderi* gouverneur de notre-dame de la Garde, il s'exprime ainsi au sujet du cardinal de Richelieu, *Monsieur le cardinal votre maître & le mien.* C'est peut-être la première fois qu'on a parlé ainsi d'un ministre, depuis qu'il y a dans le monde des ministres, des rois, & des flatteurs. Le même *Pierre Corneille*, auteur de *Cinna*, dédie humblement ce *Cinna* au Sr. de *Montauron* trésorier de l'épargne, qu'il compare sans façon à *Auguste*. Je suis fâché qu'il n'ait pas appelé *Montauron* Monseigneur.

On conte qu'un vieil officier qui savait peu le protocole de la vanité, ayant écrit au marquis de *Louvois*, *Monsieur*, & n'ayant point eu de réponse, lui écrivit *Monseigneur*, & n'en obtint pas davantage, parce que le ministre avait encor le *Monsieur* sur le cœur. Enfin il lui écrivit ; à mon DIEU, mon DIEU Louvois ;

vois ; & au commencement de la lettre il mit , *Mon DIEU mon CRÉATEUR*. Tout cela ne prouve-t-il pas que les Romains du bon tems étaient grands & modestes , & que nous sommes petits & vains ?

Comment vous portez-vous , mon cher ami ? disait un duc & pair à un gentilhomme ; A votre service , mon cher ami , répondit l'autre ; & dès ce moment il eut son *cher ami* pour ennemi implacable. Un grand de Portugal parlait à un grand d'Espagne , & lui disait à tout moment , *Votre Excellence*. Le Castillan lui répondait , *Votre courtoisie* , *Vuestra merced* ; c'est le titre que l'on donne aux gens qui n'en ont pas. Le Portugais piqué appella l'Espagnol à son tour , *Votre courtoisie* ; l'autre lui donna alors de l'*Excellence*. A la fin le Portugais lassé lui dit , Pourquoi me donnez-vous toujours de la courtoisie , quand je vous donne de l'excellence ? & pourquoi m'appellez-vous *Votre excellence* , quand je vous dis *Votre courtoisie* ? C'est que tous les titres me sont égaux , répondit humblement le Castillan , pourvû qu'il n'y ait rien d'égal entre vous & moi.

La vanité des titres ne s'introduisit dans nos climats septentrionaux de l'Europe que quand les Romains eurent fait connaissance avec la subtilité Asiatique. Tous les rois de l'Asie étaient , & sont encor cousins germains du soleil & de la lune : leurs sujets n'osent jamais prétendre à cette alliance ; & tel gouverneur de province qui s'intitule , *Muscade de consolation* & *Rose de plaisir* , serait empalé , s'il se disait pa-

rent le moins du monde de la lune & du soleil. *Constantin* fut, je pense, le premier empereur Romain, qui chargea l'humilité chrétienne d'une page de noms fastueux. Il est vrai qu'avant lui on donnait du *Dieu* aux empereurs. Mais ce mot *Dieu* ne signifiait rien d'approchant de ce que nous entendons. *Divus Augustus*, *Divus Trajanus*, voulaient dire, *St. Auguste*, *St. Trajan*. On croyait qu'il était de la dignité de l'empire Romain, que l'ame de son chef allât au ciel après sa mort; & souvent même on accordait le titre de *Saint*, de *Divus*, à l'empereur, en avancement d'hoirie. C'est à peu près par cette raison, que les premiers patriarches de l'église chrétienne s'appelaient tous, *Votre sainteté*. On les nommait ainsi pour les faire souvenir de ce qu'ils devaient être.

On se donne quelquefois à soi-même des titres fort humbles, pourvu qu'on en reçoive de fort honorables. Tel abbé qui s'intitule *Frère*, se fait appeller *Monseigneur* par ses moines. Le pape se nomme *Serviteur des Serviteurs de DIEU*. Un bon prêtre du Holstein écrivit un jour au pape *Pie IV. A Pie IV. serviteur des serviteurs de DIEU*. Il alla ensuite à Rome solliciter son affaire, & l'inquisition le fit mettre en prison pour lui apprendre à écrire.

Il n'y avait autrefois que l'empereur qui eût le titre de *Majesté*. Les autres rois s'appelaient *Votre Altesse*, *Votre Sérénité*, *Votre Grâce*. *Louis XI.* fut le premier en France qu'on appella communément *Majesté*, titre non moins

con-

convenable en effet à la dignité d'un grand royaume héréditaire qu'à une principauté élective. Mais on se servait du terme d'*Altesse* avec les rois de France longtems après lui, & on voit encor des lettres à *Henri III.* dans lesquelles on lui donne ce titre. Les états d'Orléans ne voulurent point que la reine *Catherine de Medicis* fût appelée *Majesté*. Mais peu à peu cette dernière dénomination prévalut. Le nom est indifférent ; il n'y a que le pouvoir qui ne le soit pas. La chancellerie Allemande, toujours invariable dans ses nobles usages, a prétendu jusqu'à nos jours ne devoir traiter tous les rois que de *Sérénité*. Dans le fameux traité de Westphalie, où la France & la Suède donnèrent des loix au saint empire Romain, jamais les plénipotentiaires de l'empereur ne présentèrent de mémoires Latins où la *Sacrée Majesté Impériale* ne traitât avec les *Sérénissimes rois de France & de Suède* ; mais de leur côté les Français & les Suédois ne manquaient pas d'assurer que leurs *Sacrées Majestés de France & de Suède* avaient beaucoup de griefs contre le *Sérénissime empereur*. Enfin dans le traité tout fut égal de part & d'autre. Les grands souverains ont depuis ce tems passé dans l'opinion des peuples pour être tous égaux ; & celui qui a battu ses voisins a eu la prééminence dans l'opinion publique.

Philippe II. fut la première *Majesté* en Espagne ; car la *Sérénité* de *Charles V.* ne devint *Majesté* qu'à cause de l'empire. Les enfans de *Philippe II.* furent les premières *Alteses*, & ensui-

te ils furent *Alteſſes Royales*. Le duc d'Orléans frère de *Louis XIII.* ne prit qu'en 1631. le titre d'*Alteſſe Royale* : alors le prince de Condé prit celui d'*Alteſſe Séréniffime*, que n'offèrent s'arroger les ducs de *Vendôme*. Le duc de Savoye fut alors *Alteſſe Royale*, & devint enfuite *Majeſté*. Le grand-duc de Florence en fit autant, à la *Majeſté* près ; & enfin le Czar, qui n'était connu en Europe que ſous le nom de grand duc, s'eſt déclaré *empereur*, & a été reconnu pour tel.

Il n'y avoit anciennement que deux marquis en Allemagne, deux en France, deux en Italie. Le marquis de Brandebourg eſt devenu *roi*, & *grand roi* ; mais aujourd'hui nos marquis Italiens & Français ſont d'une eſpèce un peu différente. Qu'un bourgeois Italien ait l'honneur de donner à diner au légat de ſa province, & que le légat en buvant lui diſe, *Monſieur le Marquis, à votre ſanté*, le voilà marquis lui & ſes enfans à tout jamais. Qu'un provincial en France, qui poſſèdera pour tout bien dans ſon village la quatrième partie d'une petite chatellenie ruinée, arrive à Paris, qu'il y faſſe un peu de fortune, ou qu'il ait l'air de l'avoir faite, il s'intitule dans ſes actes, *Haut & puiffant ſeigneur, marquis & comte* ; & ſon fils ſera chez ſon notaire, *Très-haut & très-puiffant ſeigneur* ; & comme cette petite ambition ne nuit en rien au gouvernement ni à la ſociété civile, on n'y prend pas garde. Quelques ſeigneurs Français ſe vantent d'avoir des *barons* Allemands dans leurs écuries ; quelques ſeigneurs Allemands di-

ſent

sent qu'ils ont des *marquis* Français dans leurs cuisines. Il n'y a pas longtems, qu'un étranger étant à Naples fit son cocher *duc*. La coutume en cela est plus forte que l'autorité royale. Soyez peu connu à Paris, vous y ferez *comte* ou *marquis*, tant qu'il vous plaira; soyez homme de robe ou de finance, & que le roi vous donne un marquisat bien réel, vous ne ferez jamais pour cela *Monsieur le marquis*. Le célèbre *Samuel Bernard* était plus *comte* que cinq cent *comtes* que nous voyons qui ne possèdent pas quatre arpens de terre; le roi avait érigé pour lui sa terre de Coubert en bonne comté. S'il se fût fait annoncer dans une visite, *le comte Bernard*, on aurait éclaté de rire. Il en va tout autrement en Angleterre. Si le roi donne à un négociant un titre de *comte* ou de *baron*, il reçoit sans difficulté de toute la nation le nom qui lui est propre. Les gens de la plus haute naissance, le roi lui-même, l'appellent *Mylord*, monseigneur. Il en est de même en Italie: il y a le protocole des *Monsignori*. Le pape lui-même leur donne ce titre. Son médecin est *Monsignor*, & personne n'y trouve à redire.

En France le *Monseigneur* est une terrible affaire. Un évêque n'était avant le cardinal de *Richelieu* que *mon reverendissime père en Dieu*; mais quand *Richelieu* fut secrétaire d'état, étant encor évêque de Luçon, ses confrères les évêques, pour ne pas lui donner ce titre exclusif de *Monseigneur*, que les secrétaires d'état commencèrent à prendre, convinrent de

de se le donner à eux-mêmes. Cette entreprise n'essuya aucune contradiction dans le public. Mais comme c'était un titre nouveau que les rois n'avaient pas donné aux évêques, on continua dans les édits, déclarations, ordonnances, & dans tout ce qui émane de la cour, à ne les appeller que *Sieurs* : & messieurs du conseil n'écrivent jamais à un évêque que *Monsieur*. Les ducs & pairs ont eu plus de peine à se mettre en possession du *Monseigneur*. La grande noblesse, & ce qu'on appelle la grande robe, leur refusent tout net cette distinction. Le comble des succès de l'orgueil humain, est de recevoir des titres d'honneur de ceux qui croient être vos égaux ; mais il est bien difficile d'arriver à ce point : on trouve partout l'orgueil qui combat l'orgueil. Quand les ducs exigèrent que les pauvres gentilshommes leur écrivissent *Monseigneur*, les présidens à Mortier en demandèrent autant aux avocats & aux procureurs. On a connu un président, qui ne voulut pas se faire saigner, parce que son chirurgien lui avait dit, „ Monsieur, de quel bras voulez-vous que je vous saigne ? Il y eut un vieux conseiller de la grand-chambre qui en usa plus franchement. Un plaideur lui dit, *Monseigneur, Monsieur votre secrétaire.....* Le conseiller l'arrêta tout court ; Vous avez dit trois sottises en trois paroles : je ne suis point *Monseigneur*, mon secrétaire n'est point *Monsieur*, c'est mon *clerc*.

Pour terminer ce grand procès de la vanité, il faudra un jour que tout le monde soit *Monseigneur*.

seigneur dans la nation ; comme toutes les femmes , qui étaient autrefois *Mademoiselle* , sont actuellement *Madame*. Lorsqu'en Espagne un mendiant rencontre un autre gueux , il lui dit , „ Seigneur , *Votre courtoisie* a-t-elle pris son „ chocolat ? “ Cette manière polie de s'exprimer élève l'ame & conserve la dignité de l'espèce.

César & Pompée s'appelaient dans le sénat , *César & Pompée*. Mais ces gens-là ne savaient pas vivre. Ils finissaient leurs lettres par *vale* , adieu. Nous étions nous autres , il y a soixante ans , *affectionnés serviteurs* ; nous sommes devenus depuis *très-humbles & très-obéissans* ; & actuellement nous avons l'honneur de l'être. Je plains notre postérité ; elle ne pourra que difficilement ajouter à ces belles formules. Le duc d'Epemon , le premier des Gascons pour la fierté , mais qui n'était pas le premier des hommes d'état , écrivit avant de mourir au cardinal de Richelieu , & finit sa lettre par *Votre très-humble & très obéissant* ; mais se souvenant que le cardinal ne lui avait donné que du *très affectionné* , il fit partir un exprès pour rattraper sa lettre qui était déjà partie , la recommença , signa *très-affectionné* , & mourut ainsi au lit d'honneur.



CHAPITRE HUITIEME.

DES CEREMONIES.

LE fauteuil à bras , la chaise à dos , le tabouret , la main droite , & la main gauche , ont été pendant plusieurs siècles d'importans objets de politique , & d'illustres sujets de querelles. Je crois que l'ancienne étiquette concernant les fauteuils vient de ce que chez nos barbares de grands-pères il n'y avait qu'un fauteuil tout au plus dans une maison , & ce fauteuil même ne servait que quand on était malade. Il y a encor des provinces d'Allemagne & d'Angleterre où un fauteuil s'appelle une chaise de doléance.

Longtems après *Attila* & *Dagobert* , quand le luxe s'introduisit dans les cours , & que les grands de la terre eurent deux ou trois fauteuils dans leurs donjons , ce fut une belle distinction de s'asseoir sur un de ces trônes ; & tel seigneur châtelain prenait acte , comment ayant été à demi-lieu de ses domaines faire sa cour à un comte , il avait été reçu dans un fauteuil à bras.

On voit par les mémoires de *Mademoiselle* , que cette auguste princesse passa un quart de sa vie dans les angoisses mortelles des disputes pour des chaises à dos. Devait-on s'asseoir dans une certaine chambre sur une chaise ou sur un tabouret , ou même ne point s'asseoir ? Voilà ce
qui

qui intriguait toute une cour. Aujourd'hui les mœurs sont plus unies ; les canapés & les chaises longues sont employées par les dames , sans causer d'embarras dans la société.

Lorsque le cardinal de *Richelieu* traita du mariage de *Henriette* de France & de *Charles I.* avec les ambassadeurs d'Angleterre , l'affaire fut sur le point d'être rompuë , pour deux ou trois pas de plus que les ambassadeurs exigeaient auprès d'une porte ; & le cardinal se mit au lit pour trancher toute difficulté. L'histoire a soigneusement conservé cette précieuse circonstance. Je crois que si on avait proposé à *Scipion* de se mettre nud entre deux draps pour recevoir la visite d'*Annibal* , il aurait trouvé cette cérémonie fort plaisante.

La marche des carosses , & ce qu'on appelle le haut du pavé , ont été encor des témoignages de grandeur , des sources de prétentions , de disputes & de combats pendant un siècle entier. On a regardé comme une signalée victoire de faire passer un carosse devant un autre carosse. Il semblait à voir les ambassadeurs se promener dans les rues , qu'ils disputaient le prix dans des cirques ; & quand un ministre d'Espagne avait pû faire reculer un cocher Portugais , il envoyait un courier à Madrid informer le roi son maître de ce grand avantage.

A mesure que les pays sont barbares , ou que les cours sont faibles , le cérémonial est plus en vogue. La vraie puissance & la vraie politesse dédaignent la vanité.

Il est à croire qu'à la fin on se défera de cette

te coutume qu'ont encor quelquefois les ambassadeurs, de se ruiner pour aller en procession par les rues avec quelques carrosses de louage rétablis & redorés, précédés de quelques laquais à pied. Cela s'appelle faire son entrée; & il est assez plaisant de faire son entrée dans une ville sept ou huit mois après qu'on y est arrivé.

Cette importante affaire du *Punctilio*, qui constitue la grandeur des Romains modernes; cette science du nombre des pas qu'on doit faire pour reconduire un *Monsignor*, d'ouvrir un rideau à moitié ou tout-à-fait, de se promener dans une chambre à droite ou à gauche; ce grand art que les *Fabius* & les *Catons* n'auraient jamais deviné, commence à baisser, & les caudataires des cardinaux se plaignent que tout annonce la décadence.

Un colonel Français passa il y a un an à Bruxelles, & ne sachant que faire, il voulut aller à l'assemblée de la ville. Elle se tient chez une princesse, lui dit-on. Soit, répondit l'autre, que m'importe? Mais il n'y a que des princes qui aillent là; êtes-vous prince? Va, va, dit le colonel, ce sont de bons princes; j'en avais l'année passée une douzaine dans mon antichambre, quand nous eumes pris la ville, & ils étaient tous fort polis.



CHAPITRE NEUVIEME.

SOTISE

DES DEUX PARTS.

*S*orise des deux parts , est , comme on fait , la devise de toutes les querelles. Je ne parle pas ici de celles qui ont fait verser le sang. Les anabaptistes qui ravagèrent la Westphalie , les Calvinistes qui allumèrent tant de guerres en France , les factions sanguinaires des *Armagnacs* , & des Bourguignons, le supplice de la pucelle d'Orléans , que la moitié de la France regardait comme une héroïne céleste , & l'autre comme une forcière ; la Sorbonne qui présentait requête pour la faire brûler ; l'assassinat du duc d'Orléans justifié par des docteurs ; les sujets dispensés du serment de fidélité par un décret de la sacrée faculté ; les bourreaux tant de fois employés à soutenir des opinions ; les buchers allumés pour des malheureux à qui on persuadait qu'ils étaient forciers ou hérétiques ; tout cela passa la sotise. Ces abominations cependant étaient du bon tems , de la bonne foi Germanique , de la naïveté Gauloise , & j'y renvoye les honnêtes gens qui regrettent toujours les tems passés.

Je ne veux ici que me faire , pour mon édification particulière , un petit mémoire instructif

tif de belles choses qui ont partagé les esprits de nos ayeux.

Dans l'onzième siècle , dans ce bon tems où nous ne connaissions ni l'art de la guerre qu'on faisait toujours , ni celui de policer les villes , ni le commerce , ni la société , & où nous ne savions ni lire ni écrire , des gens de beaucoup d'esprit disputèrent solennellement , longuement , & vivement , sur ce qui arrivait à la garde-robe quand on avait rempli un devoir sacré , dont il ne faut parler qu'avec le plus profond respect. C'est ce qu'on appella la dispute des stercoristes. Cette querelle n'excita pas de guerre , & fut du moins par-là une des plus douces impertinences de l'esprit humain.

La dispute qui partagea l'Espagne savante au même siècle sur la version Mosarabique , se termina aussi sans ravage de provinces & sans effusion de sang humain. L'esprit de chevalerie qui régnait alors , ne permit pas qu'on éclaircît autrement la difficulté , qu'en remettant la décision à deux nobles chevaliers. Celui des deux *Don Quichottes* qui renverserait par terre son adversaire , devait faire triompher la version dont il était le tenant. *Don Ruis de Martanza* , chevalier du rituel Mosarabique , fit perdre les arçons au *Don Quichotte* du rituel Latin : mais comme les loix de la noble chevalerie ne décidaient pas positivement qu'un rituel dût être proscrit parce que son chevalier avait été desarçonné , on se servit d'un secret plus sûr & fort en usage , pour savoir lequel des deux livres devait être préféré ; se fut de les jeter tous deux dans le feu : car
il

il n'était pas possible que le bon rituel ne fût préservé des flammes. Je ne fais comment il arriva qu'ils furent brûlés tous deux ; la dispute resta indécise, au grand étonnement des Espagnols. Peu à peu le rituel Latin eut la préférence ; & s'il se fût présenté par la suite quelque chevalier pour soutenir le Mosarabique, c'eût été le chevalier & non le rituel qu'on eût jeté dans le feu.

Dans ces beaux siècles, nous autres peuples polis, quand nous étions malades, nous étions obligés d'avoir recours à un médecin Arabe. Quand nous voulions savoir quel jour de la lune nous avions, il fallait s'en rapporter aux Arabes. Si nous voulions faire venir une pièce de drap, il fallait payer chez un Juif ; & quand un laboureur avait besoin de pluie, il s'adressait à un forcier. Mais enfin lorsque quelques-uns de nous eurent appris le Latin, & que nous eumes une mauvaise traduction d'*Aristote*, nous figurâmes dans le monde avec honneur ; nous passâmes trois ou quatre cent ans à déchiffrer quelques pages du *Stagirite*, à les adorer, & à les condamner ; les uns ont dit que sans lui nous manquerions d'articles de foi, les autres qu'il était athée. Un Espagnol a prouvé qu'*Aristote* était un saint, & qu'il fallait fêter sa fête. Un concile en France a fait brûler ses divins écrits. Des collèges, des universités, des ordres entiers de religieux se sont anathématisés réciproquement, au sujet de quelques passages de ce grand-homme, que ni eux, ni les juges qui interposèrent leur au-

Mélanges &c. E torité,

torité, ni l'auteur n'entendirent jamais. Il y eut beaucoup de coups de poing donnés en Allemagne pour ces graves querelles; mais enfin il n'y eut pas beaucoup de sang répandu. C'est dommage pour la gloire d'*Aristote*, qu'on n'ait pas fait la guerre civile, & donné quelques batailles rangées en faveur des *quiddités*, & de l'*universel de la part de la chose*. Nos pères se sont égorgés pour des questions qu'ils ne comprenaient pas davantage.

Il est vrai qu'un fou fort célèbre nommé *Occam*, surnommé *le docteur invincible*, chef de ceux qui tenaient pour l'*universel de la part de la pensée*, demanda à l'Empereur *Louis de Bavière* qu'il défendît sa plume par son épée impériale, contre *Scot* autre fou Ecoffais, surnommé *le docteur subtil*, qui bataillait pour l'*universel de la part de la chose*. Heureusement l'épée de *Louis de Bavière* resta dans son fourreau. Qui croirait que ces disputes ont duré jusqu'à nos jours, & que le parlement de Paris en 1624. a donné un bel arrêt en faveur d'*Aristote*.

Vers le tems du brave *Occam* & de l'intrépide *Scot*, il s'éleva une querelle bien plus sérieuse, dans laquelle les reverends pères cordeliers entraînèrent tout le monde chrétien. C'était pour savoir si leur potage leur appartenait en propre, ou s'ils n'en étaient que simples usufruitiers. La forme du capuchon, & la largeur de la manche furent encor les sujets de cette guerre facrée. Le pape *Jean XXII.* qui voulut s'en mêler, trouva à qui parler. Les cordeliers quittèrent

fent son parti pour celui de *Louis de Bavière*, qui alors tira son épée. Il y eut d'ailleurs trois ou quatre cordeliers de brûlés comme hérétiques. Cela est un peu fort ; mais après tout , cette affaire n'ayant pas ébranlé de trônes & ruiné de provinces, on peut la mettre au rang des fortifés paisibles.

Il y en a toujours eu de cette espèce. La plupart sont tombées dans le plus profond oubli ; & de quatre ou cinq cent sectes qui ont paru , il ne reste dans la mémoire des hommes que celles qui ont produit ou d'extrêmes désordres ou d'extrêmes ridicules , deux choses qu'on retient assez volontiers. Qui fait aujourd'hui s'il y a eu des *Orebites*, des *Osmites*, des *Insfordiens* ? qui connaît les *Vints* & les *Patiffiers*, les *Cornaciens*, les *Ischariotistes* ?

Un jour en dinant chez une dame Hollandaise , je fus charitablement averti par un des convives , de prendre bien garde à moi , & de ne me pas aviser de louer *Voëtius*. Je n'ai nulle envie , lui dis-je , de dire ni bien ni mal de votre *Voëtius* ; mais pourquoi me donnez-vous cet avis ? C'est que madame est *Cocceienne*, me dit mon voisin. Hélas très volontiers , lui dis-je. Il m'ajouta qu'il y avait encor quatre *Cocceiennes* en Hollande , & que c'était grand dommage que l'espèce pèrit. Un tems viendra où les *Jansenistes*, qui ont fait tant de bruit parmi nous , & qui sont ignorés partout ailleurs , auront le sort des *Cocceiens*. Un vieux docteur me disait ; Monsieur , dans ma jeunesse je me suis escrimé pour le *mandata impos-*

possibilia volentibus & conantibus. J'ai écrit contre le formulaire & contre le pape; & je me suis crû confesseur. J'ai été mis en prison, & je me suis crû martyr. Actuellement je ne me mêle plus de rien, & je me crois raisonnable. Quelles sont vos occupations? lui dis-je. Monsieur, me répondit-il, j'aime beaucoup l'argent. C'est ainsi que presque tous les hommes dans leur vieillesse se moquent intérieurement des sotises qu'ils ont avidement embrassées dans leur jeunesse. Les sectes vieillissent comme les hommes. Celles qui n'ont pas été soutenues par de grands princes, qui n'ont point causé de grands maux, vieillissent plus tôt que les autres. Ce sont des maladies épidémiques, qui passent comme la suette & la coqueluche.

Il n'est plus question des pieuses rêveries de madame Guion. Ce n'est plus le livre inintelligible des *Maximes des Saints* qu'on lit, c'est le *Télémaque*. On ne se souvient plus de ce que l'éloquent Bossuet écrivit contre le tendre, l'élégant, l'aimable Fénelon; on donne la préférence à ses oraisons funèbres. Dans toute la dispute sur ce qu'on appelait le *Quiétisme*, il n'y a eu de bon que l'ancien conte réchauffé de la bonne femme, qui apportait un réchaud pour brûler le paradis, & une cruche d'eau pour éteindre le feu de l'enfer, afin qu'on ne servît plus DIEU par espérance ni par crainte. Je remarquerai seulement une singularité de ce procès, laquelle ne vaut pas le conte de la bonne femme; c'est que les jésuites, qui étaient tant accusés en France par les jansénistes, d'avoir été fondés par St. Ignace exprès pour détruire

truire l'amour de DIEU , sollicitèrent vivement à Rome en faveur de l'amour pur de Mr. de *Cambray*. Il leur arriva la même chose qu'à Mr. de *Langeais*, qui était poursuivi par sa femme au parlement de Paris, pour cause d'impuissance, & par une fille au parlement de Rennes, pour lui avoir fait un enfant. Il fallait qu'il gagnât l'une des deux affaires : il les perdit toutes deux. L'amour pur, pour lequel les jésuites s'étaient donné tant de mouvement, fut condamné à Rome, & ils passèrent toujours à Paris pour ne vouloir pas qu'on aimât DIEU. Cette opinion était tellement enracinée dans les esprits, que lorsqu'on s'avisa de vendre dans Paris, il y a quelques années, une taille-douce représentant notre seigneur JESUS-CHRIST habillé en jésuite, un plaisant (c'était apparemment le *Louftik* du parti janseniste) mit ces vers au bas de l'estampe.

Admirez l'artifice extrême
De ces pères ingénieux ;
Ils vous ont habillé comme eux ,
Mon DIEU , de peur qu'on ne vous aime.

A Rome, où l'on n'effuye jamais de pareilles disputes, & où l'on juge de celles qui s'élèvent ailleurs, on était fort ennuyé des querelles sur l'amour pur. Le cardinal *Carpegne*, qui était rapporteur de l'affaire de l'archevêque de *Cambray*, était malade, & souffrait beaucoup dans une partie qui n'est pas plus épargnée chez les cardinaux que chez les autres hommes. Son

chirurgien lui enfonçait de petites tentes de linon, qu'on appelle du *Cambray* en Italie, comme dans beaucoup d'autres pays. Le cardinal criait : C'est pourtant du plus fin cambray, disait le chirurgien. Quoi ! du cambray encore là ? disait le cardinal ; n'était-ce pas assez d'en avoir la tête fatiguée ? Heureuses les disputes qui se terminent ainsi ! Heureux les hommes, si tous les disputeurs de ce monde, si les hérésiarques s'étaient soumis avec autant de modération, avec une douceur aussi magnanime, que le grand archevêque de Cambray, qui n'avait nulle envie d'être hérésiarque ! Je ne fais pas s'il avait raison de vouloir qu'on aimât DIEU pour lui-même : mais Mr. de *Fénelon* méritait d'être aimé ainsi.

Dans les disputes purement littéraires, il y a eu souvent autant d'acharnement, autant d'esprit de parti, que dans des querelles plus intéressantes. On renouvellerait, si on pouvait, les factions du cirque, qui agitèrent l'empire Romain. Deux actrices rivales sont capables de diviser une ville. Les hommes ont tous un secret penchant pour la faction. Si on ne peut cabaler, se poursuivre, se nuire pour des couronnes, des thiares, des mitres, nous nous acharnerons les uns contre les autres pour un danseur, pour un musicien. *Rameau* a eu un violent parti contre lui, qui aurait voulu l'exterminer, & il n'en savait rien. J'ai eu un parti plus violent contre moi, & je le savais bien.

CHAPITRE DIXIEME,
MEMNON,

O U

LA SAGESSE HUMAINE:

MEmnon conçut un jour le projet infensé d'être parfaitement sage. Il n'y a guères d'hommes à qui cette folie n'ait quelquefois passé par la tête. *Memnon* se dit à lui-même ; Pour être très-sage , & par conséquent très-heureux, il n'y a qu'à être sans passions ; & rien n'est plus aisé , comme on fait. Premièrement je n'aimerai jamais de femme ; car en voyant une beauté parfaite , je me dirai à moi-même , Ces joüies-là se rideront un jour , ces beaux yeux seront bordés de rouge , cette gorge ronde deviendra plate & pendante , cette belle tête deviendra chauve. Or je n'ai qu'à la voir à présent des mêmes yeux dont je la verrai alors ; & assurément cette tête ne fera pas tourner la mienne.

En second lieu je ferai toujours sobre : j'aurai beau être tenté par la bonne chère , par des vins délicieux , par la séduction de la société ; je n'aurai qu'à me représenter les suites des excès , une tête pesante , un estomac embarrassé , la perte de la raison , de la santé , & du tems : je ne mangerai alors que pour le besoin ; ma santé

fera toujours égale , mes idées toujours pures & lumineuses. Tout cela est si facile , qu'il n'y a aucun mérite à y parvenir.

Ensuite , disait *Memnon* , il faut penser un peu à ma fortune ; mes desirs sont modérés , mon bien est solidement placé sur le receveur général des finances de Ninive ; j'ai de quoi vivre dans l'indépendance ; c'est là le plus grand des biens. Je ne ferai jamais dans la cruelle nécessité de faire ma cour : je n'envierai personne , & personne ne m'enviera. Voilà qui est encor très-aisé. J'ai des amis , continuait-il , je les conserverai , puisqu'ils n'auront rien à me disputer. Je n'aurai jamais d'humeur avec eux , ni eux avec moi. Cela est sans difficulté.

Ayant fait ainsi son petit plan de sagesse dans sa chambre , *Memnon* mit la tête à la fenêtre. Il vit deux femmes qui se promenaient sous des platanes auprès de sa maison. L'une était vieille & paraissait ne songer à rien. L'autre était jeune , jolie , & semblait fort occupée. Elle soupirait , elle pleurait , & n'en avait que plus de graces. Notre sage fut touché , non pas de la beauté de la dame , (il était bien sûr de ne pas sentir une telle faiblesse) mais de l'affliction où il la voyait. Il descendit , il aborda la jeune Ninivienne , dans le dessein de la consoler avec sagesse. Cette belle personne lui conta de l'air le plus naïf & le plus touchant tout le mal que lui faisait un oncle qu'elle n'avait point ; avec quels artifices il lui avait enlevé un bien qu'elle n'avait jamais possédé , & tout ce qu'elle avait à craindre de

de sa violence. Vous me paraîsez un homme de si bon conseil, lui dit-elle, que si vous aviez la condescendance de venir jusques chez moi, & d'examiner mes affaires, je suis sûre que vous me tireriez du cruel embarras où je suis. *Memnon* n'hésita pas à la suivre, pour examiner sagement ses affaires & pour lui donner un bon conseil.

La dame affligée le mena dans une chambre parfumée, & le fit asséoir avec elle poliment sur un large sofa, où ils se tenaient tous deux les jambes croisées vis-à-vis l'un de l'autre. La dame parla en baissant les yeux, dont il échappait quelquefois des larmes; & qui en se relevant rencontraient toujours les regards du sage *Memnon*. Ses discours étaient pleins d'un attendrissement qui redoublait toutes les fois qu'ils se regardaient. *Memnon* prenait ses affaires extrêmement à cœur, & se sentait de moment en moment la plus grande envie d'obliger une personne si honnête & si malheureuse. Ils cessèrent insensiblement, dans la chaleur de la conversation, d'être vis-à-vis l'un de l'autre. Leurs jambes ne furent plus croisées. *Memnon* la conseilla de si près, & lui donna des avis si tendres, qu'ils ne pouvaient ni l'un ni l'autre parler d'affaires, & qu'ils ne savaient plus où ils en étaient.

Comme ils en étaient là, arrive l'oncle, ainsi qu'on peut bien le penser: il était armé de la tête aux pieds; & la première chose qu'il dit, fut qu'il allait tuer, comme de raison, le sage *Memnon* & sa nièce; la dernière qui lui échapa fut qu'il pouvait pardonner pour beaucoup d'argent. *Memnon* fut obligé de donner tout ce qu'il

qu'il avait. On était heureux dans cetems-là d'en être quitte à si bon marché ; l'Amérique n'était pas encor découverte ; & les dames affligées n'étaient pas à beaucoup près si dangereuses qu'elles le sont aujourd'hui.

Memnon honteux & désespéré rentra chez lui : il y trouva un billet qui l'invitait à dîner avec quelques-uns de ses intimes amis. Si je reste seul chez moi, dit-il, j'aurai l'esprit occupé de ma triste aventure, je ne mangerai point, je tomberai malade. Il vaut mieux aller faire avec mes amis intimes un repas frugal. J'oublierai dans la douceur de leur société la sottise que j'ai faite ce matin. Il va au rendez-vous ; on le trouve un peu chagrin. On le fait boire pour dissiper sa tristesse. Un peu de vin pris modérément est un remède pour l'ame & pour le corps. C'est ainsi que pense le sage *Memnon* ; & il s'enivre. On lui propose de jouer après le repas. Un jeu réglé avec des amis est un passe-tems honnête. Il joue ; on lui gagne tout ce qu'il a dans sa bourse, & quatre fois autant sur sa parole. Une dispute s'élève sur le jeu, on s'échauffe : l'un de ses amis intimes lui jette à la tête un cornet, & lui crève un œil. On rapporte chez lui le sage *Memnon*, yvre, sans argent, & ayant un œil de moins.

Il cuve un peu son vin ; & dès qu'il a la tête plus libre, il envoie son valet chercher de l'argent chez le receveur général des finances de Ninive, pour payer ses intimes amis : on lui dit que son débiteur a fait le matin une banqueroute frauduleuse qui met en allarme cent familles.

milles. *Memnon* outré va à la cour avec un emplâtre sur l'œil & un placet à la main, pour demander justice au roi contre le banqueroutier. Il rencontre dans un fallon plusieurs dames qui portaient toutes d'un air aisé des cerceaux de vingt-quatre pieds de circonférence. L'une d'elles qui le connaissait un peu, dit en le regardant de côté : Ah l'horreur ! Une autre qui le connaissait davantage lui dit ; Bon soir, monsieur *Memnon* ; mais vraiment, monsieur *Memnon*, je suis fort aise de vous voir ; à propos, monsieur *Memnon*, pourquoi avez-vous perdu un œil ? Et elle passa sans attendre sa réponse. *Memnon* se cacha dans un coin, & attendit le moment où il pût se jeter aux pieds du monarque. Ce moment arriva. Il baïsa trois fois la terre, & présenta son placet. Sa gracieuse majesté le reçut très favorablement, & donna le mémoire à un de ses satrapes pour lui en rendre compte. Le satrape tire *Memnon* à part, & lui dit d'un air de hauteur en ricanant amèrement ; Je vous trouve un plaisant borgne, de vous adresser au roi plutôt qu'à moi ; & encor plus plaisant d'oser demander justice contre un honnête banqueroutier, que j'honore de ma protection, & qui est le neveu d'une femme de chambre de ma maîtresse. Abandonnez cette affaire là, mon ami, si vous voulez conserver l'œil qui vous reste.

Memnon ayant ainsi renoncé le matin aux femmes, aux excès de table, au jeu, à toute querelle, & surtout à la cour, avait été avant la nuit trompé & volé par une belle dame, s'était

eny-

enyvré, avait joué, avait eu une querelle, s'était fait crever un œil, & avait été à la cour où l'on s'était moqué de lui.

Pétrifié d'étonnement, navré de douleur, il s'en retourne la mort dans le cœur. Il veut rentrer chez lui; il y trouve des huissiers qui démeublaient sa maison de la part de ses créanciers. Il reste presque évanoui sous une platane; il y rencontre la belle dame du matin qui se promenait avec son cher oncle, & qui éclata de rire en voyant *Memnon* avec son emplâtre. La nuit vint; *Memnon* se coucha sur de la paille auprès des murs de sa maison. La fièvre le saisit; il s'endormit dans l'accès; & un esprit céleste lui apparut en songe.

Il était tout resplendissant de lumière. Il avait six belles ailes, mais ni pieds, ni tête, ni queue, & ne ressemblait à rien. Qui es-tu? lui dit *Memnon*; Ton bon génie, lui répondit l'autre. Ren-moi donc mon œil, ma santé, mon bien, ma sagesse, lui dit *Memnon*. Ensuite il lui conta comment il avait perdu tout cela en un jour. Voilà des aventures qui ne nous arrivent jamais dans le monde que nous habitons, dit l'esprit. Et quel monde habitez-vous? dit l'homme affligé. Ma patrie, répondit-il, est à cinq cent millions de lieues du soleil, dans une petite étoile auprès de *Sirius*, que tu vois d'ici. Le beau pays! dit *Memnon*: quoi! vous n'avez point chez vous de coquines qui trompent un pauvre homme, point d'amis intimes qui lui gagnent son argent & qui lui crevent un œil, point de banqueroutiers, point de

de fatrapes qui se moquent de vous en vous refusant justice ? Non, dit l'habitant de l'étoile, rien de tout cela. Nous ne sommes jamais trompés par les femmes, parce que nous n'en avons point ; nous ne faisons point d'excès de table, parce que nous ne mangeons point ; nous n'avons point de banqueroutiers, parce qu'il n'y a chez nous ni or ni argent ; on ne peut pas nous crever les yeux, parce que nous n'avons point de corps à la façon des vôtres ; & les fatrapes ne nous font jamais d'injustice, parce que dans notre petite étoile tout le monde est égal.

Memnon lui dit alors, Monseigneur sans femme & sans diner, à quoi passez-vous votre tems ? A veiller, dit le génie, sur les autres globes qui nous sont confiés : & je viens pour te consoler. Hélas ! reprit *Memnon*, que ne veniez-vous la nuit passée, pour m'empêcher de faire tant de folies ? J'étais auprès d'*Affan* ton frère aîné, dit l'être céleste. Il est plus à plaindre que toi. Sa gracieuse majesté le roi des Indes, à la cour duquel il a l'honneur d'être, lui a fait crever les deux yeux pour une petite indiscretion, & il est actuellement dans un cachot, les fers aux pieds & aux mains. C'est bien la peine, dit *Memnon*, d'avoir un bon génie dans une famille, pour que de deux frères l'un soit borgne, l'autre aveugle, l'un couché sur la paille, l'autre en prison. Ton sort changera, reprit l'animal de l'étoile. Il est vrai que tu seras toujours borgne ; mais à cela près, tu seras assez heureux, pourvu que tu ne fasses jamais le sot
pro

projet d'être parfaitement sage. C'est donc une chose à laquelle il est impossible de parvenir? s'écria *Memnon* en soupirant. Aussi impossible, lui repliqua l'autre, que d'être parfaitement habile, parfaitement fort, parfaitement puissant, parfaitement heureux. Nous-mêmes, nous en sommes bien loin. Il y a un globe où tout cela se trouve; mais dans les cent mille millions de mondes qui sont dispersés dans l'étendue, tout se suit par degrés. On a moins de sagesse & de plaisirs dans le second que dans le premier, moins dans le troisième que dans le second. Ainsi du reste jusqu'au dernier, où tout le monde est complètement fou. J'ai bien peur, dit *Memnon*, que notre petit globe terraquée ne soit précisément les petites maisons de l'univers dont vous me faites l'honneur de me parler. Pas tout-à-fait, dit l'esprit; mais il en approche: il faut que tout soit en sa place. Eh mais, dit *Memnon*, certains poètes, certains philosophes, ont donc grand tort de dire, *Que tout est bien*. Ils ont grande raison, dit le philosophe de là-haut, en considérant l'arrangement de l'univers entier. Ah! je ne croirai cela, repliqua le pauvre *Memnon*, que quand je ne serai plus borgne.



CHAPITRE ONZIEME.

LETTRE D'UN TURC.

SUR LES FAQUIRS

ET SUR SON AMI BABABEC.

Lors que j'étais dans la ville de Bénarès sur le rivage du Gange, ancienne patrie des Bracmanes, je tâchai de m'instruire. J'entendais passablement l'indien; j'écoutais beaucoup & remarquais tout. J'étais logé chez mon-correspondant *Omri*; c'était le plus digne homme que j'aye jamais connu. Il était de la religion des Bramins, j'ai l'honneur d'être Musulman: jamais nous n'avons eu une parole plus haute que l'autre au sujet de *Mahomet*, & de *Brama*. Nous faisons nos ablutions chacun de notre côté; nous buvions de la même limonade, nous mangions du même ris comme deux frères.

Un jour nous allames ensemble à la pagode de *Gavani*. Nous y vîmes plusieurs bandes de Faquirs, dont les uns étaient des Janguis, c'est-à-dire, des Faquirs contemplatifs, & les autres des disciples des anciens gymnosophistes, qui menaient une vie active. Ils ont (comme on fait) une langue savante, qui est celle des plus anciens Bracmanes; & dans cette langue un livre qu'ils appellent le *Hanscrit*. C'est assurément le plus ancien livre de toute l'Asie, sans en excepter le *Zend*.

Je

Je passai devant un Faquir qui lisait ce livre: Ah malheureux infidèle! s'écria-t-il, tu m'as fait perdre le nombre des voyelles que je comptais; & dans cette affaire-là, mon ame passera dans le corps d'un lièvre, au lieu d'aller dans celui d'un perroquet, comme j'avais tout lieu de m'en flatter. Je lui donnai une roupie pour le consoler. A quelques pas de là, ayant eu le malheur d'éternuer, le bruit que je fis réveilla un Faquir qui était en extase; Où suis-je? dit-il, quelle horrible chute! je ne vois plus le bout de mon nez: la lumière céleste est disparue. * Si je suis cause, lui dis-je, que vous voyez enfin plus loin que le bout de votre nez, voilà une roupie pour réparer le mal que j'ai fait; reprenez votre lumière céleste.

M'étant ainsi tiré d'affaire discrètement, je passai aux autres gymnosophistes; il y en eut plusieurs qui m'apportèrent de petits clous fort jolis, pour m'enfoncer dans les bras & dans les cuisses en l'honneur de *Brama*. J'achetai leurs clous dont j'ai fait clouer mes tapis. D'autres dansaient sur les mains; d'autres voltigeaient sur la corde lâche, d'autres allaient toujours à cloche-pied. Il y en avait qui portaient des chaînes, d'autres un bât; quelques-uns avaient leur tête dans un boisseau; au demeurant les meilleures gens du monde. Mon ami *Omri* me mena dans la cellule d'un des fameux; il s'appellait *Babec*:

* Quand les Faquirs veulent voir la lumière céleste, ce qui est très-commun parmi eux, ils tournent les yeux vers le bout de leur nez.

Babec : il était nud comme un singe , & avait au cou une grosse chaîne qui pesait plus de soixante livres. Il était assis sur une chaise de bois , proprement garnie de petites pointes de clous , qui lui entraient dans les fesses , & on aurait cru qu'il était sur un lit de satin. Beaucoup de femmes venaient le consulter ; il était l'oracle des familles ; & on peut dire qu'il jouissait d'une très-grande réputation. Je fus témoin du long entretien qu'*Omri* eut avec lui. Croyez - vous , lui dit-il , mon père , qu'après avoir passé par l'épreuve des sept métépsychoses , je puisse parvenir à la demeure de *Brama* ? C'est selon , dit le Faquir ; comment vivez - vous ? Je tâche , dit *Omri* , d'être bon citoyen , bon mari , bon père , bon ami ; je prête de l'argent sans intérêt aux riches dans l'occasion , j'en donne aux pauvres ; j'entretiens la paix parmi mes voisins. Vous mettez - vous quelquefois des clous dans le cu ? demanda le Bramin ; Jamais , mon révérend père ; J'en suis fâché , repliqua le Faquir , vous n'irez certainement que dans le dix-neuvième ciel ; & c'est dommage. Comment ? dit *Omri* , cela est honnête ; je suis très - content de mon lot ; que m'importe du dix-neuvième ou du vingtième , pourvu que je fasse mon devoir dans mon pèlerinage , & que je sois bien reçu au dernier gîte ! N'est-ce pas assez d'être honnête homme dans ce pays-ci , & d'être ensuite heureux au pays de *Brama* ? Dans quel ciel prétendez-vous donc aller , vous monsieur *Bababec* , avec vos clous & vos chaînes ? Dans le trente - cinquième , dit *Bababec*.

Je vous trouve plaissant , repliqua *Omri* , de prétendre être logé plus haut que moi : ce ne peut être assurément que l'effet d'une excessive ambition. Vous condamnez ceux qui recherchent les honneurs dans cette vie , pourquoi en voulez-vous de si grands dans l'autre ? & sur quoi d'ailleurs prétendez-vous être mieux traité que moi ? Sachez que je donne plus en aumônes en dix jours , que ne vous coûtent en dix ans tous les clous que vous vous enfoncez dans le derrière. *Brama* a bien affaire que vous passiez la journée tout nud avec une chaîne au cou ; vous rendez là un beau service à la patrie. Je fais cent fois plus de cas d'un homme qui sème des légumes , ou qui plante des arbres , que de tous vos camarades qui regardent le bout de leur nez , ou qui portent un bât , par excès de noblesse d'ame. Ayant parlé ainsi , *Omri* se radoucit , le caressa , le persuada , l'engagea enfin à laisser là ses clous & sa chaîne , & à venir chez lui mener une vie honnête. On le décrassa , on le frotta d'essences parfumées , on l'habilla décemment ; il vécut quinze jours d'une manière fort sage , & avoua , qu'il était cent fois plus heureux qu'auparavant. Mais il perdait son crédit dans le peuple ; les femmes ne venaient plus le consulter ; il quitta *Omri* , & reprit ses clous , pour avoir de la considération.



CHAPITRE DOUZIEME, DE LA GLOIRE, OU ENTRETEN AVEC UN CHINOIS.

EN 1723. il y avait en Hollande un Chinois : ce Chinois était lettré & négociant : deux choses qui ne devraient point du tout être incompatibles, & qui le sont devenues chez nous, graces au respect extrême qu'on a pour l'argent, & au peu de considération que l'espèce humaine a montré & montrera toujours pour le mérite.

Ce Chinois, qui parlait un peu Hollandais, se trouva dans une boutique de libraire avec quelques savans : il demanda un livre ; on lui proposa l'histoire universelle de *Bossuet*, mal traduite. A ce beau mot d'histoire universelle, Je suis, dit-il, trop heureux ; je vais voir ce que l'on dit de notre grand empire, de notre nation qui subsiste en corps de peuple depuis plus de cinquante mille ans, de cette suite d'empereurs qui nous ont gouvernés tant de siècles ; je vais voir ce qu'on pense de la religion des lettrés, de ce culte simple que nous rendons à l'Être suprême. Quel plaisir

de voir , comme on parle en Europe de nos arts , dont plusieurs sont plus anciens chez nous que tous les royaumes Européans ! Je crois que l'auteur se fera bien mépris dans l'histoire de la guerre que nous eumes il y a vingt-deux mille cinq cent cinquante-deux ans , contre les peuples belliqueux du Tunquin & du Japon , & sur cette ambassade solennelle , par laquelle le puissant empereur du Mogol nous envoya demander des loix , l'an du monde 500000000000079123450000. Hélas ! lui dit un des savans , on ne parle pas seulement de vous dans ce livre : vous êtes trop peu de chose ; presque tout roule sur la première nation du monde , l'unique nation , le grand peuple Juif.

Juif ? dit le Chinois : ces peuples - là sont donc les maîtres des trois quarts de la terre au moins ? Ils se flattent bien qu'ils le seront un jour , lui répondit-on ; mais en attendant ce sont eux qui ont l'honneur d'être ici marchands fripiers , & de rogner quelquefois les espèces. Vous vous moquez , dit le Chinois ; ces gens-là ont-ils jamais eu un vaste empire ? Ils ont possédé , lui dis-je , en propre , pendant quelques années , un petit pays ; mais ce n'est point par l'étendue des états qu'il faut juger d'un peuple , de même que ce n'est point par les richesses qu'il faut juger d'un homme.

Mais ne parle-t-on pas de quelque autre peuple dans ce livre ? demanda le lettré. Sans doute , dit le savant qui était auprès de moi , & qui prenait toujours la parole : on y parle beaucoup
d'un

D'un petit pays de soixante lieues de large , nommé l'Egypte , où l'on prétend qu'il y avait un lac de cent-cinquante lieues de tour , fait de main d'homme. Tuidieu ! dit le Chinois , un lac de cent-cinquante lieues dans un terrain qui en avait soixante de large ; cela est bien beau ! Tout le monde était sage dans ce pays-là , ajouta le docteur. Oh ! le bon tems que c'était ! dit le Chinois. Mais est-ce là tout ? Non , repliqua l'Européen ; il est question encor de ces célèbres Grecs. Qui sont ces Grecs , dit le lettré ? Ah ! continua l'autre , il s'agit de cette province , à peu près grande comme la deux-centième partie de la Chine , mais qui a fait tant de bruit dans tout l'univers. Jamais je n'ai ouï parler de ces gens-là , ni au Mogol , ni au Japon , ni dans la grande Tartarie , dit le Chinois d'un air ingénu.

Ah ignorant ! ah barbare ! s'écria poliment notre savant ; vous ne connaissez donc point *Epaminondas* le Thébain , ni le port de *Pirée* , ni le nom des deux chevaux d'*Achille* , ni comment se nommait l'âne de *Silène* ? Vous n'avez entendu parler ni de *Jupiter* , ni de *Diogène* , ni de *Lais* , ni de *Cybèle* , ni de

J'ai bien peur , repliqua le lettré , que vous ne sachiez rien de l'avanture , éternellement mémorable , du célèbre *Xixosou Concochigramki* , ni des mystères du grand *Fi psi hi hi* - Mais de grace , quelles sont encor les choses inconnues dont traite cette histoire universelle ? Alors le savant parla un quart-d'heure de fuite de la république Romaine ; & quand il vint à *Jules*

César , le Chinois l'interrompit , & lui dit : Pour celui-là , je crois le connaître ; n'était-il pas Turc * ?

Comment , dit le savant échauffé , est-ce que vous ne savez pas au moins la différence qui est entre les Payens , les Chrétiens , & les Musulmans ? est-ce que vous ne connaissez point *Constantin* , & l'histoire des papes ? Nous avons entendu parler confusément , répondit l'Asiatique , d'un certain *Mahomet*.

Il n'est pas possible , repliqua l'autre , que vous ne connaissiez au moins *Luther* , *Zwingli* , *Bellarmin* , *Oecolampade*. Je ne retiendrai jamais ces noms-là , dit le Chinois ; il sortit alors , & alla vendre une partie considérable de thé peco & de fin grogram , dont il acheta deux belles filles & un mouffe , qu'il ramena dans sa patrie en adorant le *Tien* , & en se recommandant à *Confucius*.

Pour moi , témoin de cette conversation , je vis clairement ce que c'est que la gloire , & je dis : Puisque *César* & *Jupiter* sont inconnus dans le royaume le plus beau , le plus ancien , le plus vaste , le plus peuplé , le mieux policé de l'univers ; il vous sied bien , ô gouverneurs de quelques petits pays ! ô prédicateurs d'une petite paroisse , dans une petite ville ! ô docteurs de *Salamanque* , ou de *Bourges* ! ô petits auteurs ! ô pesans commentateurs ? il vous sied bien de prétendre à la réputation.

CHA-

* Il n'y a pas longtems que les Chinois prenaient tous les Européens pour des *Mahométans*.

CHAPITRE TREIZIEME.
DU SUICIDE,
OU DE L'HOMICIDE DE
SOI-MEME.

Philippe Mordant, cousin germain de ce fameux comte de *Peterboroug*, si connu dans toutes les cours de l'Europe, & qui se vante d'être l'homme de l'univers qui a vû le plus de postillons & le plus de rois ; *Philippe Mordant*, dis-je, était un jeune homme de vingt-sept ans, beau, bien fait, riche, né d'un sang illustre, pouvant prétendre à tout ; & ce qui vaut encor mieux, passionnément aimé de sa maîtresse. Il prit à ce *Mordant* un dégoût de la vie ; il paya ses dettes, écrivit à ses amis pour leur dire adieu, & même fit des vers dont voici les derniers traits en Français :

L'opium peut aider le sage ;
Mais, selon mon opinion,
Il lui faut au lieu d'opion
Un pistolet & du courage.

Il se conduisit selon ses principes, & se dépêcha d'un coup de pistolet, sans en avoir donné d'autre raison, sinon que son ame était lassée de son corps,

corps , & que quand on est mécontent de sa maison , il faut en sortir.

Il semblerait , qu'il eût voulu mourir , parce qu'il était dégouté de son bonheur. *Richard Smith* vient de donner un étrange spectacle au monde pour une cause fort différente. *Richard Smith* était dégouté d'être réellement malheureux : il avait été riche , & il était pauvre ; il avait eu de la santé , & il était infirme. Il avait une femme à laquelle il ne pouvait faire partager que sa misère : un enfant au berceau était le seul bien qui lui restât. *Richard Smith* & *Bridget Smith* , d'un commun consentement , après s'être tendrement embrassés , & avoir donné le dernier baiser à leur enfant , ont commencé par tuer cette pauvre créature , & ensuite se sont pendus aux colonnes de leur lit. Je ne connais nulle part aucune horreur de sang froid qui soit de cette force ; mais la lettre que ces infortunés ont écrite à Mr. *Brindley* leur cousin , avant leur mort , est aussi singulière que leur mort même. Nous croyons , disent-ils , que DIEU nous pardonnera , &c. nous avons quitté la vie , parce que nous étions malheureux sans ressource ; & nous avons rendu à notre fils unique le service de le tuer , de peur qu'il ne devînt aussi malheureux que nous , &c. Il est à remarquer , que ces gens , après avoir tué leur fils par tendresse paternelle , ont écrit à un ami pour leur recommander leur chat & leur chien. Ils ont crû , apparemment , qu'il était plus aisé de faire le bonheur d'un chat & d'un chien dans le monde , que celui d'un enfant.

&

& ils ne voulaient pas être à charge à leur ami.

Milord *Scarborough* a quitté la vie depuis peu avec le même sang froid qu'il avait quitté sa place de grand-écuyer. On lui reprochait dans la chambre des pairs, qu'il prenait le parti du roi, parce qu'il avait une belle charge à la cour. Messieurs, dit-il, pour vous prouver que mon opinion ne dépend pas de ma place, je m'en démetts dans l'instant. Il se trouva depuis embarrassé entre une maîtresse qu'il aimait, mais à qui il n'avait rien promis, & une femme qu'il estimait, mais à qui il avait fait une promesse de mariage. Il se tua pour se tirer d'embarras.

Toutes ces histoires tragiques, dont les gazettes Anglaises fourmillent, ont fait penser à l'Europe qu'on se tue plus volontiers en Angleterre qu'ailleurs. Je ne fais pourtant, si à Paris il n'y a pas autant de fous qu'à Londres; peut-être que si nos gazettes tenaient un registre exact de ceux qui ont eu la démence de vouloir se tuer, & le triste courage de le faire, nous pourrions sur ce point avoir le malheur de tenir tête aux Anglais. Mais nos gazettes sont plus discrètes: les aventures des particuliers ne sont jamais exposées à la médifance publique dans ces journaux avoués par le gouvernement. Tout ce que j'ose dire avec assurance, c'est qu'il ne fera jamais à craindre, que cette folie de se tuer devienne une maladie épidémique: la nature y a trop bien pourvu; l'espérance, la crainte, sont les ressorts puissans dont elle se sert pour arrêter
pres-

presque toujours la main du malheureux prêt à se frapper.

On a beau nous dire qu'il y a eu des pays où un conseil était établi pour permettre aux citoyens de se tuer , quand ils en avaient des raisons valables. Je réponds ou que cela n'est pas , ou que ces magistrats avaient très-peu d'occupation.

Voici seulement ce qui pourrait nous étonner , & ce qui mérite , je crois , un sérieux examen. Les anciens héros Romains se tuaient presque tous , quand ils avaient perdu une bataille dans les guerres civiles : & je ne vois point que ni du tems de la ligue , ni de celui de la fronde , ni dans les troubles d'Italie , ni dans ceux d'Angleterre , aucun chef ait pris le parti de mourir de sa propre main. Il est vrai , que ces chefs étaient chrétiens , & qu'il y a bien de la différence entre les principes d'un guerrier chrétien , & ceux d'un héros payen ; cependant pourquoi ces hommes , que le christianisme retenait , quand ils voulaient se procurer la mort , n'ont-ils été retenus par rien , quand ils ont voulu empoisonner , assassiner , ou faire mourir leurs ennemis vaincus sur des échafauds , &c. ? La religion chrétienne ne défend-elle pas ces homicides-là , encor plus que l'homicide de soi-même ?

Les apôtres du suicide nous disent , qu'il est très-permis de quitter sa maison , quand on en est las : d'accord ; mais la plupart des hommes aiment mieux coucher dans une vilaine maison que de dormir à la belle étoile,

Je reçus un jour d'un Anglais une lettre circulaire , par laquelle il proposait un prix à celui qui prouverait le mieux qu'il faut se tuer dans l'occasion. Je ne lui répondis point : je n'avais rien à lui prouver : il n'avait qu'à examiner , s'il aimait mieux la mort que la vie.

Pourquoi donc *Caton* , *Brutus* , *Cassius* , *Antoine* , *Othon* , & tant d'autres , se sont-ils tués si résolument , & que nos chefs de parti se sont laissés prendre , ou bien ont laissé languir leur misérable vieillesse dans une prison ? Quelques beaux-esprits disent , que ces anciens n'avaient pas le véritable courage ; que *Caton* fit une action de poltron en se tuant , & qu'il y aurait eu bien plus de grandeur d'ame à ramper sous *César*. Cela est bon dans une ode, ou dans une figure de rhétorique. Il est très-sûr que ce n'est pas être sans courage , que de se procurer tranquillement une mort sanglante ; qu'il faut quelque force pour surmonter ainsi l'instinct le plus puissant de la nature ; & qu'enfin une telle action prouve plutôt de la férocité que de la faiblesse. Quand un malade est en phrénésie , il ne faut pas dire , qu'il n'a point de force ; il faut dire , que sa force est celle d'un phrénétique.

La religion payenne défendait l'homicide de soi-même , ainsi que la chrétienne ; il y avait même des places dans les enfers pour ceux qui s'étaient tués.

*Proxima deinde tenent masti loca , qui sibi lethum
Insones peperere manu , lucemque perdidit*

*Projecere animas ; quam vellent æthere in alio
Nunc & pauperiem & duros perferre labores !
Fata obstant , tristisque palus innabilis unda
Adligat , & novies Styx interfusa coërcet.*

Virg. *Æneid.* Lib. VI. v. 434. & seqq.

Là sont ces insensés , qui d'un bras téméraire
Ont cherché dans la mort un secours volontaire ,
Qui n'ont pu supporter , faibles & furieux ,
Le fardeau de la vie imposé par les dieux.
Hélas ! ils voudraient tous se rendre à la lumière ;
Recommencer cent fois leur pénible carrière :
Ils regrettent la vie , ils pleurent ; & le sort ,
Le sort , pour les punir , les retient dans la mort ;
L'abîme du Cocyte & l'Acheron terrible ,
Met entr'eux & la vie un obstacle invincible.

Telle était la religion des payens ; & malgré les peines qu'on allait chercher dans l'autre monde , c'était un honneur de quitter celui-ci & de se tuer ; tant les mœurs des hommes sont contradictoires. Parmi nous le duel n'est-il pas encor malheureusement honorable , quoique défendu par la raison , par la religion & par toutes les loix ? Si *Caton* & *César* , *Antoine* & *Auguste* , ne se sont pas battus en duel , ce n'est pas qu'ils ne fussent aussi braves que nos Français. Si le duc de *Montmorency* , le maréchal de *Marillac* , de *Thou* , *Cinq-Mars* , & tant d'autres , ont mieux aimé être traînés au dernier supplice dans une charette , comme des vo-
leurs

leurs de grand chemin, que de se tuer comme *Caton & Brutus* ; ce n'est pas qu'ils n'eussent autant de courage que ces Romains, & qu'ils n'eussent autant de ce qu'on appelle honneur ; la véritable raison c'est, que la mode n'était pas alors à Paris de se tuer en pareil cas, & cette mode était établie à Rome.

Les femmes de la côte de Malabar se jettent toutes vives sur le bucher de leurs maris : ont-elles plus de courage que *Cornélie* ? Non ; mais la coutume est dans ce pays-là que les femmes se brûlent.

Coûtume, opinion, reines de notre sort,
Vous réglez des mortels & la vie & la mort.



CHAPITRE QUATORZIEME.

DE LA RELIGION DES

QUAKERS.

J'Ai cru , que la doctrine & l'histoire d'un peuple aussi extraordinaire que les Quakers , méritaient la curiosité d'un homme raisonnable. Pour m'en instruire , j'allai trouver un des plus célèbres Quakers d'Angleterre , qui après avoir été trente ans dans le commerce , avait su mettre des bornes à sa fortune & à ses desirs , & s'était retiré dans une campagne auprès de Londres. J'allai le chercher dans sa retraite ; c'était une maison petite , mais bien bâtie , & ornée de sa seule propreté. Le Quaker * était un vieillard frais , qui n'avait jamais eu de maladie , parce qu'il n'avait jamais connu les passions , ni l'intempérance. Je n'ai point vû en ma vie d'air plus noble , ni plus engageant que le sien. Il était vêtu comme tous ceux de sa religion , d'un habit sans plis dans les côtés & sans boutons sur les

* Il s'appellait *André Pit* , & tout cela est exactement vrai à quelques circonstances près. *André Pit* écrivit depuis à l'auteur pour se plain-

dre de ce qu'on avait ajouté un peu à la vérité , & l'assura , que Dieu était offensé de ce qu'on avait plaisanté les Quakers.

les poches ni sur les manches , & portait un grand chapeau à bords rabattus comme nos ecclésiastiques. Il me reçut avec son chapeau sur la tête , & s'avança vers moi sans faire la moindre inclination de corps ; mais il y avait plus de politesse dans l'air ouvert & humain de son visage , qu'il n'y en a dans l'usage de tirer une jambe derrière l'autre , & de porter à la main ce qui est fait pour couvrir la tête. Ami , me dit-il , je vois que tu es étranger ; si je puis t'être de quelque utilité , tu n'as qu'à parler. Monsieur , lui dis-je en me courbant le corps , & en glissant un pied vers lui selon notre coutume , je me flatte , que ma juste curiosité ne vous déplaira pas , & que vous voudrez bien me faire l'honneur de m'instruire de votre religion. Les gens de ton pays , me répondit-il , font trop de complimens & de révérences ; mais je n'en ai encor vû aucun qui ait eu la même curiosité que toi. Entre , & dinons d'abord ensemble. Je fis encor quelques mauvais complimens , parce qu'on ne se défait pas de ses habitudes tout d'un coup ; & après un repas sain & frugal , qui commença & qui finit par une prière à DIEU , je me mis à interroger mon homme.

Je débutai par la question que de bons catholiques ont fait plus d'une fois aux huguenots. Mon cher monsieur , dis-je , êtes-vous baptisé ? Non , me répondit le Quaker , & mes confrères ne le font point. Comment morbleu , repris-je , vous n'êtes donc pas chrétiens ? Mon ami , repartit-il d'un ton doux , ne jure point :
nous

nous sommes chrétiens ; mais nous ne pensons pas que le christianisme consiste à jeter de l'eau sur la tête d'un enfant avec un peu de sel. Eh bon DIEU ! repris-je , outré de cette impiété , vous avez donc oublié que JESUS-CHRIST fut baptisé par *Jean* ? Ami , point de juremens , encor un coup , dit le benin Quaker. Le CHRIST reçut le batême de *Jean* ; mais il ne baptisa jamais personne ; nous ne sommes pas les disciples de *Jean* , mais du CHRIST. Ah ! comme vous seriez brûlés par la sainte Inquisition ! m'écriai-je. Au nom de DIEU , cher homme , que je vous baptise ! S'il ne falait que cela pour condescendre à ta faiblesse , nous le ferions volontiers , repartit-il gravement ; nous ne condamnons personne pour user de la cérémonie du batême ; mais nous croyons , que ceux qui professent une religion toute sainte & toute spirituelle , doivent s'abstenir , autant qu'ils le peuvent , des cérémonies Judaïques.

En voici bien d'une autre , m'écriai-je ; des cérémonies Judaïques ! Oui , mon ami , continua-t-il , & si Judaïques , que plusieurs Juifs encor aujourd'hui usent quelquefois du batême de *Jean*. Consulte l'antiquité , elle t'apprendra , que *Jean* ne fit que renouveler cette pratique , laquelle était en usage longtems avant lui parmi les Hébreux , comme le pèlerinage de la Mecque l'était parmi les Hmaélites. JESUS voulut bien recevoir le batême de *Jean* , de même qu'il était soumis à la circoncision ; mais , & la circoncision & le lavement d'eau doivent

doivent être tous deux abolis par le batême du CHRIST, ce batême de l'Esprit, cette ab-lution de l'ame qui sauve les hommes. Aussi le précurseur Jean disait : *Je vous batise à la vérité avec de l'eau ; mais un autre viendra après moi , plus puissant que moi , & dont je ne suis pas digne de porter les sandales ; celui-là vous batifera avec le feu & le Saint Esprit.* Aussi le grand apôtre des gentils , Paul , écrit aux Corinthiens : *Le Christ ne m'a pas envoyé pour baptiser , mais pour prêcher l'évangile.* Aussi ce même Paul ne batifait jamais avec de l'eau que deux personnes , encor fut ce malgré lui. Il circonciut son disciple *Timothée* : les autres apôtres circonciuaient aussi tous ceux qui voulaient l'être. Es-tu circonci ? ajouta-t-il. Je lui répondis , que je n'avais pas cet honneur. Eh bien , dit-il , ami , tu es chrétien sans être circonci , & moi , sans être batifé.

Voilà comme mon saint homme abusait assez spécieusement de trois ou quatre passages de la sainte écriture , qui semblaient favoriser sa secte ; il oubliait , de la meilleure foi du monde , une centaine de passages qui l'écrasaient. Je me gardai bien de lui rien contester ; il n'y a rien à gagner avec un entouffiafte. Il ne faut pas s'aviser de dire à un homme les défauts de sa maitresse , ni à un plaideur le faible de sa cause , ni des raisons à un illuminé. Ainsi je passai à d'autres questions.

A l'égard de la communion , lui dis-je , comment en usez-vous ? Nous n'en usons point , dit-il. Quoi ! point de communion ? Non ,

Mélanges &c.

G

point

point d'autre que celle des cœurs. Alors il me cita encor les écritures ; il me fit un fort beau sermon contre la communion , & me parla d'un ton d'inspiré , pour me prouver , que les sacremens étaient tous d'invention humaine , & que le mot de sacrement ne se trouvait pas une seule fois dans l'évangile. Pardonne , dit-il , à mon ignorance ; je ne t'ai pas apporté la centième partie des preuves de ma religion ; mais tu peux les voir dans l'exposition de notre foi par *Robert Barclay*. C'est un des meilleurs livres qui soit jamais sorti de la main des hommes ; nos ennemis conviennent qu'il est très-dangereux ; cela prouve combien il est raisonnable. Je lui promis de lire ce livre , & mon Quaker me crut déjà converti.

Ensuite il me rendit raison , en peu de mots , de quelques singularités , qui exposent cette secte au mépris des autres. Avoué , dit-il , que tu as bien eu de la peine à t'empêcher de rire , quand j'ai répondu à toutes tes civilités avec mon chapeau sur la tête , & en te tutoyant. Cependant tu me parais trop instruit , pour ignorer que du tems de CHRIST aucune nation ne tombait dans le ridicule de substituer le pluriel au singulier : on disait à *César Auguste*, *Je t'aime*, *je te prie*, *je te remercie* ; il ne souffrait pas même qu'on l'appellât Monsieur, *Dominus*. Ce ne fut que longtems après lui , que les hommes s'avisèrent de se faire appeler *vous* au-lieu de *tu* , comme s'ils étaient doubles , & d'usurper les titres imperiaux de *grandeur*, d'*éminence*, de *saincteté*,
de

de divinité même, que des vers de terre donnent à d'autres vers de terre, en les assurant, qu'ils sont avec *un profond respect*, & avec une fausseté infame, *leurs très-humbles & très-obéissans serviteurs*. C'est pour être plus sur nos gardes contre cet indigne commerce de mensonges & de flatteries, que nous tutoyons également les rois & les charbonniers, que nous ne saluons personne, n'ayant pour les hommes que de la charité, & du respect que pour les loix.

Nous portons aussi un habit un peu différent des autres hommes, afin que ce soit pour nous un avertissement continuel de ne leur pas ressembler. Les autres portent les marques de leurs dignités, & nous celle de l'humilité chrétienne. Nous fuyons les assemblées de plaisir, les spectacles, le jeu; car nous serions bien à plaindre de remplir de ces bagatelles des cœurs en qui DIEU doit habiter. Nous ne faisons jamais de sermens, pas même en justice; nous pensons, que le nom du Très-Haut ne doit pas être prostitué dans les débats misérables des hommes. Lorsqu'il faut que nous comparaissions devant les magistrats pour les affaires des autres, (car nous n'avons jamais de procès) nous affirmons la vérité par un *oui* ou par un *non*, & les juges nous en croient sur notre simple parole, tandis que tant d'autres chrétiens se parjurent sur l'évangile. Nous n'allons jamais à la guerre: ce n'est pas que nous craignons la mort, au contraire, nous bénissons le moment qui nous unit à l'Etre des Etres; mais

c'est que nous ne sommes ni loups, ni tigres, ni dogues ; mais hommes , mais chrétiens. Notre DIEU, qui nous a ordonné d'aimer nos ennemis, & de souffrir sans murmure, ne veut pas, sans doute, que nous passions la mer pour aller égorger nos frères, parce que des meurtriers vêtus de rouge, coiffés d'un bonnet haut de deux pieds, enrôlent des citoyens en faisant du bruit avec deux petits bâtons sur une peau d'âne bien tendue. Et lorsqu'après des batailles gagnées, tout Londres brille d'illuminations, que le ciel est enflammé de fusées, que l'air retentit du bruit des actions de grâces, des cloches, des orgues, des canons, nous gémissons en silence sur ces meurtres, qui causent la publique allégresse.



CHAPITRE QUINZIEME.
DE LA RELIGION
DES
QUAKERS.

Telle fut à peu près la conversation que j'eus avec cet homme singulier. Mais je fus bien surpris, quand le dimanche suivant il me mena à l'église des Quakers. Ils ont plusieurs chapelles à Londres; celle où j'allai est près de ce fameux pilier que l'on appelle le monument. On était déjà assemblé, lorsque j'entrai avec mon conducteur. Il y avait environ quatre cent hommes dans l'église, & trois cent femmes. Les femmes se cachaient le visage; les hommes étaient couverts de leurs larges chapeaux: tous étaient assis, tous dans un profond silence. Je passai au milieu d'eux sans qu'un seul levât les yeux sur moi. Ce silence dura un quart d'heure: enfin un d'eux se leva, ôta son chapeau, & après quelques soupirs, débita moitié avec la bouche, moitié avec le nez, un galimatias tiré, à ce qu'il croyait, de l'évangile, où ni lui ni personne n'entendait rien. Quand ce faiseur de contorsions eut fini son beau monologue, & que l'assemblée se fut séparée toute édifiée & toute stupide, je demandai à mon hom-

me, pourquoi les plus sages d'entr'eux souffraient de pareilles sottises ? Nous sommes obligés de les tolérer, me dit-il, parce que nous ne pouvons pas savoir, si un homme qui se lève pour parler sera inspiré par l'esprit ou par la folie. Dans le doute nous écoutons tout patiemment ; nous permettons même aux femmes de parler ; deux ou trois de nos dévotes se trouvent souvent inspirées à la fois, & c'est alors qu'il se fait un beau bruit dans la maison du SEIGNEUR. Vous n'avez donc point de prêtres ? lui dis-je. Non, mon ami, dit le Quaker, & nous nous en trouvons bien. Alors ouvrant un livre de sa secte, il lut avec emphase ces paroles : A DIEU ne plaise que nous osions ordonner à quelqu'un de recevoir le Saint Esprit le dimanche, à l'exclusion de tous les autres fidèles ! Grace au ciel, nous sommes les seuls sur la terre qui n'ayons point de prêtres. Voudrais-tu nous ôter une distinction si heureuse ? Pourquoi abandonnerons-nous notre enfant à des nourrices mercenaires, quand nous avons du lait à lui donner ? Ces mercenaires domineraient bientôt dans la maison, & opprimeraient la mère & l'enfant. DIEU a dit, Vous avez reçu gratis, donnez gratis. Irons-nous après cette parole marchander l'évangile, vendre l'Esprit saint, & faire d'une assemblée de chrétiens une boutique de marchands ? Nous ne donnons point d'argent à des hommes vêtus de noir pour assister nos pauvres, pour enterrer nos morts, pour prêcher les fidèles ; ces saints emplois nous sont trop chers pour nous en décharger sur
d'au-

d'autres. Mais comment pouvez-vous discerner, insistai-je, si c'est l'esprit de DIEU qui vous anime dans vos discours? Quiconque, dit-il, priera DIEU de l'éclairer, & qui annoncera des vérités évangéliques qu'il sentira, que celui-là soit sûr que DIEU l'inspire. Alors il m'accabla de citations de l'écriture, qui démontraient, selon lui, qu'il n'y a point de christianisme sans une révélation immédiate, & il ajouta ces paroles remarquables: Quand tu fais mouvoir un de tes membres, est-ce ta propre force qui le remue? Non, sans doute; car ce membre a souvent des mouvemens involontaires; c'est donc celui qui a créé ton corps qui meut ce corps de terre. Et les idées que reçoit ton ame, est-ce toi qui les forme? Encor moins, car elles viennent malgré toi; c'est donc le créateur de ton ame, qui te donne tes idées; mais comme il a laissé à ton cœur la liberté, il donne à ton esprit les idées que ton cœur mérite; tu vis dans DIEU, tu agis, tu penses dans DIEU. Tu n'as donc qu'à ouvrir les yeux à cette lumière, qui éclaire tous les hommes, alors tu verras la vérité, & la feras voir. Eh! voilà le père *Mallebranche* tout pur, m'écriai-je. Je connais ton *Mallebranche*, dit-il; il était un peu Quaker; mais il ne l'était pas assez. Ce sont là les choses les plus importantes que j'ai apprises touchant la doctrine des Quakers. Dans le chapitre suivant vous aurez leur histoire, que vous trouverez encor plus singulière que leur doctrine.

CHAPITRE SEIZIEME

HISTOIRE
DES QUAKERS.

VOUS avez déjà vû, que les Quakers datent depuis JESUS-CHRIST, qui selon eux est le premier Quaker. La religion, disent-ils, fut corrompue presque après sa mort, & resta dans cette corruption environ seize cent années. Mais il y avait toujours quelques Quakers cachés dans le monde, qui prenaient soin de conserver le feu sacré, éteint par-tout ailleurs, jusqu'à ce qu'enfin cette lumière s'étendit en Angleterre en l'an 1642.

Ce fut dans le tems que trois ou quatre sectes déchiraient la Grande-Bretagne par des guerres civiles entreprises au nom de DIEU, qu'un nommé *George Fox*, du comté de Leicester, fils d'un ouvrier en soye, s'avisa de prêcher en vrai apôtre, à ce qu'il prétendait; c'est-à-dire, sans savoir ni lire ni écrire. C'était un jeune homme de vingt-cinq ans; de mœurs irréprochables, & saintement fou. Il était vêtu de cuir depuis les pieds jusqu'à la tête; il allait de village en village, criant contre la guerre & contre le clergé. S'il n'avait prêché que contre les gens de guerre, il n'avait rien à craindre; mais il attaquait les
gens

gens d'église, il fut bientôt mis en prison; on le mena à Darby devant le juge de paix. *Fox* se présenta au juge avec son bonnet de cuir sur la tête. Un sergent lui donna un grand soufflet, en lui disant: Gueux, ne fais-tu pas qu'il faut paraître tête nue devant Mr. le juge? *Fox* tendit l'autre joue, & pria le sergent de vouloir bien lui donner un autre soufflet pour l'amour de DIEU. Le juge de Darby voulut lui faire prêter serment avant de l'interroger. Mon ami, sache, dit-il au juge, que je ne prends jamais le nom de DIEU en vain. Le juge en colère d'être tutoyé, & voulant qu'on jurât, l'envoya aux petites-maisons de Darby pour y être fouetté. *Fox* alla en louant DIEU à l'hôpital des fous, où l'on ne manqua pas d'exécuter la sentence à la rigueur. Ceux qui lui infligèrent la pénitence du fouet, furent bien surpris, quand il les pria de lui appliquer encor quelques coups de verges pour le bien de son ame. Ces messieurs ne se firent pas prier: *Fox* eut sa double dose, dont il les remercia très-cordialement; puis il se mit à les prêcher. D'abord on rit, ensuite on l'écouta; & comme l'entousiasme est une maladie qui se gagne, plusieurs furent persuadés, & ceux qui l'avaient fouetté devinrent ses premiers disciples. Délivré de la prison, il courut les champs avec une douzaine de prosélites, prêchant toujours contre le clergé, & fouetté de tems en tems. Un jour étant mis au pilori, il harangua tout le peuple avec tant de force, qu'il convertit une cinquantaine d'auditeurs, & mit le reste tellement

lement dans ses intérêts, qu'on le tira en tumulte du trou où il était; on alla chercher le curé Anglican, dont le crédit avait fait condamner *Fox* à ce supplice, & on le piloria à sa place.

Il osa bien convertir quelques soldats de *Cromwell*, qui renoncèrent au métier de tuer, & refusèrent de prêter le serment. *Cromwell* ne voulait pas d'une secte, où l'on ne se battait point, de même que *Sixte-Quint* augurait mal d'une secte, *dove non si chiavava*: il se servit de son pouvoir pour persécuter ces nouveaux venus. On en remplissait les prisons; mais les persécutions ne servent presque jamais qu'à faire des prosélites. Ils sortaient de leurs prisons affermis dans leur créance, & suivis de leurs geoliers qu'ils avaient convertis. Mais voici ce qui contribua le plus à étendre la secte. *Fox* se croyait inspiré; il crut par conséquent devoir parler d'une manière différente des autres hommes. Il se mit à trembler, à faire des contorsions & des grimaces, à retenir son haleine, à la pousser avec violence; la prêtresse de Delphes n'eût pas mieux fait. En peu de tems il acquit une grande habitude d'inspiration, & bientôt après il ne fut plus guère en son pouvoir de parler autrement. Ce fut le premier don qu'il communiqua à ses disciples. Ils firent de bonne foi toutes les grimaces de leur maître; ils tremblaient de toutes leurs forces au moment de l'inspiration. De-là ils en eurent le nom de *Quakers*, qui signifie *Trembleurs*. Le petit peuple s'amusa à les contrefaire; on tremblait; on parlait

du

du nez ; on avait des convulsions , & on croyait avoir le St. Esprit. Il leur faisait quelques miracles , ils en firent.

Le patriarche *Fox* dit publiquement à un juge de paix , en présence d'une grande assemblée : Ami , prend garde à toi , *DIBU* te punira bientôt de persécuter les saints. Ce juge était un yvrogne , qui s'enivrait tous les jours de mauvaise bière & d'eau-de-vie ; il mourut d'apoplexie deux jours après , précisément comme il venait de signer un ordre pour envoyer quelques Quakers en prison. Cette mort soudaine ne fut point attribuée à l'intempérance du juge : tout le monde la regarda comme un effet des prédictions du saint homme ; cette mort fit plus de Quakers , que mille sermons & autant de convulsions n'en auraient pu faire. *Cromwell* , voyant que leur nombre augmentait tous les jours , voulut les attirer à son parti ; il leur fit offrir de l'argent ; mais ils furent incorruptibles ; & il dit un jour , que cette religion était la seule contre laquelle il n'avait pu prévaloir avec des guinées.

Ils furent quelquefois persécutés sous *Charles II.* non pour leur religion , mais pour ne vouloir pas payer les dixmes au clergé , pour tutoyer les magistrats , & refuser de prêter les sermens prescrits par la loi. Enfin *Robert Barclay* , Écossais , présenta au roi en 1675. son apologie des Quakers , ouvrage aussi bon qu'il pouvait l'être. L'épître dédicatoire à *Charles II.* contient non des basses flatteries , mais des vérités hardies , & des conseils justes. Tu as goûté ,

té, dit-il à *Charles* à la fin de cette épître, de la douceur & de l'amertume, de la prospérité & des plus grands malheurs : tu as été chassé des pays où tu règnes ; tu as senti le poids de l'oppression ; & tu dois savoir combien l'oppresseur est détestable devant DIEU & devant les hommes : Que si après tant d'épreuves & de bénédictions ton cœur s'endurcissait, & oubliait le DIEU qui s'est souvenu de toi dans tes disgraces, ton crime en ferait plus grand, & ta condamnation plus terrible ; au lieu donc d'écouter les flatteurs de ta cour, écoute la voix de ta conscience, qui ne te flattera jamais. Je suis ton fidèle ami & sujet, BARCLAY.

Ce qui est plus étonnant ; c'est que cette lettre écrite à un roi, par un particulier obscur, eut son effet, & que la persécution cessa.



CHAPITRE DIX-SEPTIEME.

S U I T E

DE L'HISTOIRE

DES QUAKERS.

ENviron ce tems parut l'illustre *Guillaume Pen*, qui établit la puissance des Quakers en Amérique, & qui les aurait rendu respectables en Europe, si les hommes pouvaient respecter la vertu sous des apparences ridicules. Il était fils unique du chevalier *Pen*, vice-amiral d'Angleterre, & favori du duc d'Yorck, depuis *Jacques II.*

Guillaume Pen, à l'âge de quinze ans, rencontra un Quaker à Oxford, où il faisait ses études : ce Quaker le persuada ; & le jeune homme, qui était vif, naturellement éloquent, & qui avait de l'ascendant dans sa physionomie & dans ses manières, gagna bientôt quelques-uns de ses camarades : il établit insensiblement une société de jeunes Quakers, qui s'assembaient chez lui ; de sorte qu'il se trouva chef de la secte à l'âge de seize ans. De retour chez le vice-amiral son père, au sortir du collège, au lieu de se mettre à genoux devant lui, & de lui demander sa bénédiction, selon l'usage des Anglais ;

glais, il l'aborda le chapeau sur la tête, & lui dit : Je suis fort aisé, l'ami, de te voir en bonne fanté. Le vice-amiral crut que son fils était devenu fou : il aperçut bientôt qu'il était Quaker. Il mit en usage tous les moyens que la prudence humaine peut employer pour l'engager à vivre comme un autre ; le jeune homme ne répondit à son père, qu'en l'exhortant à se faire Quaker lui-même. Enfin le père se relâcha à ne lui demander autre chose, sinon qu'il allât voir le roi & le duc d'Yorck le chapeau sous le bras, & qu'il ne les tutoyât point. *Guillaume* répondit que sa conscience ne le lui permettait pas, & qu'il valait mieux obéir à DIEU qu'aux hommes. Le père indigné, & au désespoir, le chassa de sa maison. Le jeune *Pen* remercia DIEU de ce qu'il souffrait déjà pour sa cause ; il alla prêcher dans la cité ; il y fit beaucoup de prosélytes. Les prêches des ministres s'éclaircissaient tous les jours ; & comme il était jeune, beau & bien fait, les femmes de la cour & de la ville accouraient dévotement pour l'entendre. Le patriarche *George Fox* vint du fond de l'Angleterre le voir à Londres, sur sa réputation ; tous deux résolurent de faire des missions dans les pays étrangers : ils s'embarquèrent pour la Hollande, après avoir laissé des ouvriers en assez bon nombre pour avoir soin de la vigne de Londres.

Leurs travaux eurent un heureux succès à Amsterdam. Mais ce qui leur fit plus d'honneur, & ce qui mit le plus leur humilité en danger, fut la réception que leur fit la princesse *Palati-*

latine *Elizabeth*, tante de *George I.* roi d'Angleterre, femme illustre par son esprit & par son savoir, & à qui *Descartes* avait dédié son roman de philosophie. Elle était alors retirée à la Haye, où elle vit les *Amis*; car c'est ainsi qu'on appelait alors les Quakers en Hollande. Elle eut plusieurs conférences avec eux; ils prêchèrent souvent chez elle; & s'ils ne firent pas d'elle une parfaite Quakeresse, ils avouèrent au moins, qu'elle n'était pas loin du royaume des cieux. Les amis semèrent aussi en Allemagne; mais ils y recueillirent peu; on ne goûta pas la mode de tutoyer dans un pays, où il faut prononcer toujours les termes d'*Altesse* & d'*Excellence*. *Pen* repassa bientôt en Angleterre, sur la nouvelle de la maladie de son père; il vint recueillir ses derniers soupirs. Le vice-amiral se réconcilia avec lui, & l'embrassa avec tendresse, quoiqu'il fût d'une différente religion. Mais *Guillaume* l'exhorta en vain à ne point recevoir le sacrement & à mourir Quaker; & le vieux bon-homme recommanda inutilement à *Guillaume* d'avoir des boutons sur ses manches & des ganfes à son chapeau.

Guillaume hérita de grands biens, parmi lesquels il se trouvait des dettes de la couronne pour des avances faites par le vice-amiral dans des expéditions maritimes. Rien n'était moins assuré alors que l'argent dû par le roi. *Pen* fut obligé d'aller tutoyer *Charles II.* & ses ministres, plus d'une fois, pour son paiement. Le gouvernement lui donna en 1680. au lieu

d'ar.

d'argent, la propriété & la souveraineté d'une province d'Amérique, au sud de Maryland. Voilà un Quaker devenu souverain. Il partit pour ses nouveaux états avec deux vaisseaux chargés de Quakers, qui le suivirent. On appella dès-lors le pays *Pensilvanie*, du nom de *Pen*; il y fonda la ville de Philadelphie, qui est aujourd'hui très florissante. Il commença par faire une ligue avec les Américains ses voisins. C'est le seul traité entre ces peuples & les chrétiens qui n'ait point été juré, & qui n'ait point été rompu. Le nouveau souverain fut aussi le législateur de la *Pensilvanie*; il donna des loix très sages, dont aucune n'a été changée depuis lui. La première est de ne maltraiter personne au sujet de la religion, & de regarder comme frères tous ceux qui croient un DIEU. A peine eut-il établi son gouvernement, que plusieurs marchands de l'Amérique vinrent peupler cette colonie. Les naturels du pays, au lieu de fuir dans les forêts, s'accoutumèrent insensiblement avec les pacifiques Quakers. Autant qu'ils détestaient les autres chrétiens conquérans & destructeurs de l'Amérique, autant ils aimaient ces nouveaux venus. En peu de tems ces prétendus sauvages, charmés de leurs nouveaux voisins, vinrent en foule demander à *Guillaume Pen* de les recevoir au nombre de ses vassaux. C'était un spectacle bien nouveau, qu'un souverain que tout le monde tutoyait, & à qui on parlait le chapeau sur la tête; un gouvernement sans prêtres, un peuple sans

armes , des citoyens tous égaux à la magistrature près , & des voisins sans jalousie. *Guillaume Pen* pouvait se vanter d'avoir apporté sur la terre l'âge d'or , dont on parle tant , & qui n'a vraisemblablement existé qu'en *Pennsylvanie*.

Il revint en Angleterre pour les affaires de son nouveau pays , après la mort de *Charles II.* Le roi *Jacques* , qui avait aimé son père , eut la même affection pour le fils , & ne le considéra plus comme un sectaire obscur , mais comme un très grand homme. La politique du roi s'accordait en cela avec son goût. Il avait envie de flatter les Quakers en abolissant les loix contre les non-conformistes , afin de pouvoir introduire la religion catholique à la faveur de cette liberté. Toutes les sectes d'Angleterre virent le piège , & ne s'y laissèrent pas prendre ; elles sont toujours réunies contre le catholicisme , leur ennemi commun. Mais *Pen* ne crut pas devoir renoncer à ses principes pour favoriser des protestans qui le haïssaient , contre un roi qui l'aimait. Il avait établi la liberté de conscience en Amérique , il n'avait pas envie de vouloir paraître la détruire en Europe ; il demeura donc fidèle à *Jacques II.* au point qu'il fut généralement accusé d'être jésuite. Cette calomnie l'affligea sensiblement : il fut obligé de s'en justifier par des écrits publics. Cependant le malheureux *Jacques II.* qui , comme presque tous les *Stuarts* , était un composé de grandeur & de faiblesse , & qui , comme eux , en fit trop & trop peu ,

Mélanges &c.

H

perdit

perdit son royaume , sans qu'il y eût une épée de tirée , & sans qu'on pût dire comment la chose arriva. Toutes les sectes Anglaïses recurent de *Guillaume III.* & de son parlement , cette même liberté qu'elles n'avaient pas voulu tenir des mains de *Jacques*. Ce fut alors que les Quakers commencèrent à jouir par la force des loix de tous les privilèges dont ils sont en possession aujourd'hui. *Pen* , après avoir vu enfin sa secte établie sans contradiction dans le pays de sa naissance , retourna en Pensilvanie. Les siens & les Américains le reçurent avec des larmes de joie , comme un père qui revenait voir ses enfans. Toutes les loix avaient été religieusement observées pendant son absence ; ce qui n'était arrivé à aucun législateur avant lui. Il resta quelques années à Philadelphie : il en partit enfin malgré lui , pour aller solliciter à Londres des avantages nouveaux en faveur du commerce des Pensilvains ; il ne les revit plus , il mourut à Londres en 1718.

Ce fut sous le règne de *Charles II.* qu'ils obtinrent le noble privilège de ne jamais jurer , & d'être crus en justice sur leur parole. Le chancelier homme d'esprit leur parla ainsi :
 „ Mes amis , *Jupiter* ordonna un jour que toutes les bêtes de femme vinssent se faire ferrer. Les ânes représentèrent que leur loi ne le permettait pas. Eh bien , dit *Jupiter* , on ne vous ferrera point ; mais au premier faux pas que vous ferez , vous aurez cent coups d'étrivières.

Je

Je ne puis deviner , quel sera le sort de la religion des Quakers en Amérique ; mais je vois , qu'elle dépérit tous les jours à Londres. Par tout pays la religion dominante , quand elle ne persécute point , engloutit à la longue toutes les autres. Les Quakers ne peuvent être membres du parlement , ni posséder aucun office , parce qu'il faudrait prêter serment , & qu'ils ne veulent point jurer ; ils sont réduits à la nécessité de gagner de l'argent par le commerce. Leurs enfans , enrichis par l'industrie de leurs pères , veulent jouir , avoir des honneurs , des boutons & des manchettes ; ils sont honteux d'être appelés Quakers , & se font protestans pour être à la mode.



CHAPITRE DIX-HUITIEME.
DE LA RELIGION
ANGLICANE.

C'Est ici le pays des sectes : *multæ sunt mansiones in domo Patris mei* ; un Anglais , comme un homme libre , va au ciel par le chemin qu'il lui plaît. Cependant , quoique chacun puisse ici servir DIEU à sa mode , leur véritable religion , celle où l'on fait fortune , est la secte des évêcopaux , appelée l'église Anglicane , ou l'église par excellence. On ne peut avoir d'emploi ni en Angleterre , ni en Irlande , sans être du nombre des fidèles Anglicans. Cette raison , qui est une excellente preuve , a converti tant de non-conformistes , qu'aujourd'hui il n'y a pas la vingtième partie de la nation qui soit hors du giron de l'église dominante.

Le clergé Anglican a retenu beaucoup des cérémonies catholiques , & surtout celle de recevoir les dîmes avec une attention très-scrupuleuse. Ils ont aussi la pieuse ambition d'être les maîtres ; car quel vicaire de village ne voudrait pas être pape ?

De plus , ils fomentent , autant qu'ils peuvent , dans leurs ouïailles , un saint zèle contre les non-conformistes. Ce zèle était assez vif sous le gouverne-

vernement des *Toris* , dans les dernières années de la reine *Anne* : mais il ne s'étendait pas plus loin qu'à casser quelquefois les vitres des chapelles hérétiques ; car la rage des sectes a fini en Angleterre avec les guerres civiles , & ce n'était plus sous la reine *Anne* , que les bruits sourds d'une mer encor agitée longtems après la tempête. Quand les *Whigs* & les *Toris* déchirèrent leur pays , comme autrefois les *Guelphis* & les *Gibelins* défolèrent l'Italie , il fallut bien que la religion entrât dans les partis ; les *Toris* étaient pour l'épiscopat , les *Whigs* le voulaient abolir ; mais ils se sont contentés de l'abaisser , quand ils ont été les maîtres.

Du tems que le comte *Harley* d'Oxford & mylord *Bolingbrooke* faisaient boire la santé des *Toris* , l'église Anglicane les regardait comme les défenseurs de ses saints privilèges. L'assemblée du bas clergé , qui est une espèce de chambre des communes , composée d'ecclésiastiques , avait alors quelque crédit ; elle jouissait au moins de la liberté de s'assembler , de raisonner de controverse , & de faire brûler de tems en tems quelques livres impies , c'est-à-dire , écrits contre elle. Le ministère , qui est *Whig* aujourd'hui , ne permet pas seulement à ces messieurs de tenir leur assemblée ; ils sont réduits dans l'obscurité de leur paroisse au triste emploi de prier DIEU pour le gouvernement , qu'ils ne feraient pas fâchés de troubler.

Quant aux évêques , qui sont vingt-six en tout , ils ont séance dans la chambre haute en dépit des *Whigs* , parce que la coutume ou l'a-

bus de les regarder comme barons subsiste encore. Il y a une clause dans le serment que l'on prête à l'état, laquelle exerce bien la patience chrétienne de ces messieurs; on y promet d'être de l'église, comme elle est établie par la loi. Il n'y a guères d'évêques, de doyens, d'archiprêtres, qui ne pensent l'être de droit divin; c'est donc un grand sujet de mortification pour eux d'être obligés d'avouer, qu'ils tiennent tout d'une misérable loi faite par des profanes laïques. Un savant religieux (le père Courayer) a écrit depuis peu un livre pour prouver la validité & la succession des ordinations Anglicanes. Cet ouvrage a été pros crit en France; mais croyez-vous, qu'il ait plu au ministère d'Angleterre? Point du tout; les maudits *Whigs* se soucient très peu que la succession épiscopale ait été interrompue chez eux ou non, & que l'évêque *Parker* ait été consacré dans un cabaret (comme on le veut) ou dans une église: ils aiment mieux même que les évêques tirent leur autorité du parlement que des Apôtres. Le lord *B....* dit, que cette idée de droit divin, ne servirait qu'à faire des tyrans en camail & en rochet, mais que la loi fait des citoyens.

A l'égard des mœurs, le clergé Anglican est plus réglé que celui de France; & en voici la cause. Tous les ecclésiastiques sont élevés dans l'université d'Oxford, ou dans celle de Cambridge, loin de la corruption de la capitale. Ils ne sont appelés aux dignités de l'église que très-tard, & dans un âge, où les hommes n'ont d'autres passions que l'avarice, lorsque leur ambition

bition manque d'alimens. Les emplois font ici la récompense des longs services dans l'église, aussi bien que dans l'armée : on n'y voit pas des jeunes gens évêques ou colonels au sortir du collège ; de plus, les prêtres sont presque tous mariés. La mauvaise grâce contractée dans l'université, & le peu de commerce qu'on a ici avec les femmes, font que d'ordinaire un évêque est forcé de se contenter de la sienne. Les prêtres vont quelquefois au cabaret, parce que l'usage le leur permet ; & s'ils s'enyvrent, c'est sérieusement & sans scandale.

Cet être indéfinissable, qui n'est ni ecclésiastique ni séculier, en un mot, ce que l'on appelle un abbé, est une espèce inconnue en Angleterre ; les ecclésiastiques sont tous ici réservés & presque tous pédans. Quand ils apprennent, qu'en France des jeunes gens connus par leurs débauches, & élevés à la prélature par des intrigues de femmes, sont publiquement l'amour, s'égayent à composer des chansons tendres, donnent tous les jours des soupers délicats & longs, & de-là vont implorer les lumières du St. Esprit, & se nomment hardiment les successeurs des Apôtres ; ils remercient DIEU d'être protestans : mais ce sont des vilains hérétiques à brûler à tous les diables, comme dit maître *François Rabelais*. C'est pourquoi je ne me mêle point de leurs affaires.



CHAPITRE DIX-NEUVIEME.

D E S

PRESBYTERIENS.

LA religion Anglicane ne s'étend qu'en Angleterre & en Irlande ; le presbytérianisme est la religion dominante en Ecosse. Ce presbytérianisme n'est autre chose que le calvinisme pur , tel qu'il avait été établi en France & qu'il subsiste à Genève. Comme les prêtres de cette secte ne reçoivent de leurs églises que des gages très-médiocres, & que par conséquent ils ne peuvent vivre dans le même luxe que les évêques , ils ont pris le parti naturel de crier contre les honneurs où ils ne peuvent atteindre. Figurez-vous l'orgueilleux *Diogène* , qui foulait aux pieds l'orgueil de *Platon* : les presbytériens d'Ecosse ne ressemblent pas mal à ce fier & gueux raisonneur ; ils traitèrent *Charles II.* avec bien moins d'égards que *Diogène* n'avait traité *Alexandre*. Car lorsqu'ils prirent les armes pour lui contre *Cromwell* , qui les avait trompés , ils firent essuyer à ce pauvre roi quatre sermons par jour : ils lui défendaient de jouir ; ils le mettaient en pénitence ; si bien que *Charles* se lassait bientôt d'être roi de ces pédans , & s'échappa de leurs mains comme un écolier se sauve du collège.

De-

Devant un jeune & vif bachelier François, criailant le matin dans les écoles de théologie, le soir chantant avec les dames, un théologien Anglican est un *Caton* ; mais ce *Caton* paraît un galant devant un presbytérien d'Ecosse. Ce dernier affecte une démarche grave, un air fâché, un vaste chapeau, un long manteau par-dessus un habit court ; prêche du nez, & donne le nom de prostituée de Babylone à toutes les églises, où quelques ecclésiastiques sont assez heureux pour avoir cinquante mille livres de rente, & où le peuple est assez bon pour le souffrir, & pour les appeller *monseigneur*, *votre grandeur*, & *votre éminence*. Ces messieurs, qui ont aussi quelques églises en Angleterre, ont mis les airs graves & sévères à la mode en ce pays. C'est à eux qu'on doit la sanctification du dimanche dans les trois royaumes. Il est défendu ce jour-là de travailler & de se divertir ; ce qui est le double de la sévérité des églises catholiques. Point d'opéra, point de comédie, point de concert à Londres le dimanche ; les cartes même y sont si expressément défendues, qu'il n'y a que les personnes de qualité, & ce qu'on appelle les honnêtes-gens, qui jouent ce jour-là ; le reste de la nation va au sermon, au cabaret & chez des filles de joie.

Quoique la secte épiscopale & la presbytérienne soient les deux dominantes dans la Grande-Bretagne, toutes les autres y sont bien venues, & vivent assez bien ensemble, pendant que la plupart de leurs prédicans se détestent réciproquement,

quement , avec presque autant de cordialité qu'un janséniste damne un jésuite.

Entrez dans la bourse de Londres , cette place plus respectable que bien des cours , dans laquelle s'assemblent les députés de toutes les nations pour l'utilité des hommes : là le Juif , le Mahométan & le Chrétien traitent l'un avec l'autre comme s'ils étaient de la même religion , & ne donnent le nom d'infidèles qu'à ceux qui font banqueroute. Là le presbytérien se fie à l'anabaptiste , & l'Anglican reçoit la promesse du Quaker. Au sortir de ces pacifiques & libres assemblées , les uns vont à la synagogue , les autres vont boire : celui-ci va se faire baptiser dans une grande cuve au nom du Père , par le Fils , au St. Esprit : celui-là fait couper le prépuce de son fils , & fait marmoter sur l'enfant des paroles Hébraïques , qu'il n'entend point : les autres vont dans leur église attendre l'inspiration de DIEU , leur chapeau sur la tête ; & tous sont contents.

S'il n'y avait en Angleterre qu'une religion , le despotisme serait à craindre. S'il n'y en avait que deux , elles se couperaient la gorge ; mais il y en a trente , elles vivent en paix & heureuses.



CHAPITRE VINGTIÈME.
DES SOCINIENS,
OU ARIENS,
OU ANTITRINITAIRES.

IL y a ici une petite secte composée d'ecclésiastiques & de quelques séculiers très-savans, qui ne prennent ni le nom d'*Ariens*, ni celui de *Sociniens*; mais qui ne sont point du tout de l'avis de *St. Athanase* sur le chapitre de la Trinité; & qui vous disent nettement, que le Père est plus grand que le Fils.

Vous souvenez-vous d'un certain évêque orthodoxe, qui, pour convaincre un empereur de la consubstantialité, s'avisa de prendre le fils de l'empereur sous le menton, & de lui tirer le nez en présence de sa sacrée majesté? L'empereur allait faire jeter l'évêque par les fenêtres, quand le bon homme lui dit ces belles & convaincantes paroles: „ Seigneur, si votre majesté est „ si fâchée que l'on manque de respect à son fils, „ comment pensez-vous que DIBU le Père traitera ceux qui refusent à JESUS-CHRIST les „ titres qui lui sont dûs? Les gens dont je vous parle disent, que le saint évêque était fort mal-avisé, que son argument n'était rien moins que concluant, & que l'empereur devait lui répondre: Apprenez, qu'il y a deux façons de me man-
quer

quer de respect ; la première de ne rendre pas assez d'honneur à mon fils ; & la seconde , de lui en rendre autant qu'à moi.

Quoi qu'il en soit , le parti d'*Arius* commence à revivre en Angleterre , aussi-bien qu'en Hollande & en Pologne. Le grand Mr. *Newton* faisait à cette opinion l'honneur de la favoriser. Ce philosophe pensait , que les unitaires raisonnaient plus géométriquement que nous. Mais le plus ferme patron de la doctrine *Arienne* , est l'illustre docteur *Clarke*. Cet homme est d'une vertu rigide , & d'un caractère doux , plus amateur de ses opinions que passionné pour faire des prosélytes , uniquement occupé de calculs & de démonstrations , aveugle & sourd pour tout le reste , une vraie machine à raisonnemens. C'est lui qui est l'auteur d'un livre assez peu entendu , mais estimé , sur l'existence de DIEU , & d'un autre plus intelligible , mais assez méprisé , sur la vérité de la religion chrétienne. Il ne s'est point engagé dans de belles disputes scholastiques , que notre ami appelle de *vénérables billevesées* ; il s'est contenté de faire imprimer un livre qui contient tous les témoignages des premiers siècles pour & contre les unitaires , & a laissé au lecteur le soin de compter les voix & de juger. Ce livre du docteur lui a attiré beaucoup de partisans , mais l'a empêché d'être archevêque de Cantorbery : car lorsque la reine *Anne* voulut lui donner ce poste , un docteur nommé *Gibson* , qui avait sans doute ses raisons , dit à la reine : MADAME , Mr. *Clarke* est le plus savant & le plus honnête - homme du royaume ;

me ; il ne lui manque qu'une chose. Et quoi ? dit la reine : C'est d'être chrétien , dit le docteur bienévolé. Je crois que *Clarke* s'est trompé dans son calcul , & qu'il valait mieux être primat orthodoxe d'Angleterre que curé *Arien*.

Vous voyez quelles révolutions arrivent dans les opinions comme dans les empires. Le parti d'*Arius* , après trois cent ans de triomphe , & douze siècles d'oubli , renaît enfin de sa cendre ; mais il prend très-mal son tems , de reparaître dans un âge , où tout le monde est rassasié de disputes & de sectes. Celle-ci est encor trop petite pour obtenir la liberté des assemblées publiques ; elle l'obtiendra sans doute , si elle devient plus nombreuse : mais on est si tiède à présent sur tout cela , qu'il n'y a plus guère de fortune à faire pour une religion nouvelle ou renouvelée. N'est-ce pas une chose plaisante , que *Luther* , *Calvin* , *Zwinglé* , tous écrivains qu'on ne peut lire , ayant fondé des sectes qui partagent l'Europe ? que l'ignorant *Mahomet* ait donné une religion à l'Asie , & à l'Afrique , & que messieurs *Newton* , *Clarke* , *Locke* , le *Clerc* , &c. les plus grands philosophes & les meilleures plumes de leur tems , ayant pû à peine venir à bout d'établir un petit troupeau ? Voilà ce que c'est que de venir au monde à propos. Si le cardinal de *Ratz* reparaisait aujourd'hui , il n'augmenterait pas dix femmes dans Paris. Si *Cromweil* renaissait , lui qui a fait couper la tête à son roi , & s'est fait souverain , il ferait un simple citoyen de Londres.

CHAPITRE VINGT - UNIÈME.

DU PARLEMENT.

L Es membres du parlement d'Angleterre aiment à se comparer aux anciens Romains autant qu'ils le peuvent.

Il n'y a pas longtems que Mr. *Schipping*, dans la chambre des communes, commença son discours par ces mots : *La majesté du peuple Anglais serait blessée.* La singularité de l'expression causa un grand éclat de rire ; mais sans se déconcerter, il répéta les mêmes paroles d'un air ferme, & on ne rit plus. J'avoue que je ne vois rien de commun entre la majesté du peuple Anglais & celle du peuple Romain, encor moins entre leurs gouvernemens. Il y a un sénat à Londres dont quelques membres sont soupçonnés, quoiqu'à tort sans doute, de vendre leurs voix dans l'occasion, comme on faisait à Rome : voilà toute la ressemblance. D'ailleurs les deux nations me paraissent entièrement différentes, soit en bien, soit en mal. On n'a jamais connu chez les Romains la folie horrible des guerres de religion ; cette abomination était réservée à des dévots, prêcheurs d'humilité & de patience. *Marius & Sylla, Pompée & César, Antoine & Auguste*, ne se battaient point pour décider si le *Flamen* devait porter sa chemise par-dessus

fus sa robe , ou sa robe par - dessus sa chemise ; & si les poulets sacrés devaient manger & boire , ou bien manger seulement , pour qu'on prît les augures. Les Anglais se sont fait pendre autrefois réciproquement à leurs assises , & se sont détruits en bataille rangée pour des querelles de pareille espèce. La secte des évêcopaux & le presbytérianisme ont tourné , pour un tems , ces têtes mélancholiques. Je m'imagine que pareille sottise ne leur arrivera plus ; ils me paraissent devenir sages à leurs dépens , & je ne leur vois nulle envie de s'égorger dorénavant pour des syllogismes. Toutefois qui peut répondre des hommes ?

Voici une différence plus essentielle entre Rome & l'Angleterre , qui met tout l'avantage du côté de la dernière ; c'est que le fruit des guerres civiles de Rome a été l'esclavage , & celui des troubles d'Angleterre , la liberté. La nation Anglaise est la seule de la terre , qui soit parvenue à régler le pouvoir des rois en leur résistant , & qui d'efforts en efforts ait enfin établi ce gouvernement sage , où le prince , tout - puissant pour faire du bien , a les mains liées pour faire le mal , où les seigneurs sont grands sans insolence & sans vassaux , & où le peuple partage le gouvernement sans confusion.

La chambre des pairs & celle des communes sont les arbitres de la nation ; le roi est le sur-arbitre. Cette balance manquait aux Romains ; les grands & le peuple étaient toujours en division à Rome , sans qu'il y eût un pouvoir mitoyen qui pût les accorder. Le
sénat

sénat de Rome , qui avait l'injuste & punissable orgueil de ne vouloir rien partager avec les plébéïens , ne connaissait d'autre secret pour les éloigner du gouvernement , que de les occuper toujours dans les guerres étrangères ; il regardait le peuple comme une bête féroce , qu'il fallait lâcher sur leurs voisins , de peur qu'elle ne dévorât ses maîtres. Ainsi le plus grand défaut du gouvernement des Romains en fit des conquérans ; c'est parce qu'ils étaient malheureux chez eux , qu'ils devinrent les maîtres du monde , jusqu'à ce qu'enfin leurs divisions les rendirent esclaves.

Le gouvernement d'Angleterre n'est point fait pour un si grand éclat , ni pour une fin si funeste ; son but n'est point la brillante folie de faire des conquêtes , mais d'empêcher que ses voisins n'en fassent. Ce peuple n'est pas seulement jaloux de sa liberté , il l'est encore de celle des autres. Les Anglais étaient acharnés contre *Louis XIV.* uniquement parce qu'ils lui croyaient de l'ambition.

Il en a coûté sans doute pour établir la liberté en Angleterre : c'est dans des mers de sang qu'on a noyé l'idole du pouvoir despotique ; mais les Anglais ne croient point avoir acheté trop cher leurs loix. Les autres nations n'ont pas versé moins de sang qu'eux ; mais ce sang qu'elles ont répandu pour la cause de leur liberté , n'a fait que cimenter leur servitude.

Ce qui devient une révolution en Angleterre , n'est qu'une sédition dans les autres pays.

Une

Une ville prend les armes pour défendre ses privilèges, soit en Barbarie, soit en Turquie; aussi-tôt des foldats mercenaires la subjuguent, des bourreaux la punissent, & le reste de la nation baise ses chaînes. Les Français pensent, que le gouvernement de cette île est plus orageux que la mer qui l'environne, & cela est vrai; mais c'est quand le roi commence la tempête, c'est quand il veut se rendre le maître du vaisseau, dont il n'est que le premier pilote. Les guerres civiles de France ont été plus longues, plus cruelles, plus fécondes en crimes que celles d'Angleterre; mais de toutes ces guerres civiles aucune n'a eu une liberté sage pour objet. Dans le tems détestable de *Charles IX.* & de *Henri III.* il s'agissait seulement de savoir, si on ferait l'esclave des *Guises*; pour la dernière guerre de Paris, elle ne mérite que des sifflets. Il me semble que je vois des écoliers qui se mutinent contre le préfet d'un collège, & qui finissent par être fouettés. Le cardinal de *Retz*, avec beaucoup d'esprit & de courage mal employé, rebelle sans aucun sujet, factieux sans dessein, chef de parti sans armée, cabalait pour cabaler, & semblait faire la guerre civile pour son plaisir. Le parlement de Paris ne savait ce qu'il voulait, ni ce qu'il ne voulait pas. Il levait des troupes par arrêt, il les cassait: il menaçait, & demandait pardon; il mettait à prix la tête du cardinal *Mazarin*, & ensuite venait le complimenter en cérémonie. Nos guerres civiles sous *Charles VI.* avaient été cruelles; celles de la

ligue furent abominables ; celle de la fronde fut ridicule.

Ce qu'on reproche le plus en France aux Anglais, & avec raison, c'est le supplice de *Charles I.* monarque digne d'un meilleur sort, qui fut traité par ses vainqueurs, comme il les eût traités s'il eût été heureux. Après tout, regardez d'un côté *Charles I.* vaincu en bataille rangée, prisonnier, jugé, condamné dans Westminster, & décapité ; & de l'autre, l'empereur *Henri VII.* empoisonné par son chapelain en communiant, *Henri III.* assassiné par un moine, trente assassinats médités contre *Henri IV.*, plusieurs exécutés, & le dernier privant enfin la France de ce grand roi : pesez ces attentats, & jugez.



CHAPITRE VINGT-DEUXIEME.

S U R L E

G O U V E R N E M E N T.

C E mélange dans le gouvernement d'Angleterre, ce concert entre les communes, les lords & le roi, n'a pas toujours subsisté. L'Angleterre a été longtems esclave; elle l'a été des Romains, des Saxons, des Danois, des Français. *Guillaume le conquérant* la gouverna surtout avec un sceptre de fer. Il disposait des biens, de la vie de ses nouveaux sujets, comme un monarque de l'Orient; il défendit, sous peine de mort, qu'aucun Anglais osât avoir du feu & de la lumière chez lui passé huit heures du soir; soit qu'il prétendit par-là prévenir leurs assemblées nocturnes, soit qu'il voulût essayer, par une défense si bizarre, jusqu'où peut aller le pouvoir des hommes sur d'autres hommes. Il est vrai, qu'avant & après *Guillaume le conquérant*, les Anglais ont eu des parlemens; ils s'en vantent, comme si ces assemblées, appelées alors parlemens, composées de tyrans ecclésiastiques & de pillards nommés barons, avaient été les gardiens de la liberté & de la félicité publique.

Les Barbares, qui des bords de la mer Baltique fondirent dans le reste de l'Europe, apportèrent avec eux l'usage de ces états ou parlemens, dont on fait tant de bruit, & qu'on connaît si peu. Les rois alors n'étaient point despotiques, cela est vrai; & c'est précisément par cette raison, que les peuples gémissaient dans une servitude misérable. Les chefs de ces sauvages, qui avaient ravagé la France, l'Italie, l'Espagne & l'Angleterre, se firent monarques. Leurs capitaines partagèrent entr'eux les terres des vaincus: de là ces margraves, ces lairds, ces barons, ces sous-tyrans, qui disputaient souvent avec des rois mal affermis les dépouilles des peuples. C'étaient des oiseaux de proie combattans contre un aigle pour sucer le sang des colombes. Chaque peuple avait cent tyrans au lieu d'un bon maître. Des prêtres se mirent bientôt de la partie; de tout tems le sort des Gaulois, des Germains, des insulaires d'Angleterre, avait été d'être gouvernés par leurs druides, & par les chefs de leurs villages, ancienne espèce de barons, mais moins tyrans que leurs successeurs. Ces druides se disaient médiateurs entre la Divinité & les hommes; ils faisaient des loix, ils excommuniaient, ils condamnaient à la mort. Les évêques succédèrent peu à peu à leur autorité temporelle dans le gouvernement Goth & Vandale. Les papes se mirent à leur tête, & avec des brefs, des bulles & des moines, ils firent trembler les rois, les déposèrent, les firent assassiner, & tirèrent

à eux tout l'argent qu'ils purent de l'Europe. L'imbécille *Inas*, l'un des tyrans de l'heptarchie d'Angleterre, fut le premier, qui dans un pèlerinage à Rome se soumit à payer le denier de *St. Pierre* (ce qui était environ un écu de notre monnoie) pour chaque maison de son territoire. Toute l'île suivit bientôt cet exemple; l'Angleterre devint petit à petit une province du pape; le St. père y envoyait de tems en tems ses légats pour y lever des impôts exorbitans. *Jean sans terre* fit enfin une cession en bonne forme de son royaume à sa sainteté, qui l'avait excommunié; les barons qui n'y trouvèrent pas leurs compte chassèrent ce misérable roi, & mirent à sa place *Louis VIII.* père de *St. Louis* roi de France. Mais ils se dégoutèrent bientôt de ce nouveau venu, & lui firent repasser la mer.

Tandis que les barons, les évêques, les papes déchiraient tous ainsi l'Angleterre, où tous voulaient commander; le peuple, la plus nombreuse, la plus utile, & même la plus vertueuse partie des hommes, composée de ceux qui étudiaient les loix & les sciences, des négocians, des artisans, des laboureurs enfin qui exercent la première & la plus méprisée des professions; le peuple, dis-je, était regardé par eux comme des animaux au-dessous de l'homme. Il s'en faisait bien, que les communes eussent alors part au gouvernement; c'étaient des villains; leur travail, leur sang appartenait à leurs maîtres, qui s'appelaient nobles. Le plus grand nombre des

hommes était en Europe, ce qu'ils font encore en plusieurs endroits du monde, serfs d'un seigneur, espèce de bétail qu'on vend & qu'on achète avec la terre. Il a fallu des siècles, pour rendre justice à l'humanité, pour sentir qu'il était horrible, que le grand nombre fût, & que le petit recueillît; & n'est-ce pas un honneur pour les Français, que l'autorité de ces petits brigands ait été éteinte en France par la puissance légitime des rois, en Angleterre par celle du roi & de la nation?

Heureusement dans les secousses, que les querelles des rois & des grands donnaient aux empires, les fers des nations se sont plus ou moins relâchés: la liberté est née en Angleterre des querelles des tyrans. Les barons forcèrent *Jean sans terre* & *Henri III.* à accorder cette fameuse charte, dont le principal but était à la vérité de mettre les rois dans la dépendance des lords, mais dans laquelle le reste de la nation fût un peu favorisé, afin que dans l'occasion elle se rangeât du parti de ses prétendus protecteurs. Cette grande charte, qui est regardée comme l'origine sacrée des libertés Anglaises, fait bien voir elle-même, combien peu la liberté était connue; le titre seul prouve que le roi se croyait absolu de droit, & que les barons & le clergé même ne le forçaient à se relâcher de ce droit prétendu, que parce qu'ils étaient les plus forts. Voici comme commence la grande charte: „ Nous accordons de notre „ libre volonté les privilèges suivans aux ar-
„ chevê-

„ chevêques , évêques , abbés , prieurs & barons
 „ de notre royaume , &c. “ Dans les articles
 de cette charte , il n'est pas dit un mot de la
 chambre des communes ; preuve qu'elle n'exis-
 tait pas encor , ou qu'elle existait sans pouvoir.
 On y spécifie les hommes libres d'Angleterre ;
 triste démonstration qu'il y en avait qui ne l'é-
 taient pas ; on voit par l'article XXXII. que
 les hommes prétendus libres devaient le servi-
 ce à leur seigneur. Une telle liberté tenait en-
 cor beaucoup de l'esclavage. Par l'article XXI.
 le roi ordonne , que ses officiers ne pourront
 dorénavant prendre de force les chevaux & les
 charettes des hommes libres qu'en payant. Ce
 règlement parut au peuple une vraie liberté ,
 parce qu'il ôtait une plus grande tyrannie.
Henri VII. conquérant & politique heureux ,
 qui faisait semblant d'aimer les barons , mais
 qui les haïssait & les craignait , s'avisa de pro-
 curer l'aliénation de leurs terres. Par-là les
 villains , qui dans la suite acquirent du bien
 par leurs travaux , achetèrent les châteaux des
 illustres pairs , qui s'étaient ruinés par leurs fo-
 lies : peu-à-peu toutes les terres changèrent de
 maître.

La chambre des communes devint de jour
 en jour plus puissante. Les familles des anciens
 pairs s'éteignirent avec le tenis ; & comme il n'y
 a proprement que les pairs qui soient nobles
 en Angleterre , dans la rigueur de la loi , il
 n'y aurait presque plus de noblesse en ce pays-
 là , si les rois n'avaient pas créé de nouveaux

barons de tems en tems, & conservé le corps des pairs, qu'ils avaient tant craint autrefois, pour l'opposer à celui des communes devenu trop redoutable. Tous ces nouveaux pairs, qui composent la chambre haute, reçoivent du roi leur titre, & rien de plus, puisqu'aucun d'eux n'a la terre dont il porte le nom. L'un est duc de *Dorset*, & n'a pas un ponce de terre en *Dorsetshire*; l'autre est comte d'un village, qui fait à peine où ce village est situé. Ils ont du pouvoir dans le parlement, non ailleurs.

Vous n'entendez point ici parler de haute, moyenne & basse justice, ni du droit de chasser sur les terres d'un citoyen, lequel n'a pas la liberté de tirer un coup de fusil sur son propre champ.

Un homme, parce qu'il est noble ou prêtre, n'est point ici exempt de payer certaines taxes; tous les impôts sont réglés par la chambre des communes, qui n'étant que la seconde par son rang, est la première par son crédit. Les seigneurs & les évêques peuvent bien rejeter le bill des communes, lorsqu'il s'agit de lever de l'argent; mais il ne leur est pas permis d'y rien changer; il faut ou qu'ils le reçoivent, ou qu'ils le rejettent sans restriction. Quand le bill est confirmé par les lords & approuvé par le roi, alors tout le monde paye, chacun donne, non selon sa qualité (ce qui ferait absurde) mais selon son revenu. Il n'y a point de taille, ni de capitation arbitraire, mais une taxe réelle sur les terres; elles ont été évaluées

luées toutes sous le fameux roi *Guillaume III*. La taxe subsiste toujours la même, quoique les revenus des terres aient augmenté; ainsi personne n'est foulé, & personne ne se plaint; le payfan n'a point les pieds meurtris par des sabots, il mange du pain blanc, il est bien vêtu, il ne craint point d'augmenter le nombre de ses bestiaux, ni de couvrir son toit de tuiles, de peur que l'on ne hausse ses impôts l'année d'après. Il y a ici beaucoup de payfans, qui ont environ cinq ou six cent livres sterling de revenu, & qui ne dédaignent pas de continuer à cultiver la terre qui les a enrichis, & dans laquelle ils vivent libres.



CHAPITRE VINGT-TROISIEME.

S U R L E

C O M M E R C E.

DEpuis le malheur de Carthage aucun peuple ne fut puissant à la fois par le commerce & par les armes, jusqu'au tems où Venise donna cet exemple. Les Portugais pour avoir passé le cap de Bonne-Espérance ont quelque tems été de grands seigneurs sur les côtes de l'Inde, & jamais redoutables en Europe. Les Provinces unies n'ont été guerrières que malgré elles; & ce n'est pas comme *unies* entre elles, mais comme *unies* avec l'Angleterre, qu'elles ont prêté la main pour tenir la balance de l'Europe au commencement du dix-huitième siècle.

Carthage, Venise, & Amsterdam ont été puissantes; mais elles ont fait comme ceux qui parmi nous ayant amassé de l'argent par le négoce, en achètent des terres seigneuriales. Ni Carthage, ni Venise, ni la Hollande, ni aucun peuple, n'a commencé par être guerrier, & même conquérant, pour finir par être marchand. Les Anglais sont les seuls: ils se sont battus longtemps avant de savoir compter. Ils ne savaient pas, quand ils gagnaient les batailles d'Azincour, de Crecy, & de Poitiers, qu'ils pouvaient vendre beaucoup de bled, & fabriquer de beaux draps
qui

qui leur vaudraient bien davantage. Ces seules connoissances ont augmenté, enrichi, fortifié la nation. Londres était pauvre & agreste lorsqu'*Edouard III.* conquérait la moitié de la France. C'est uniquement parce que les Anglais sont devenus négocians, que Londres l'emporte sur Paris par l'étendue de la ville & le nombre des citoyens; qu'ils peuvent mettre en mer deux cent vaisseaux de guerre, & foudroyer des rois alliés. Les peuples d'Ecosse sont nés guerriers & spirituels. D'où vient que leur pays est devenu, sous le nom d'*union*, une province d'Angleterre? C'est que l'Ecosse n'a que du charbon, & que l'Angleterre a de l'étain fin, de belles laines, d'excellens bleds, des manufactures & des compagnies de commerce.

Quand *Louis XIV.* faisait trembler l'Italie, & que ses armées, déjà maîtresses de la Savoie & du Piémont, étaient prêtes de prendre Turin, il falut que le prince *Eugène* marchât du fond de l'Allemagne au secours du duc de Savoie. Il n'avait point d'argent, sans quoi on ne prend ni ne défend les villes. Il eut recours à des marchands Anglais. En une demi-heure de tems on lui prêta cinq millions; avec cela il délivra Turin, battit les Français, & écrivit à ceux qui avaient prêté cette somme ce petit billet; „ Messieurs, j'ai re-
 „ çu votre argent, & je me flatte de l'avoir bien
 „ employé à votre satisfaction. “ Tout cela donne un juste orgueil à un marchand Anglais, & fait qu'il ose se comparer, non sans quelque raison, à un citoyen Romain. Aussi le cadet d'un pair du royaume ne dédaigne point le négoce.
 Mylord

Mylord *Thorwshend*, ministre d'état, a un frère, qui se contente d'être marchand dans la cité. Dans le tems que mylord *Orford* gouvernait l'Angleterre, son cadet était facteur à Alep, d'où il ne voulut pas revenir, & où il est mort. Cette coutume, qui pourtant commence trop à se passer, paraît monstrueuse à des Allemands entêtés de leurs quartiers: ils ne sauraient concevoir, que le fils d'un pair d'Angleterre ne soit qu'un riche & puissant bourgeois, au lieu qu'en Allemagne tout est prince. On a vu jusqu'à trente Altes-*ses* du même nom, n'ayant pour tout bien que des armoiries & une noble fierté.

En France est marquis qui veut; & quiconque arrive à Paris du fond d'une province avec de l'argent à dépenser, & un nom en *ac* ou en *ille*, peut dire, *Un homme comme moi! Un homme de ma qualité!* & mépriser souverainement un négociant. Le négociant entend lui-même parler si souvent avec dédain de sa profession, qu'il est assez sot pour en rougir. Je ne fais pourtant lequel est le plus utile à un état, ou un seigneur bien poudré, qui fait précisément à quelle heure le roi se lève, à quelle heure il se couche, & qui se donne des airs de grandeur en jouant le rôle d'esclave dans l'anti-chambre d'un ministre; ou un négociant, qui enrichit son pays, donne de son cabinet des ordres à Surate & au Caire, & contribue au bonheur du monde.



CHAPITRE VINGT-QUATRIÈME
SUR L'INSERTION
DE LA
PETITE VÉROLE.

ON dit doucement dans l'Europe chrétienne, que les Anglais sont des fous & des enragés : des fous, parce qu'ils donnent la petite vérole à leurs enfans pour les empêcher de l'avoir ; des enragés, parce qu'ils communiquent de gayeté de cœur à ces enfans une maladie certaine & affreuse, dans la vue de prévenir un mal incertain. Les Anglais de leur côté disent que les autres Européens sont des lâches & des dénaturés ; ils sont lâches, en ce qu'ils craignent de faire un peu mal à leurs enfans ; dénaturés, en ce qu'ils les exposent à mourir un jour de la petite vérole. Pour juger laquelle des deux nations a raison, voici l'histoire de cette fameuse insertion, dont on parle en France avec tant d'effroi.

Les femmes de Circassie sont, de tems immémorial, dans l'usage de donner la petite vérole à leurs enfans, même à l'âge de six mois, en leur faisant une incision au bras, & en insérant dans cette incision une pustule, qu'elles

ont

Ont soigneusement enlevée du corps d'un autre enfant. Cette pustule fait dans le bras, où elle est insinuée, l'effet du levain dans un morceau de pâte; elle y fermente, & répand dans la masse du sang les qualités dont elle est empreinte. Les boutons de l'enfant, à qui l'on a donné cette petite vérole artificielle, servent à porter la même maladie à d'autres. C'est une circulation presque continuelle en Circassie; & quand malheureusement il n'y a point de petite vérole dans le pays, on est aussi embarrassé qu'on l'est ailleurs dans une mauvaise année.

Ce qui a introduit en Circassie cette coutume, qui paraît si étrange à d'autres peuples, est pourtant une cause commune à tous les peuples de la terre; c'est la tendresse maternelle & l'intérêt. Les Circassiens sont pauvres, & leurs filles sont belles; aussi ce sont elles, dont ils font le plus de trafic. Ils fournissent de beautés les harems du Grand-Seigneur, du Sophi de Perse, & de ceux qui sont assez riches pour acheter & pour entretenir cette marchandise précieuse. Ils élèvent ces filles en tout bien & en tout honneur à caresser les hommes, à former des danses pleines de lasciveté & de mollesse, à rallumer par tous les artifices les plus voluptueux le goût des maîtres dédaigneux à qui elles sont destinées. Ces pauvres créatures répètent tous les jours leur leçon avec leur mère, comme nos petites filles répètent leur catéchisme, sans y rien comprendre. Or il arrivait souvent, qu'un père & une mère, après avoir pris bien des peines pour donner une bonne éducation à leurs
enfants,

enfans, se voyaient tout d'un coup frustrés de leur espérance. La petite vérole se mettait dans la famille, une fille en mourait, une autre perdait un œil, une troisième relevait avec un gros nez, & les pauvres gens étaient ruinés sans ressource. Souvent même quand la petite vérole devenait épidémique, le commerce était interrompu pour plusieurs années; ce qui causait une notable diminution dans les ferrails de Perse & de Turquie.

Une nation commerçante est toujours fort alerte sur ses intérêts, & ne néglige rien des connaissances qui peuvent être utiles à son négoce. Les Circassiens s'aperçurent, que sur mille personnes il s'en trouvait à peine une seule qui fût attaquée deux fois d'une petite vérole bien complète; qu'à la vérité on essuyé quelquefois trois ou quatre petites véroles légères, mais jamais deux qui soient décidées & dangereuses; qu'en un mot, jamais on n'a véritablement cette maladie deux fois en sa vie. Ils remarquèrent encor, que quand les petites véroles sont très-benignes, & que leur éruption ne trouve à percer qu'une peau délicate & fine, elles ne laissent aucune impression sur le visage. De ces observations naturelles ils conclurent, que si un enfant de six mois, ou d'un an, avait une petite vérole bénigne, il n'en mourrait pas, il n'en serait pas marqué, & serait quitte de cette maladie pour le reste de ses jours. Il restait donc pour conserver la vie & la beauté de leurs enfans, de leur donner la petite vérole de bonne heure :
c'est

c'est ce que l'on fit en inférant dans le corps d'un enfant un bouton que l'on prit de la petite vérole la plus complète, & en même tems la plus favorable qu'on pût trouver. L'expérience ne pouvait pas manquer de réussir. Les Turcs, qui sont gens sensés, adoptèrent bientôt après cette coutume; & aujourd'hui il n'y a point de Bacha dans Constantinople, qui ne donne la petite vérole à son fils & sa fille en les faisant fevrer.

Quelques gens prétendent, que les Circassiens prirent autrefois cette coutume des Arabes; mais nous laissons ce point d'histoire à éclaircir par quelque savant Bénédictin, qui ne manquera pas de composer là-dessus plusieurs volumes *in-folio* avec les preuves. Tout ce que j'ai à dire sur cette matière, c'est que dans le commencement du règne de *George I.* Madame de *Wortley Montagu*, une des femmes d'Angleterre qui a le plus d'esprit, & le plus de force dans l'esprit, étant avec son mari en ambassade à Constantinople, s'avisa de donner sans scrupule la petite vérole à un enfant, dont elle était accouchée en ce pays. Son chapelain eut beau lui dire, que cette expérience n'était point chrétienne, & ne pouvait réussir que chez des infidèles; le fils de madame *Wortley* s'en trouva à merveille. Cette dame de retour à Londres fit part de son expérience à la princesse de *Galles* qui est aujourd'hui reine. Il faut avouer que, titres & couronnes à part, cette princesse est née pour encourager tous les arts, & pour faire du bien aux hommes; c'est un philosophe aimable.

mable sur le trône : elle n'a jamais perdu ni une occasion de s'instruire, ni une occasion d'exercer sa générosité. C'est elle qui ayant entendu dire, qu'une fille de *Milton* vivait encore, & vivait dans la misère, lui envoya sur le champ un présent considérable; c'est elle qui protège le savant père le *Courayer*; c'est elle qui daigna être la médiatrice entre le docteur *Clarcke* & Mr. *Leibnitz*. Dès qu'elle eut entendu parler de l'inoculation ou insertion de la petite vérole, elle en fit faire l'épreuve sur quatre criminels condamnés à mort, à qui elle sauva doublement la vie; car non-seulement elle les tira de la potence, mais à la faveur de cette petite vérole artificielle, elle prévint la naturelle qu'ils auraient probablement eue, & dont ils seraient morts dans un âge plus avancé. La princesse, assurée de l'utilité de cette épreuve, fit inoculer ses enfans. L'Angleterre suivit son exemple; & depuis ce tems dix mille enfans de famille, au moins, doivent ainsi la vie à la reine & à madame *Wortley Montaigu*; & autant de filles leur doivent leur beauté.

Sur cent personnes dans le monde soixante au moins ont la petite vérole; de ces soixante dix en meurent dans les années les plus favorables, & dix en conservent pour toujours de fâcheux restes. Voilà donc la cinquième partie des hommes que cette maladie tue ou enlaidit sûrement. De tous ceux qui sont inoculés en Turquie ou en Angleterre, aucun ne meurt s'il n'est infirme & condamné à mort d'ailleurs. Personne n'est marqué, aucun n'a la petite vé-

role une seconde fois, supposé que l'inoculation ait été parfaite. Il est donc certain, que si quelque ambassadrice Française avait rapporté ce secret de Constantinople à Paris, elle aurait rendu un service éternel à la nation. Le duc de *Villequier*, père du duc d'*Aumont* d'aujourd'hui, l'homme de France le mieux constitué & le plus sain, ne ferait pas mort à la fleur de son âge : le prince de *Soubise*, qui avait la santé la plus brillante, n'aurait pas été emporté à l'âge de vingt-cinq ans : Monseigneur, grand-père de *Louis XV.* n'aurait pas été enterré dans sa cinquantième année. Vingt mille hommes morts à Paris de la petite vérole en 1723. vivraient encore. Quoi donc ! est-ce que les Français n'aiment point la vie ? est-ce que leurs femmes ne se soucient point de leur beauté ? En vérité nous sommes d'étranges gens ! Peut-être dans dix ans prendra-t-on cette méthode Anglaise, si les curés & les médecins le permettent ; ou bien les Français dans trois mois se serviront de l'inoculation par fantaisie, si les Anglais s'en dégoutent par inconstance. *

J'apprens, que depuis cent ans les Chinois sont dans cet usage ; c'est un grand préjugé que l'exemple d'une nation qui passe pour être la plus sage & la mieux policée de l'univers. Il est vrai, que les Chinois s'y prennent d'une façon différente : ils ne font point d'incision, ils font prendre la petite vérole par le nez comme du tabac en poudre ; cette façon est plus agréable ; mais elle revient au même, & sert également à confirmer, que

* Ce Chapitre est tiré d'une lettre écrite en 1727. Le reste a été ajouté depuis.

que si on avait pratiqué l'inoculation en France, on aurait sauvé la vie à des milliers d'hommes.

Il y a quelques années qu'un missionnaire jésuite ayant lû ce chapitre, & se trouvant dans un canton de l'Amérique où la petite vérole exerçait des ravages affreux, s'avisa de faire inoculer tous les petits sauvages qu'il batisait; ils lui dûrent ainsi la vie présente, & la vie éternelle; quels dons pour des sauvages!

Un évêque de Worcester a depuis peu prêché à Londres l'inoculation; il a démontré en citoyen combien cette pratique avait conservé de sujets à l'état: il l'a recommandée en pasteur charitable. On prêcherait à Paris contre cette invention salutaire comme on a écrit vingt ans contre les expériences de *Newton*: tout prouve que les Anglais sont plus philosophes, & plus hardis que nous. Il faut bien du tems pour qu'une certaine raison & un certain courage d'esprit franchissent le pas de Calais.

Il ne faut pourtant pas s'imaginer, que depuis Douvres jusqu'aux îles Orcades on ne trouve que des philosophes; l'espèce contraire compose toujours le grand nombre. L'inoculation fut d'abord combattue à Londres: & longtems avant que l'évêque de Worcester annonçât cet évangile en chaire, un curé s'était avisé de prêcher contre; il dit que *Job* avait été inoculé par le diable. Ce prédicateur était fait pour être capucin; il n'était guères digne d'être né en Angleterre. Le préjugé monta donc en chaire le premier, & la raison n'y monta qu'ensuite: c'est la marche ordinaire de l'esprit humain.

CHAPITRE VINGT-CINQUIEME.

S U R L E

CHANCELIER BACON.

IL n'y a pas longtems que l'on agitait dans une compagnie célèbre cette question usée & frivole : Quel était le plus grand homme de *César*, d'*Alexandre*, de *Tamerlan* ou de *Cromwell* ? Quelqu'un répondit, que c'était sans contredit *Isaac Newton*. Cet homme avait raison ; car si la vraie grandeur consiste à avoir reçu du ciel un puissant génie, & à s'en être servi pour s'éclairer soi-même & les autres, un homme comme *Mr. Newton*, tel qu'il s'en trouve à peine en dix siècles, est véritablement le grand homme : & ces politiques & ces conquérans, dont aucun siècle n'a manqué, ne sont d'ordinaire que d'illustres méchans. C'est à celui qui domine sur les esprits par la force de la vérité, non à ceux qui font des esclaves par violence, c'est à celui qui connaît l'univers, non à ceux qui le défigurent, que nous devons nos respects.

Puis donc que vous exigez que je vous parle des hommes célèbres qu'a porté l'Angleterre, je commencerai par les *Bacons*, les *Lockes* & les

les *Newtons*, &c. Les généraux & les ministres viendront à leur tour.

Il faut commencer par le fameux baron de *Vérulam*, connu en Europe sous le nom de *Bacon*, qui était fils d'un garde des sceaux, & fut longtems chancelier sous le roi *Jaques I.* Cependant au milieu des intrigues de la cour & des occupations de sa charge, qui demandaient un homme tout entier, il trouva le tems d'être grand philosophe, bon historien, écrivain élégant; & ce qui est encor plus étonnant, c'est qu'il vivait dans un siècle, où l'on ne connaissait guères l'art de bien écrire, encor moins la bonne philosophie. Il a été, comme c'est l'usage parmi les hommes, plus estimé après sa mort que de son vivant. Ses ennemis étaient à la cour de Londres; ses admirateurs étaient les étrangers. Lorsque le marquis d'*Effiat* amena en Angleterre la princesse *Marie*, fille de *Henri le Grand*, qui devait épouser le roi *Charles*, ce ministre alla visiter *Bacon*, qui lors étant malade au lit le reçut les rideaux fermés. „ Vous
 „ ressemblez aux anges, lui dit d'*Effiat*; on en-
 „ tend toujours parler d'eux, on les croit bien
 „ supérieurs aux hommes, & on n'a jamais la
 „ consolation de les voir.

Vous savez, comment *Bacon* fut accusé d'un crime, qui n'est guères d'un philosophe, de s'être laissé corrompre par argent. Vous savez, comment il fut condamné par la chambre des pairs à une amende d'environ quatre cent mille livres de notre monnoie, à perdre sa dignité de chancelier & de pair. Aujourd'hui les Anglais

révèrent sa mémoire, au point qu'à peine avouent-ils qu'il ait été coupable. Si vous me demandez ce que j'en pense, je me servirai pour vous répondre d'un mot que j'ai ouï dire à mylord *Bolingbrooke*. On parlait en sa présence de l'avarice dont le duc de *Marlborough* avait été accusé, & on en citait des traits, sur lesquels on appelait au témoignage de mylord *Bolingbrooke*, qui ayant été d'un parti contraire, pouvait peut-être avec bienséance dire ce qui en était. C'était un si grand homme, répondit-il, que j'ai oublié ses vices. Je me bornerai donc à vous parler de ce qui a mérité au chancelier *Bacon* l'estime de l'Europe.

Le plus singulier & le meilleur de ses ouvrages, est celui qui est aujourd'hui le moins lû & le plus utile; je veux parler de son *Novum Scientiarum Organum*. C'est l'échaffaud avec lequel on a bâti la nouvelle philosophie; & quand cet édifice a été élevé, au moins en partie, l'échaffaud n'a plus été d'aucun usage. Le chancelier *Bacon* ne connaissait pas encor la nature; mais il savait & indiquait tous les chemins qui mènent à elle. Il avait méprisé de bonne heure ce que des fous en bonnet quarré enseignaient sous le nom de philosophie dans les petites maisons appelées *Colléges*; & il faisait tout ce qui dépendait de lui, afin que ces compagnies, instituées pour la perfection de la raison humaine, ne continuaient pas de la gâter par leurs *quiddités*, leurs horreurs du vuide, leurs formes substantielles, & tous ces mots, que non-seulement l'ignorance rendait respectables, mais qu'un

qu'un mélange ridicule avec la religion avait rendu sacrés.

Il est le père de la philosophie expérimentale. Il est bien vrai, qu'avant lui on avait découvert des secrets étonnans : on avait inventé la boussole, l'imprimerie, la gravure des estampes, la peinture à l'huile, les glaces, l'art de rendre en quelque façon la vue aux vieillards par les lunettes qu'on appelle besicles, la poudre à canon, &c. On avait cherché, trouvé & conquis un nouveau monde. Qui ne croirait, que ces sublimes découvertes eussent été faites par les grands philosophes, & dans des tems bien plus éclairés que le nôtre? Point du tout, c'est dans le tems de la barbarie scholastique que ces grands changemens ont été faits sur la terre. Le hazard seul a produit presque toutes ces inventions; on a même prétendu, que ce qu'on appelle hazard, a eu grande part dans la découverte de l'Amérique; du moins a-t-on cru, que *Christophe Colomb* n'entreprit son voyage que sur la foi d'un capitaine de vaisseau, qu'une tempête avait jetté jusqu'à la hauteur des îles Caraïbes. Quoi qu'il en soit, les hommes savaient aller au bout du monde; ils savaient détruire des villes avec un tonnerre artificiel, plus terrible que le tonnerre véritable; mais ils ne connaissaient pas la circulation du sang, la pesanteur de l'air, les loix du mouvement, la lumière, le nombre de nos planètes, &c. Et un homme qui soutenait une thèse sur les catégories d'*Aristote*, sur l'universel à *parte rei*, ou telle autre sottise, était regardé comme un prodige.

Les inventions les plus étonnantes & les plus utiles ne sont pas celles qui font le plus d'honneur à l'esprit humain. C'est à un instinct mécanique, qui est chez la plupart des hommes, que nous devons la plupart des arts, & nullement à la saine philosophie. La découverte du feu, l'art de faire du pain, de fondre & de préparer les métaux, de bâtir des maisons, l'invention de la navette, sont d'une toute autre nécessité que l'imprimerie & la boussole; cependant ces arts furent inventés par des hommes encore sauvages. Quel prodigieux usage les Grecs & les Romains ne firent-ils pas depuis des mécaniques! Cependant on croyait de leur tems, qu'il y avait des cieux de crystal, & que les étoiles étaient de petites lampes, qui tombaient quelquefois dans la mer; & un de leurs plus grands philosophes, après bien des recherches, avait trouvé, que les astres étaient des cailloux, qui s'étaient détachés de la terre.

En un mot, personne avant le chancelier *Bacon* n'avait connu la philosophie expérimentale; & de toutes les épreuves physiques qu'on a faites depuis lui, il n'y en a presque pas une qui ne soit indiquée dans son livre. Il en avait fait lui-même plusieurs. Il fit des espèces de machines pneumatiques, par lesquelles il devina l'élasticité de l'air; il a tourné tout autour de la découverte de sa pesanteur; il y touchait; cette vérité fut saisie par *Torricelli*. Peu de tems après, la physique expérimentale commença tout d'un coup à être cultivée à la fois dans presque toutes les parties de l'Europe. C'était

un trésor caché dont *Bacon* s'était douté, & que tous les philosophes encouragés par sa promesse s'efforcèrent de déterrer. On voit dans son livre, en termes exprès, cette attraction nouvelle dont *Mr. Newton* passe pour l'inventeur. „ Il faut chercher, dit *Bacon*, s'il n'y aurait point „ une espèce de force magnétique, qui opère entre la terre & les choses pesantes, entre la lune & l'Océan, entre les planètes, &c. “ En un autre endroit il dit : „ Il faut ou que les „ corps graves soient poussés vers le centre de la „ terre, ou qu'ils en soient mutuellement attirés ; & en ce dernier cas, il est évident, que „ plus les corps en tombant s'approchent de la „ terre, plus fortement ils s'attireront. Il faut, poursuit-il, „ expérimenter, si la même horloge à poids ira plus vite sur le haut d'une „ montagne, ou au fond d'une mine. Si la force „ des poids diminue sur la montagne & augmente dans la mine, il y a apparence que la terre a une vraie attraction.

Ce précurseur de la philosophie a été aussi un écrivain élégant, un historien, un bel esprit. Ses *Essais de Morale* sont très-estimés ; mais ils sont faits pour instruire plutôt que pour plaire, & n'étant ni la satire de la nature humaine, comme les maximes de *la Rochefoucault*, ni l'école du Scepticisme, comme *Montagne*, ils sont moins lus que ces deux livres ingénieux. Sa vie de *Henri VII.* a passé pour un chef-d'œuvre ; mais comment se peut-il faire, que quelques personnes osent comparer un si petit ouvrage avec l'histoire de notre illustre *Mr. de Thou* ?

En

En parlant de ce fameux imposteur *Perkins*, fils d'un juif converti, qui prit si hardiment le nom de *Richard IV.* roi d'Angleterre, encouragé par la duchesse de Bourgogne, & qui disputa la couronne à *Henri VII.* voici comme le chancelier *Bacon* s'exprime ; „ Environ ce tems le roi „ *Henri* fut obsédé d'esprits malins par la magie „ de la duchesse de *Bourgogne*, qui évoqua des „ enfers l'ombre d'*Edouard IV.* pour venir tour- „ menter le roi *Henri*. Quand la duchesse de „ *Bourgogne* eut instruit *Perkins*, elle commen- „ ça à délibérer par quelle région du ciel elle „ ferait paraître cette comète, & elle résolut, „ qu'elle éclaterait d'abord sur l'horison de l'Ir- „ lande. “ Il me semble, que notre sage de *Thou* ne donne guères dans ce *Phæbus*, qu'on prenait autrefois pour du sublime, mais qu'à présent on nomme avec raison *galimatias*.



CHAPITRE VINGT-SIXIEME. SUR LOCKE.

JAmals il ne fut peut-être un esprit plus sage, plus méthodique, un logicien plus exact, que *Locke* ; cependant il n'était pas grand mathématicien. Il n'avait jamais pu se soumettre à la fatigue des calculs, ni à la sécheresse des vérités mathématiques, qui ne présentent d'abord rien de sensible à l'esprit ; & personne n'a mieux éprouvé que lui, qu'on pouvait avoir l'esprit géomètre, sans le secours de la géométrie. Avant lui de grands philosophes avaient décidé positivement ce que c'est que l'ame de l'homme : mais puisqu'ils n'en savaient rien du tout, il est bien juste, qu'ils ayent tous été d'avis différens.

Dans la Grèce, berceau des arts & des erreurs, & où l'on poussa si loin la grandeur & la sottise de l'esprit humain, on raisonnait comme chez nous sur l'ame. Le divin *Anaxagoras*, à qui on dressa un autel, pour avoir appris aux hommes que le soleil était plus grand que le Péloponnèse, que la neige était noire, & que les cieux étaient de pierre, affirma, que l'ame était un esprit aérien, mais cependant immortel. *Diogène*, un autre que celui qui devint Cynique après avoir été faux-monnoyeur, assurait, que l'ame était une portion de la substance même de DIEU ; & cette idée au moins était brillante. *Epicure*

la composait de parties comme le corps. *Aristote*, qu'on a expliqué de mille façons, parce qu'il était inintelligible, croyait, si l'on s'en rapporte à quelques-uns de ses disciples, que l'entendement de tous les hommes était une seule & même substance. Le divin *Platon*, maître du divin *Aristote*, & le divin *Socrate*, maître du divin *Platon*, disaient l'ame corporelle & éternelle. Le démon de *Socrate* lui avait appris sans doute ce qui en était. Il y a des gens à la vérité, qui prétendent, qu'un homme qui se vantait d'avoir un génie familier, était indubitablement un peu fou, ou un peu fripon; mais ces gens là sont trop difficiles.

Quant à nos pères de l'église, plusieurs dans les premiers siècles ont cru l'ame humaine, les anges & DIEU corporels. Le monde se raffine toujours. *St. Bernard*, selon l'aveu du père *Mailton*, enseigna, à propos de l'ame, qu'après la mort elle ne voyait pas DIEU dans le ciel, mais qu'elle conversait seulement avec l'humanité de JESUS-CHRIST. On ne le crut pas cette fois sur sa parole; l'aventure de la croisade avait un peu décrédité ses oracles. Mille scholastiques sont venus ensuite, comme le docteur irréfragable (a), le docteur subtil (b), le docteur angélique (c), le docteur séraphique (d), le docteur chérubique, qui tous ont été bien sûrs de connaître l'ame très-clairement, mais qui n'ont pas laissé d'en parler comme s'ils avaient voulu que personne n'y entendît rien. Notre *Descartes*,
né

(a) Hales. (b) Scot. (c) St. Thomas. (d) St. Bonaventure.

né pour découvrir les erreurs de l'antiquité, mais pour y substituer les siennes, & entraîné par cet esprit systématique, qui aveugle les plus grands hommes, s'imagina avoir démontré, que l'ame était la même chose que la pensée, comme la matière, selon lui, est la même chose que l'étendue. Il assura bien, que l'on pense toujours, & que l'ame arrive dans le corps pourvuë de toutes les notions métaphysiques, connaissant DIEU, l'espace, l'infini, ayant toutes les idées abstraites, remplie enfin de belles connaissances, qu'elle oublie malheureusement en sortant du ventre de la mère. Le père *Mallebranche* de l'oratoire, dans ses illusions sublimes, n'admet point les idées innées; mais il ne doutait pas, que nous ne vissions tout en DIEU, & que DIEU, pour ainsi dire, ne fût notre ame.

Tant de raisonneurs ayant fait le roman de l'ame, un sage est venu, qui en a fait modestement l'histoire. *Mr. Locke* a développé à l'homme la raison humaine, comme un excellent anatomiste explique les ressorts du corps humain. Il s'aide partout du flambeau de la physique; il ose quelquefois parler affirmativement; mais il ose aussi douter. Au lieu de définir tout d'un coup ce que nous ne connaissons pas, il examine par degrés ce que nous voulons connaître; il prend un enfant au moment de sa naissance; il suit pas à pas les progrès de son entendement; il voit ce qu'il a de commun avec les bêtes, & ce qu'il a au-dessus d'elles. Il consulte surtout son propre témoignage, la conscience de sa pensée. „ Je laisse, dit-il, à discuter à ceux qui en
„ savent

„savent plus que moi, si notre ame existe
 „avant ou après l'organisation de notre corps;
 „mais j'avoue, qu'il m'est tombé en partage une
 „de ces ames grossières, qui ne pensent pas tou-
 „jours; & j'ai même le malheur de ne pas con-
 „cevoir, qu'il soit plus nécessaire à l'ame de pen-
 „ser toujours, qu'au corps d'être toujours en
 „mouvement.

Pour moi je me vante de l'honneur d'être en ce point aussi stupide que Mr. *Locke*. Personne ne me fera jamais croire, que je pense toujours; & je ne me sens pas plus disposé que lui à imaginer, que quelques semaines après ma conception j'étais une fort savante ame, sachant alors mille choses, que j'ai oubliées en naissant, & ayant fort inutilement possédé dans l'*uterus* des connaissances, qui m'ont échappé dès que j'ai pû en avoir besoin, & que je n'ai jamais bien pû reprendre depuis.

Locke, après avoir ruiné les idées innées, après avoir bien renoncé à la vanité de croire qu'on pense toujours, ayant bien établi que toutes nos idées nous viennent par les sens, ayant examiné nos idées simples, celles qui sont composées, ayant suivi l'esprit de l'homme dans toutes ses opérations, ayant fait voir combien les langues, que les hommes parlent, sont imparfaites, & quel abus nous faisons des termes à tous momens; *Locke*, dis-je, considère enfin l'étendue ou plutôt le néant des connaissances humaines. C'est dans ce chapitre qu'il ose avancer modestement ces paroles: „Nous ne serons
 „peut-être jamais capables de connaître, si un
 „être

„être purement matériel pense ou non.“ Ce discours sage parut à plus d'un théologien une déclaration scandaleuse, que l'ame est matérielle & mortelle. Quelques Anglais dévots à leur manière sonnèrent l'allarme. Les superstitieux sont dans la société ce que les poltrons sont dans une armée ; ils ont & donnent des terreurs paniques. On cria, que Mr. *Locke* voulait renverser la religion ; il ne s'agissait pourtant pas de religion dans cette affaire : c'était une question purement philosophique, très-indépendante de la foi & de la révélation. Il ne fallait qu'examiner sans aigreur s'il y a de la contradiction à dire, *La matière peut penser, & DIEU peut communiquer la pensée à la matière.* Mais les théologiens commencent trop souvent par dire que DIEU est outragé, quand on n'est pas de leur avis ; c'est trop ressembler aux mauvais poètes, qui croyaient que *Despréaux* parlait mal du roi, parce qu'il se moquait d'eux. Le docteur *Stillingfleet* s'est fait une réputation de théologien modéré, pour n'avoir pas dit positivement des injures à Mr. *Locke*. Il entra en lice contre lui ; mais il fut battu, car il raisonnait en docteur, & *Locke* en philosophe instruit de la force & de la faiblesse de l'esprit humain, & qui se battait avec des armes dont il connaissait la trempe.



CHAPITRE VINGT-SEPTIEME.
SUR L' A M E.

JE suppose une douzaine de bons philosophes dans une île, où ils n'ont jamais vû que des végétaux. Cette île, & sur-tout douze bons philosophes, sont fort difficiles à trouver; mais enfin cette fiction est permise. Ils admirent cette vie qui circule dans les fibres des plantes, qui semble se perdre & ensuite se renouveler: & ne sachant pas trop comment les plantes naissent, comment elles prennent leur nourriture & leur accroissement, ils appellent cela une ame végétative. Qu'entendez-vous par ame végétative? leur dit-on; C'est un mot, répondent-ils qui sert à exprimer le ressort inconnu par lequel tout cela s'opère. Mais ne voyez-vous pas, leur dit un mécanicien, que tout cela se fait naturellement par des poids, des leviers, des rouës, des poulies? Non, diront nos philosophes. Il y a dans cette végétation autre chose que des mouvemens ordinaires; il y a un pouvoir secret qu'ont toutes les plantes d'attirer à elles ce suc qui les nourrit; & ce pouvoir, qui n'est explicable par aucune mécanique, est un don que DIEU a fait à la matière, & dont ni vous ni moi ne comprenons la nature.

Ayant ainsi bien disputé, nos raisonneurs découvrent enfin des animaux. Oh, oh, disent-ils,

ils, après un long examen, voilà des êtres organisés comme nous ! Ils ont incontestablement de la mémoire, & souvent plus que nous. Ils ont nos passions ; ils ont de la connaissance ; ils font entendre tous leurs besoins ; ils perpétuent comme nous leur espèce. Nos philosophes disséquent quelques-uns de ces êtres ; ils y trouvent un cœur, une cervelle. Quoi ! disent-ils, l'auteur de ces machines, qui ne fait rien en vain, leur aurait-il donné tous les organes du sentiment, afin qu'ils n'eussent point de sentiment ? il serait absurde de le penser. Il y a certainement en eux quelque chose que nous appelons aussi *ame*, faite de mieux ; quelque chose qui éprouve des sensations, & qui a une certaine mesure d'idées. Mais ce principe, quel est-il ? Est-ce quelque chose d'absolument différent de la matière ? est-ce un esprit pur ? est-ce un être mitoyen entre la matière que nous ne connaissons guères, & l'esprit pur que nous ne connaissons pas ? est-ce une propriété donnée de DIEU à la matière organisée ?

Ils font alors des expériences sur des insectes, sur des vers de terre ; ils les coupent en plusieurs parties, & ils sont étonnés de voir qu'au bout de quelque tems il vient des têtes à toutes ces parties coupées ; le même animal se reproduit, & tire de sa destruction même de quoi se multiplier. A-t-il plusieurs ames, qui attendent pour animer ces parties reproduites, qu'on ait coupé la tête au premier tronc ? Ils ressemblent aux arbres, qui repoussent des branches & qui se reproduisent de bouture ; ces arbres ont-ils plusieurs ames ?

Il n'y a pas d'apparence ; donc il est très-probable que l'ame de ces bêtes est d'une autre espèce que ce que nous appellions *ame végétative* dans les plantes ; que c'est une faculté d'un ordre supérieur, que DIEU a daigné donner à certaines portions de matière ; c'est une nouvelle preuve de sa puissance ; c'est un nouveau sujet de l'adorer.

Un homme violent , & mauvais raisonneur , entend ce discours , & leur dit ; Vous êtes des scélérats , dont il faudrait brûler les corps pour le bien de vos ames ; car vous niez l'immortalité de l'ame de l'homme. Nos philosophes se regardent tout étonnés ; l'un d'eux lui répond avec douceur , pourquoi nous brûler si vite ? Sur quoi avez-vous pu penser que nous ayons l'idée que votre cruelle ame est mortelle ? Sur ce que vous croyez , reprend l'autre , que DIEU a donné aux brutes , qui sont organisées comme nous , la faculté d'avoir des sentimens & des idées. Or cette ame des bêtes périt avec elles , donc vous croyez que l'ame des hommes périt aussi.

Le philosophe répond : Nous ne sommes point du tout sûrs que ce que nous appellons *ame* dans les animaux périsse avec eux ; nous savons très bien que la matière ne périt pas , & nous croyons qu'il se peut faire que DIEU ait mis dans les animaux quelque chose qui conservera toujours , si DIEU le veut , la faculté d'avoir des idées. Nous n'assurons pas , à beaucoup près , que la chose soit ainsi ; car il n'appartient guère aux hommes d'être si confians ;

mais

mais nous n'osons borner la puissance de DIEU. Nous disons qu'il est très-probable que les bêtes qui sont matière, ont reçu de lui un peu d'intelligence. Nous découvrons tous les jours des propriétés de la matière, c'est-à-dire, des présens de DIEU, dont auparavant nous n'avions pas d'idées. Nous avons d'abord défini la matière une substance étendue; ensuite nous avons reconnu qu'il falait lui ajouter la solidité; quelque tems après il a falu admettre que cette matière a une force, qu'on nomme *force d'inertie*; après cela nous avons été tout étonnés d'être obligés d'avouer que la matière gravite.

Quand nous avons voulu pousser plus loin nos recherches, nous avons été forcés de reconnaître des êtres qui ressemblent à la matière en quelque chose, & qui n'ont pas cependant les autres attributs dont la matière est douée. Le feu élémentaire, par exemple, agit sur nos sens comme les autres corps: mais il ne tend point à un centre comme eux; il s'échape, au contraire, du centre en lignes droites de tous côtés. Il ne semble pas obéir aux loix de l'attraction, de la gravitation, comme les autres corps. L'optique a des mystères dont on ne pourrait guères rendre raison, qu'en osant supposer que les traits de lumière se pénètrent les uns les autres. Il y a certainement quelque chose dans la lumière qui la distingue de la matière connue; il semble que la lumière soit un être mi-troyen entre les corps & d'autres espèces d'êtres que nous ignorons. Il est très-vraisemblable que

tes autres espèces sont elles-mêmes un milieu qui conduit à d'autres créatures, & qu'il y a ainsi une chaîne de substances qui s'élèvent à l'infini.

Usque adeo quod tanget idem est, tamen ultima distant.

Cette idée nous paraît digne de la grandeur de DIEU, si quelque chose en est digne. Parmi ces substances, il a pu sans doute en choisir une qu'il a logée dans nos corps, & qu'on appelle âme humaine; les livres saints que nous avons lus, nous apprennent que cette âme est immortelle. La raison est d'accord avec la révélation; car comment une substance quelconque périrait-elle? tout mode se détruit, l'être reste. Nous ne pouvons concevoir la création d'une substance, nous ne pouvons concevoir son anéantissement; mais nous n'osons affirmer que le maître absolu de tous les êtres ne puisse donner aussi des sentimens & des perceptions à l'être qu'on appelle matière. Vous êtes bien sûr que l'essence de votre âme est de penser, & nous n'en sommes pas si sûrs: car lorsque nous examinons un fœtus, nous avons de la peine à croire que son âme ait eu beaucoup d'idées dans sa coëffe; & nous doutons fort que dans un sommeil plein & profond, dans une léthargie complète, on ait jamais fait des méditations. Ainsi il nous paraît que la pensée pourrait bien être, non pas l'essence de l'être pensant, mais un présent que le créateur a fait

à ces êtres, que nous nommons pensans ; & tout cela nous a fait naître le soupçon, que s'il le voulait, il pourrait faire ce présent-là à un atome, conserver à jamais cet atome, & son présent, ou le détruire à son gré. La difficulté consiste moins à deviner comment la matière pourrait penser, qu'à deviner comment une substance quelconque pense. Vous n'avez des idées, que parce que DIEU a bien voulu vous en donner ; pourquoi voulez-vous l'empêcher d'en donner à d'autres espèces ? Seriez vous bien assez intrépides pour oser croire que votre âme est précisément du même genre que les substances qui approchent le plus près de la Divinité ? Il y a grande apparence qu'elles sont d'un ordre bien supérieur, & qu'en conséquence DIEU leur a daigné donner une façon de penser infiniment plus belle ; de même qu'il a accordé une mesure d'idées très-médiocre aux animaux, qui sont d'un ordre inférieur à vous. J'ignore comment je vis, comment je donne la vie ; & vous voulez, que je sache comment j'ai des idées : l'âme est une horloge que DIEU nous a donné à gouverner ; mais il ne nous a point dit de quoi le ressort de cette horloge est composé.

Y a-t-il rien dans tout cela dont on puisse inférer que nos âmes sont mortelles ? Encore une fois, nous pensons comme vous sur l'immortalité que la foi nous annonce ; mais nous croyons que nous sommes trop ignorans pour affirmer que DIEU n'ait pas le pouvoir d'accor-

der la pensée à tel être qu'il voudra. Vous bornez la puissance du créateur, qui est sans bornes, & nous l'étendons aussi loin que s'étend son existence. Pardonnez-nous de le croire tout-puissant, comme nous vous pardonnons de restreindre son pouvoir. Vous savez sans doute tout ce qu'il peut faire, & nous n'en faisons rien. Vivons en frères, adorons en paix notre père commun; vous avec vos ames savantes & hardies, nous avec nos ames ignorantes & timides. Nous avons un jour à vivre. Passons-le doucement sans nous quereller pour des difficultés qui seront éclaircies dans la vie immortelle qui commencera demain.



CHAPITRE VINGT - HUITIEME.
DE LA TOLERANCE;
 E T Q U E
LES PHILOSOPHES
NE PEUVENT JAMAIS NUIRE.

LE brutal n'ayant rien de bon à répliquer , parla longtems , & se fâcha beaucoup. Nos pauvres philosophes se mirent pendant quelques semaines à lire l'histoire ; & après avoir bien lû , voici ce qu'ils dirent à ce barbare , qui était si indigne d'avoir une ame immortelle.

Mon ami , nous avons lû que dans toute l'antiquité les choses allaient aussi-bien que dans notre tems ; qu'il y avait même de plus grandes vertus , & qu'on ne persécutait point les philosophes pour les opinions qu'ils avaient ; pour-quoi donc voudriez-vous nous faire du mal pour les opinions que nous n'avons pas ? Nous lisons que toute l'antiquité croyait la matière éternelle. Ceux qui ont vû qu'elle était créée , ont laissé les autres en repos. *Pythagore* avait été coq , ses parens cochons , personne n'y trouva à redire , & sa secte fut chérie & révérée de tout le

monde, excepté des rotisseurs, & de ceux qui avaient des fèves à vendre.

Les Stoïciens reconnaissaient un DIEU, à peu près tel que celui qui a été si témérairement admis depuis par les Spinosistes; le Stoïcisme cependant fut la secte la plus féconde en vertus héroïques & la plus accréditée.

Les Epicuriens faisaient leurs Dieux ressemblans à nos chanoines, dont l'indolent embonpoint soutient leur divinité, & qui prennent en paix leur nectar & leur ambrosie, en ne se mêlant de rien. Ces Epicuriens enseignaient hardiment la matérialité & la mortalité de l'ame. Ils n'en furent pas moins considérés. On les admettait dans tous les emplois, & leurs atomes crochus ne firent jamais aucun mal au monde.

Les Platoniciens, à l'exemple des Gymnosophistes, ne nous faisaient pas l'honneur de penser que DIEU eût daigné nous former lui-même. Il avait, selon eux, laissé ce soin à ses officiers, à des génies, qui firent dans leur besogne beaucoup de balourdises. Le DIEU des Platoniciens était un ouvrier excellent, qui employa ici-bas des élèves assez médiocres. Les hommes n'en révérent pas moins l'école de *Platon*.

En un mot chez les Grecs, & chez les Romains, autant de sectes, autant de manières de penser sur DIEU, sur l'ame, sur le passé, & sur l'avenir: aucune de ces sectes ne fut persécutante. Toutes se trompaient, & nous en sommes

hommes bien fâchés ; mais toutes étaient paisibles, & c'est ce qui nous confond ; c'est ce qui nous condamne ; c'est ce qui nous fait voir que la plupart des raisonneurs d'aujourd'hui sont des monstres, & que ceux de l'antiquité étaient des hommes. On chantait publiquement sur le théâtre de Rome, *Post mortem nihil est ; ipsaque mors nihil.* Rien n'est après la mort ; la mort même n'est rien. Ces sentimens ne rendaient les hommes ni meilleurs ni pires ; tout se gouvernait tout allait à l'ordinaire ; & les *Titus*, les *Trajangs*, les *Marc-Aurèles* gouvernèrent la terre en Dieux bienfaisans.

Si nous passons des Grecs & des Romains aux nations barbares, arrêtons-nous seulement aux Juifs. Tout superstitieux, tout cruel & tout ignorant qu'était ce misérable peuple, il honorait cependant les Pharisiens qui admettaient la fatalité de la destinée & la métempsychose ; il portait aussi respect aux Saducéens, qui niaient absolument l'immortalité de l'ame & l'existence des esprits, & qui se fondaient sur la loi de *Moïse*, laquelle n'avait jamais parlé de peine ni de récompense après la mort. Les Esséniens, qui croyaient aussi la fatalité, & qui ne sacrifiaient jamais de victimes dans le temple, étaient encor plus révéérés que les Pharisiens & les Saducéens. Aucune de leurs opinions ne troubla jamais le gouvernement. Il y avait pourtant là de quoi s'égorger, se brûler, s'exterminer réciproquement, si on l'avait voulu. O misérables hommes ! profitez de ces exemples. Pensez & laissez

laissez penser. C'est la consolation de nos faibles esprits dans cette courte vie. Quoi ! vous recevrez avec politesse un Turc qui croit que *Mahomet* a voyagé dans la Lune ; vous vous garderez bien de déplaire au Bacha *Bonneval*, & vous voudrez mettre en quartiers votre frère, parce qu'il croit que *DIEU* pourrait donner l'intelligence à toute créature ?

C'est ainsi que parla un des philosophes ; un autre ajouta ; Croyez-moi, il ne faut jamais craindre qu'aucun sentiment philosophique puisse nuire à la religion d'un pays. Nos mystères ont beau être contraires à nos démonstrations, ils n'en sont pas moins révéérés par nos philosophes chrétiens, qui savent que les objets de la raison & de la foi sont de différente nature. Jamais les philosophes ne feront une secte de religion ; pourquoi ? C'est qu'ils sont sans enthousiasme. Divisez le genre-humain en vingt parties ; il y en a dix-neuf composées de ceux qui travaillent de leurs mains, & qui ne sauront jamais s'il y a eu un *Mr. Locke* au monde. Dans la vingtième partie qui reste, combien trouvera-t-on peu d'hommes qui lisent ? & parmi ceux qui lisent, il y en a vingt qui lisent des romans, contre un qui étudie la philosophie. Le nombre de ceux qui pensent est excessivement petit, & ceux-là ne s'avisent pas de troubler le monde.

Qui sont ceux qui ont porté le flambeau de la discorde dans leur patrie ? Est-ce *Pomponace*, *Montagne*, *le Vayer*, *Descartes*, *Gassendi*, *Bayle*,
Spinoza,

Spinoza, *Hobbes*, le Lord *Shaftsbury*, le comte de *Boulainvilliers*, le consul *Maillet*, *Toland*, *Collins*, *Fludd*, *Wolston*, *Becker*, l'auteur déguisé sous le nom de *Jacques Macé*, celui de l'espion Turc, celui des lettres Persanes, des lettres Juives, des pensées philosophiques, &c. Non : ce sont, pour la plupart, des théologiens, qui ayant eu d'abord l'ambition d'être chefs de secte, ont bientôt eu celle d'être chefs de parti. Que dis-je ? Tous les livres de philosophie moderne mis ensemble, ne feront jamais dans le monde autant de bruit seulement, qu'en a fait autrefois la dispute des cordeliers sur la forme de leurs manches & de leurs capuchons.



CHAPITRE VINGT-NEUVIEME.

S U R

D E S C A R T E S

E T

N E W T O N.

UN Français qui arrive à Londres , trouve les choses bien changées en philosophie comme dans tout le reste. Il a laissé le monde plein, il le trouve vuide. A Paris on voit l'univers composé de tourbillons de matière subtile ; à Londres on ne voit rien de cela. Chez vous c'est la pression de la lune qui cause le flux de la mer : chez les Anglais c'est la mer qui gravite vers la lune ; de façon que quand vous croyez que la lune devrait nous donner marée haute, ces messieurs croient qu'on doit avoir marée basse ; ce qui malheureusement ne peut se vérifier ; car il aurait falu , pour s'en éclaircir, examiner la lune & les marées au premier instant de la création. Vous remarquerez encore que le soleil, qui en France n'entre pour rien dans cette affaire, y contribue ici environ pour son quart. Chez vos Cartésiens tout se fait par une impulsion qu'on ne

com-

comprend guères ; chez Mr. *Newton*, c'est par une attraction dont on ne connaît pas mieux la cause. A Paris, vous vous figurez la terre faite comme un melon ; à Londres elle est aplatie des deux côtés. La lumière pour un Cartésien existe dans l'air ; pour un Newtonien, elle vient du soleil en six minutes & demie. Votre chymie fait toutes ses opérations avec des acides, des alkalis, & de la matière subtile ; l'attraction domine jusques dans la chymie Anglaise.

L'essence même des choses a totalement changé. Vous ne vous accordez ni sur la définition de l'ame, ni sur celle de la matière. *Descartes* assure que l'ame est la même chose que la pensée, & Mr. *Locke* lui prouve assez bien le contraire. *Descartes* assure encore que l'étendue seule fait la matière ; *Newton* y ajoute la solidité. Voilà de furieuses contrariétés !

Non nostrum inter vos tantas componere lites.

Ce fameux *Newton*, ce destructeur du système Cartésien, mourut au mois de Mars de l'an 1727. Il a vécu honoré de ses compatriotes, & a été enterré comme un roi qui aurait fait du bien à ses sujets. On a lu avec avidité, & l'on a traduit en Anglais l'éloge de Mr. *Newton*, que Mr. de *Fontenelle* a prononcé dans l'académie des sciences. On attendait en Angleterre son jugement, comme une déclaration solennelle de la supériorité de la philosophie Anglaise. Mais quand on a vû que non-seulement il s'était trompé en rendant compte de cette phi-

loso-

lophilosophie , mais qu'il comparait *Descartes* à *Newton* , toute la société royale de Londres s'est soulevée ; loin d'acquiescer au jugement , on a fort critiqué le discours. Plusieurs même (& ceux-là ne sont pas les plus philosophes) ont été choqués de cette comparaison , seulement parce que *Descartes* était Français.

Il faut avouer que ces deux grands-hommes ont été bien différens l'un de l'autre dans leur conduite , dans leur fortune , & dans leur philosophie. *Descartes* était né avec une imagination brillante & forte , qui en fit un homme singulier dans sa vie privée , comme dans sa manière de raisonner. Cette imagination ne put se cacher même dans ses ouvrages philosophiques , où l'on voit à tous momens des comparaisons ingénieuses & brillantes. La nature en avait presque fait un poète ; & en effet , il composa pour la reine de Suède un divertissement en vers , que pour l'honneur de sa mémoire on n'a pas fait imprimer. Il essaya quelque tems du métier de la guerre ; & depuis étant devenu tout-à-fait philosophe , il ne crut pas indigne de lui de faire l'amour. Il eut de sa maîtresse une fille nommée *Francine* , qui mourut jeune , & dont il regretta beaucoup la perte. Ainsi il éprouva tout ce qui appartient à l'humanité.

Il crut longtems qu'il était nécessaire de fuir les hommes , & surtout sa patrie , pour philosopher en liberté. Il avait raison ; les hommes de son tems n'en savaient pas assez pour l'éclairer , & n'étaient guères capables que de lui nuire. Il
quitta

quitta la France , parce qu'il cherchait la vérité, qui était persécutée alors par la misérable philosophie de l'école ; mais il ne trouva pas plus de raison dans les universités de la Hollande où il se retira. Car dans le tems qu'on condamnait en France les seules propositions de sa philosophie qui fussent vraies , il fut aussi persécuté par les prétendus philosophes de Hollande , qui ne l'entendaient pas mieux , & qui voyant de plus près sa gloire , haïssaient davantage sa personne. Il fut obligé de sortir d'Utrecht : il esquiva l'accusation d'athéisme , dernière ressource des calomniateurs ; & lui , qui avait employé toute la sagacité de son esprit à chercher de nouvelles preuves de l'existence d'un DIEU , fut accusé de n'en point reconnaître. Tant de persécutions supposaient un très-grand mérite & une réputation éclatante ; aussi avait-il l'un & l'autre. La raison perça même un peu dans le monde à travers les ténèbres de l'école & les préjugés de la superstition populaire. Son nom fit enfin tant de bruit , qu'on voulut l'attirer en France par des récompenses. On lui proposa une pension de mille écus. Il vint sur cette espérance , paya les fraix de la patente qui se vendait alors , n'eut point la pension , & s'en retourna philosopher dans sa solitude de Nord-Hollande , dans le tems que le grand *Galilée* , à l'âge de quatre-vingt ans , gémissait dans les prisons de l'inquisition , pour avoir démontré le mouvement de la terre. Enfin il mourut à *Stocckholm* d'une mort prématurée , & causée par un mauvais régime , au milieu de quelque savans
ses

ses ennemis, & entre les mains d'un médecin qui le haïssait.

La carrière du chevalier *Newton* a été toute différente : il a vécu près de quatre-vingt-cinq ans, toujours tranquille, heureux & honoré dans sa patrie. Son grand bonheur a été non-seulement d'être né dans un pays libre, mais dans un tems où les impertinences scholastiques étant bannies, la raison seule était cultivée; & le monde ne pouvait être que son écolier & non son ennemi.

Une opposition singulière dans laquelle il se trouve avec *Descartes*, c'est que dans le cours d'une si longue vie, il n'a eu ni passion ni faiblesse. Il n'a jamais approché d'aucune femme : c'est ce qui m'a été confirmé par le médecin & le chirurgien entre les bras de qui il est mort : on peut admirer en cela *Newton*; mais il ne faut pas blâmer *Descartes*.

L'opinion publique en Angleterre sur ces deux philosophes, est que le premier était un rêveur, & que l'autre était un sage. Très-peu de personnes à Londres lisent *Descartes*, dont effectivement les ouvrages sont devenus inutiles; très-peu lisent aussi *Newton*, parce qu'il faut être fort savant pour le comprendre. Cependant tout le monde parle d'eux; on n'accorde rien au Français, & on donne tout à l'Anglais. Quelques gens croient que si l'on ne s'en tient plus à l'horreur du vuide, si l'on fait que l'air est pesant, si l'on se fert de lunettes d'approche, on en a l'obligation à *Newton*; il est ici l'*Hercule* de la fable, à qui les ignorans at-

SUR DESCARTES ET NEWTON. 177

tribuaient tous les faits des autres héros.

Dans une critique qu'on a faite à Londres du discours de Mr. de Fontenelle, on a osé avancer que *Descartes* n'était pas un grand Géomètre. Ceux qui parlent ainsi, peuvent se reprocher de battre leur nourrice. *Descartes* a fait un aussi grand chemin, du point où il a trouvé la géométrie jusqu'au point où il l'a poussée, que *Newton* en ait fait après lui. Il est le premier qui ait enseigné la manière de donner les équations algébriques des courbes. Sa géométrie, graces à lui, devenue commune, était de son tems si profonde, qu'aucun professeur n'osa entreprendre de l'expliquer, & qu'il n'y avait guère en Hollande que *Schouten*, & en France que *Fermat*, qui l'entendissent. Il porta cet esprit de géométrie & d'invention dans la dioptrique, qui devint entre ses mains un art tout nouveau; & s'il s'y trompa beaucoup, c'est qu'un homme qui découvre de nouvelles terres, ne peut tout-d'un-coup en connaître toutes les propriétés. Ceux qui le suivent lui ont au moins l'obligation de la découverte. Je ne nierai pas que tous les autres ouvrages de Mr. *Descartes* ne fourmillent d'erreurs.

La géométrie était un guide que lui-même avait en quelque façon formé, & qui l'aurait conduit sûrement dans sa physique; cependant il abandonna à la fin ce guide, & se livra à l'esprit de système. Alors sa philosophie ne fut plus qu'un roman ingénieux, & tout au plus vraisemblable pour les philosophes ignorans du même tems. Il se trompa sur la nature de l'a-

me, sur les loix du mouvement, sur la nature de la lumière. Il admit des idées innées; il inventa de nouveaux élémens; il créa un monde; il fit l'homme à sa mode; & on dit avec raison que l'homme de *Descartes* n'est en effet que celui de *Descartes*, fort éloigné de l'homme véritable. Il poussa ses erreurs métaphysiques, jusqu'à prétendre que deux & deux font quatre, parce que DIEU l'a voulu ainsi; mais ce n'est point trop dire qu'il était estimable, même dans ses égaremens. Il se trompa; mais ce fut au moins avec méthode, & de conséquence en conséquence. S'il inventa de nouvelles chimères en physique, au moins il en détruisit d'anciennes; il apprit aux hommes de son tems à raisonner & à se servir contre lui-même de ses armes. S'il n'a pas payé en bonne monnoie, c'est beaucoup d'avoir décrié la fausse.

Descartes donna un œil aux aveugles: ils virent les fautes de l'antiquité, & les siennes; la route qu'il ouvrit est depuis lui devenue immense. Le petit livre de *Rohault* a fait pendant quelque tems une physique complete; aujourd'hui tous les recueils des académies de l'Europe ne sont pas même un commencement de système. En approfondissant cet abîme, il s'est trouvé infini.



CHAPITRE TRENTIEME.

DE NEWTON.

Newton fut d'abord destiné à l'Eglise. Il com-
mença par être théologien, & il lui en
resta des marques toute sa vie. Il prit sérieuse-
ment le parti d'*Arius* contre *Athanase*. Il alla
même un peu plus loin qu'*Arius*, ainsi que tous
les Sociniens. Il y a aujourd'hui en Europe
beaucoup de savans de cette opinion; je ne di-
rai pas de cette communion, car ils ne font
point de corps. Ils sont même partagés, & plu-
sieurs d'entr'eux réduisent leur système au pur
déisme, accommodé avec la morale du CHRIST.
Newton n'était pas de ces derniers. Il ne diffé-
rait de l'Eglise Anglicane que sur le point de la
consubstantiabilité, & il croyait tout le reste.

Une preuve de sa bonne foi, c'est qu'il a
commenté l'Apocalypse. Il y trouve clairement
que le pape est l'antechrist, & il explique d'ail-
leurs ce livre comme tous ceux qui s'en sont
mêlés. Apparemment qu'il a voulu par ce com-
mentaire consoler la race humaine de la supé-
riorité qu'il avait sur elle.

Bien des gens en lisant le peu de métaphysi-
que que *Newton* a mis à la fin de ses *Principes*
Mathématiques, y ont trouvé quelque chose
d'aussi obscur que l'Apocalypse. Les métaphysi-
ciens & les théologiens ressemblent assez à cer-

te espèce de gladiateurs qu'on faisoit combattre les yeux couverts d'un bandeau. Mais quand *Newton* travailla les yeux ouverts à ses mathématiques, sa vue porta aux bornes du monde.

Il a inventé le calcul qu'on appelle de l'infini ; il a découvert & démontré un principe nouveau qui fait mouvoir toute la nature. On ne connoissoit point la lumière avant lui. On n'en avoit que des idées confuses & fausses. Il a dit, Que la lumière soit connue, & elle l'a été.

Les télescopes de réflexion ont été inventés par lui. Le premier a été fait de ses mains ; & il a fait voir pourquoi on ne peut pas augmenter la force & la portée des télescopes ordinaires. Ce fut à l'occasion de son nouveau télescope qu'un jésuite Allemand prit *Newton* pour un ouvrier, pour un faiseur de lunettes. *Artifex quidam nomine Newton*, dit-il dans un petit livre. La postérité l'a bien vengé depuis. On lui faisoit en France plus d'injustice ; on le prenoit pour un faiseur d'expériences qui s'étoit trompé ; & parce que *Mariotte* se servoit de mauvais prismes, on rejetta les découvertes de *Newton*.

Il fut admiré de ses compatriotes dès qu'il eut écrit & opéré. Il n'a été bien connu en France qu'au bout de quarante années. Mais en récompense nous avons la matière cannellée & la matière rameuse de *Descartes* ; & les petits tourbillons molasses du révérend père *Mallebranche* ; & le système de Mr. *Privat de Molière*, qui ne vaut pas pourtant *Poquelin de Molière*.

De tous ceux qui ont un peu vécu avec mon-
sieur le cardinal de *Polignac*, il n'y a personne
qui ne lui ait entendu dire, que *Newton* était
péripatéticien, & que ses rayons colorifiques, &
surtout son attraction, sentaient beaucoup l'a-
théisme. Le cardinal de *Polignac* joignait à tous
les avantages qu'il avait reçus de la nature une
très grande éloquence; il faisait des vers Latins
avec une facilité heureuse & étonnante; mais il
ne savait que la philosophie de *Descartes*, & il
avait retenu par cœur ses raisonnemens comme
on retient des dates. Il n'était point devenu géo-
mètre, & il n'était pas né philosophe. Il pouvait
juger les *Catilinaires* & l'*Enéide*, mais non pas
Newton & *Locke*.

Quand on considère que *Newton*, *Locke*, *Clar-
ke*, *Leibnitz* auraient été persécutés en France, em-
prisonnés à Rome, brûlés à Lisbonne, que faut-il
penser de la raison humaine? Elle est née dans ce
siècle en Angleterre. Il y avait eu du tems de la
reine *Marie* une persécution assez forte sur la fa-
çon de prononcer le Grec, & les persécuteurs se
trompaient. Ceux qui mirent *Galilée* en péniten-
ce se trompaient encor plus. Tout inquisiteur de-
vrait rougir jusqu'au fond de l'ame en voyant seu-
lement une sphère de *Copernic*. Cependant si
Newton était né en Portugal, & qu'un dominicain
eût vû une hérésie dans la raison inverse du quarré
des distances, on aurait revêtu le chevalier *Isaac
Newton* d'un *Sanbenito* dans un *Auto da Fé*.

On a souvent demandé pourquoi ceux que leur
ministère engage à être savans & indulgens, ont
été si souvent ignorans & impitoyables. Ils ont

été ignorans parce qu'ils avaient longtems étudié, & ils ont été cruels parce qu'ils sentaient que leurs mauvaises études étaient l'objet du mépris des sages. Certainement les inquisiteurs, qui eurent l'effronterie de condamner le système de *Copernic*, non-seulement comme hérétique, mais comme absurde, n'avaient rien à craindre de ce système. La terre a beau être emportée autour du soleil ainsi que les autres planètes, ils ne perdaient rien de leurs revenus ni de leurs honneurs. Le dogme même est toujours en sûreté, quand il n'est combattu que par des philosophes; toutes les académies de l'univers ne changeront rien à la croyance du peuple. Quel est donc le principe de cette rage, qui a tant de fois animé les *Anitus* contre les *Socrates*? C'est que les *Anitus* disent dans le fond de leur cœur, Les *Socrates* nous méprisent.

J'avais cru dans ma jeunesse que *Newton* avait fait sa fortune par son extrême mérite. Je m'étais imaginé que la cour & la ville de Londres l'avaient nommé par acclamation grand maître des monnoies du royaume. Point du tout. *Isaac Newton* avait une nièce assez aimable nommée *Madame Conduit*. Elle plut beaucoup au grand trésorier *Hallifax*. Le calcul infinitesimal & la gravitation ne lui auraient servi de rien sans une jolie nièce.



CHAPITRE TRENTE-UNIÈME.
DE LA
CHRONOLOGIE
REFORMÉE PAR NEWTON,
*Qui fait le monde moins vieux de cinq
cent ans. **

IL me reste à vous parler d'un autre ouvrage plus à la portée du genre humain, mais qui se sent toujours de cet esprit créateur, que Mr. *Newton* portait dans toutes ses recherches. C'est une chronologie toute nouvelle; car dans tout ce qu'il entreprenait, il fallait qu'il changeât les idées reçues par les autres hommes. Accoutumé à débrouiller des cahos, il a voulu porter au moins quelque lumière dans celui des fables anciennes confondues avec l'histoire, & fixe une chronologie incertaine. Il est vrai, qu'il n'y a point de famille, de ville, de nation, qui ne cherche à reculer son origine. De plus, les premiers historiens sont les plus négligens à marquer les dates. Les livres étaient moins communs mille fois qu'aujourd'hui; par conséquent étant moins exposés à la critique, on trompait le monde plus impunément; & puisqu'on a évidemment supposé des faits, il est assez probable

qu'on a aussi supposé des dates. En général il parut à Mr. *Newton*, que le monde était de cinq cent ans plus jeune que les chronologistes ne le disent. Il fonde son idée sur le cours ordinaire de la nature, & sur les observations astronomiques.

On entend ici par le cours de la nature, le tems de chaque génération des hommes. Les Egyptiens s'étaient servis les premiers de cette manière incertaine de compter, quand ils voulurent écrire les commencemens de leur histoire. Ils comptraient trois cent quarante-une générations depuis *Menès* jusqu'à *Sethon*; & n'ayant pas des dates fixes, ils évaluèrent trois générations à cent ans. Ainsi ils comptèrent du règne de *Menès* au règne de *Sethon*, onze mille trois cent quarante années. Les Grecs, avant de compter par Olympiades, suivirent la méthode des Egyptiens, & étendirent un peu la durée des générations, en poussant chaque génération jusqu'à quarante années. Or en cela les Egyptiens & les Grecs se trompèrent dans leur calcul. Il est bien vrai que, selon le cours ordinaire de la nature, trois générations font environ cent à six-vingt ans; mais il s'en faut bien que trois règnes tiennent ce nombre d'années. Il est très-évident, qu'en général les hommes vivent plus longtems que les rois ne règnent. Ainsi un homme, qui voudra écrire l'histoire sans avoir des dates précises, & qui saura qu'il y a neuf rois chez une nation, aura grand tort s'il compte trois cent ans pour ces neuf rois. Chaque génération est d'environ trente ans, chaque
règne

règne est d'environ vingt, l'un portant l'autre. Prenez les trente rois d'Angleterre depuis *Guillaume le conquérant* jusqu'à *George I.* ils ont régné six cent quarante-huit ans; ce qui réparti sur les trente rois, donne à chacun vingt-un ans & demi de règne. Soixante-trois rois de France ont régné, l'un portant l'autre, chacun à-peu-près vingt ans. Voilà le cours ordinaire de la nature. Donc les anciens se sont trompés, quand ils ont égalé en général la durée des règnes à la durée des générations; donc ils ont trop compté, donc il est à propos de retrancher un peu de leur calcul.

Les observations astronomiques semblent prêter encor un plus grand secours à notre philosophe. Il paraît plus fort en combattant sur son terrain. Vous savez que la terre, outre son mouvement annuel, qui l'emporte autour du soleil d'occident en orient dans l'espace d'une année, a encor une révolution singulière tout-à-fait inconnue jusqu'à ces derniers tems. Ses poles ont un mouvement très-lent de rétrogradation d'orient en occident, qui fait que chaque jour leur position ne répond pas précisément au même point du ciel. Cette différence, insensible en une année, devient assez forte avec le tems; & au bout de soixante & douze ans on trouve que la différence est d'un degré, c'est-à-dire, de la trois cent soixantième partie de tout le ciel. Ainsi après soixante & douze années le colure de l'équinoxe du printems, qui passait par un fixe, répond à un autre fixe.

De-

De-là vient que le soleil , au lieu d'être dans la partie du ciel où était le bélier du tems d'*Hipparque*, se trouve répondre à cette partie du ciel où est le taureau ; & que les gemeaux sont à la place où le taureau était alors. Tous les signes ont changé de place ; cependant nous retenons toujours la manière de parler des anciens. Nous disons , que le soleil est dans le bélier au printems , par la même condescendance , que nous disons , que le soleil tourne.

Hipparque fut le premier chez les Grecs , qui s'aperçut de quelque changement dans les constellations par rapport aux équinoxes , ou plutôt , qui l'apprit des Egyptiens. Les philosophes attribuèrent ce mouvement aux étoiles ; car alors on était bien loin d'imaginer une telle révolution dans la terre. On la croyait en tous sens immobile. Ils créèrent donc un ciel où ils attachèrent toutes les étoiles , & donnèrent à ce ciel un mouvement particulier , qui le faisait avancer vers l'orient , pendant que toutes les étoiles semblaient faire leur route journalière d'orient en occident. A cette erreur ils en ajoutèrent une seconde bien plus essentielle. Ils crurent , que le ciel prétendu des étoiles fixes avançait d'un degré vers l'orient en cent années. Ainsi ils se trompèrent dans leur cacul astronomique , aussi bien que dans leur système physique. Par exemple , un astronome aurait dit alors ; L'équinoxe du printems a été du tems d'un tel observateur dans un tel signe , à une telle étoile ;
il

il a fait deux degrés de chemin depuis cet observateur jusqu'à nous : or deux degrés valent deux cent ans ; donc cet observateur vivait deux cent ans avant moi. Il est certain, qu'un astronome, qui aurait raisonné ainsi, se ferait trompé environ de cinquante ans. Voilà pourquoi les anciens, doublement trompés, composèrent leur grande année du monde, c'est-à-dire, de la révolution de tout le ciel, d'environ trente-six mille ans. Mais les modernes savent, que cette révolution imaginaire du ciel des étoiles, n'est autre chose que la révolution des poles de la terre, qui se fait en vingt-cinq mille neuf cent ans. Il est bon de remarquer ici en passant, que Mr. *Newton*, en déterminant la figure de la terre, a très-heureusement expliqué la raison de cette révolution.

Tout ceci posé, il reste pour fixer la chronologie, de voir par quelle étoile le colure des équinoxes coupe aujourd'hui l'écliptique au printems, & de savoir s'il ne se trouve point quelque ancien, qui nous ait dit en quel point l'écliptique était coupée de son tems par le même colure des équinoxes. *Clément Alexandrin* rapporte, que *Chiron*, qui était de l'expédition des Argonautes, observa les constellations au tems de cette fameuse expédition, & fixa l'équinoxe du printems au milieu du bélier, l'équinoxe d'automne au milieu de la balance, le solstice de notre été au milieu du cancre, & le solstice d'hyver au milieu du capricorne.

Long-

Longtems après l'expédition des Argonautes, & un an avant la guerre du Péloponnèse, *Meton* observa, que le point du solstice d'été passait par le fixième degré du cancre.

Or chaque signe du zodiaque est de trente degrés. Du tems de *Chiron*, le solstice était à la moitié du signe, c'est-à-dire, au quinzième degré; un an avant la guerre du Péloponnèse, il était au huitième; donc il avait retrogradé de sept degrés (un degré vaut soixante & douze ans); donc du commencement de la guerre du Péloponnèse, à l'entreprise des Argonautes, il n'y a que sept fois soixante & douze ans, qui font cinq cent quatre ans, & non pas sept cent années, comme le disaient les Grecs. Ainsi en comparant l'état du ciel d'aujourd'hui à l'état où il était alors, nous voyons, que l'expédition des Argonautes doit être placée neuf cent neuf ans avant JESUS-CHRIST, & non pas environ quatorze cent ans; & que par conséquent le monde est moins vieux d'environ cinq cent ans qu'on ne pensait. Par-là toutes les époques sont rapprochées, & tout est fait plus tard qu'on ne le dit. Ce système paraît vrai, je ne fais s'il fera fortune, & si l'on voudra se résoudre sur ces idées à réformer la chronologie du monde. Peut-être les savans trouveraient-ils, que c'en serait trop, d'accorder à un même homme l'honneur d'avoir perfectionné à la fois la physique, la géométrie & l'histoire; ce serait une espèce de monarchie universelle, dont l'amour-propre s'accom-

mode

mode mal-aisément. Aussi dans le tems que les partisans des tourbillons & de la matière cannelée attaquaient la gravitation démontrée, le révérend père *Souciet* & Mr. *Frêret* écrivaient contre la chronologie de *Newton* avant qu'elle fût imprimée.

NB. On a retranché les on les trouve dans le tome de la philosophie, qui l'attraction & la lumière; est leur place véritable.



CHAPITRE TRENTE - DEUXIEME.

D E L A

TRAGEDIE ANGLAISE.

Les Anglais avaient déjà un théâtre, aussi bien que les Espagnols, quand les Français n'avaient encor que des tréteaux. *Shakespear*, que les Anglais prennent pour un *Sophocle*, florissait à-peu-près dans le tems de *Lopez de Vega* ; il créa le théâtre ; il avait un génie plein de force & de fécondité, de naturel & de sublime, sans la moindre étincelle de bon goût, & sans la moindre connaissance des règles. Je vais vous dire une chose hasardée, mais vraie, c'est que le mérite de cet auteur a perdu le théâtre Anglais ; il y a de si belles scènes, des morceaux si grands & si terribles répandus dans ses farces monstrueuses qu'on appelle tragédies, que ces pièces ont toujours été jouées avec un grand succès. Le tems, qui seul fait la réputation des hommes, rend à la fin leurs défauts respectables. La plupart des idées bizarres & gigantesques de cet auteur ont acquis, au bout de cent-cinquante ans, le droit de passer pour sublimes. Les auteurs modernes l'ont presque tous copié. Mais ce qui réussissait dans *Shakespear*, est sifflé chez eux ; & vous croyez bien, que la vénération, qu'on a pour cet auteur, augmente à mesure

sûre que l'on méprise les modernes. On ne fait pas réflexion, qu'il ne faudrait par l'imiter; & le mauvais succès des copistes fait seulement qu'on le croit inimitable.

Vous savez que dans la tragédie du *More de Venise*, pièce très-touchante, un mari étrangle sa femme sur le théâtre, & que quand la pauvre femme est étranglée, elle s'écrie, qu'elle meurt très-injustement. Vous n'ignorez pas, que dans *Hamlet*, des fossoyeurs creusent une fosse en buvant, en chantant des vaudevilles, & en faisant sur les têtes des morts qu'ils rencontrent, des plaisanteries convenables à gens de leur métier; mais ce qui vous surprendra, c'est qu'on a imité ces sottises.

Sous le règne de *Charles II.* qui était celui de la politesse, & l'âge des beaux arts, *Orway* dans sa *Venise sauvée*, introduit le sénateur *Antonio*, & sa courtisane *Naki*, au milieu des horreurs de la conspiration du marquis de *Bedmar*. Le vieux sénateur *Antonio* fait auprès de sa courtisane toutes les singeries d'un vieux débauché impuissant & hors du bon sens. Il contrefait le taureau & le chien; il mord les jambes de sa maîtresse qui lui donne des coups de pied & des coups de fouet. On a retranché de la pièce d'*Orway* ces bouffonneries faites pour la plus vile canaille; mais on a laissé dans le *Jules-César* de *Shakespeare* les plaisanteries des cordonniers & des savetiers Romains, introduits sur la scène avec *Cassius* & *Brutus*. Vous vous plaindrez sans doute, que ceux qui jusqu'à présent vous ont parlé du théâtre Anglais, & surtout de ce fa-
meux

meux *Shakespear*, ne vous ayent encor fait voir que ses erreurs, & que personne n'ait traduit aucun de ces endroits frappans, qui demandent grace pour toutes ses fautes. Je vous répondrai, qu'il est bien aisé de rapporter en prose les sottises d'un poëte, mais très-difficile de traduire ses beaux vers. Tous ceux qui s'érigent en critiques des écrivains célèbres, compilent des volumes. J'aimerais mieux deux pages, qui nous fissent connaître quelques beautés; car je maintiendrai toujours, avec tous les gens de bon goût, qu'il y a plus à profiter dans douze vers d'*Homère* & de *Virgile*, que dans toutes les critiques qu'on a faites de ces deux grands hommes.

J'ai hasardé de traduire quelques morceaux des meilleurs poëtes Anglais; en voici un de *Shakespear*. Faites grace à la copie en faveur de l'original; & souvenez-vous toujours, quand vous voyez une traduction, que vous ne voyez qu'une faible estampe d'un beau tableau. J'ai choisi le monologue de la tragédie de *Hamlet*, qui est scû de tout le monde, & qui commence par ces vers :

To be, or not to be ! that is the Question ! &c.

C'est *Hamlet*, prince de Dannemarck, qui parle.

Demeure, il faut choisir, & passer à l'instant

De la vie à la mort, ou de l'être au néant.

Dieux justes, s'il en est, éclairez mon courage.

Faut-il vieillir courbé sous la main qui m'outrage;

Supporte

Supporter, ou finir mon malheur & mon sort ?
 Qui suis-je ? qui m'arrête ? & qu'est-ce que la mort ?
 C'est la fin de nos maux, c'est mon unique asyle ;
 Après de longs transports, c'est un sommeil tranquille.
 On s'endort, & tout meurt ; mais un affreux réveil
 Doit succéder peut-être aux douceurs du sommeil,
 On nous menace ; on dit, que cette courte vie
 De tourmens éternels est aussi-tôt suivie.
 O mort ! moment fatal ! affreuse éternité !
 Tout cœur à ton seul nom se glace épouvanté ;
 Eh ! qui pourrait sans toi supporter cette vie ?
 De nos prêtres menteurs bénir l'hypocrisie ?
 D'une indigne maîtresse encenser les erreurs ?
 Ramper sous un ministre, adorer ses hauteurs ?
 Et montrer les langueurs de son ame abattue,
 A des amis ingrats, qui détournent la vue ?
 La mort serait trop douce en ces extrémités.
 Mais le scrupule parle, & nous crie, arrêtez :
 Il défend à nos mains cet heureux homicide,
 Et d'un héros guerrier, fait un chrétien timide ; &c.

Ne croyez pas que j'aye rendu ici l'Anglais
 mot pour mot ; malheur aux faiseurs de traduc-
 tions littérales, qui traduisant chaque parole
 énervent le sens ! C'est bien là qu'on peut dire,
 que la lettre tue, & que l'esprit vivifie.

Voici encor un passage d'un fameux tragi-
 que Anglais ; c'est *Dryden*, poète du tems de
Charles II., auteur plus fécond que judicieux,
 qui aurait une réputation sans mélange, s'il n'a-
 yait fait que la dixième partie de ses ouvrages.

Mélanges &c.

N

Ce

Ce morceau commence ainsi ;

*When I consider Life tis all a Cheat ,
Yet fool'd by Hope Men savour the Deceit , &c.*

De desseins en regrets, & d'erreurs en désirs,
Les mortels insensés promènent leur folie,
Dans des malheurs présents, dans l'espoir des plaisirs.
Nous ne vivons jamais, nous attendons la vie.
Demain, demain, dit-on, va combler tous nos vœux.
Demain vient, & nous laisse encor plus malheureux.
Quelle est l'erreur, hélas ! du soin qui nous dévore ?
Nul de nous ne voudrait recommencer son cours.
De nos premiers momens nous maudissons l'aurore,
Et de la nuit qui vient, nous attendons encore
Ce qu'ont en vain promis les plus beaux de nos jours, &c.

C'est dans ces morceaux détachés, que les tragiques Anglais ont jusqu'ici excellé. Leurs pièces, presque toutes barbares, dépourvues de bienséance, d'ordre & de vraisemblance, ont des lieux étonnantes au milieu de cette nuit. Le style est trop ampoulé, trop hors de la nature, trop copié des écrivains hébreux, si remplis de l'enflure Asiatique ; mais aussi les échasses du style figuré, sur lesquelles la langue Anglaise est guindée, élèvent l'esprit bien haut, quoique par une marche irrégulière.

Il semble quelquefois que la nature ne soit pas faite en Angleterre comme ailleurs. Ce même *Dryden*, dans sa farce de *Don Sébastien* roi de Portugal, qu'il appelle tragédie, fait parler ainsi un officier à ce monarque :

LE

LE ROI SEBASTIEN.

Ne me connais-tu pas , traître , insolent !

ALONZE.

Qui ? moi ?

Je te connais fort bien , mais non pas pour mon roi.

Tu n'es plus dans Lisbonne , où ta cour méprisable

Nourrissait de ton cœur l'orgueil insupportable.

Un tas d'illustres fôts & de fripons titrés ,

Et de gueux du bel air & d'esclaves dorés ,

Chatouillait ton oreille & fascinait ta vie ;

On t'entourait en cercle ainsi qu'une statue.

Quand tu disais un mot , chacun le cou tendu

S'empressait d'applaudir sans t'avoir entendu ;

Et ce troupeau servile admirait en silence

Ta royale sottise & ta noble arrogance :

Mais te voilà réduit à ta juste valeur...

Ce discours est un peu Anglais ; la pièce d'ailleurs est bouffonne. Comment concilier , disent nos critiques , tant de ridicule & de raison , tant de bassesse & de sublime ? Rien n'est plus aisé à concevoir ; il faut songer que ce sont des hommes qui ont écrit. La scène Espagnole a tous les défauts de l'Anglaise , & n'en a peut-être pas les beautés. Et de bonne foi qu'étaient donc les Grecs ? qu'était donc *Euripide* , qui dans la même pièce fait un tableau si touchant , si noble d'*Alceste* s'immolant à son époux , & met dans la bouche d'*Admete* & de son père des puérili-

tés si grossières, que les commentateurs mêmes en font embarrassés? Ne faut-il pas être bien intrépide pour ne pas trouver le sommeil d'*Homère* quelquefois un peu long, & les rêves de ce sommeil assez insipides? Il faut bien des siècles pour que le bon goût s'épure. *Virgile* chez les Romains, *Racine* chez les Français, furent les premiers dont le goût fut toujours pur dans les grands ouvrages.

Monsieur *Addison* est le premier Anglais, qui ait fait une tragédie raisonnable. Je le plaindrais, s'il n'y avait mis que de la raison. Sa tragédie de *Caton* est écrite d'un bout à l'autre avec cette élégance mâle & énergique dont *Corneille* le premier donna chez nous de si beaux exemples dans son stile inégal. Il me semble que cette pièce est faite pour un auditoire un peu philosophe & très républicain. Je doute que nos jeunes dames & nos petits-maîtres eussent aimé *Caton* en robe de chambre, lisant les dialogues de *Platon* & faisant ses réflexions sur l'immortalité de l'ame. Mais ceux qui s'élèvent au-dessus des usages, des préjugés, des faiblesses de leur nation, ceux qui sont de tous les tems & de tous les pays, ceux qui préfèrent la grandeur philosophique à des déclarations d'amour, seront bien aises de trouver ici une copie quoiqu'imparfaite de ce morceau sublime. Il semble qu'*Addison*, dans ce beau monologue de *Caton*, ait voulu lutter contre *Shakespeare*. Je traduirai l'un comme l'autre, c'est-à-dire avec cette liberté sans laquelle on s'écarterait trop de son original à force de vouloir

loir ressembler. Le fonds est très fidèle ; j'y ajoute peu de détails. Il m'a falu encherir sur lui, ne pouvant l'égalér.

Oui , Platon , tu dis vrai , notre ame est immortelle.
 C'est un DIEU qui lui parle , un DIEU qui vit en elle.
 Eh ! d'où viendrait sans lui ce grand pressentiment ,
 Ce dégoût des faux biens , cette horreur du néant ?
 Vers des siècles sans fin je sens que tu m'entraînes.
 Du monde & de mes sens je vais briser les chaînes ,
 Et m'ouvrir loin d'un corps dans la fange arrêté ,
 Les portes de la vie & de l'éternité.
 L'éternité ! quel mot consolant & terrible !
 O lumière ! ô nuage ! ô profondeur horrible !
 Que suis-je ? où suis-je ? où vais-je ? & d'où suis-je tiré ?
 Dans quels climats nouveaux , dans quel monde ignoré ,
 Le moment du trépas va-t-il plonger mon être ?
 Où sera cet esprit qui ne peut se connaître ?
 Que me préparez-vous , abîmes ténébreux ?
 Allons , s'il est un DIEU , Caton doit être heureux.
 Il en est un sans doute , & je suis son ouvrage.
 Lui-même au cœur du juste il empreint son image.
 Il doit venger sa cause & punir les pervers.
 Mais comment ? dans quel tems ? & dans quel univers ?
 Ici la vertu pleure , & l'audace l'opprime ;
 L'innocence à genoux y tend la gorge au crime ;
 La fortune y domine , & tout y suit son char.
 Ce globe infortuné fut formé pour César.
 Hâtons-nous de sortir d'une prison funeste.
 Je te verrai sans ombre , ô vérité céleste !
 Tu te caches de nous dans nos jours de sommeil :
 Cette vie est un songe , & la mort un réveil

Dans cette tragédie d'un patriote & d'un philosophe, le rôle de *Caton* me paraît surtout un des plus beaux personnages qui soient sur aucun théâtre. Le *Caton* d'*Addisson* est, je crois, fort au-dessus de la *Cornelie* de *Pierre Corneille*; car il est continuellement grand sans enflure; & le rôle de *Cornelie*, qui d'ailleurs n'est pas un personnage nécessaire, sent trop la déclamation en quelques endroits. Elle veut toujours être héroïne, & *Caton* ne s'aperçoit jamais qu'il est un héros.

Il est bien triste que quelque chose de si beau ne soit pas une belle tragédie; des scènes décousues qui laissent souvent le théâtre vuide, des *à parte* trop longs & sans art, des amours froids & insipides, une conspiration inutile à la pièce, un certain *Sempronius* déguisé & tué sur le théâtre; tout cela fait de la fameuse tragédie de *Caton*, une pièce que nos comédiens n'oseraient jamais jouer, quand même nous penserions à la Romaine ou à l'Anglaise. La barbarie & l'irrégularité du théâtre de Londres ont percé jusques dans la sagesse d'*Addisson*. Il me semble que je vois le Czar *Pierre*, qui en réformant les Russes tenait encor quelque chose de son éducation & des mœurs de son pays.

La coutume d'introduire de l'amour, à tort & à travers, dans les ouvrages dramatiques, passa de Paris à Londres vers l'an 1660. avec nos rubans & nos perruques. Les femmes, qui y parent les spectacles, comme ici, ne veulent plus souffrir qu'on leur parle d'autres choses que d'amour. Le sage *Addisson* eut la molle com-

complaisance de plier la sévérité de son caractère aux mœurs de son tems, & gâta un chef-d'œuvre pour avoir voulu plaire.

Depuis lui les pièces sont devenues plus régulières, le peuple plus difficile, les auteurs plus corrects & moins hardis. J'ai vû des pièces nouvelles fort sages, mais froides. Il semble que les Anglais n'aient été faits jusqu'ici que pour produire des beautés irrégulières. Les monstres brillans des *Shakespear* plaisent mille fois plus que la sagesse moderne. Le génie poétique des Anglais ressemble jusqu'à présent à un arbre touffu, planté par la nature, jettant au hasard mille rameaux, & croissant inégalement avec force. Il meurt, si vous voulez forcer sa nature, & le tailler en arbre des jardins de Marly.



CHAPITRE TRENTETROISIEME
S U R L A
COMEDIE ANGLAISE.

SI dans la plupart des tragédies Anglaises les héros sont ampoulés & les héroïnes extravagantes, en récompense le stile est plus naturel dans la comédie. Mais ce naturel nous paraîtrait souvent celui de la débauche plutôt que celui de l'honnêteté. On y appelle chaque chose par son nom. Une femme fâchée contre son amant lui souhaite la vérole. Un yvrogne, dans une pièce qu'on joue tous les jours, se masque en prêtre, fait du tapage, est arrêté par le guet. Il se dit curé; on lui demande s'il a une cure; il répond qu'il en a une excellente pour la chaude..... Une des comédies les plus décentes, intitulée *le Mari négligent*, représente d'abord ce mari, qui se fait grater la tête par une servante assise à côté de lui; sa femme survient & s'écrie: A quelle autorité ne parvient-on pas par être putain! Quelques cyniques prennent le parti de ces expressions grossières; ils s'appuyent sur l'exemple d'*Horace*, qui nomme par leur nom toutes les parties du corps humain & tous les plaisirs qu'elles donnent. Ce sont des images qui gagnent chez nous à être voilées. Mais *Horace*, qui semble fait pour les
mauvais

mauvais lieux ainsi que pour la cour, & qui entend parfaitement les usages de ces deux empires, parle aussi franchement de ce qu'un honnête-homme dans ses besoins peut faire à une jeune fille, que s'il parlait d'une promenade ou d'un souper. On ajoute que les Romains du tems d'*Auguste* étaient aussi polis que les Parisiens, & que ce même *Horace*, qui loue l'empereur *Auguste* d'avoir réformé les mœurs, se conformait sans honte à l'usage de son siècle, qui permettait les filles, les garçons, & les noms propres. Chose étrange (si quelque chose pouvait l'être) qu'*Horace* en parlant le langage de la débauche fût le favori d'un réformateur, & qu'*Ovide* pour avoir parlé le langage de la galanterie, fût exilé par un débauché, un fourbe, un assassin nommé *Oclave*, parvenu à l'empire par des crimes qui méritaient le dernier supplice !

Quoi qu'il en soit, *Bayle* prétend, que les expressions sont différentes ; en quoi lui, les Cyniques & les Stoïciens semblent se tromper ; car chaque chose a des noms différens, qui la peignent sous divers aspects, & qui donnent d'elle des idées fort différentes. Les mots de *magistrat* & de *robin*, de *gentilhomme* & de *gentillâtre*, d'*officier* & d'*aigrefin*, de *religieux* & de *moine*, ne signifient pas la même chose. La consommation du mariage, & tout ce qui sert à ce grand œuvre, sera différemment exprimé par le curé, par le mari, par le médecin & par un jeune homme amoureux. Le mot dont celui-ci se servira réveillera l'image du plaisir ; les termes du médecin ne présenteront que des figures anatomiques ;
le

le mari fera entendre avec décence ce que le jeune indiscret aura dit avec audace ; & le curé tâchera de donner l'idée d'un sacrement. Les mots ne sont donc pas indifférens , puis qu'il n'y a point de synonymes.

Il faut encor considérer , que si les Romains permettaient des expressions grossières dans des satyres qui n'étaient luës que de peu de personnes , ils ne souffraient pas des mots deshonnêtes sur le théâtre. Car , comme dit *La Fontaine*, *chastes sont les oreilles , encor que les yeux soient fripons*. En un mot il ne faut pas qu'on prononce en public un mot qu'une honnête femme ne puisse répéter.

Les Anglais ont pris , ont déguisé , ont gâté la plupart des pièces de *Molière*. Ils ont voulu faire un *Tartuffe* ; il était impossible que ce sujet réussit à Londres : la raison en est , qu'on ne se plait guère aux portraits des gens qu'on ne connaît pas. Un des grands avantages de la nation Anglaise , c'est qu'il n'y a point de *Tartuffes* chez elle. Pour qu'il y eût de faux dévots , il faudrait qu'il y en eût de véritables. On n'y connaît presque pas le nom de dévot , mais beaucoup celui d'honnête-homme. On n'y voit point d'imbécilles qui mettent leurs ames en d'autres mains , ni de ces petits ambitieux qui s'établissent dans un quartier de la ville un empire despotique sur quelques femmelettes autrefois galantes & toujours faibles , & sur quelques hommes plus faibles & plus méprisables qu'elles. La philosophie , la liberté & le climat conduisent à la misanthropie. Londres qui n'a point

point de *Tartuffes* est plein de *Timons*. Aussi le *Misanthrope*, ou *l'homme au franc procédé*, est une des bonnes comédies qu'on ait à Londres : elle fut faite du tems que *Charles II.* & sa cour brillante tâchaient de défaire la nation de son humeur noire. *Wicherley*, auteur de cet ouvrage, était l'amant déclaré de la duchesse de *Cleveland*, maîtresse du roi. Cet homme, qui passait sa vie dans le plus grand monde, en peignait les ridicules & les faiblesses avec les couleurs les plus fortes. Les traits de la pièce de *Wicherley* sont plus hardis que ceux de *Molière*, mais aussi ils ont moins de finesse & de bienfaisance. L'auteur Anglais a corrigé le seul défaut qui soit dans la pièce de *Molière* ; ce défaut est le manque d'intrigue & d'intérêt. La pièce Anglaise est intéressante, & l'intrigue en est ingénieuse, mais trop hardie pour nos mœurs.

C'est un capitaine de vaisseau, plein de valeur, de franchise & de mépris pour le genre humain. Il a un ami sage & sincère dont il se défie, & une maîtresse dont il est tendrement aimé, sur laquelle il ne daigne pas jeter les yeux ; au contraire, il a mis toute sa confiance dans un faux ami, qui est le plus indigne homme qui respire, & il a donné son cœur à la plus coquette & à la plus perfide de toutes les femmes. Il est bien assuré, que cette femme est une *Pénélope*, & ce faux ami un *Caton*. Il part pour s'aller battre contre les Hollandais, & laisse tout son argent, ses pierreries, & tout ce qu'il a au monde à cette femme de bien, & recommande

de cette femme elle-même à cet ami fidèle, sur lequel il compte si fort. Cependant le véritable honnête homme, dont il se défie tant, s'embarque avec lui ; & la maîtresse, qu'il n'a pas seulement daigné regarder, se déguise en page, & fait le voyage, sans que le capitaine s'aperçoive de son sexe, de toute la campagne.

Le capitaine ayant fait sauter son vaisseau dans un combat, revient à Londres sans secours, sans vaisseau & sans argent, avec son page & son ami, ne connaissant ni l'amitié de l'un ni l'amour de l'autre. Il va droit chez la perle des femmes, qu'il compte retrouver avec sa cassette & sa fidélité. Il la retrouve mariée avec l'honnête fripon à qui il s'était confié, & on ne lui a pas plus gardé son dépôt que le reste. Mon homme a toutes les peines du monde à croire, qu'une femme de bien puisse faire de pareils tours ; mais pour l'en convaincre mieux, cette honnête dame devient amoureuse du petit page, & veut le prendre à force ; mais comme il faut que justice se fasse, & que dans une pièce de théâtre le vice soit puni, & la vertu récompensée, il se trouve à la fin du compte, que le capitaine se met à la place du page, couche avec son infidèle, fait cocu son traître ami, lui donne un bon coup d'épée au travers du corps, reprend sa cassette, & épouse son page. Vous remarquerez qu'on a encor lardé cette pièce d'une comtesse de *Pimbêche*, vieille plaideuse, parente du capitaine, laquelle est bien la plus plaisante créature, & le meilleur caractère, qui soit au théâtre.

Wicherley a encor tiré de *Molière* une pièce non moins singulière, & non moins hardie, c'est une espèce d'*Ecole des femmes*. Le principal personnage de la pièce est un drôle à bonnes fortunes, la terreur des maris de Londres, qui pour être plus sûr de son fait, s'avise de faire courir le bruit que dans sa dernière maladie les chirurgiens ont trouvé à propos de le faire eunuque. Avec cette belle réputation tous les maris lui amènent leurs femmes, & le pauvre homme n'est plus embarrassé que du choix. Il donne surtout la préférence à une petite campagnarde, qui a beaucoup d'innocence & de tempérament, & qui fait son mari cocu avec une bonne foi qui vaut mieux que la malice des dames les plus expertes. Cette pièce n'est pas, si vous voulez, l'école des bonnes mœurs; mais en vérité c'est l'école de l'esprit & du bon comique.

Un chevalier *van Brugh* a fait des comédies encor plus plaisantes, mais moins ingénieuses. Ce chevalier était un homme de plaisir, & par-dessus cela poëte & architecte. On prétend, qu'il écrivait avec autant de délicatesse & d'élégance, qu'il bâtissait grossièrement. C'est lui qui a bâti le fameux château de *Blenheim*, pesant & durable monument de notre malheureuse bataille d'*Hochstet*. Si les appartemens étaient seulement aussi larges que les murailles sont épaisses, ce château serait assez commode. On a mis dans l'épithaphe de *van Brugh*, qu'on souhaitait que la terre ne lui fût point légère, attendu que de son vivant il l'avait si inhumainement chargée. Ce chevalier ayant fait un tour en
France

France avant la belle guerre de 1701. fut mis à la Bastille, & y resta quelque tems, sans avoir jamais pû savoir ce qui lui avait attiré cette distinction de la part de notre ministre. Il fit une comédie à la Bastille; & ce qui est à mon sens fort étrange, c'est qu'il n'y a dans cette pièce aucun trait contre le pays dans lequel il essuya cette violence.

Celui de tous les Anglais qui a porté le plus loin la gloire du théâtre comique, est feu Mr. *Congrève*. Il n'a fait que peu de pièces, mais toutes sont excellentes dans leur genre. Les règles du théâtre y sont rigoureusement observées. Elles sont pleines de caractères nuancés avec une extrême finesse: on n'y essuye pas la moindre mauvaise plaisanterie: vous y voyez partout le langage des honnêtes gens, avec des actions de fripon; ce qui prouve, qu'il connaissait bien son monde, & qu'il vivait dans ce qu'on appelle la bonne compagnie. Ses pièces sont les plus spirituelles & les plus exactes, celles de *van Brugh* les plus gaies, & celles de *Wicherley* les plus fortes. Il est à remarquer, qu'aucun de ces beaux esprits n'a mal parlé de *Molière*; il n'y a que les mauvais auteurs Anglais qui aient dit du mal de ce grand homme.

Au reste, ne me demandez pas, que j'entre ici dans le moindre détail de ces pièces Anglaises dont je suis si grand partisan, ni que je vous raporte un bon mot ou une plaisanterie des *Wicherleys* & des *Congrèves*: on ne rit point dans une traduction. Si vous voulez connaître
la

la comédie Anglaise, il n'y a d'autre moyen pour cela que d'aller à Londres, d'y rester trois ans, d'apprendre bien l'Anglais, & de voir la comédie tous les jours. Je n'ai pas grand plaisir en lisant *Plaute* & *Aristophane*, pourquoi? C'est que je ne suis ni Grec, ni Romain. La finesse des bons mots, l'allusion, l'à-propos, tout cela est perdu pour un étranger.

Il n'en est pas de même dans la tragédie. Il n'est question chez elle que de grandes passions, & de sottises héroïques, consacrées par de vieilles erreurs de fables ou d'histoire. *Oedipe*, *Electre* appartiennent aux Espagnols, aux Anglais, & à nous comme aux Grecs. Mais la bonne comédie est la peinture parlante des ridicules d'une nation; & si vous ne connaissez pas la nation à fond, vous ne pouvez guères juger de la peinture.

On reproche aux Anglais leur scène souvent ensanglantée & ornée de corps morts; on leur reproche leurs gladiateurs, qui combattent à moitié nus devant de jeunes filles, & qui s'en retournent quelquefois avec un nez & une joue de moins. Ils disent pour leurs raisons, qu'ils imitent les Grecs dans l'art de la tragédie, & les Romains dans l'art de couper des nez. Mais leur théâtre est un peu loin de celui des *Sophocles* & des *Euripides*; & à l'égard des Romains, il faut avouer, qu'un nez & une joue font bien peu de chose en comparaison de cette multitude de victimes qui s'égorgeaient mutuellement dans le cirque pour le plaisir des dames Romaines.

Ils ont eu quelquefois des danfes dans leurs comédies , & ces danfes ont été des allégories d'un goût fingulier. Le pouvoir defpotique & l'état républicain furent représentés en 1709. par une danfe tout-à-fait galante. On voyait d'abord un roi qui après un entrechat donnait un grand coup de pied dans le derrière à fon premier miniftre ; celui-ci le rendait à un fecond , le fecond à un troifième ; & enfin celui qui recevait le dernier coup figurait le gros de la nation , qui ne fe vengeait fur perfonne ; le tout fe faifait en cadence. Le gouvernement républicain était figuré par une danfe ronde , où chacun donnait & recevait également. C'eft pourtant là le pays qui a produit des *Addifons* , des *Popes* , des *Lockes* , & des *Newtons* !



CHAPITRE TRENTE-QUATRIEME.

S U R

L E S C O U R T I S A N S

Q U I C U L T I V E N T

L E S L E T T R E S.

IL a été un tems en France où les beaux-arts étaient cultivés par les premiers de l'état. Les courtisans surtout s'en mêlaient malgré la dissipation, le goût des riens, la passion pour l'intrigue, toutes divinités du pays. Il me paraît, qu'on est actuellement à la cour dans tout un autre goût que celui des lettres; peut-être dans peu de tems la mode de penser reviendra-t-elle. Un roi n'a qu'à vouloir; on fait de cette nation-ci tout ce qu'on veut. En Angleterre communément on pense, & les lettres y sont plus en honneur qu'ici. Cet avantage est une suite nécessaire de la forme de leur gouvernement. Il y a à Londres environ huit cent personnes, qui ont le droit de parler en public, & de soutenir les intérêts de la nation. Environ cinq ou six mille prétendent au même bonheur à leur tout. Tout le reste s'érige en juge de tous ceux-ci, & cha-

on peut faire imprimer ce qu'il pense sur les affaires publiques ; ainsi toute la nation est dans la nécessité de s'instruire. On n'entend parler que des gouvernemens d'Athènes & de Rome. Il faut bien, malgré qu'on en ait, lire les auteurs qui en ont traité. Cette étude conduit naturellement aux belles-lettres. En général les hommes ont l'esprit de leur état. Pourquoi d'ordinaire nos magistrats, nos avocats, nos médecins, & beaucoup d'ecclésiastiques, ont-ils plus de lettres, de goût & d'esprit, que l'on n'en trouve dans toutes les autres professions ? C'est que réellement leur état est d'avoir l'esprit cultivé, comme celui d'un marchand est de connaître son négoce.

Il n'y a pas longtems qu'un seigneur Anglais fort jeune, me vint voir à Paris, en revenant d'Italie. Il avait fait en vers une description de ce pays-là, aussi poliment écrite, que tout ce qu'ont fait le comte de *Rocheſter*, & nos *Chaulieux*, nos *Sarastins* & nos *Chapelles*. La traduction que j'en ai faite est si loin d'atteindre à la force & à la bonne plaisanterie de l'original, que je suis obligé d'en demander sérieusement pardon à l'auteur, & à ceux qui entendent l'Anglais. Cependant comme je n'ai pas d'autre moyen de faire connaître les vers de mylord *Harvey*, les voici dans ma langue.

Qu'ai-je donc vu dans l'Italie ?
Orgueil, astuce, & pauvreté ;
Grands complimens, peu de bonté,
Et beaucoup de cérémonie.

QUI CULTIVENT LES LETTRES. 211

L'extravagante comédie,
Que souvent l'inquisition *
Veut qu'on nomme religion,
Mais qu'ici nous nommons folie.

La nature en vain bienfaisante
Veut enrichir ces lieux charmans;
Des prêtres la main défolante
Etouffe ses plus beaux présens.

Les Monsignor, soi disant grands,
Seuls dans leurs palais magnifiques,
Y font d'illustres fainéans,
Sans argent & sans domestiques.

Pour les petits, sans liberté,
Martyrs du joug qui les domine,
Ils ont fait vœu de pauvreté,
Priant Dieu par oisiveté,
Et toujours jeunans par famine.

Ces beaux lieux du pape bénis
Semblent habités par les diables;
Et les habitans misérables
Sont damnés dans le Paradis.

Je ne suis pas de l'avis de mylord *Harvey*.
Il y a des pays en Italie qui sont très-malheureux,
parce que des étrangers s'y battent depuis long-
tems à qui les gouvernera; mais il y en a d'autres
où l'on n'est ni si gueux ni si sot qu'il le dit.

* Il entend sans doute dicateurs jouent dans les
les farces que certains pré- places publiques.

CHAPITRE TRENTE - CINQUIEME.

S U R

L E C O M T E

D E R O C H E S T E R

E T

M R. W A L L E R.

Tout le monde connaît la réputation du comte de *Rochester*. Mr. de *St. Evremond* en a beaucoup parlé ; mais il ne nous a fait connaître du fameux *Rochester*, que l'homme de plaisir, l'homme à bonnes fortunes. Je voudrais faire connaître en lui l'homme de génie, & le grand poëte. Entre autres ouvrages, qui brillaient de cette imagination ardente, qui n'appartenait qu'à lui, il a fait quelques satyres sur les mêmes sujets que notre célèbre *Despréaux* avait choisis. Je ne fais rien de plus utile pour se perfectionner le goût, que la comparaison des grands génies, qui se sont exercés sur les mêmes matières. Voici comme Mr. *Despréaux* parle contre la raison humaine dans sa satyre sur l'homme.

Cepen

Cependant à le voir, plein de vapeurs légères,
 Soi-même se bercer de ses propres chimères,
 Lui seul de la nature est la base & l'appui,
 Et le dixième ciel ne tourne que pour lui.
 De tous les animaux il est ici le maître;
 Qui pourrait le nier? poursuis-tu: Moi peut-être.
 Ce maître prétendu, qui leur donne des loix,
 Ce roi des animaux, combien a-t-il de rois!

Voici à-peu-près comme s'exprime le comte de *Rochester* dans sa satire sur l'homme. Mais il faut que le lecteur se ressouvienne toujours, que ce sont ici des traductions libres des poètes Anglais, & que la gêne de notre versification, & les bienséances délicates de notre langue, ne peuvent donner l'équivalent de la licence impétueuse du stile Anglais.

Cet esprit que je hais, cet esprit plein d'erreur,
 Ce n'est pas ma raison, c'est la tienne, docteur;
 C'est la raison frivole, inquiète, orgueilleuse,
 Des sages animaux rivale dédaigneuse,
 Qui croit entre eux & l'ange occuper le milieu,
 Et pense être ici-bas l'image de son DIEU.
 Vil atome imparfait, qui croit, doute, dispute,
 Rampe, s'élève, tombe, & nie encor sa chute,
 Qui nous dit, je suis libre, en nous montrant ses fers,
 Et dont l'œil trouble & faux croit percer l'univers.
 Allez, révérends fous, bienheureux fanatiques,
 Compilez bien l'amas de vos riens scholastiques.
 Pères de visions, & d'énigmes sacrés,
 Auteurs du labyrinthe où vous vous égarez,

214 SUR LE COMTE DE ROCHESTER.

Allez obscurément éclaircir vos mystères,
 Et courez dans l'école adorer vos chimères.
 Il est d'autres erreurs, il est de ces dévots
 Condamnés par eux même à l'ennui du repos.
 Ce mystique encloîtré, fier de son indolence,
 Tranquille au sein de Dieu, qu'y peut-il faire? Il pense.
 Non, tu ne penses point, tu végètes, tu dors;
 Inutile à la terre, & mis au rang des morts,
 Ton esprit énérvé croupit dans la mollesse.
 Réveille-toi, sois homme, & sors de ton yvresse.
 L'homme est né pour agir, & tu prétens penser!

Que ces idées soient vraies ou fausses, il est toujours certain qu'elles sont exprimées avec une énergie qui fait le poète. Je me garderai bien d'examiner la chose en philosophe, & de quitter ici le pinceau pour le compas : mon unique but dans cette lettre est de faire connaître le génie des poètes Anglais, & je vais continuer sur ce ton.

On a beaucoup entendu parler du célèbre *Waller* en France. *La Fontaine*, *St. Evremond* & *Bayle* ont fait son éloge ; mais on ne connaît de lui que son nom. Il eut à-peu-pres à Londres la même réputation que *Voiture* eut à Paris, & je crois qu'il la méritait mieux. *Voiture* vint dans un tems, où l'on sortait de la barbarie, & où l'on était encor dans l'ignorance. On voulait avoir de l'esprit, & on n'en avait point encore. On cherchait des tours au lieu de pensées. Les faux-brillans se trouvent plus aisément que les pierres précieuses. *Voiture*, né avec un gé-
 nie

nie frivole & facile , fut le premier qui brilla dans cette aurore de la littérature Française. S'il était venu après les grands hommes qui ont illustré le siècle de *Louis XIV.* , il aurait été obligé d'avoir plus que de l'esprit. C'en était assez pour *l'hôtel de Rambouillet* , & non pour la postérité. *Despréaux* le loue ; mais c'est dans ses premières satyres , c'est dans le tems que le goût de *Despréaux* n'était pas encor formé ; il était jeune , & dans l'âge ou l'on juge des hommes par la réputation , & non pas par eux-mêmes. D'ailleurs, *Despréaux* était souvent bien injuste dans ses louanges & dans ses censures. Il louait *Ségrais* , que personne ne lit ; il insultait *Quinault* , que tout le monde fait par cœur ; & il ne dit rien de *La Fontaine*.

Waller , meilleur que *Voiture* , n'était pas encor parfait. Ses ouvrages galans respirent la grace ; mais la négligence les fait languir , & souvent les pensées fausses les défigurent. Les Anglais n'étaient pas encor parvenus de son tems à écrire avec correction. Ses ouvrages sérieux sont pleins d'une vigueur , qu'on n'attendrait pas de la mollesse de ses autres pièces. Il a fait un éloge funèbre de *Cromwell* , qui avec ses défauts passe pour un chef-d'œuvre. Pour entendre cet ouvrage , il faut savoir que *Cromwell* mourut le jour d'une tempête extraordinaire. La pièce commence ainsi :

Il n'est plus , c'en est fait , soumettons-nous au sort.

Le ciel a signalé ce jour par des tempêtes ,

O 4

Et

Et la voix du tonnerre éclatant sur nos têtes ;
Vient d'annoncer sa mort.

Par ses derniers soupirs il ébranle cette île ,
Cette île , que son bras fit trembler tant de fois ,
Quand dans le cours de ses exploits
Il brisait la tête des rois ,

Et soumettait un peuple , à son joug seul docile.

Mer , tu t'en es troublée ; ô mer ! tes flots émus
Semblent dire en grondant aux plus lointains rivages ,
Que l'effroi de la terre & ton maître n'est plus.

Tel au ciel autrefois s'envola Romulus ,

Tel il quitta la terre au milieu des orages ,

Tel d'un peuple guerrier il reçut les hommages ;

Obéi dans sa vie , à sa mort adoré ,

Son palais fut un temple , &c.

C'est à propos de cet éloge de *Cromwell* , que *Waller* fit au roi *Charles II.* cette réponse , qu'on trouve dans le dictionnaire de *Bayle*. Le roi , à qui *Waller* venait , selon l'usage des rois & des poètes , de présenter une pièce farcie de louanges , lui reprocha , qu'il avait fait mieux pour *Cromwell*. *Waller* répondit , Sire , nous autres poètes , nous réussissons mieux dans les fictions que dans les vérités. Cette réponse n'était pas si sincère que celle de l'ambassadeur Hollandais , qui lorsque le même roi se plaignait , que l'on avait moins d'égards pour lui que pour *Cromwell* , répondit : Ah ! Sire , ce *Cromwell* était tout autre chose. Il y a des courtisans même en Angleterre , & *Waller* l'était ; mais je ne considère les gens après leur mort ;

mort, que par leurs ouvrages ; tout le reste est pour moi anéanti. Je remarque seulement, que *Waller*, né à la cour avec soixante mille livres de rente, n'eut jamais ni le sot orgueil, ni la nonchalance d'abandonner son talent. Les comtes de *Dorset* & de *Roscomon*, les deux ducs de *Buckingham*, mylord *Hallifax*, & tant d'autres, n'ont pas cru déroger en devenant de très-grands poètes & d'illustres écrivains. Leurs ouvrages leur font plus d'honneur que leurs noms. Ils ont cultivé les lettres comme s'ils en eussent attendu leurs fortunes. Ils ont de plus rendu les arts respectables aux yeux du peuple, qui en tout a besoin d'être mené par les grands, & qui pourtant se règle moins sur eux en Angleterre, qu'en aucun lieu du monde.



CHAPITRE TRENTE-SIXIEME.
DE PRIOR,
DU POEME SINGULIER
D'HUDIBRAS,
ET DU DOYEN SWIFT.

ON n'imaginait pas en France que *Prior*, qui vint de la part de la reine *Anne* donner la paix à *Louis XIV.* avant que le baron *Bolingbrooke* vînt la signer, on ne devinait pas, dis-je, que ce plénipotentiaire fût un poète. La France paya depuis l'Angleterre en même monnoie; car le cardinal *Du Bois* envoya notre *Des Touches* à Londres, & il ne passa pas plus pour poète parmi les Anglais que *Prior* parmi les Français. Le plénipotentiaire *Prior* était originairement un garçon cabaretier, que le comte de *Dorset*, bon poète lui-même, & un peu yvrogne, rencontra un jour lisant *Horace* sur le banc de la taverne, de même que mylord *Aila* trouva son garçon jardinier lisant *Newton*. *Aila* fit du jardinier un grand philosophe, & *Dorset* fit un très-agréable poète du cabaretier.

C'est de *Prior* qu'est *l'Histoire de l'ame*: cette histoire est la plus naturelle qu'on ait faite jusqu'à présent de cet être si bien senti, & si mal connu.

L'ame

L'ame est d'abord aux extrémités du corps , dans les pieds & dans les mains des enfans ; & de là elle se place insensiblement au milieu du corps dans l'âge de puberté ; ensuite elle monte au cœur , & là elle produit les sentimens de l'amour & de l'héroïsme : elle s'élève jusqu'à la tête dans un âge plus mûr , elle y raisonne comme elle peut , & dans la vieillesse on ne fait plus ce qu'elle devient : c'est la sève d'un vieil arbre qui s'évapore , & qui ne se répare plus. Peut-être cet ouvrage est-il trop long : toute plaisanterie doit être courte , & même le sérieux devrait bien être court aussi.

Ce même *Prior* fit un petit poème sur la fameuse bataille d'Hochstet. Cela ne vaut pas son histoire de l'ame ; il n'y a de bon que cette apostrophe à *Boileau* ;

Satyrique flatteur , toi qui pris tant de peine
Pour chanter que Louis n'a point passé le Rhin.

Notre plénipotentiaire finit par paraphraser en quinze cent vers ces mots attribués à *Salomon* , que *tout est vanité*. On en pourrait faire quinze mille sur ce sujet. Mais malheur à qui dit tout ce qu'il peut dire.

Enfin la reine *Anne* étant morte , le ministère ayant changé , la paix que *Prior* avait entamée étant en horreur , *Prior* n'eut de ressource qu'une édition de ses œuvres par une souscription de son parti ; après quoi il mourut en philosophe , comme meurt ou croit mourir tout honnête Anglais.

Je

Je voudrais vous donner aussi quelques idées des poésies de mylord *Roscomon*, de mylord *Dorset* ; mais je sens qu'il me faudrait faire un gros livre, & qu'après bien de la peine je ne vous donnerais qu'une idée fort imparfaite de tous ces ouvrages. La poésie est une espèce de musique, il faut l'entendre pour en juger. Quand je vous traduis quelques morceaux de ces poésies étrangères, je vous note imparfaitement leur musique ; mais je ne puis exprimer le goût de leur chant.

Il y a surtout un poème. Anglais, difficile à vous faire connaître ; il s'appelle *Hudibras*. C'est un ouvrage tout comique, & cependant le sujet est la guerre civile du tems de *Cromwell*. Ce qui a fait verser tant de sang, & tant de larmes, a produit un poème qui force le lecteur le plus sérieux à rire. On trouve un exemple de ce contraste dans notre *Satyre Menippée*. Certainement les Romains n'auraient point fait un poème burlesque sur les guerres de *César* & de *Pompée*, & sur les proscriptions d'*Octave* & d'*Antoine*. Pourquoi donc les malheurs affreux que causa la ligue en France, & ceux que les guerres du roi & du parlement étalèrent en Angleterre, ont-ils pu fournir des plaisanteries ? C'est qu'au fond il y avait un ridicule caché dans ces querelles funestes. Les bourgeois de Paris à la tête de la faction des seize, mêlaient l'impertinence aux horreurs de la faction. Les intrigues des femmes, du légat & des moines avaient un côté comique, malgré les calamités qu'elles apportèrent. Les disputes théologiques,

&

& l'entouffiasme des puritains en Angleterre étaient très fufceptibles de railleries ; & ce fonds de ridicule bien développé pouvait devenir plaifant en écartant les horreurs tragiques qui le couvraient. Si la bulle *Unigenitus* faifait répandre du fang, le petit poëme de *Philotanus* n'en ferait pas moins convenable au fujet , & on ne pourrait même lui reprocher que de n'être pas auffi gai , auffi plaifant , auffi varié qu'il pouvait l'être , & de ne pas tenir dans le corps de l'ouvrage ce que promet le commencement.

Le poëme d'*Hudibras*, dont je vous parle , femble être un compofé de la *Satyre Ménippée* & de *Don Quichote* : il a fur eux l'avantage des vers , il a celui de l'efprit : La *Satyre Ménippée* n'en approche pas ; elle n'eft qu'un ouvrage très-médiocre. Mais à force d'efprit l'auteur d'*Hudibras* a trouvé le fecret d'être fort au-deffous de *Don Quichote*. Le goût , la naïveté , l'art de narrer , celui de bien entremêler les aventures , celui de ne rien prodiguer , valent bien mieux que de l'efprit : auffi *Don Quichote* eft lû de toutes les nations , & *Hudibras* n'eft lû que des Anglais.

L'auteur de ce poëme fi extraordinaire s'appellait *Butler* : il étoit contemporain de *Milton*, & eut infiniment plus de réputation que lui , parce qu'il étoit plaifant , & que le poëme de *Milton* étoit fort trifte. *Butler* tournait les ennemis du roi *Charles II.* en ridicule ; & toute la récompense qu'il en eut , fut que le roi citait fouvent fes vers. Les combats du chevalier *Hudibras* furent plus connus que les combats des anges & des diables du *Paradis perdu*. Mais

la cour d'Angleterre ne traita pas mieux le plaissant *Butler*, que la cour céleste ne traita le sérieux *Milton* ; & tous deux moururent de faim, ou à peu près.

Le héros du poème de *Butler* n'était pas un personnage feint, comme le *Don Quichote* de *Michel Cervantes* : c'était un chevalier baronnet très-réel, qui avait été un des enthousiastes de *Cromwell*, & un de ses colonels. Il s'appellait *Sir Samuel Luke*. Pour faire connaître l'esprit de ce poème unique en son genre, il faut retrancher les trois quarts de tout passage qu'on veut traduire ; car ce *Butler* ne finit jamais. J'ai donc réduit à environ quatre-vingt vers, les quatre-cent premiers vers d'*Hudibras*, pour éviter la prolixité.

Quand les profanes & les saints
 Dans l'Angleterre étaient aux prises,
 Qu'on se battait pour des églises,
 Aussi fort que pour des Catins ;
 Lorsqu'Anglicans & Puritains
 Faisaient une si rude guerre,
 Et qu'au sortir du cabaret
 Les orateurs de Nazareth
 Allaient battre la caisse en chaire ;
 Que partout sans savoir pourquoi,
 Au nom du ciel, au nom du roi ;
 Les gens-d'armes couvraient la terre ;
 Alors monsieur le chevalier,
 Longtems oisif ainsi qu'Achile,

Tout rempli d'une sainte bile ,
 Suivi de son grand écuyer ,
 S'échappa de son poulaillier ,
 Avec son sabre & l'évangile ,
 Et s'avisa de guerroyer.

Sire Hudibras, cet homme rare ,
 Était, dit-on, rempli d'honneur ,
 Avait de l'esprit & du cœur ,
 Mais il en était fort avare.
 D'ailleurs par un talent nouveau ,
 Il était tout propre au barreau ,
 Ainsi qu'à la guerre cruelle ;
 Grand sur les bancs , grand sur la selle ,
 Dans les camps & dans un bureau ;
 Semblable à ces rats amphibies ,
 Qui paraissant avoir deux vies ,
 Sont rats de campagne & rats d'eau.
 Mais malgré sa grande éloquence ;
 Et son mérite & sa prudence ,
 Il passa chez quelques savans
 Pour être un de ces instrumens ,
 Dont les fripons avec adresse
 Savent user sans dire mot ,
 Et qu'ils tournent avec souplesse ;
 Cet instrument s'appelle un *foi*.
 Ce n'est pas qu'en théologie ,
 En logique , en astrologie ,
 Il ne fût un docteur subtil ;
 En quatre il séparait un fil ,
 Disputant sans jamais se rendre ,

Changeant de thèse tout-à-coup ;
Toujours prêt à parler beaucoup ,
Quand il falait ne point s'étendre.

D'Hudibras la religion

Était tout comme sa raison ,
Vuide de sens & fort profonde,
Le puritanisme divin ,
La meilleure secte du monde ,
Et qui certes n'a rien d'humain ;
La vraie église militante ,
Qui prêche un pistolet en main ,
Pour mieux convertir son prochain ,
A grands coups de faïble argumente ,
Qui promet les célestes biens
Par le gibet & par la corde ,
Et damne sans miséricorde
Les péchés des autres chrétiens ,
Pour se mieux pardonner les siens ;
Secte qui toujours détruisante
Se détruit elle-même enfin :
Tel Samson de sa main puissante
Brisa le temple Philistin ,
Mais il périt par sa vengeance ,
Et lui même il s'ensevelit ,
Ecrasé sous la chute immense
De ce temple qu'il démolit.

Au nez du chevalier antique
Deux grandes moustaches pendaient ,
A qui les parques attachaient
Le destin de la république.

Il les garde soigneusement ,
 Et si jamais on les arrache ,
 C'est la chute du parlement ;
 L'état entier en ce moment
 Doit tomber avec sa moustache
 Ainsi Taliacotius ,
 Grand Esculape d'Etrurie ,
 Répara tous les nez perdus
 Par une nouvelle industrie :
 Il vous prenait adroitement
 Un morceau du cu d'un pauvre homme ,
 L'appliquait au nez proprement ;
 Enfin il arrivait qu'en somme ,
 Tout juste à la mort du prêteur
 Tombait le nez de l'emprunteur ,
 Et souvent dans la même bière ,
 Par justice & par bon accord ,
 On remettait au gré du mort
 Le nez auprès de son derrière.

Notre grand héros d'Albion ,
 Grimpé dessus sa haridelle ,
 Pour venger la religion ,
 Avait à l'arçon de sa selle
 Deux pistolets & du jambon.
 C'était de tout tems sa manière ;
 Sachant que si sa talonnière
 Pique une moitié du cheval ,
 L'autre moitié de l'animal
 Ne resterait point en arrière.
 Voilà donc Hudibras parti ;

Que Dieu bénisse son voyage ,
 Ses argumens & son parti ,
 Sa barbe rousse & son courage.

Un homme qui aurait dans l'imagination la dixième partie de l'esprit comique bon ou mauvais qui règne dans cet ouvrage , ferait encor très-plaisant : mais il se donnerait bien de garde de traduire *Hudibras*. Le moyen de faire rire des lecteurs étrangers des ridicules déjà oubliés chez la nation même où ils ont été célèbres ? On ne lit plus le *Dame* dans l'Europe , parce que tout y est allusion à des faits ignorés. Il en est de même d'*Hudibras*. La plupart des railleries de ce livre tombent sur la théologie & les théologiens du tems. Il faudrait à tout moment un commentaire. La plaisanterie expliquée , cesse d'être plaisanterie ; & un commentateur de bons mots n'est guères capable d'en dire.

Voilà pourquoi on n'entendra jamais bien en France les livres de l'ingénieux docteur *Swift* , qu'on appelle le *Rabelais* d'Angleterre. Il a l'honneur d'être prêtre , & de se moquer de tout comme lui. Mais *Rabelais* n'était pas au-dessus de son siècle , & *Swift* est fort au-dessus de *Rabelais*.

Notre curé de Meudon , dans son extravagant & inintelligible livre , a répandu une extrême gayeté & une plus grande impertinence. Il a prodigué l'érudition, les ordures , & l'ennui. Un bon conte de deux pages est acheté par des volumes de sottises. Il n'y a que quelques personnes d'un goût bizarre , qui se piquent d'entendre & d'estimer tout cet ouvrage. Le reste de la nation rit des

des plaisanteries de *Rabelais*, & méprise le livre; on le regarde comme le premier des bouffons. On est fâché, qu'un homme, qui avait tant d'esprit, en ait fait un si misérable usage. C'est un philosophe yvre, qui n'a écrit que dans le tems de son yvresse.

Mr. *Swift* est *Rabelais* dans son bon sens, & vivant en bonne compagnie. Il n'a pas à la vérité la gayeté du premier, mais il a toute la finesse, la raison, le choix, le bon goût, qui manque à notre curé de Meudon. Ses vers sont d'un goût singulier & presque inimitable. La bonne plaisanterie est son partage en vers & en prose; mais pour le bien entendre, il faut faire un petit voyage dans son pays.

Dans ce pays qui paraît si étrange à une partie de l'Europe, on n'a point trouvé trop étrange que le révérend *Swift*, doyen d'une cathédrale, se soit moqué, dans son *Conte du tonneau*, du Catholicisme, du Lutheranisme, & du Calvinisme: il dit pour ses raisons qu'il n'a pas touché au Christianisme. Il prétend avoir respecté le père en donnant cent coups de fouet aux trois enfans. Des gens difficiles ont cru que les verges étaient si longues qu'elles allaient jusqu'au père.

Ce fameux *Conte du tonneau* est une imitation de l'ancien conte des trois anneaux indiscernables qu'un père légua à ses trois enfans. Ces trois anneaux étaient la religion Juive, la Chrétienne, & la Mahométane. C'est encor une imitation de l'histoire de *Méro* & d'*Enégu* par Fontenelle. *Méro* était l'anagramme de Rome, & *Ené-*

gu celle de Genève. Ce sont deux sœurs qui prétendent à la succession du royaume de leur père. *Méro* règne la première. *Fontenelle* la représente comme une sorcière qui escamotait le pain, & qui faisait des conjurations avec des cadavres. C'est là précisément le mylord *Pierre de Swift*, qui présente un morceau de pain à ses deux frères, & qui leur dit, *Voilà d'excellent vin de Bourgogne, mes amis; voilà des perdrix d'un fumet admirable*. Le même mylord *Pierre* dans *Swift*, joue en tout le rôle que *Méro* joue dans *Fontenelle*.

Ainsi presque tout est imitation. L'idée des *Lettres Persanes* est prise de celle de l'*Espion Turc*. Le *Boiardo* a imité le *Pulci*; l'*Arioste* a imité le *Boiardo*. Les esprits les plus originaux empruntent les uns des autres. *Michel Cervantes* fait un fou de son *Don Quichote*; mais *Rolland* est-il autre chose qu'un fou? Il serait difficile de décider si la chevalerie errante est plus tournée en ridicule par les peintures grotesques de *Cervantes* que par la féconde imagination de l'*Arioste*. *Metastase* a pris la plupart de ses opéra dans nos tragédies Françaises. Plusieurs auteurs Anglais nous ont copiés, & n'en ont rien dit. Il en est des livres comme du feu dans nos foyers; on va prendre ce feu chez son voisin, on l'allume chez soi, on le communique à d'autres, & il appartient à tous.



CHAPITRE TRENTE-SEPTIEME.

DE POPE.

Vous pouvez plus aisément vous former quelque idée de Mr. *Pope*. C'est, je crois, le poëte le plus élégant, le plus correct, & ce qui est encor beaucoup, le plus harmonieux, qu'ait eu l'Angleterre. Il a réduit les siffemens aigres de la trompette Anglaise aux sons doux de la flute. On peut le traduire, parce qu'il est extrêmement clair, & que ses sujets pour la plupart sont généraux & du ressort de toutes les nations. On connaîtra bien en France son *Essai sur la Critique*, par la traduction en vers, qu'en a fait Mr. l'abbé du Renel.

Voici un morceau de son poëme de la *Boucle de cheveux*, que je viens de traduire avec ma liberté ordinaire; car encor une fois, je ne fais rien de pis que de traduire un poëme mot pour mot.

Umbriel à l'instant, vieux Gnome rechigné,
Va, d'une aîle pesante, & d'un air renfrogné,
Chercher en murmurant la caverne profonde,
Où loin des doux rayons, que répand l'œil du monde;
La déesse aux vapeurs a choisi son séjour:
Les tristes Aquilons y sifflent à l'entour,

Et le souffle mal - sain de leur aride haleine
 Y porte aux environs la fièvre & la migraine.
 Sur un riche sofa, derrière un paravent,
 Loin des flambeaux, du bruit, des parleurs & du vent,
 La quinteuse déesse incessamment repose,
 Le cœur gros de chagrin, sans en savoir la cause,
 N'ayant jamais pensé, l'esprit toujours troublé,
 L'œil chargé, le teint pâle, & l'hypochondre enflé.
 La méditante envie est aîsée auprès d'elle,
 Vieux spectre féminin, décrépète pucelle,
 Avec un air dévot déchirant son prochain,
 Et chanfonnant les gens, l'évangile à la main.
 Sur un lit plein de fleurs, négligemment penchée,
 Une jeune beauté non loin d'elle est couchée;
 C'est l'affectation, qui grasse en parlant,
 Écoute sans entendre, & lorgne en regardant,
 Qui rougit sans pudeur, & rit de tout sans joie,
 De cent maux différents prétend qu'elle est la proie;
 Et pleine de santé, sous le rouge & le fard,
 Se plaint avec mollesse, & se pâme avec art.

L'*Essai sur l'homme* de *Pope* me paraît le plus
 beau poëme didactique, le plus utile, le plus
 sublime qu'on ait jamais fait dans aucune langue.
 Il est vrai que le fonds s'en trouve tout entier
 dans les caractéristiques du lord *Shaftersbury*,
 & je ne fais pourquoi *Mr. Pope* en fait uni-
 quement honneur à Monsieur de *Bolingbrooke*,
 sans dire un mot du célèbre *Shaftersbury* élève
 de *Locke*.

Comme tout ce qui tient à la métaphysique

à été pensé de tous les tems & chez tous les peuples qui cultivent leur esprit , ce système tient beaucoup de celui de *Leibnitz* , qui prétend que de tous les mondes possibles DIEU a dû choisir le meilleur , & que dans ce meilleur il falait bien que les irrégularités de notre globe & les sorites de ses habitans tinssent leur place. Il ressemble encor à cette idée de *Platon* , que dans la chaîne infinie des êtres , notre terre , notre corps , notre ame sont au nombre des chainons nécessaires. Mais ni *Leibnitz* ni *Pope* n'admettent les changemens que *Platon* imagine être arrivés à ces chainons , à nos ames , & à nos corps. *Platon* parlait en poëte dans sa prose peu intelligible ; & *Pope* parle en philosophe dans ses admirables vers. Il dit que tout a été dès le commencement comme il a dû être , & comme il est.

J'ai été flatté , je l'avoue , de voir qu'il s'est rencontré avec moi dans une chose que j'avais dite il y a plusieurs années.

Vous vous étonnez que DIEU ait fait l'homme si borné , si ignorant , si peu heureux. Que ne vous étonnez-vous qu'il ne l'ait pas fait plus borné , plus ignorant , & plus malheureux ! Quand un Français & un Anglais pensent de même , il faut bien qu'ils aient raison.

Le fils du célèbre *Racine* a fait imprimer une lettre de *Pope* , à lui adressée , dans laquelle *Pope* se rétracte. Cette lettre est écrite dans le goût & dans le stile de Mr. de *Fénélon* : elle lui fut remise , dit-il , par *Ramsai* l'éditeur du *Télémaque* ; *Ramsai* l'imitateur du *Télémaque* ,

comme *Boyer* l'était de *Corneille* ; *Ramsai* l'Ecossois, qui voulait être de l'académie Française ; *Ramsai*, qui regrettait de n'être pas docteur de Sorbonne. Ce que je fais, ainsi que tous les gens de lettres d'Angleterre, c'est que *Pope*, avec qui j'ai beaucoup vécu, pouvait à peine lire le Français, qu'il ne parlait pas un mot de notre langue, qu'il n'a jamais écrit une lettre en Français, qu'il en était incapable ; & que s'il a écrit cette lettre au fils de notre *Racine*, il faut que DIEU sur la fin de sa vie lui ait donné subitement le don des langues, pour le récompenser d'avoir fait un aussi admirable ouvrage que son *ESSAI SUR L'HOMME*.



CHAPITRE TRENTE-HUITIEME.

SUR LA

SOCIÉTÉ ROYALE,

ET SUR LES

ACADÉMIES.

LEs grands hommes se sont tous formés ou avant les académies, ou indépendamment d'elles. *Homère & Phidias, Sophocle & Apelle, Virgile & Vitruve, l'Arioste & Michel Ange*, n'étaient d'aucune académies ; *le Tasse* n'eut que des critiques injustes de *la Crusca*, & *Newton* ne dut point à la société royale de Londres ses découvertes sur l'optique, sur la gravitation, sur le calcul intégral, & sur la chronologie. A quoi peuvent donc servir les académies ? A entretenir le feu, que les grands génies ont allumé.

La société royale de Londres fut formée en 1660, six ans avant notre académie des sciences. Elle n'a point de récompenses comme la nôtre ; mais aussi elle est libre ; point de ces distinctions désagréables, inventées par l'abbé *Bignon*, qui distribua l'académie des sciences en savans qu'on payait, & en honoraires qui n'étaient pas savans. La société de Londres indépen-

pendante , & n'étant encouragée que par elle-même , a été composée de sujets , qui ont trouvé , comme je l'ai dit , le calcul de l'infini , les loix de la lumière , celles de la pesanteur , l'aberration des étoiles , le télescope de réflexion , la pompe à feu , le microscope solaire , & beaucoup d'autres inventions aussi utiles qu'admirables. Qu'auraient fait de plus ces grands hommes , s'ils avaient été pensionnaires ou honoraires ?

Le fameux docteur *Swift* forma le dessein , dans les dernières années du règne de la reine *Anne* , d'établir une académie pour la langue , à l'exemple de l'académie Française. Ce projet était appuyé par le comte d'Oxford , grand trésorier , & encor plus par le vicomte *Bolingbrooke* secrétaire d'état , qui avait le don de parler sur le champ dans le parlement avec autant de pureté que *Swift* écrivait dans son cabinet , & qui aurait été le protecteur & l'ornement de cette académie. Les membres , qui la devaient composer , étaient des hommes dont les ouvrages dureront autant que la langue Anglaise. C'était ce docteur *Swift* , Mr. *Prior* , que nous avons vû ici ministre public , & qui en Angleterre a la même réputation que la Fontaine a parmi nous : c'était Mr. *Pope* , le Boileau d'Angleterre ; Mr. *Congrève* , qu'on peut en appeller le *Molière* ; plusieurs autres, dont les noms m'échappent ici , auraient tous fait fleurir cette compagnie dans sa naissance. Mais la reine mourut subitement ; les *Whigs* se mirent dans la tête de faire pendre les protecteurs de l'académie ; ce
qui ,

qui, comme vous voyez bien, fut mortel aux belles-lettres. Les membres de ce corps auraient eu un grand avantage sur les premiers, qui composèrent l'académie Française. *Swift, Prior, Congrève, Dryden, Pope, Addisson, &c.* avaient fixé la langue Anglaise par leurs écrits, au lieu que *Chapelain, Colletet, Cassaigne, Faret, Cotin*, nos premiers académiciens, étaient l'opprobre de notre nation, & que leurs noms sont devenus si ridicules, que si quelque auteur avait le malheur de s'appeller aujourd'hui *Chapelain* ou *Cotin*, il serait obligé de changer de nom.

Il aurait falu surtout, que l'académie Anglaise se fût proposé des occupations toutes différentes de la nôtre. Un jour un bel-esprit de ce pays-là me demanda les mémoires de l'académie Française. Elle n'écrit point de mémoires, lui répondis-je; mais elle a fait imprimer soixante ou quatre-vingt volumes de complimens. Il en parcourut un ou deux. Il ne put jamais entendre ce stile, quoiqu'il entendît fort bien tous nos bons auteurs. Tout ce que j'entrevois, me dit-il, dans ces beaux discours, c'est que le récipiendaire ayant assuré que son prédécesseur était un grand homme, que le cardinal de *Richelieu* était un très-grand homme, le chancelier *Seguier* un assez grand homme; le directeur lui répond la même chose, & ajoute, que le récipiendaire pourrait bien aussi être une espèce de grand homme, & que pour lui directeur il n'en quitte pas sa part. Il est aisé de voir, par quelle fatalité presque tous ces discours académiques ont fait si peu d'honneur à ce corps. *Vitium*

ium est temporis potius quàm hominis. L'usage est insensiblement établi, que tout académicien répéterait ces éloges à sa réception : ça été une espèce de loi d'ennuyer le public. Si l'on cherche ensuite, pourquoi les plus grands génies, qui sont entrés dans ce corps, ont fait quelquefois les plus mauvaises harangues, la raison en est encor bien aisée ; c'est qu'ils ont voulu briller, c'est qu'ils ont voulu traiter nouvellement une matière toute usée. La nécessité de parler, l'embarras de n'avoir rien à dire, & l'envie d'avoir de l'esprit, sont trois choses capables de rendre ridicule même le plus grand homme. Ne pouvant trouver des pensées nouvelles, ils ont cherché des tours nouveaux, & ont parlé sans penser, comme des gens, qui mâcheraient à vuide, & feraient semblant de manger en périssant d'inanition. Au-lieu que c'est une loi dans l'académie Française, de faire imprimer tous ces discours par lesquels seuls elle est connue, ce devrait être une loi de ne les imprimer pas.

L'académie des belles-lettres s'est proposé un but plus sage & plus utile, c'est de présenter au public un recueil de mémoires remplis de recherches & de critiques curieuses. Ces mémoires sont déjà estimés chez les étrangers. On souhaiterait seulement, que quelques matières y fussent plus approfondies, & qu'on n'en eût point traité d'autres. On se ferait, par exemple, fort bien passé de je ne fais quelle dissertation sur les prérogatives de la main droite sur la main gauche, & de quelques autres recherches, qui, sous

un titre moins ridicule, n'en font guères moins frivoles. L'académie des sciences dans ses recherches plus difficiles & d'une utilité plus sensible, embrasse la connaissance de la nature & la perfection des arts. Il est à croire, que des études si profondes & si suivies, des calculs si exacts, des découvertes si fines, des vuës si grandes, produiront enfin quelque chose, qui servira au bien de l'univers.

C'est dans les siècles les plus barbares, que se sont faites les plus utiles découvertes. Il semble que le partage des tems les plus éclairés, & des compagnies les plus savantes, soit de raisonner sur ce que des ignorans ont inventé. On fait aujourd'hui, après les longues disputes de Mr. *Huyghens* & Mr. *Renaud*, la détermination de l'angle le plus avantageux d'un gouvernail de vaisseau avec la quille; mais *Christophe Colomb* avait découvert l'Amérique sans rien soupçonner de cet angle. Je suis bien loin d'inférer de-là, qu'il faille s'en tenir seulement à une pratique aveugle; mais il serait heureux, que les physiciens & les géomètres joignissent autant qu'il est possible la pratique à la spéculation. Faut-il que ce qui fait le plus d'honneur à l'esprit humain, soit souvent ce qui est le moins utile? Un homme avec les quatre règles d'arithmétique & du bon sens, devient un grand négociant, un *Jacques Cœur*, un *Delmet*, un *Bernard*; tandis qu'un pauvre algébriste passe sa vie à chercher dans les nombres des rapports & des propriétés étonnantes, mais sans usage, & qui ne lui apprendront pas ce que c'est que le change. Tous
les

les arts sont à peu près dans ce cas. Il y a un point, passé lequel les recherches ne sont plus que pour la curiosité. Ces vérités ingénieuses & inutiles ressemblent à des étoiles, qui placées trop loin de nous, ne nous donnent point de clarté.

Pour l'académie Française, quel service ne rendrait-elle pas aux lettres, à la langue, & à la nation, si au lieu de faire imprimer tous les ans des complimens, elle faisait imprimer les bons ouvrages du siècle de *Louis XIV.* épurés de toutes les fautes de langage qui s'y sont glissées? *Corneille* & *Molière* en sont pleins. *La Fontaine* en fourmille. Celles qu'on ne pourrait pas corriger, seraient au moins marquées. L'Europe qui lit ces auteurs, apprendrait par eux notre langue avec sûreté. Sa pureté serait à jamais fixée. Les bons livres Français, imprimés avec soin aux dépens du roi, seraient un des plus glorieux monumens de la nation. J'ai ouï dire que Mr. *Despréaux* avait fait autrefois cette proposition, & qu'elle a été renouvelée par un homme, dont l'esprit, la sagesse, & la saine critique sont connus; mais cette idée a en le sort de beaucoup d'autres projets utiles, d'être approuvée & d'être négligée.

Une chose assez singulière, c'est que *Corneille* qui écrit avec assez de pureté & beaucoup de noblesse les premières de ses bonnes tragédies lorsque la langue commençait à se former, écrit toutes les autres très incorrectement & d'un stile très-bas, dans le tems que *Racine* donnait à la langue Française tant de pureté, de vraie noblesse,

bleſſe , & de graces , dans le tems que *Despréaux* la fixait par l'exaétitude la plus correcte , par la précifion , la force & l'harmonie. Que l'on compare la *Bérénice* de *Racine* avec celle de *Corneille*, on croirait que celle-ci eſt du tems de *Trifſtan*. Il ſembloit que *Corneille* négligeât ſon ſtile à meſure qu'il avoit plus beſoin de ſe ſoutenir , & qu'il n'eût que l'émulation d'écrire , au lieu de l'émulation de bien écrire. Non ſeulement ſes douze ou treize dernières tragédies ſont mauvaiſes , mais le ſtile eſt très mauvais. Ce qui eſt encor plus étrange , c'eſt que de notre tems même nous avons eu des pièces de théâtre , des ouvrages de proſe & de poéſie , compoſés par des académiciens qui ont négligé leur langue au point qu'on ne trouve pas chez eux dix vers ou dix lignes de ſuite ſans quelque barbariſme. On peut être un très bon auteur avec quelques fautes , mais non pas avec beaucoup de fautes. Un jour une ſociété de gens d'eſprit éclairés compta plus de ſix cent ſolécifmes intolérables dans une tragédie qui avoit eu le plus grand ſuccès à Paris & la plus grande faveur à la cour. Deux ou trois ſuccès pareils ſuffiraient pour corrompre la langue ſans retour , & pour la faire retomber dans ſon ancienne barbarie dont les ſoins aſſidus de tant de grands hommes l'ont tirée.



CHAPITRE TRENTE - NEUVIEME.

DE CROMWELL.

ON peint *Cromwell* comme un homme qui a été fourbe toute sa vie. J'ai de la peine à le croire. Je pense, qu'il fut d'abord entousiasme, & qu'ensuite il fit servir son fanatisme même à sa grandeur. Un novice fervent à vingt ans devient souvent un fripon habile à quarante. On commence par être dupe, & on finit par être fripon, dans le grand jeu de la vie humaine. Un homme d'état prend pour aumônier un moine tout paîtri des petitesesses de son couvent, dévot, crédule, gauche, tout neuf pour le monde: le moine s'instruit, se forme, s'intrigue & supplante son maître.

Cromwell ne savait d'abord s'il se ferait ecclésiastique ou soldat. Il fut l'un & l'autre. Il fit en 1622. une campagne dans l'armée du prince d'Orange *Frédéric Henri*, grand homme, frère de deux grands hommes; & quand il revint en Angleterre, il se mit au service de l'évêque *Williams*, & fut le théologien de Monseigneur, tandis que Monseigneur passait pour l'amant de sa femme. Ses principes étaient ceux des puritains; ainsi il devait haïr de tout son cœur un évêque, & ne pas aimer les rois. On le chassa de la maison de l'évêque *Williams*, parce qu'il était puritain; & voilà l'origine de sa fortune. Le parlement d'Angleter-

se se déclarait contre la royauté & contre l'épiscopat ; quelques amis qu'il avait dans ce parlement lui procurèrent la nomination d'un village. Il ne commença à exister que dans ce tems-là , & il avait plus de quarante ans sans qu'il eût jamais fait parler de lui. Il avait beau posséder l'écriture sainte , disputer sur les droits des prêtres & des diacres , faire quelques mauvais sermons & quelques libelles , il était ignoré. J'ai vu de lui un sermon qui est fort insipide , & qui ressemble assez aux prédications des *Quakers* ; on n'y découvre assurément aucune trace de cette éloquence persuasive avec laquelle il entraîna depuis les parlemens. C'est qu'en effet il était beaucoup plus propre aux affaires qu'à l'église. C'était surtout dans son ton & dans son air que consistait son éloquence ; un geste de cette main qui avait gagné tant de batailles , & tué tant de royalistes , persuadait plus que les périodes de *Cicéron*. Il faut avouer , que ce fut la valeur incomparable qui le fit connaître & qui le mena par degrés au faite de la grandeur.

Il commença par se jeter en volontaire qui voulait faire fortune , dans la ville de Hull assiégée par le roi. Il y fit de belles & d'heureuses actions , pour lesquelles il reçut une gratification d'environ six mille francs du parlement. Ce présent fait par le parlement à un aventurier , fait voir que le parti rebelle devait prévaloir. Le roi n'était pas en état de donner à ses officiers généraux ce que le parlement donnait à des volontaires. Avec de l'argent & du fanatisme on doit à la longue être maître de tout. On

fit *Cromwell* colonel. Alors ses grandstalens pour la guerre se développèrent au point, que lorsque le parlement créa le comte de *Manchester* général de ses armées, il fit *Cromwell* lieutenant-général, sans qu'il eût passé par les autres grades. Jamais homme ne parut plus digne de commander; jamais on ne vit plus d'activité & de prudence, plus d'audace & plus de ressources que dans *Cromwell*. Il est blessé à la bataille d'Yorck; & tandis que l'on met le premier appareil à sa playe, il apprend, que son général *Manchester* se retire, & que la bataille est perdue. Il court à *Manchester*; il le trouve fuyant avec quelques officiers; il le prend par le bras, & lui dit avec un air de confiance & de grandeur, *Vous vous méprenez, Mylord, ce n'est pas de ce côté-ci que sont les ennemis*. Il le ramène près du champ de bataille, rallie pendant la nuit plus de douze mille hommes, leur parle au nom de DIEU, cite *Moïse*, *Gédéon* & *Josué*, recommence la bataille au point du jour contre l'armée royale victorieuse, & la défait entièrement. Il fallait qu'un tel homme pérît ou fût le maître. Presque tous les officiers de son armée étaient des entousiasmés, qui portaient le nouveau testament à l'arçon de leur selle: on ne parlait à l'armée, comme dans le parlement, que de perdre Babylone, d'établir le culte dans Jérusalem, de briser le colosse. *Cromwell* parmi tant de fous cessa de l'être, & pensa qu'il valait mieux les gouverner, que d'être gouverné par eux. L'habitude de prêcher en inspiré lui restait. Figurez-vous un *Faquir*, qui s'est mis au reins une ceinture de fer par pénitence,

nitence, & qui ensuite détache sa ceinture, pour en donner sur les oreilles aux autres *Faquirs*. Voilà *Cromwell*. Il devient aussi intrigant qu'il était intrépide; il s'associe avec tous les colonels de l'armée, & forme ainsi dans les troupes une république, qui force le généralissime à se démettre. Un autre généralissime est nommé, & il le dégoûte. Il gouverne l'armée, & par elle il gouverne le parlement; il met ce parlement dans la nécessité de le faire enfin généralissime. Tout cela est beaucoup; mais ce qui est essentiel, c'est qu'il gagne toutes les batailles qu'il donne en Angleterre, en Ecosse, en Irlande; & il les gagne, non en voyant combattre, & en se ménageant, mais toujours en chargeant l'ennemi, ralliant ses troupes, courant partout, souvent blessé, tuant de sa main plusieurs officiers royalistes, comme un grenadier furieux & acharné.

Au milieu de cette guerre affreuse *Cromwell* faisait l'amour; il allait la bible sous le bras coucher avec la femme de son major-général *Lambert*. Elle aimait le comte de *Holland*, qui servait dans l'armée du roi. *Cromwell* le prend prisonnier dans une bataille, & jouit du plaisir de faire trancher la tête à son rival. Sa maxime était de verser le sang de tout ennemi important, ou dans le champ de bataille, ou par la main des bourreaux. Il augmenta toujours son pouvoir, en osant toujours en abuser; les profondeurs de ses desseins n'étaient rien à son impétuosité féroce. Il entre dans la chambre du parlement, & prenant sa montre, qu'il jette à terre, & qu'il

brisé en morceaux ; Je vous casserai , dit-il , comme cette montre. Il y revient quelque tems après , chasse tous les membres l'un après l'autre , en les faisant défiler devant lui. Chacun d'eux est obligé en passant de lui faire une profonde révérence : un d'eux passe le chapeau sur la tête ; *Cromwell* lui prend son chapeau , & le jette par terre : Apprenez , dit-il , à me respecter.

Quand il eut outragé tous les rois en faisant couper la tête à son roi légitime , & qu'il commença lui-même à régner , il envoya son portrait à une tête couronnée , c'était à la reine de Suède *Christine. Marvel* , fameux poëte Anglais , qui faisait fort bien des vers latins , accompagna ce portrait de six vers , où il fait parler *Cromwell* lui-même. *Cromwell* corrigea les deux derniers que voici :

*At tibi submitit frontem reverentior umbra ,
Non sunt hi vultus regibus usque truces.*

Le sens hardi des six vers peut se rendre ainsi.

Les armes à la main j'ai défendu les loix ;
D'un peuple audacieux j'ai vengé la querelle.
Regardez sans frémir cette image fidelle ;
Mon front n'est pas toujours l'épouvante des rois.

Cette reine fut la première à le reconnaître dès qu'il fut protecteur des trois royaumes. Presque tous les souverains de l'Europe envoyèrent des ambassadeurs à leur frère *Cromwell* , à ce domestique d'un évêque , qui venait de faire périr par les mains du bourreau un souve-

rain leur parent. Ils briguerent à l'envi son alliance. Le cardinal *Mazarin* pour lui plaire chassa de France les deux fils de *Charles I.*, les deux petits-fils de *Henri IV.*, les deux cousins germains de *Louis XIV.* La France conquit *Dunkerque* pour lui, & on lui en remit les clefs. Après sa mort *Louis XIV.* & toute sa cour portèrent le deuil, excepté Mademoiselle, qui eut le courage de venir au cercle en habit de couleur, & soutint seule l'honneur de sa race.

Jamais roi ne fut plus absolu que lui. Il disait, qu'il avait mieux aimé gouverner sous le nom de protecteur que sous celui de roi, parce que les Anglais savaient jusqu'où s'étend la prérogative d'un roi d'Angleterre, & ne savaient pas jusqu'où celle d'un protecteur pouvait aller. C'était connaître les hommes, que l'opinion gouverne, & dont l'opinion dépend d'un nom. Il avait conçu un profond mépris pour la religion, qui avait servi à sa fortune. Il y a une anecdote certaine conservée dans la maison de *St. Jean*, qui prouve assez le peu de cas que *Cromwell* faisait de cet instrument, qui avait opéré de si grands effets dans ses mains. Il buvait un jour avec *Ireton*, *Flettwood* & *St. Jean*, bifayeul du célèbre mylord *Bolingbrooke*; on voulut déboucher une bouteille, & le tirebouchon tomba sous la table; ils le cherchaient tous, & ne le trouvaient pas. Cependant une députation des églises presbytériennes attendait dans l'antichambre, & un huissier vint les annoncer. Qu'on leur dise que je suis retiré, dit *Cromwell*, & que je cherche le Seigneur. C'était l'expression dont se

servaient les fanatiques , quand ils faisaient leurs prières. Lorsqu'il eut ainsi congédié la bande des ministres , il dit à ses confidens ces propres paroles ; *Ces faquins-là croient que nous cherchons le Seigneur , & nous ne cherchons que le tirebouchon.*

Il n'y a guères d'exemple en Europe d'aucun homme , qui venu de si bas , se soit élevé si haut. Mais que lui falait-il absolument avec tous ses grands talens ? La fortune. Il l'eut cette fortune ; mais fut-il heureux ? Il vécut pauvre & inquiet jusqu'à quarante-trois ans ; il se baigna depuis dans le sang , passa sa vie dans le trouble , & mourut avant le tems à cinquante-sept ans. Que l'on compare à cette vie celle d'un *Newton* , qui a vécu quatre-vingt-quatre années , toujours tranquille , toujours honoré , toujours la lumière de tous les êtres pensans , voyant augmenter chaque jour sa renommée , sa réputation , sa fortune , sans avoir jamais ni soins ni remords ; & qu'on juge lequel a été le mieux partagé.

O curas hominum , ô quantum est in rebus inane !



CHAPITRE QUARANTIEME.

DU FANATISME.

LA géométrie ne rend donc pas toujours l'esprit juste. Dans quel précipice ne tombe-t-on pas encor avec ces lisières de la raison ? Un fameux protestant, que l'on comptait entre les premiers mathématiciens de nos jours, & qui marchait sur les traces des *Newton*, des *Leibnitz*, des *Bernoulli*, s'avisa il y a quelques années de tirer des corollaires assez singuliers. Il est dit qu'avec un grain de foi on transporterait des montagnes ; & lui, par une analyse toute géométrique, se dit à lui-même : J'ai beaucoup de grains de foi, donc je ferai plus que transporter des montagnes. Ce fut lui qu'on vit à Londres en l'année 1707. accompagné de quelques savans, & même de savans qui avaient de l'esprit, annoncer publiquement qu'ils ressusciteraient un mort dans tel cimetière que l'on voudrait. Leurs raisonnemens étaient toujours conduits par la synthèse. Ils disaient : Les vrais disciples doivent faire des miracles ; nous sommes les vrais disciples, nous ferons donc tout ce qu'il nous plaira. De simples fants de l'église Romaine, qui n'étaient point géomètres, ont ressuscité beaucoup d'honnêtes gens ; donc à plus forte

forte raison, nous qui avons réformé les réformés, nous ressusciterons qui nous voudrons.

Il n'y a rien à répliquer à ces argumens; ils sont dans la meilleure forme du monde. Voilà ce qui a inondé l'antiquité de prodiges; voilà pourquoi les temples d'*Esculape* à Epidaure, & dans d'autres villes, étaient pleins d'*ex voto*; les voutes étaient ornées de cuisses redressées, de bras remis, de petits enfans d'argent; tout était miracle.

Enfin le fameux protestant géomètre dont je parle était de si bonne foi, il assura si positivement qu'il ressusciterait les morts, & cette proposition plausible fit tant d'impression sur le peuple, que la reine *Anne* fut obligée de lui donner un jour, une heure & un cimetière à son choix pour faire son miracle loyalement & en présence de la justice. Le saint géomètre choisit l'église cathédrale de *St. Paul* pour faire sa démonstration: le peuple se rangea en haie; des soldats furent placés pour contenir les vivans & les morts dans le respect; les magistrats prirent leurs places; le greffier écrivit tout sur les registres publics; on ne peut trop constater les nouveaux miracles. On déterra un corps au choix du saint; il pria, il se jeta à genoux, il fit de très-pieuses contorsions; ses compagnons l'imitèrent; le mort ne donna aucun signe de vie; on le reporta dans son trou, & on punit légèrement le ressusciteur & ses adhérens. J'ai vû depuis un de ces pauvres gens;

gens ; il m'a avoué qu'un d'eux était en péché véniel , & que le mort en patit , sans quoi la résurrection était infaillible.

S'il était permis de révéler la turpitude de gens à qui l'on doit le plus sincère respect , je dirais ici que *Newton* , le grand *Newton* , a trouvé dans l'Apocalypse , que le pape est l'antechrist , & bien d'autres choses de cette nature ; je dirais qu'il était Arien très-sérieusement. Je fais que cet écart de *Newton* est à celui de mon autre géomètre , comme l'unité est à l'infini : il n'y a point de comparaison à faire. Mais quelle pauvre espèce que le genre humain , si le grand *Newton* a crû trouver dans l'Apocalypse l'histoire présente de l'Europe !

Il semble que la superstition soit une maladie épidémique , dont les ames les plus fortes ne sont pas toujours exemptes. Il y a en Turquie des gens de très-bon sens , qui se feraient empâler pour certains sentimens d'*Aboubeker*. Ces principes une fois admis , ils raisonnent très-conséquemment : les *Navariciens* , les *Radaristes* , les *Jabaristes* se damnent chez eux réciproquement avec des argumens très-subtils ; ils tirent tous des conséquences plausibles ; mais ils n'osent jamais examiner les principes.

Quelqu'un répand dans le monde qu'il y a un géant haut de soixante & dix piés ; bientôt après tous les docteurs examinent de quelle couleur doivent être ses cheveux , de quelle grandeur est son pouce , quelles dimensions ont ses ongles : on crie , on cabale , on se bat ;

bat; ceux qui soutiennent que le petit doigt du géant n'a que quinze lignes de diamètre, font brûler ceux qui affirment que le petit doigt a un pied d'épaisseur. Mais, Messieurs, votre géant existe-t-il? dit modestement un passant. Quel doute horrible! s'écrient tous ces disputans: quel blasphème! quelle absurdité! Alors ils font tous une petite trêve pour lapider le passant, & après l'avoir assassiné en cérémonie, de la manière la plus édifiante, ils se battent entr'eux comme de coutume, au sujet du petit doigt & des ongles.



CHAPITRE QUARANTE-UNIEME. SUR LE THEISME.

LE Théisme est une religion répandue dans toutes les religions ; c'est un métal qui s'allie avec tous les autres , & dont les veines s'étendent sous terre aux quatre coins du monde. Cette mine est plus à découvert , plus travaillée à la Chine ; partout ailleurs elle est cachée , & le secret n'est que dans les mains des adeptes.

Il n'y a point de pays où il y ait plus de ces adeptes qu'en Angleterre. Il y avait au dernier siècle beaucoup d'athées en ce pays-là , comme en France & en Italie. Ce que le chancelier *Bacon* avait dit se trouve vrai à la lettre , qu'un peu de philosophie rend un homme athée , & que beaucoup de philosophie mène à la connaissance d'un DIEU. Lorsqu'on croyait avec *Epicure* que le hasard fait tout , ou avec *Aristote* , & même avec plusieurs anciens théologiens , que rien ne naît que par corruption , & qu'avec de la matière & du mouvement le monde va tout seul , alors on pouvait ne pas croire à la Providence. Mais depuis qu'on entrevoit la nature que les anciens ne voyaient point du tout ; depuis qu'on s'est aperçu que tout est organisé , que tout a son germe ; depuis qu'on a bien su qu'un champignon est l'ouvrage d'une sagesse infinie , aussi-bien que tous les mondes ; alors ceux qui pensent ont adoré , là où leurs devanciers avaient blasphémé. Les physiciens

ficiens sont devenus les hérauts de la Providence : un Catéchiste annonce DIEU à des enfans, & un *Newton* le démontre aux sages.

Bien des gens demandent si le Théïsme, considéré à part, & sans aucune autre cérémonie religieuse, est en effet une religion ? La réponse est aisée; celui qui ne reconnaît qu'un DIEU créateur, celui qui ne considère en DIEU qu'un être infiniment puissant, & qui ne voit dans les créatures que des machines admirables, n'est pas plus religieux envers lui, qu'un Européen qui admirerait le roi de la Chine, n'est pour cela sujet de ce prince. Mais celui qui pense que DIEU a daigné mettre un rapport entre lui & les hommes, qu'il les a fait libres, capables du bien & du mal, & qu'il leur a donné à tous ce bon sens, qui est l'instinct de l'homme, & sur lequel est fondée la loi naturelle, celui-là sans doute a une religion, & une religion beaucoup meilleure que toutes les sectes qui sont hors de notre église; car toutes ces sectes sont fausses, & la loi naturelle est vraie. Notre religion révélée n'est même, & ne pouvait être que cette loi naturelle perfectionnée. Ainsi le Théïsme est le bon sens qui n'est pas encore instruit de la révélation, & les autres religions sont le bon sens perverti par la superstition.

Toutes les sectes sont différentes, parce qu'elles viennent des hommes; la morale est partout la même, parce qu'elle vient de DIEU.

On demande pourquoi de cinq ou six cent sectes il n'y en a guère en qui n'ait fait répandre du sang, & que les Théïstes, qui sont par tout si nombreux, n'ont jamais causé le moindre tumulte;

te;

re ; c'est que ce sont des philosophes. Or des philosophes peuvent faire de mauvais raisonnemens, mais ils ne font jamais d'intrigues. Aussi ceux qui persécutent un philosophe, sous prétexte que ses opinions peuvent être dangereuses au public, sont aussi absurdes que ceux qui craindraient que l'étude de l'algèbre ne fit enchérir le pain au marché ; il faut plaindre un être pensant qui s'égare ; le persécuter est insensé & horrible. Nous sommes tous frères ; si quelqu'un de mes frères, plein du respect & de l'amour filial, animé de la charité la plus fraternelle, ne salue pas notre père commun avec les mêmes cérémonies que moi, dois-je l'égorger & lui arracher le cœur ?

Qu'est-ce qu'un vrai Théiste ? C'est celui qui dit à DIEU, *Je vous adore & je vous sers* : c'est celui qui dit au Turc, au Chinois, à l'Indien, & au Russe ; *Je vous aime*.

Il doute peut-être que *Mahomet* ait voyagé dans la lune, & en ait mis la moitié dans sa manche ; il ne veut pas qu'après sa mort sa femme se brûle par dévotion ; il est quelquefois tenté de ne pas croire à l'histoire des onze mille vierges, & à celle de *St. Amable*, dont le chapeau & les gants furent portés par un rayon du soleil, d'Auvergne jusqu'à Rome. Mais à cela près c'est un homme juste. *Noé* l'aurait mis dans son arche, *Numa Pompilius* dans ses conseils ; il aurait monté sur le char de *Zoroastre* ; il aurait philosophé avec les *Platons*, les *Aristippes*, les *Cicérons* & les *Atticus* : mais n'aurait-il point bû de la ciguë avec *Socrate* ?

CHAPITRE QUARANTE-DEUXIEME:
 SUR LES
 CONTRADICTIONS
 DE CE MONDE.

PLUS on voit ce monde, & plus on le voit plein de contradictions & d'inconséquences. A commencer par le grand Turc, il fait couper toutes les têtes qui lui déplaisent, & peut rarement conserver la sienne.

Si du grand Turc nous passons au St. Père, il confirme l'élection des empereurs, il a des rois pour vassaux, mais il n'est pas si puissant qu'un duc de Savoye. Il expédie des ordres pour l'Amérique & pour l'Afrique, & il ne pourrait pas ôter un privilège à la république de Luques. L'empereur est roi des Romains; mais le droit de leur roi consiste à tenir l'étrier du pape & à lui donner à laver à la Messe.

Les Anglais servent leur monarque à genoux; mais ils le déposent, ils l'emprisonnent, ils le font périr sur l'échafaud.

Des hommes qui font vœu de pauvreté, obtiennent, en vertu de ce vœu, jusqu'à deux cent mille écus de rente; & en conséquence de leur vœu d'humilité, sont des souverains despotiques. On condamne hautement à Rome la plu-

pluralité des bénéfices avec charge d'ames ; & on donne tous les jours des bulles à un Allemand pour cinq ou six évêchés à la fois. C'est , dit-on , que les évêques Allemands n'ont point charge d'ames. Le chancelier de France est la première personne de l'état ; il ne peut manger avec le roi , du moins jusqu'à présent ; & un colonel à peine gentilhomme a cet honneur. Une intendante est reine en province , & bourgeoise à la cour.

On cuit en place publique ceux qui sont convaincus du péché de non-conformité , & on explique gravement dans tous les collèges la seconde églogue de *Virgile*, avec la déclaration d'amour de *Corydon* au bel *Alexis* ; *Formosum pastor Corydon ardebat Alexin* ; & on fait remarquer aux enfans , que quoiqu'*Alexis* soit blond & qu'*Amyntas* soit brun , cependant *Amyntas* pourrait bien avoir la préférence.

Si un pauvre philosophe , qui ne pense point à mal , s'avise de vouloir faire tourner la terre , ou d'imaginer que la lumière vient du soleil , ou de supposer que la matière pourrait bien avoir quelques autres propriétés que celles que nous connaissons , on crie à l'impie , au perturbateur du repos public ; & on traduit *ad usum Delphini* , les *Tusculanes* de *Cicéron* & *Lucrèce* , qui sont deux cours complets d'irréligion.

Les tribunaux ne croient plus aux possédés , on se moque des forciers ; mais on a brûlé *Gaufrédi* & *Grandier* pour fortilège ; & en dernier lieu la moitié d'un parlement voulait condamner au feu un religieux , accusé d'avoir enforcé une
fille

filles de dix-huit ans, en soufflant sur elle. *

Le sceptique philosophe *Bayle* a été persécuté même en Hollande. *La Motte le Vayer*, plus sceptique & moins philosophe, a été précepteur du roi *Louis XIV.* & du frère du roi. *Gourville* était à la fois pendu en effigie à Paris, & ministre de France en Allemagne.

Le fameux athée *Spinoza* vécut & mourut tranquille. *Vanini*, qui n'avait écrit que contre *Aristote*, fut brûlé comme athée : il a l'honneur en cette qualité de remplir un article dans les histoires des gens de lettres & dans tous les dictionnaires, immenses archives de mensonges & d'un peu de vérité ; ouvrez ces livres, vous y verrez que non-seulement *Vanini* enseignait publiquement l'athéisme dans ses écrits, mais encore que douze professeurs de sa secte étaient partis de Naples avec lui dans le dessein de faire partout des prosélites ; ouvrez ensuite les livres de *Vanini*, vous serez bien surpris de ne voir que des preuves de l'existence de DIEU. Voici ce qu'on lit dans son *Amphitheatrum*, ouvrage également condamné & ignoré. » DIEU est son » principe & son terme, sans fin & sans commencement, n'ayant besoin ni de l'un ni de » l'autre, & père de tout commencement & de » toute fin ; il existe toujours, mais dans aucun » tems ; pour lui le passé ne fut point, & l'avenir ne viendra point ; il règne partout sans » être dans un lieu, immobile sans s'arrêter, » rapide

* C'est le procès du père Girard & de la Cadivra. Rien n'a tant deshonoré l'humanité.

5, rapide sans mouvement ; il est tout , & hors de
 2, tout ; il est dans tout , mais sans être enfer-
 2, mé ; hors de tout , mais sans être exclus d'au-
 2, cunes choses ; bon , mais sans qualité ; entier ,
 2, mais sans parties ; immuable en variant tout
 2, l'univers ; sa volonté est sa puissance ; simple ;
 2, il n'y a rien en lui de purement possible , tout
 2, y est réel ; il est le premier , le moyen , le
 2, dernier acte ; enfin étant tout , il est au-dessus
 2, de tous les êtres , hors d'eux , dans eux , au-
 2, delà d'eux , à jamais devant & après eux. «
 C'est après une telle profession de foi que *Va-*
nini fut déclaré athée. Sur quoi fut-il condam-
 né ? Sur la simple déposition d'un nommé *Fran-*
gon. En vain ses livres déposaient pour lui. Un
 seul ennemi lui a coûté la vie & l'a flétri dans
 l'Europe.

Le petit livre de *Cymbalum mundi* , qui n'est
 qu'une imitation froide de *Lucien* , & qui n'a
 pas le plus léger , le plus éloigné rapport au Chri-
 stianisme , a été aussi condamné aux flammes. Mais
Rabelais a été imprimé avec privilège , & on a
 très-tranquillement laissé un libre cours à l'*Es-*
pion Turc , & même aux *Lettres Persanes* , à ce
 livre léger , ingénieux & hardi , dans lequel il y a
 une lettre toute entière en faveur du suicide ;
 une autre où l'on trouve ces propres mots , *si l'on*
suppose une religion ; une autre , où il est dit
 expressément , que les évêques n'ont d'autres
fonctions , que de dispenser d'accomplir la loi ; une
 autre enfin , où il est dit que le pape est un ma-
 gicien qui fait accroire que trois ne font qu'un ,
 que le pain qu'on mange n'est pas du pain , &c.

Mélanges &c.

R

L'abbé

L'abbé de *St. Pierre*, homme qui a pû se tromper souvent, mais qui n'a jamais écrit qu'en vûe du bien public, & dont les ouvrages étaient appellés par le cardinal *du Bois*, les rêves d'un bon citoyen; l'abbé de *St. Pierre*, dis-je, a été exclus de l'académie Française d'une voix unanime, pour avoir dans un ouvrage de politique préféré l'établissement des conseils à l'établissement des secrétaires d'état, & pour avoir dit, que les finances avaient été malheureusement administrées sur la fin de ce glorieux règne. L'auteur des *Lettres Persanes* n'avait parlé de *Louis XIV.* dans son livre, que pour dire que ce roi était un magicien, qui faisait accroire à ses sujets, que du papier était de l'argent, qu'il n'aimait que le gouvernement Turc; qu'il préférerait un homme qui lui donnait la serviette, à un homme qui lui avait gagné des batailles; qu'il avait donné une pension à un homme qui avait fui deux lieues, & un gouvernement à un homme qui en avait fui quatre; qu'il était accablé de pauvreté; quoiqu'il soit dit dans la même lettre, que ses finances sont inépuisables. Voilà encor une fois tout ce que cet auteur, dans son seul livre alors connu, avait dit de *Louis XIV.* protecteur de l'académie Française; & ce livre est le seul titre sur lequel l'auteur a été effectivement reçu dans l'académie Française. On peut ajouter encor, pour comble de contradiction, que cette compagnie le reçut pour en avoir été tournée en ridicule. Car de tous les livres où on s'est réjoui aux dépens de cette académie, il n'y en a guère où elle soit traitée plus mal que dans les *Lettres Persanes*. Voyez la lettre

où il est dit : *Ceux qui composent ce corps n'ont d'autres fonctions que de jaser sans cesse. L'éloge vient se placer comme de lui-même dans leur babil éternel, &c.* Après avoir ainsi traité cette compagnie, il fut loué par elle à sa réception du talent de faire des portraits ressemblans.

Si je voulais continuer à examiner les contrariétés qu'on trouve dans l'empire des lettres, il faudrait écrire l'histoire de tous les savans & de tous les beaux esprits ; de même que si je voulais détailler les contrariétés dans la société, il faudrait écrire l'histoire du genre humain. Un Asiatique qui voyagerait en Europe pourrait bien nous prendre pour des Payens. Nos jours de la semaine portent les noms de *Mars*, de *Mercure*, de *Jupiter*, de *Vénus* ; les noces de *Cupidon* & de *Psyché* sont peintes dans la maison des papes : mais surtout si cet Asiatique voyait notre opéra, il ne douterait pas que ce ne fût une fête à l'honneur des Dieux du paganisme. S'il s'informait un peu plus exactement de nos mœurs, il serait bien plus étonné ; il verrait en Espagne qu'une loi sévère défend qu'aucun étranger ait la moindre part indirecte au commerce de l'Amérique, & que cependant les étrangers y font, par les facteurs Espagnols, un commerce de cinquante millions par an, de sorte que l'Espagne ne peut s'enrichir que par la violation de la loi, toujours subsistante & toujours méprisée. Il verrait qu'en un autre pays le gouvernement fait fleurir une compagnie des Indes, & que les théologiens ont déclaré le dividende des actions criminel devant Dieu.

Il verrait qu'on achète le droit de juger les hommes, celui de commander à la guerre, celui d'entrer au conseil ; il ne pourrait comprendre, pourquoi il est dit dans les patentes qui donnent ces places, qu'elles ont été accordées gratis & sans brigue, tandis que la quittance de finance est attachée aux lettres de provision. Notre Asiatique ne serait-il pas surpris de voir les comédiens gagés par les souverains & excommuniés par les curés ? Il demanderait pourquoi un lieutenant-général roturier, qui aura gagné des batailles, * fera mis à la taille comme un payfan, & qu'un échevin fera noble comme les *Montmorencis* ? Pourquoi, tandis qu'on interdit les spectacles réguliers, dans une semaine consacrée à l'édification, on permet des bateleurs qui offensent les oreilles les moins délicates ? Il verrait presque toujours nos usages en contradiction avec nos loix ; & si nous voyagions en Asie, nous y trouverions à peu près les mêmes incompatibilités.

Les hommes sont partout également fous ; ils ont fait des loix à mesure, comme on répare des brèches de murailles. Ici les fils aînés ont ôté tout ce qu'ils ont pû aux cadets, là les cadets partagent également. Tantôt l'église a ordonné le duel, tantôt elle l'a anathématisé. On a excommunié tour-à-tour les partisans & les ennemis d'*Aristote*, & ceux qui portaient des cheveux longs & ceux qui les portaient courts.

Nous

* Cette ridicule coutume a été enfin abolie en 1751. Les lieutenans-généraux des armées ont été déclarés nobles comme les échevins.

Nous n'avons dans le monde de loi parfaite que pour régler une espèce de folie, qui est le jeu. Les règles du jeu sont les seules qui n'admettent ni exception, ni relâchement, ni variété, ni tyrannie. Un homme qui a été laquais, s'il joue au lansquenet avec des rois, est payé sans difficulté quand il gagne; partout ailleurs, la loi est un glaive dont le plus fort coupe par morceaux le plus faible.

Cependant ce monde subsiste comme si tout était bien ordonné; l'irrégularité tient à notre nature; notre monde politique est comme notre globe, quelque chose d'informe qui se conserve toujours. Il y aurait de la folie à vouloir que les montagnes, les mers, les rivières fussent tracées en belles figures régulières; il y aurait encore plus de folie de demander aux hommes une sagesse parfaite; ce serait vouloir donner des ailes à des chiens ou des cornes à des aigles.



CHAPITRE QUARANTE - TROISIEME.

S U R

CE QU'ON NE FAIT PAS,

E T S U R

CE QU'ON POURRAIT FAIRE.

L Aïsser aller le monde comme il va , faire son devoir tellement quellement , & dire toujours du bien de Mr. le prieur , est une ancienne maxime de moine ; mais elle peut laisser le couvent dans la médiocrité , dans le relâchement & dans le mépris. Quand l'émulation n'excite point les hommes , ce sont des ânes qui vont leur chemin lentement , qui s'arrêtent au premier obstacle , & qui mangent tranquillement leurs chardons , à la vuë des difficultés dont ils se rebutent ; mais aux cris d'une voix qui les encourage , aux piquettes d'un aiguillon qui les réveille , ce sont des courriers qui volent & qui sautent au-delà de la barrière. Sans les avertissemens de l'abbé de *St. Pierre* , les barbaries de la taille arbitraire ne feraient peut-être jamais abolies en France. Sans les avis de *Locke* , le désordre public dans les monnoies n'eût point été réparé à Londres. Il y a souvent des hommes , qui , sans avoir acheté le droit de juger leurs semblables , aiment le bien

bien public, autant qu'il est négligé quelquefois par ceux qui acquièrent comme une métairie le pouvoir de faire du bien & du mal.

Un jour à Rome, dans les premiers tems de la république, un citoyen dont la passion dominante était le désir de rendre son pays florissant, demanda à parler au premier consul; on lui dit que le magistrat était à table avec le préteur, l'édile, quelques sénateurs, leurs maîtresses & leurs bouffons; il laissa entre les mains d'un des esclaves insolens qui servaient à table, un mémoire dont voici à peu près la teneur.

„ Puisque les tyrans ont fait par toute la terre le mal qu'ils ont pû, ô vous qui vous piquez d'être bons, pourquoi ne faites-vous pas tout le bien que vous pouvez faire?

„ D'où vient que les pauvres assiègent vos temples & vos carrefours, & qu'ils étalent une misère inutile à l'état & honteuse pour vous, dans le tems que leurs mains pourraient être employées aux travaux publics? Que font pendant la paix ces légions oisives qui peuvent réparer les grands chemins & les citadelles? Ces marais, si on les desséchant, n'infesteraient plus une province & deviendraient des terres fertiles. Ces carrefours irréguliers & dignes d'une ville de Barbares, peuvent se changer en places magnifiques: ces marbres entassés sur le rivage du Tibre peuvent être taillés en statues, & devenir la récompense des grands hommes & la leçon de la vertu; vos marchés publics devraient être à la fois commodes & magnifiques, ils

„ ne font que mal-propres & dégoutans ; vos
 „ maisons manquent d'eau , & vos fontaines
 „ publiques n'ont ni gout ni propreté. Votre
 „ principal temple est d'une architecture bar-
 „ bare ; l'entrée de vos spectacles ressemble à
 „ celle d'un lieu infame ; les salles , où le peu-
 „ ple se rassemble pour entendre ce que l'u-
 „ nivers doit admirer , n'ont ni proportion ,
 „ ni grandeur , ni magnificence , ni commo-
 „ dité. Le palais de votre capitale menace rui-
 „ ne , la façade en est cachée par des masu-
 „ res , & *Moletus* y a sa maison au milieu de
 „ la cour. En vain votre paresse me répondra
 „ qu'il faudrait trop d'argent pour remédier à
 „ tant d'abus ; de grace donnerez-vous cet ar-
 „ gent aux Massagètes & aux Cimbres ? Ne
 „ fera-t-il pas gagné par des Romains , par vos
 „ architectes , par vos sculpteurs , par vos pein-
 „ tres , par tous vos artistes ? Ces artistes ré-
 „ compensés rendront cet argent à l'état , par
 „ les nouvelles dépenses qu'ils feront en état
 „ de faire ; les beaux arts seront en honneur ,
 „ ils seront à la fois votre gloire & votre richesse ;
 „ se ; car le peuple le plus riche est toujours
 „ celui qui travaille le plus. Ecoutez donc
 „ une noble émulation , & que les Grecs , qui
 „ commencent à estimer votre valeur & votre
 „ conduite , ne vous reprochent plus votre
 „ grossièreté.

On lut à table le mémoire du citoyen ; le
 consul ne dit mot , & demanda à boire ; l'édile
 dit qu'il y avait du bon dans cet écrit , & on
 n'en parla plus ; la conversation roula sur la
 fève

Leve du vin de Falerne , sur le montant du vin de Cécube ; on fit l'éloge d'un fameux cuisinier ; on approfondit l'invention d'une nouvelle fausse pour l'esturgeon ; on porta des fantés ; on fit deux ou trois contes insipides , & on s'endormit. Cependant le sénateur *Appius* , qui avait été touché en secret de la lecture du mémoire , construisit quelque tems après la voie Appienne ; *Flaminius* fit la voie Flaminienne ; un autre embellit le capitolé ; un autre bâtit un amphithéâtre , un autre des marchés publics. L'écrit du citoyen obscur fut une semence qui germa peu-à-peu dans la tête des grands hommes.



CHAPITRE QUARANTE - QUATRIEME.

SUR

MESSIEURS

JEAN LAW, MELON,
ET DUTOT.

SUR LE COMMERCE ET SUR LE LUXE.

ON entend mieux le commerce en France depuis vingt ans, qu'on ne l'a connu depuis *Pharamond* jusqu'à *Louis XIV.* C'était auparavant un art caché, une espèce de chymie entre les mains de trois ou quatre hommes, qui faisaient en effet de l'or, & qui ne disaient pas leur secret. Le gros de la nation était d'une ignorance si profonde sur ce secret important, qu'il n'y avait guères de ministre ni de juge qui fût ce que c'était que des *actions*, des *primes*, le *change*, un *dividende*. Il a fallu qu'un Ecossois, nommé *Jean Law*, soit venu en France, & ait bouleversé toute l'économie de notre gouvernement pour nous instruire. Il osa, dans le plus horrible dérangement de nos finances, dans la disette la plus générale, établir une banque & une compagnie des Indes. C'était l'émétique à des malades; nous en primes trop, & nous eumes des convulsions.

sions. Mais enfin, des débris de son système, il nous resta une compagnie des Indes avec cinquante millions de fonds. Qu'eût-ce été, si nous n'avions pris de la drogue que la dose qu'il fallait? Le corps de l'état ferait, je crois, le plus robuste & le plus puissant de l'univers.

Il régnait encor un préjugé si grossier parmi nous, quand la présente compagnie des Indes fut établie, que la Sorbonne déclara usuraire le dividende des actions. C'est ainsi qu'on accusa de sortilège en 1570. les imprimeurs Allemands qui vinrent exercer leur profession en France.

Nous autres Français, il le faut avouer, nous sommes venus bien tard en tout genre; nos premiers pas dans les arts ont été de nous opposer à l'introduction des vérités qui nous venaient d'ailleurs; nous avons soutenu des thèses contre la circulation du sang, démontrée en Angleterre; contre le mouvement de la terre, prouvé en Allemagne; on a pros crit par arrêt jusqu'à des remèdes salutaires. Annoncer des vérités, proposer quelque chose d'utile aux hommes, c'est une recette sûre pour être persécuté. *Jean Lave*, cet Ecossois à qui nous devons notre compagnie des Indes & l'intelligence du commerce, a été chassé de France, & est mort dans la misère à Venise; & cependant, nous qui avons à peine trois cent gros vaisseaux marchands quand il proposa son système, * nous en avons aujourd'hui dix-huit-cent. Nous les lui devons, & nous sommes loin de la reconnaissance.

Les principes du commerce sont à présent

con-

* Ceci était écrit en 1738.

connus de tout le monde ; nous commençons à avoir de bons livres sur cette matière. L'*Essai sur le commerce* de Mr. Melon est l'ouvrage d'un homme d'esprit, d'un citoyen, d'un philosophe ; il se sent de l'esprit du siècle ; & je ne crois pas que du tems même de Mr. Colbert, il y eût en France deux hommes capables de composer un tel livre. Cependant il y a bien des erreurs dans ce bon ouvrage ; tant le chemin vers la vérité est difficile. Il est bon de relever les méprises qui se trouvent dans un livre utile : ce n'est même que là qu'il les faut chercher. C'est respecter un bon ouvrage que de le contredire ; les autres ne méritent pas cet honneur.

Voici quelques propositions qui ne m'ont point paru vraies.

I. Il dit que les pays où il y a le plus de mendiants, sont les plus barbares. Je pense qu'il n'y a point de ville moins barbare que Paris, & pourtant où il y ait plus de mendiants. C'est une vermine qui s'attache à la richesse ; les fainéans accourent du bout du royaume à Paris, pour y mettre à contribution l'opulence & la bonté. C'est un abus difficile à déraciner, mais qui prouve seulement qu'il y a des hommes lâches, qui aiment mieux demander l'aumône que de gagner leur vie. C'est une preuve de richesse & de négligence, & non point de barbarie.

II. Il répète dans plusieurs endroits, que l'Espagne serait plus puissante sans l'Amérique. Il se fonde sur la dépopulation de l'Espagne, &

sur

sur la faiblesse où ce royaume a languì longtemps. Cette idée que l'Amérique affaiblit l'Espagne, se voit dans près de cent auteurs. Mais s'ils avaient voulu considérer que les trésors du nouveau monde ont été le ciment de la puissance de *Charles-Quint*, & que par eux *Philippe II.* aurait été le maître de l'Europe, si *Henri le grand*, *Elizabeth*, & les princes d'*Orange*, n'eussent été des héros, ces auteurs auraient changé de sentiment. On a crû que la monarchie Espagnole était anéantie, parce que les rois *Philippe III.*, *Philippe IV.* & *Charles II.* ont été malheureux, ou faibles. Mais que l'on voye comme cette monarchie a repris tout d'un coup une nouvelle vie sous le cardinal *Albéróni*; que l'on jette les yeux sur l'Afrique & sur l'Italie, théâtres des conquêtes du présent gouvernement Espagnol; il faudra bien convenir alors que les peuples font ce que les rois ou les ministres les font être. Le courage, la force, l'industrie, tous les talens restent ensevelis, jusqu'à ce qu'il paraisse un génie qui les ressuscite. Le capitole est habité aujourd'hui par des recollets, & on distribue des chapelets au même endroit où des rois vaincus suivaient le char de *Paul Emile*. Qu'un empereur siège à Rome, & que cet empereur soit un *Jules-César*, tous les Romains redeviendront des *Césars* eux-mêmes.

Quant à la dépopulation de l'Espagne, elle est moindre qu'on ne le dit; & après tout, ce royaume & les états de l'Amérique qu'en dépendent, sont aujourd'hui des provinces d'un même empire,

pire, divisées par un espace qu'on franchit en deux mois ; enfin leurs trésors deviennent les nôtres , par une circulation nécessaire ; la cochenille , l'indigo , le quinquina , les mines du Mexique & du Pérou sont à nous , & par-là nos manufactures sont Espagnoles. Si l'Amérique leur était à charge , persisteraient-ils si longtems à défendre aux étrangers l'entrée de ce pays ? Garde-t-on avec tant de soin le principe de sa ruine , quand on a eu deux cent ans pour faire ses réflexions ?

III. Il dit que la perte des soldats n'est point ce qu'il y a de plus funeste dans les guerres ; que cent mille hommes tués sont une bien petite portion sur vingt millions ; mais que les augmentations des impositions rendent vingt millions d'hommes malheureux. Je lui passe qu'il y ait vingt millions d'ames en France ; mais je ne lui passe point qu'il vaille mieux égorger cent mille hommes , que de faire payer quelques impôts au reste de la nation. Ce n'est pas tout ; il y a ici un étrange & funeste mécompte. *Louis XIV.* a eu , en comptant tout le corps de la marine , quatre cent quarante mille hommes à sa solde pendant la guerre de 1701. Jamais l'empire Romain n'en a eu tant. On a observé que le cinquième d'une armée périt au bout d'une campagne , soit par les maladies , soit par les accidens , soit par le fer & le feu. Voilà quatre-vingt-huit mille hommes robustes que la guerre détruisait chaque année : donc au bout de dix ans l'état perdit huit cent quatre-vingt mille hommes , & avec eux les enfans qu'ils auraient produits. Maintenant si
la

la France contient environ dix-huit millions d'âmes, ôtez-en près d'une moitié pour les femmes, retranchez les vieillards, les enfans, le clergé, les religieux, les magistrats & les laboureurs, que reste-t-il pour défendre la nation? Sur dix-huit millions à peine trouverez-vous dix-huit cent mille hommes, & la guerre en dix ans en détruit près de neuf cent mille; elle fait périr dans une nation la moitié de ceux qui peuvent combattre pour elle, & vous dites qu'un impôt est plus funeste que leur mort?

Après avoir relevé ces inadvertances, que l'auteur eût relevées lui-même, souffrez que je me livre au plaisir d'estimer tout ce qu'il dit sur la liberté du commerce, sur les denrées, sur le change, & surtout sur le luxe. Cette sage apologie du luxe est d'autant plus estimable dans cet auteur, & a d'autant plus de poids dans sa bouche, qu'il vivait en philosophe.

Qu'est-ce en effet que le luxe? C'est un mot sans idée précise, à peu près comme lorsque nous disons, les climats d'orient & d'occident: il n'y a en effet ni orient ni occident; il n'y a pas de point où la terre se lève & se couche; ou, si vous voulez, chaque point est orient & occident. Il en est de même du luxe; ou il n'y en a point, ou il est partout. Transportons-nous au tems où nos pères ne portaient point de chemises. Si quelqu'un leur eût dit: Il faut que vous portiez sur la peau des étoffes plus fines & plus légères que le plus fin drap, blanche comme de la neige; & que vous en

chan-

changiez tous les jours ; il faut même , quand elles seront un peu salies , qu'une composition faite avec art leur rende leur première blancheur ; tout le monde se ferait écrié ; Ah ! quel luxe ! quelle mollesse ! une telle magnificence est à peine faite pour les rois ! Vous voulez corrompre nos mœurs & perdre l'état. Entend-on par le luxe , la dépense d'un homme opulent ? Mais faudrait-il donc qu'il vécût comme un pauvre , lui dont le luxe seul fait vivre les pauvres ? La dépense doit être le thermomètre de la fortune d'un particulier , & le luxe général est la marque infailible d'un empire puissant & respectable. C'est sous Charlemagne , sous François I. , sous le ministère du grand Colbert , & sous celui-ci , que les dépenses ont été les plus grandes , c'est-à-dire , que les arts ont été le plus cultivés.

Que prétendait l'amer , le satyrique *La Bruyère* ? Que voulait dire ce misanthrope forcé , en s'écriant ; *Nos ancêtres ne savaient point préférer le faste aux choses utiles ; on ne les voyait point s'éclairer avec des bougies ; la cire était pour l'autel & pour le louvre. Ils ne disaient point , Qu'on mette les chevaux à mon carrosse ; l'étain brillait sur les tables & sur les buffets , l'argent était dans les coffres , &c. ?* Ne voilà-t-il pas un plaisant Éloge à donner à nos pères , de ce qu'ils n'avaient ni abondance , ni industrie , ni goût , ni propreté ? L'argent était dans les coffres. Si cela était , c'était une très-grande sottise. L'argent est fait pour circuler , pour faire éclore tous les arts , pour acheter l'industrie
des

des hommes. Qui le garde est mauvais citoyen, & même est mauvais ménager. C'est en ne le gardant pas, qu'on se rend utile à la patrie & à soi-même. Ne se laissera-t-on jamais de louer les défauts du tems passé, pour insulter aux avantages du nôtre ?

Ce livre de Mr. *Melon* en a produit un de Mr. *Dutot*, qui l'emporte de beaucoup pour la profondeur & pour la justesse ; & l'ouvrage de Mr. *Dutot* en va produire un autre, par l'illustre Mr. du *Vernay*, lequel probablement vaudra beaucoup mieux que les deux autres, parce qu'il sera fait par un homme d'état. Jamais les belles-lettres n'ont été si liées avec la finance, & c'est encor un des mérites de notre siècle.



CHAPITRE QUARANTE - CINQUIÈME.

DES

MONNOIES,

ET DU

REVENU DES ROIS.

ON fait que toute mutation de monnoie a été onéreuse au peuple & au roi sous le dernier règne. Mais n'y a-t-il point de cas où une augmentation de monnoie devienne nécessaire ?

Dans un état , par exemple , qui a peu d'argent & peu de commerce , (& c'est ainsi que la France a été longtems) un seigneur a cent marcs de rente. Il emprunte pour marier ses filles , ou pour aller à la guerre , mille marcs , dont il paye cinquante marcs annuellement. Voilà sa maison réduite à la dépense annuelle de cinquante marcs , pour fournir à tous ses besoins. Cependant la nation se rend plus industrieuse , elle fait un commerce , l'argent devient plus abondant. Alors , comme il arrive toujours , la main-d'œuvre devient plus chère , les dépenses du luxe convenable à la dignité de cette maison doublent , triplent , quadruplent , pendant que le blé , qui fait la ressource de la terre ,

n'aug.

n'augmente pas dans cette proportion, parce qu'on ne mange pas plus de pain qu'auparavant, mais on consomme plus en magnificence : ce qu'on achetait cinquante marcs en coûtera deux cent, & le possesseur de la terre, obligé de payer cinquante marcs de rente, sera réduit à vendre sa terre. Ce que je dis du seigneur, je le dis du magistrat, de l'homme de lettres, &c. comme du laboureur, qui achète plus cher sa vaisselle d'étain, sa tasse d'argent, son lit, son linge. Enfin le chef de la nation est dans ce cas, lorsqu'il n'a qu'un certain fonds réglé, & certains droits qu'il n'ose trop augmenter de peur d'exciter des murmures. Dans cette situation pressante, il n'y a certainement qu'un parti à prendre, c'est de soulager le débiteur. On peut le favoriser en abolissant les dettes : c'est ainsi qu'on en usait chez les Egyptiens, & chez plusieurs peuples de l'Orient, au bout de cinquante ou de trente années. Cette coutume n'était point si dure qu'on le pense ; car les créanciers avaient pris leurs mesures suivant cette loi, & une perte prévue de loin n'est plus une perte. Quoique cette loi ne soit point en vigueur chez nous, il a bien fallu y revenir pourtant en effet, quelque détour que l'on ait pris : car trouver le moyen de ne payer que le quart de ce que je devais, n'est-ce pas une espèce de jubilé ? Or on a trouvé ce moyen très-aisément, en donnant aux espèces une valeur idéale, & en disant, Cette pièce d'or qui valait six francs, en vaudra aujourd'hui vingt-quatre ; & quiconque devait quatre de ces pièces d'or, sous

le nom de six francs chacune, s'acquittera en payant une seule pièce d'or, qu'on appellera vingt-quatre francs. Comme ces opérations se font faites petit-à-petit, ce changement n'a point effrayé. Tel qui était à la fois débiteur & créancier, gagnait d'un côté ce qu'il perdait de l'autre. Tel autre faisait le commerce, tel autre enfin en souffrait & se réduisait à épargner.

C'est ainsi que toutes les nations Européennes en ont usé avant d'avoir établi un commerce réglé & puissant. Examinons les Romains, nous verrons que l'*As*, la livre de cuivre de douze onces, fut réduit à six liards de notre monnaie d'aujourd'hui. Chez les Anglais, la livre sterling de seize onces d'argent, est réduite à vingt-deux francs de notre monnaie. La livre de gros des Hollandais n'est plus qu'environ douze francs, ou douze de nos livres numéraires. Mais c'est notre livre qui a souffert les plus grands changemens.

Nous appellions, du tems de *Charlemagne*, une monnaie courante, faisant la vingtième partie d'une livre, un *solide*, du nom Romain *solidum*: c'est ce *solide* que nous nommons un *sou*, comme nous appelons le mois d'*Auguste* barbarement *Août*, que nous prononçons *ou*, à force de politesse; de façon que dans notre langue si polie, *hodieque manent vestigia ruris*. Enfin ce *solide*, ce *sou*, qui était la vingtième partie d'une livre, & la dixième partie d'un marc d'argent, est aujourd'hui une chétive monnaie de cuivre, qui représente la dix-neuf cent-soixantième partie d'une livre, l'argent supposé à qua-

rante.

rante-neuf francs le marc. Ce calcul est presque incroyable ; & il se trouve , par ce calcul , qu'une famille qui aurait en autrefois cent *solides* de rente , & qui aurait très-bien vécu , n'aurait aujourd'hui que cinq sixièmes d'un écu de six francs à dépenser par an.

Quest-ce que cela prouve ? Que de toutes les nations nous avons longtems été la plus changeante , & non la plus heureuse ; que nous avons poussé à un excès intolérable l'abus d'une loi naturelle , qui ordonne à la longue le soulagement des débiteurs opprimés. Or puisque Mr. *Dutot* a si bien fait voir les dangers de ces prompts secousses que donnent aux états les changemens des valeurs numéraires dans les monnoies , il est à croire que dans un tems aussi éclairé que le nôtre , nous n'aurons plus à essayer de pareils orages.

Ce qui m'a le plus étonné dans le livre de Mr. *Dutot* , c'est d'y voir que *Louis XII.* , *François I.* , *Henri II.* , *Henri III.* étaient plus riches que *Louis XV.* Qui eût crû que *Henri III.* à compter comme aujourd'hui , avait cent-soixante & trois millions au-delà du revenu de notre roi ? J'avoue que je ne fors point de surprise. Car comment avec ces richesses immenses *Henri III.* pouvait-il à peine résister aux Espagnols ? Comment était-il opprimé par les *Guises* ? Comment la France était-elle dénuée d'arts & de manufactures ? Pourquoi nulle belle maison dans Paris , nul beau palais bâti par les rois , aucune magnificence , aucun goût , qui font la suite de la richesse ? Aujourd'hui , au contraire , trois

cent fortereſſes, toujours bien réparées, bordent nos frontières, deux cent mille hommes au moins les défendent. Les troupes qui composent la maison du roi, sont comparables à ces dix mille hommes couverts d'or qui accompagnaient les chars de *Xerxès* & de *Darius*. Paris est deux fois plus peuplé, & cent fois plus opulent que sous *Henri III*. Le commerce qui languissait, qui n'était rien alors, fleurit aujourd'hui à notre avantage.

Depuis la dernière refonte des espèces, on trouve qu'il a passé à la monnaie plus de douze cent millions en or & en argent. On voit par la ferme du marc, qu'il y a en France pour environ autant de ces métaux orfévris. Il est vrai que ces immenses richesses n'empêchent pas que le peuple ne soit prêt quelquefois à mourir de faim dans les années stériles. Mais ce n'est pas de quoi il s'agit : la question est de savoir comment la nation, étant incomparablement plus riche que dans les siècles précédens, le roi le ferait beaucoup moins.

Comparons d'abord les richesses de *Louis XV*. à celles de *François I*. Les revenus de l'état étaient alors de seize millions numéraires de livres, & la livre numéraire de ce tems-là était à celle de ce tems-ci, comme un est à quatre & demi. Donc seize millions en valaient soixante & douze des nôtres : donc avec soixante & douze de nos millions seulement, on ferait aussi riche qu'alors. Mais les revenus de l'état sont supposés (*) de

(*) C'est la supposition que fait Mr. Duot. Mais en 1750. les revenus du roi montent à près de trois cent millions, à quarante-neuf livres dix sols le marc.

de deux cent millions : donc de ce chef , *Louis XV.* est plus riche de cent-vingt-huit de nos millions que *François I.* : donc le roi est environ trois fois aussi riche que *François I.* : donc il tire de ses peuples trois fois autant que *François I.* en tirait. Cela est déjà bien éloigné du compte de Mr. *Dutot*.

Il prétend , pour prouver son système , que les denrées sont quinze fois plus chères qu'au seizième siècle. Examinons ces prix des denrées. Il faut s'en tenir au prix du blé dans les capitales , année commune. Je trouve beaucoup d'années au seizième siècle , dans lesquelles le blé est à cinquante sous , à vingt-cinq , à vingt , à dix-huit sous , à quatre francs , & j'en forme une année commune de trente sous. Le froment vaut aujourd'hui environ douze livres. Les denrées n'ont donc augmenté que huit fois en valeur numéraire ; & c'est la proportion dans laquelle elles ont augmenté en Angleterre & en Allemagne. Mais ces trente sous du seizième siècle valaient cinq livres quinze sous des nôtres. Or cinq livres quinze sous , font , à cinq sous près , la moitié de douze livres : donc en effet *Louis XV.* trois fois plus riche que *François I.* , n'achète les choses en poids de marc que le double de ce qu'on les achetait alors. Or un homme qui a neuf cent francs , & qui achète une denrée six cent francs , reste certainement plus riche de cent écus , que celui qui n'ayant que trois cent livres , achète cette même denrée trois cent livres : donc *Louis XV.* reste plus riche d'un tiers que *François I.*

Mais ce n'est pas tout : au lieu d'acheter toutes les denrées le double, il achète les soldats, la plus nécessaire denrée des rois, à beaucoup meilleur marché que tous les prédécesseurs. Sous *François I.* & sous *Henri II.* les forces des armées consistaient en une gendarmerie nationale, & en fantassins étrangers, que nous ne pouvons plus comparer à nos troupes. Mais l'infanterie sous *Louis XV.* est payée à peu près sur le même pied, au même prix numéraire que sous *Henri IV.* Le soldat vend sa vie six sous par jour, en comptant son habit : ces six sous en valaient douze pareils du tems de *Henri IV.* Ainsi avec le même revenu que *Henri le grand*, on peut entretenir le double de soldats ; & avec le double d'argent on peut en soudoyer le quadruple. Ce que je dis ici suffit pour faire voir que malgré les calculs de *Mr. Dutot*, les rois, aussi-bien que l'état, sont plus riches qu'ils n'étaient. Je ne nie pas qu'ils ne soient plus endettés.

Louis XIV. a laissé à sa mort plus de deux fois dix centaines de millions de dettes à trente francs le marc, parce qu'il voulut à la fois avoir cinq cent mille hommes sous les armes, deux cent vaisseaux, & bâtir Versailles ; & parce que dans la guerre de la succession d'Espagne, ses armes furent longtems malheureuses. Mais les ressources de la France sont beaucoup au-dessus de ses dettes. Un état qui ne doit qu'à lui-même ne peut s'appauvrir, & ces dettes mêmes sont un nouvel encouragement de l'industrie.

L E T T R E (*)

A MONSIEUR T**.

Sur l'ouvrage de Mr. DU TOT, & sur celui
de Mr. MELON 1738.

JE vous remercie , Monsieur , de m'avoir fait connaître le livre de Mr. du Tot sur les finances. C'est un *Euclide* pour la vérité & l'exactitude. Il me semble qu'il fait à l'égard de cette science , qui est le fondement des bons gouvernemens , ce que *Lemery* a fait en chimie. Il a rendu très-intelligible un art sur lequel avant lui les artistes jaloux de leurs connoissances , souvent erronées , n'avaient point écrit , ou n'avaient donné que des énigmes.

Je viens de relire aussi le petit livre de feu Mr. *Melon* , qui a été l'occasion de l'ouvrage beaucoup plus détaillé & plus approfondi qu'a donné Mr. du Tot.

Nardi parvus onix eliciet cadum.

L'essai de Mr. *Melon* me paraît toujours digne d'un ministre & d'un citoyen , même avec
ses

(*) On ne sera pas fâché de trouver ici la première façon de cette lettre , telle qu'elle a été composée d'abord ; c'est le canevas des deux précédentes. Les variantes sont considérables.

les erreurs. Il me semble , toute prévention à part , qu'il y a beaucoup à profiter dans ces lectures ; car je veux croire pour l'amour du genre humain , que ces livres & quelques-uns de ceux de Mr. l'abbé de *Saint - Pierre* , pourront dans des tems difficiles , servir de conseil aux ministres à venir , comme l'histoire est la leçon des rois.

Parmi les choses que je remarque sur l'essai de Mr. *Melon* , il me sera bien permis , en qualité d'homme de lettres & d'amateur de la langue Française , de me plaindre qu'il en ait trop négligé la pureté. L'importance des matières ne doit point faire oublier le style. Je me souviens que lorsque l'auteur me fit l'honneur de me donner sa seconde édition , il me dit qu'il était bien difficile d'écrire en Français , & qu'on lui avait corrigé plus de trente fautes dans son livre. Je lui en montrai cent dans les vingt premières pages de cette seconde édition corrigée.

Passons à des inadvertences plus importantes. Il me semble que dans ces écrits que l'intérêt public a dictés , il ne faut souffrir aucune erreur. Voici quelques propositions qui ne m'ont point paru vraies.

1^o. Il dit que les pays où il y a le plus de mendiants , sont les plus barbares. Je pense qu'il n'y a point de ville moins barbare que Paris , & pourtant où il y ait plus de mendiants. C'est une vermine qui s'attache à la richesse. Les fainéans accourent du bout du royaume à Paris , pour y mettre à contribution l'opulence
&

& la bonté. C'est un abus difficile à déraciner, mais qui prouve seulement qu'il y a des hommes lâches qui aiment mieux demander l'aumône que de gagner leur vie. C'est une preuve de richesse & de négligence, & non point de barbarie.

2^o. Il répète dans plusieurs endroits que l'Espagne serait plus puissante sans l'Amérique. Il se fonde sur la dépopulation de l'Espagne, & sur la faiblesse où ce royaume a languï longtemps. Cette idée que l'Amérique affaiblit l'Espagne, se voit dans cent auteurs. Ils auraient dû considérer que les trésors du nouveau monde ont été le ciment de la puissance de *Charles-Quint*, & que par eux *Philippe II.* eût été le maître de l'Europe, si *Henri le grand*, *Elizabeth*, & le prince d'*Orange* n'eussent été des héros. Ces auteurs alors auraient changé de sentiment. Ils ont cru que la monarchie Espagnole était anéantie, parce que les rois *Philippe III.*, *Philippe IV.* & *Charles II.* ont été malheureux ou faibles : mais que l'on voye comme cette monarchie a repris tout d'un coup une nouvelle vie sous le cardinal *Albéroni* ; que l'on jette les yeux sur l'Afrique & sur les autres théâtres des conquêtes du présent gouvernement Espagnol ; il faudra bien convenir alors que les peuples font ce que les rois ou leurs ministres les font être. Le courage, la force, l'industrie, tous les talens restent enfevelis, jusqu'à ce qu'il paraisse un génie qui les ressuscite. Le capitole est habité aujourd'hui par les recollets, & l'on distribue des chapelets,

où

où des rois vaincus suivaient le char de *Paul-Emile*. Qu'un empereur siège à Rome, & que cet empereur soit un *Jules-César*, tous les Romains deviendront des *Césars* eux-mêmes. Quant à la dépopulation de l'Espagne, elle est moindre qu'on ne le dit; & après tout, ce royaume & les états de l'Amérique qui en dépendent, sont des provinces d'un même empire, divisées par un espace qu'on franchit en deux mois. Enfin leurs trésors deviennent les nôtres par une circulation nécessaire. La cochenille, l'indigo, le quinquina, les mines du Mexique & du Pérou sont à nous, & par-là nos manufactures sont aux Espagnols. Si l'Amérique leur était à charge, persisteraient-ils si long-tems à défendre aux étrangers l'entrée de ce pays? Garde-t-on avec tant de soin le principe de sa ruine, quand on a deux cent ans pour faire ses réflexions?

3°. Monsieur *Melon* dit: „ Que la perte des
„ soldats n'est point ce qu'il y a de plus funeste
„ dans les guerres; que cent mille hommes
„ tués sont une bien petite portion sur vingt
„ millions; mais que les augmentations des
„ impositions rendent vingt millions d'hommes
„ malheureux. “

Je lui passe qu'il y ait vingt millions d'ames en France; mais je ne lui passe point qu'il vaille mieux égorger cent mille hommes que de faire payer double impôt au reste de la nation. Ce n'est pas tout; il y a ici un étrange & funeste mécompte.

Louis XIV. a eu, en comptant tout le corps
de

de la marine, quatre cent quarante mille hommes à sa solde pendant la dernière guerre. Jamais l'empire Romain n'en a eu tant. On a observé que la cinquième partie d'une armée périt au bout d'une campagne, soit par les maladies, soit par les accidens, soit par le fer & le feu. Voilà quatre-vingt-huit mille hommes robustes que la guerre détruisait chaque année; donc au bout de dix ans l'état perdit huit cent quatre-vingt mille hommes, & avec eux les enfans qu'ils auraient produits. Maintenant, si la France contient environ dix-huit millions d'ames, retranchez les vieillards, les enfans, le clergé, les religieux, les magistrats, & que reste-t-il pour défendre la nation? Sur dix-huit millions, à peine trouverez-vous dix-huit cent mille hommes, & la guerre en dix années en détruit plus de neuf cent mille. Elle fait périr dans une nation la moitié de ceux qui peuvent combattre pour elle; & vous dites qu'un impôt est plus funeste que leur mort?

Après avoir relevé ces inadvertences, que l'auteur eût relevées lui-même, souffrez que je me donne le plaisir d'estimer tout ce qu'il dit sur la liberté du commerce, sur les denrées, sur le change, & surtout sur le luxe. Cette sage apologie du luxe est d'autant plus estimable dans cet auteur, & a d'autant plus de poids dans sa bouche, qu'il vivait en philosophe.

Qu'est-ce en effet que le luxe? C'est un mot sans idée précise, à peu près comme lorsqu'on

que nous difons, les climats d'orient & d'occident. Il n'y a pas de point où le foleil fe lève & fe couche ; ou, fi vous voulez, chaque point eft orient ou occident. Il en eft de même du luxe. Il n'y en a point, ou il eft partout. Transportons-nous au tems où nos pères ne portaient point de chemifes. Si quelqu'un leur eût dit : Il faut que vous portiez fur la peau des étoffes plus fines & plus légères que le plus fin drap, blanches comme de la neige, & que vous en changiez tous les jours ; il faut même qu'une composition faite avec un art infini leur rende leur blancheur : tout le monde fe ferait écrié : Ah quel luxe ! ah quelle molleffe ! Une telle magnificence eft à peine faite pour les rois. Vous voulez corrompre nos mœurs & perdre l'état.

Entend-on par le luxe la dépense d'un homme opulent ? Mais faudrait-il donc qu'il vécût comme un pauvre, lui dont le luxe feul fait vivre les pauvres ? La dépense doit être le thermomètre de la fortune, & le luxe en général eft la marque infaillible d'un empire puiffant. C'est fous *Charlemagne*, fous *François I*, fous le miniftère du grand *Colbert*, & fous celui-ci, que les dépenses ont été les plus grandes, c'est-à-dire, que les arts ont été le plus cultivés.

Que prétendait la *Bruyère* en s'écriant : „ Nos
 „ ancêtres ne favaient pas préférer le fafte aux
 „ chofes utiles ? On ne les voyait point s'é-
 „ clairer avec des bougies. La cire était pour
 „ l'autel & pour le louvre : Ils ne difaient
 „ point :

„ point : Qu'on mette les chevaux à mon car-
„ roffe. L'étain brillait fur les tables & fur les
„ buffets. L'argent était dans les coffres. „

Ne voilà-t-il pas un plaifant éloge à donner à nos pères , de ce qu'ils n'avaient ni abondance , ni industrie , ni goût , ni propreté ? L'argent était donc dans les coffres ? Si cela était , c'était une très-grande fofife ; l'argent eft fait pour circuler , pour faire éclore tous les arts , pour acheter l'industrie des hommes. Qui le garde eft mauvais citoyen , & même mauvais ménager. C'eft en ne le gardant pas qu'on fe rend utile à la patrie & à foi-même. Ne fe laffera-t-on jamais de louer les défauts du tems paflé , pour infulter aux avantages du nôtre ?

Mais n'opposons point ici déclamation à déclamation. Je me hâte d'arriver aux points importans qui font l'objet de cet excellent livre de *M. du Tot*. Les augmentations de monnoie fi fréquentes avant notre heureux miniftère , font-elles utiles à l'état , ou préjudiciables ?

Monsieur du Tot démontre que toute mutation de monnoie a été onéreuse au peuple & au roi fous le dernier règne. Mais n'y a-t-il point de cas où une augmentation de monnoie devienne néceffaire ?

Dans un état , par exemple , qui a peu d'argent & peu de commerce , (& c'est ainfi que la France a été long-tems ,) un feigneur a cent marcs de rente : il emprunte , pour marier fes filles , ou pour aller à la guerre , mille
marcs ,

marcs , dont il paye annuellement cinquante marcs ; voilà sa maison réduite à la dépense annuelle de cinquante marcs pour fournir à tous ses besoins. Cependant la nation se rend plus industrieuse , elle fait un commerce , l'argent devient plus abondant. Il arrive alors ce qui arrive toujours , que la main-d'œuvre devient plus chère. Les dépenses du luxe convenables à la dignité de cette maison , doublent, triplent , pendant que le bled , qui fait la ressource de la terre , n'augmente pas dans cette proportion , parce qu'on ne mange pas plus de pain qu'auparavant ; mais on consomme davantage en magnificence. Ce qu'on achetait cinquante marcs , en coûtera deux cent , & le possesseur de la terre obligé de payer cinquante marcs de rente , fera réduit à vendre sa terre. Ce que je dis du seigneur , je le dis du magistrat , du laboureur , même de l'homme de lettres , &c. Le laboureur achète alors plus cher sa vaisselle d'étain , sa tasse d'argent , son lit , son linge ; enfin le chef même de la nation est dans ce cas , lorsqu'il n'a qu'un certain fonds réglé , & certains droits qu'il n'ose trop augmenter de peur d'exciter des murmures.

Dans cette situation pressante il n'y a certainement qu'un parti à prendre ; c'est de soulager le débiteur. On peut le favoriser en abolissant les dettes. C'est ainsi qu'on en usait chez les Egyptiens & chez plusieurs autres peuples de l'Orient , au bout de cinquante ou trente années. Cette coutume n'était pas si dure qu'on le

le pense; car les créanciers avaient pris leurs mesures suivant cette loi, & une perte prévue de loin n'est plus une perte. Quoique cette loi ne soit plus en vigueur parmi nous, il a bien fallu y revenir en effet, quelque détour que l'on ait pris: car trouver le moyen de ne payer que le quart de ce que je devais, n'est-ce pas une espèce de jubilé? Or on trouve ce moyen très-aisément en donnant aux espèces une valeur idéale, & en disant: Cette pièce qui valait six francs, en vaudra aujourd'hui vingt-quatre; & quiconque devait quatre de ces pièces d'or, sous le nom de six francs chacune, s'acquittera en payant une seule pièce d'or qu'on appellera vingt-quatre livres. Comme ces opérations se sont faites peu à peu, ce changement n'a point effrayé. Tel qui était à la fois débiteur & créancier, gagnait d'un côté ce qu'il perdait de l'autre; tel autre faisait le commerce, tel autre enfin en souffrait, & se réduisait à épargner.

C'est ainsi que toutes les nations Européennes en ont usé avant que d'avoir établi un commerce réglé & puissant. Examinons les Romains: nous verrons que la livre de cuivre de douze onces fut réduite à six liards de notre monnaie d'aujourd'hui. Chez les Anglais la livre sterling de seize onces d'argent est réduite à vingt-deux francs de notre monnaie. La livre de gros des Hollandais n'est plus qu'environ quatre francs. Mais c'est notre livre qui a souffert les plus grands changemens.

Nous appellions, sous *Charmelagne*, une
Mélanges &c. T mon

monnoie courante, faisant la vingtième partie d'une livre, un *solide*, du nom Romain *solidum*. C'est ce *solide*, que nous nommons un *sou*, comme nous appellons le mois d'*Auguste* barbarement *Août*, que nous prononçons *ou*, à force de politesse: de façon que dans notre langue aujourd'hui si polie;

Hodieque manent vestigia ruris.

Enfin ce *solide*, ce *sou*, qui était la vingtième partie d'une livre, la dixième partie d'un marc d'argent, est aujourd'hui une chétive monnoie de cuivre qui représente la dix-neuf cent-vingtième partie d'une livre, l'argent supposé à dix-neuf francs le marc. Ce calcul est presque incroyable; & il se trouve, par ce calcul, qu'une famille qui aurait eu autrefois cent vingt *solides* de rente, & qui aurait très-bien vécu, n'aurait aujourd'hui que cinq fixièmes d'un écu de six francs à dépenser par an.

Qu'est-ce que cela prouve? Que, de toutes les nations, nous avons long-tems été la plus changeante, mais non pas la plus riche & la plus heureuse; que nous avons poussé à un excès intolérable l'abus d'une loi naturelle qui ordonne à la longue le soulagement des débiteurs opprimés. Or, puisque M. du Tot a si bien fait voir les dangers de ces promptes secousses que donnent aux états les changemens des valeurs numéraires dans les monnoies, il est à croire que dans un tems si éclairé nous n'avons plus à effrayer de pareils orages.

Ce qui m'a le plus étonné & le plus instruit
dans

dans le livre de M. du Tot, c'est de voir qu'en effet *Louis XII.*, *François premier*, *Henri II.*, *Henri III.* étaient plus riches, que *Louis XV.* Qui eût cru que *Henri III.*, à compter comme aujourd'hui, avait cent-soixante-trois millions au-delà du revenu de notre roi ? J'avoue que je ne fors point de surprise ; car comment avec ces richesses immenses, *Henri III.* pouvait-il à peine résister aux Espagnols ? Comment était-il opprimé par les *Guises* ? Comment la France était-elle dénuée d'arts & de manufactures ? Pourquoi nulle belle maison dans Paris, nul beau palais bâti par les rois, aucune magnificence, aucun goût, qui font la suite de la richesse ? Aujourd'hui, au contraire, trois cent forteresses, toujours bien réparées, bordent nos frontières, deux cent mille hommes les défendent. Les troupes qui composent la maison du roi sont comparables à ces dix mille hommes couverts d'or, qui accompagnaient les chars de *Xerxès* & de *Darius*. Paris est deux fois plus peuplé, & cent fois plus opulent & plus magnifique que sous *Henri III.* Le commerce qui languissait, qui n'était rien alors, fleurit aujourd'hui à notre avantage. En un mot, la nation est plus riche. Pourquoi le roi l'est-il moins ? C'est que *Louis XIV.* a laissé en mourant plus de vingt fois cent millions de dettes, & que ces dettes ne sont point encore acquittées.

Je conclurai mes remarques sur cet ouvrage, en avouant, avec l'auteur, qu'il vaut mille fois mieux pour une nation payer pendant la

guerre, ou dans des cas urgens, de très-forts impôts proportionnellement répartis, que d'être livrés aux traitans & aux mutations de monnoie; car ces mutations ruinent le commerce, & ces traitans oppriment le peuple.

Pourquoi donc les ministres éclairés de *Louis XIV.*, & surtout ce grand *Colbert* lui-même, ont-ils mieux aimé recourir aux traitans qu'à la dixme proportionnelle du maréchal de *Vauban*, à laquelle il a fallu avoir recours en partie? C'est que les peuples sont très ignorans & que l'intérêt les aveugle; c'est que ce mot d'impôt les effarouche. On avait fait la guerre de la fronde, pour je ne fais quel édit du tarif, qui ne devait pas être regardé comme un objet. Ce préjugé subsista dans sa force sous *Louis XIV.*, malgré l'obéissance la plus profonde. Un payfan, ou un bourgeois, quand il paye une taxe, s' imagine qu'on le vole, comme si cet argent était destiné à enrichir nos ennemis. On ne songe pas que payer des taxes au roi, c'est les payer à soi-même, c'est contribuer à la défense du royaume, à la police des villes, à la sûreté des maisons & des chemins; c'est mettre en effet une partie de son bien à entretenir l'autre. Il est honteux que les Parisiens ne se taxent pas eux-mêmes pour embellir leur ville, pour avoir de l'eau dans les maisons, des théâtres publics dignes de ce qu'on y représente, des places, des fontaines. L'amour du bien public est une chimère chez nous. Nous ne sommes pas des citoyens, nous ne sommes que des bourgeois.

Le

Le grand point est que les taxes soient proportionnellement réparties. On peut aisément reconnaître la justice de la proportion, quand la culture des terres, le commerce & l'industrie sont encouragés. S'ils languissent, c'est la faute du gouvernement; s'ils prospèrent, c'est à lui qu'on en est redevable.

Au reste, que *Louis XIV.* soit mort avec deux milliards de dettes, qu'il y ait eu depuis un système, un *visa*; que quelques familles aient été ruinées, qu'il y ait eu des banqueroutes, qu'on ait mis de trop forts impôts, j'appelle tout cela les malheurs d'un peuple heureux; c'était du tems de la fronde, du tems des *Guises*, du tems des Anglais, que les peuples étaient malheureux en effet: mais cela mènerait trop loin; & un écrit trop long est un impôt très-rude qu'on met sur la patience du lecteur.



CHAPITRE QUARANTE-SIXIEME.

DES

MENSONGES

IMPRIMÉS.

ON peut aujourd'hui diviser les habitans de l'Europe en lecteurs & en auteurs, comme ils ont été divisés pendant sept ou huit siècles en petits tyrans barbares qui portaient un oiseau sur le poing, & en esclaves qui manquaient de tout.

Il y a environ deux cent-cinquante ans que les hommes se sont ressouvenus petit-à-petit qu'ils avaient une ame ; chacun veut lire , ou pour fortifier cette ame , ou pour l'orner , ou pour se vanter d'avoir lû. Lorsque les Hollandais s'aperçurent de ce nouveau besoin de l'espece humaine, ils devinrent les facteurs de nos pensées, comme ils l'étaient de nos vins & de nos sels. Et tel libraire d'Amsterdam qui ne savait pas lire , gagna un million , parce qu'il y avait quelques Français qui se mêlaient d'écrire. Ces marchands s'informaient par leurs correspondans , des denrées qui avaient le plus de cours ; & selon le besoin , ils commandaient à leurs ouvriers des histoires ou des romans , mais principalement des histoires , parce qu'après tout on ne laisse pas de croire qu'il

qu'il y a toujours un peu plus de vérité dans ce qu'on appelle *histoire nouvelle*, *mémoires historiques*, *anecdotes*, que dans ce qui est intitulé *roman*. C'est ainsi que sur des ordres de marchands de papier & d'encre, leurs metteurs en œuvre composèrent les *Mémoires d'Artagan*, de *Pontis*, de *Vordac*, de *Rocheport*, & tant d'autres, dans lesquels on trouve au long tout ce qu'ont pensé les rois ou les ministres quand ils étaient seuls, & cent mille actions publiques dont on n'avait jamais entendu parler. Les jeunes barons Allemands, les palatins Polonais, les dames de Stockholm & de Coppenhague, lisent ces livres, & croient y apprendre ce qui s'est passé de plus secret à la cour de France.

Varillas était fort au-dessus des nobles auteurs dont je parle, mais il se donnait d'assez grandes libertés. Il dit un jour à un homme qui le voyait embarrassé : J'ai trois rois à faire parler ensemble ; ils ne se sont jamais vus, & je ne fais comment m'y prendre. Quoi donc, lui dit l'autre, est-ce que vous faites une tragédie ?

Tout le monde n'a pas le don de l'invention. On fait imprimer *in-12*. les fables de l'histoire ancienne, qui étaient ci-devant *in-folio*. Je crois que l'on peut retrouver dans plus de deux cent auteurs les mêmes prodiges opérés, & les mêmes prédictions faites du tems que l'astrologie était une science. On nous redira peut-être encor que deux Juifs, qui sans doute ne savaient que vendre de vieux habits & rogner de vieilles espèces, promirent l'empire à *Léon l'Isaurien*, &

exigèrent de lui qu'il abattît les images des chrétiens quand il ferait sur le trône; comme si un Juif se souciait beaucoup que nous eussions ou non des images. Je ne desespère pas qu'on ne réimprime que *Mahomet II* surnommé *le grand*, le prince le plus éclairé de son tems, & le remunérateur le plus magnifique des arts, mit tout à feu & à sang dans Constantinople, (qu'il préserva pourtant du pillage) abattit toutes les églises, (dont en effet il conserva la moitié) fit empâler le patriarche, lui qui rendit à ce même patriarche plus d'honneurs qu'il n'en avait reçu des empereurs Grecs: qu'il fit éventrer quatorze pages, pour savoir qui d'eux avait mangé un melon; & qu'il coupa la tête à sa maîtresse pour réjouir ses janissaires. Ces histoires, dignes de *Robert-le-diable* & de *Barbe-bleue*, sont vendues tous les jours avec approbation & privilege.

Des esprits plus profonds ont imaginé une autre manière de mentir. Ils se sont établis héritiers de tous les grands ministres, & se sont emparés de tous les testamens. Nous avons vû les testamens des *Colbert* & des *Louvois*, donnés comme des pièces authentiques, par des politiques raffinés, qui n'étaient jamais entrés seulement dans l'antichambre d'un bureau de la guerre ni des finances. Le testament du cardinal de *Richelieu*, fait par une main un peu moins mal habile, a eu plus de fortune, & l'imposture a duré très-longtems. C'est un plaisir, surtout, de voir dans des recueils de harangues, quels éloges on a prodigués à l'*admirable* testament

ment de cet *incomparable* cardinal : on y trouvait toute la profondeur de son génie ; & un imbécille , qui l'avait bien lû , & qui en avait même fait quelques extraits , se croyait capable de gouverner le monde. On n'a pas été moins trompé au testament de *Charles V.* duc de Lorraine ; on a crû y reconnaître l'esprit de ce prince ; mais ceux qui étaient au fait y reconnurent l'esprit de *Mr. de Chevrement* qui le composa.

Après ces faiseurs de testamens , viennent les auteurs d'anecdotes. Nous avons une petite histoire imprimée en 1700. de la façon d'une mademoiselle *Durand* , personne fort instruite , qui porte pour titre : *Histoire des amours de Grégoire VII, du cardinal de Richelieu , de la princesse de Condé , & de la marquise d'Urfé.* J'ai lû , il y a quelques années , les amours du *reverend père de la Chaise* , confesseur de *Louis XIV.*

Une très-honorable dame * , réfugiée à la Haye , composa au commencement de ce siècle six gros volumes de lettres , d'une dame de qualité de province , & d'une dame de qualité de Paris , qui se mandaient familièrement les nouvelles du tems. Or , dans ces nouvelles du tems , je puis assurer qu'il n'y en a pas une du chevalier de *Bouillon* , connu depuis sous le nom de prince d'Auvergne , y sont rapportées avec toutes leurs circonstances. J'eus la curiosité de demander un jour à *Mr. le chevalier de Bouillon* , s'il y avait quelque fondement dans
ce

* C'est la du Noyer.

ce que Madame du Noyer avait écrit sur son compte. Il me jura que tout était un tissu de faussetés. Cette dame avait ramassé les sottises du peuple, & dans les pays étrangers elles passaient pour l'histoire de la cour.

Quelquefois les auteurs de pareils ouvrages font plus de mal qu'ils ne pensent. Il y a quelques années qu'un homme de ma connaissance, ne sachant que faire, imprima un petit livre, dans lequel il disait qu'une personne célèbre avait péri par le plus horrible des assassinats; j'avais été témoin du contraire. Je représentai à l'auteur combien les loix divines & humaines l'obligeaient de se retracter; il me le promit : mais l'effet de son livre dure encor, & j'ai vu cette calomnie répétée dans de prétendues histoires du siècle.

Il vient de paraître un ouvrage politique à Londres, la ville de l'univers où l'on débite les plus mauvaises nouvelles, & les plus mauvais raisonnemens sur les nouvelles les plus fausses. *Tout le monde sait, dit l'auteur (pag. 17.) que l'empereur Charles VI. est mort empoisonné dans de l'aqua tuffana; on sait que c'est un Espagnol qui était son page favori, & auquel il a fait un legs par son testament, qui lui donna le poison. Les magistrats de Milan qui ont reçu les dépositions de ce page quelque tems avant sa mort, & qui les ont envoyées à Vienne, peuvent nous apprendre quels ont été ses instigateurs & ses complices, & je souhaite que la cour de Vienne nous instruisse bientôt des circonstances de cet horrible crime. Je crois que la cour de Vienne*
fera

fera attendre longtems les instructions qu'on lui demande sur cette chimère. Ces calomnies, toujours renouvelées, me font souvenir de ces vers :

Les oisifs courtisans, que leurs chagrins dévorent,
S'efforcent d'obscurcir les astres qu'ils adorent ;
Si l'on croit de leurs yeux le regard pénétrant,
Tout ministre est un traître, & tout prince un tyran ;
L'hymen n'est entouré que de feux adultères ;
Le frère à ses rivaux est vendu par ses frères ;
Et si-tôt qu'un grand roi penche vers son déclin,
Ou son fils ou sa femme ont hâté son destin. . . .
Qui croit toujours le crime en parait trop capable.

Voilà comment sont écrites les histoires prétendues du siècle.

La guerre de 1702. & celle de 1741. ont produit autant de mensonges dans les livres, qu'elles ont fait périr de soldats dans les campagnes ; on a redit cent fois, & on redit encore, que le ministère de Versailles avait fabriqué le testament de *Charles II.* roi d'Espagne. Des anecdotes nous apprennent que le dernier maréchal de la *Feuillade* manqua exprès Turin, & perdit sa réputation, sa fortune & son armée, par un grand trait de courtisan ; d'autres nous certifient qu'un ministre fit perdre une bataille par politique. On vient de réimprimer dans les transactions de l'Europe, qu'à la bataille de *Fontenoy* nous chargions nos canons avec de gros morceaux de verre, & des métaux venimeux : que
le

le général *Campbell* ayant été tué d'une de ces volées empoisonnées, le duc de *Cumberland* envoya au roi de France dans un coffre, le verre & les métaux qu'on avait trouvés dans sa playe; qu'il mit dans ce coffre une lettre, dans laquelle il disait au roi, *que les nations les plus barbares ne s'étaient jamais servies de pareilles armes*, & que le roi frémit à la lecture de cette lettre. Il n'y a ni ombre de vérité ni de vraisemblance à tout cela. On ajoute à ces absurdes mensonges, que nous avons massacré de sang froid les Anglais blessés qui restèrent sur le champ de bataille, tandis qu'il est prouvé par les registres de nos hôpitaux, que nous eumes soin d'eux comme de nos propres soldats. Ces indignes impostures prennent crédit dans plusieurs provinces de l'Europe, & servent d'aliment à la haine des nations.

Combien de mémoires secrets, d'histoires de campagnes, de journaux de toutes les façons, dont les préfaces annoncent l'impartialité la plus équitable, & les connaissances les plus parfaites? On dirait que ces ouvrages sont faits par des plénipotentiaires à qui les ministres de tous les états, & les généraux de toutes les armées, ont remis leurs mémoires. Entrez chez un de ces grands plénipotentiaires, vous trouverez un pauvre scribe en robe de chambre & en bonnet de nuit, sans meubles & sans feu, qui compile & qui altère des gazettes. Quelquefois ces messieurs prennent une puissance sous leur protection; on fait le conte qu'on a fait d'un de ces écrivains, qui à la fin d'une guerre demanda
une

une récompense à l'empereur *Léopold*, pour lui avoir entretenu sur le Rhin une armée complète de cinquante mille hommes pendant cinq ans. Ils déclarent aussi la guerre, & fons des actes d'hostilité; mais ils risquent d'être traités en ennemis. Un d'eux nommé *Dubourg*, qui tenait son bureau dans Francfort, y fut malheureusement arrêté par un officier de notre armée en 1748. & conduit au mont *St. Michel*, dans une cage. Mais cet exemple n'a point refroidi le magnanime courage de ses confrères.

Une des plus nobles supercheries & des plus ordinaires, est celle des écrivains qui se transforment en ministres d'état & en seigneurs de la cour du pays dont ils parlent. On nous a donné une grosse histoire de *Louis XIV.* écrite sur les mémoires d'un ministre d'état. Ce ministre était un jésuite chassé de son ordre, qui s'était réfugié en Hollande, sous le nom de *la Hode*, qui s'est fait ensuite secrétaire d'état de France en Hollande, pour avoir du pain.

Comme il faut toujours imiter les bons modèles, & que le chancelier *Clarendon* & le cardinal *de Retz* ont fait des portraits des principaux personnages avec lesquels ils avaient traité, on ne doit pas s'étonner que les écrivains d'aujourd'hui, quand ils se mettent aux gages d'un libraire, commencent par donner tout au long des portraits fidèles des princes de l'Europe, des ministres, & des généraux, dont ils n'ont jamais vû passer la livrée. Un auteur Anglais, dans les annales de l'Europe, imprimées

& réimprimées, nous assure que *Louis XV.* n'a pas cet air de grandeur qui annonce un roi. Cet homme assurément est difficile en physionomies. Mais en récompense il dit que le cardinal de *Fleury* avait l'air d'une noble confiance. Et il est aussi exact sur les caractères & sur les faits que sur les figures: il instruit l'Europe que le cardinal de *Fleury* donna son titre de premier-ministre (qu'il n'a jamais eu) à Mr. le comte de *Toulouse*. Il nous apprend que l'on n'envoya l'armée du maréchal de *Maillebois* en Bohême, que parce qu'une demoiselle de la cour avait laissé une lettre sur la table, & que cette lettre fit connaître la situation des affaires; il dit que le comte d'*Argenson* succéda dans le ministère de la guerre à Mr. *Amelot*. Je crois que si on voulait rassembler tous les livres écrits dans ce goût, pour se mettre un peu au fait des anecdotes de l'Europe, on ferait une bibliothèque immense, dans laquelle il n'y aurait pas dix pages de vérité.

Une autre partie considérable du commerce du papier imprimé, est celle des livres qu'on a appelé *polémiques*, par excellence; c'est-à-dire, de ceux dans lesquels on dit des injures à son prochain pour gagner de l'argent. Je ne parle pas des factums des avocats, qui ont le noble droit de décrier tant qu'ils peuvent la partie adverse, & de diffamer loyalement des familles; je parle de ceux qui en Angleterre, par exemple, excités par un amour ardent de la patrie, écrivent contre le ministère des Philippiques de *Démosthène* dans leurs greniers. Ces pièces
se

se vendent deux sous la feuille ; on en tire quelquefois quatre mille exemplaires, & cela fait toujours vivre un citoyen éloquent un mois ou deux. J'ai ouï conter à Mr. le chevalier *Walpole*, qu'un jour un de ces *Démotsthènes* à deux sous par feuille, n'ayant point encor pris de parti dans les différends du parlement, vint lui offrir sa plume pour écraser tous ses ennemis ; le ministre le remercia poliment de son zèle, & n'accepta point ses services. *Vous trouverez donc bon*, lui dit l'écrivain, *que j'aie offert mon secours à votre antagoniste, Mr. Pulney*. Il y alla aussi-tôt, & fut conduit de même. Alors il se déclara contre l'un & l'autre ; il écrivait le lundi contre Mr. *Walpole*, & le mercredi contre Mr. *Pulney*. Mais après avoir subsisté honorablement les premières semaines, il finit par demander l'aumône à leurs portes.

Le célèbre *Pope* fut traité de son tems comme un ministre ; sa réputation fit juger à beaucoup de gens de lettres, qu'il y aurait quelque chose à gagner avec lui. On imprima à son sujet, pour l'honneur de la littérature & pour avancer les progrès de l'esprit humain, plus de cent libelles, dans lesquels on lui prouvait qu'il était athée, & (ce qui est plus fort en Angleterre) on lui reprocha d'être catholique. On assura, quand il donna sa traduction d'*Homère*, qu'il n'entendait point le Grec, parce qu'il était puant & bossu. Il est vrai qu'il était bossu ; mais cela n'empêchait pas qu'il ne fût très-bien le Grec, & que sa traduction d'*Homère* ne fût fort bonne. On calomnia ses mœurs,
son

son éducation, sa naissance ; on s'attaqua à son pere & à sa mère. Ces libelles n'avaient point de fin. *Pope* eut quelquefois la faiblesse de répondre ; cela grossit la nuée des libelles. Enfin il prit le parti de faire imprimer lui même un petit abrégé de toutes ces belles pièces. Ce fut un coup mortel pour les écrivains , qui jusques là avaient vécu assez honnêtement des injures qu'ils lui disaient ; on cessa de les lire , & on s'en tint à l'abrégé ; ils ne s'en relevèrent pas.

J'ai été tenté d'avoir beaucoup de vanité, quand j'ai vû que nos grands écrivains en usaient avec moi comme on en avait agi avec *Pope*. Je puis dire que j'ai valu des honoraires assez passables à plus d'un auteur. J'avais, je ne fais comment, rendu à l'illustre abbé *Desfontaines* un léger service. Mais comme ce service ne lui donnait pas de quoi vivre, il se mit d'abord un peu à son aise, au sortir de la maison dont je l'avais tiré, par une douzaine de libelles contre moi, qu'il ne fit à la vérité que pour l'honneur des lettres & par un excès de zele pour le bon goût. Il fit imprimer *la Henriade*, dans laquelle il inséra des vers de sa façon, & ensuite il critiqua ces mêmes vers qu'il avait faits. J'ai soigneusement conservé une lettre que m'écrivit un jour un auteur de cette trempe. *Monsieur, j'ai fait imprimer un libelle contre vous ; il y en a quatre cent exemplaires ; si vous voulez m'envoyer 400. liv. je vous remettrai tous les exemplaires fidèlement.* Je lui mandai que je me donnerais bien de garde d'abuser de sa bonté, que ce serait un marché trop désavantageux pour lui, & que le dé-
bit

bit de son livre lui vaudrait beaucoup davantage ; je n'eus pas lieu de me repentir de ma générosité.

Il est bon d'encourager les gens de lettres inconnus , qui ne savent où donner de la tête. Une des plus charitables actions qu'on puisse faire en leur faveur , est de donner une tragédie au public. Tout aussi-tôt vous voyez éclore des *Lettres à des Dames de qualité* ; *Critique impartiale de la pièce nouvelle* ; *Lettre d'un ami à un ami* ; *Examen réfléchi* ; *Examen par scènes* ; & tout cela ne laisse pas de se vendre.

Mais le plus sûr secret pour un honnête libraire , c'est d'avoir soin de mettre à la fin des ouvrages qu'il imprime , toutes les horreurs & toutes les bêtises qu'on a imprimées contre l'auteur. Rien n'est plus propre à piquer la curiosité du lecteur & à favoriser le débit. Je me souviens que parmi les détestables éditions qu'on a faites en Hollande de mes prétendus ouvrages , un éditeur habile d'Amsterdam voulant faire tomber une édition de la Haye , s'avisa d'ajouter un recueil de tout ce qu'il avait pu ramasser contre moi. Les premiers mots de ce recueil disaient *que j'étais un chien rogneux*. Je trouvai ce livre à Magdebourg entre les mains du maître de la poste , qui ne cessait de me dire combien il trouvait ce petit morceau éloquent. En dernier lieu , deux libraires d'Amsterdam , pleins de probité , après avoir défiguré tant qu'ils avaient pu la *Henriade* & mes autres pièces , me firent l'honneur de m'écrire , que si je permettais qu'on fit à Dresde une meilleure édition de mes ouvrages

ges , qu'on avait entreprise alors , ils seraient obligés en conscience d'imprimer contre moi un volume d'injures atroces , avec le plus beau papier , la plus grande marge & le meilleur caractère qu'ils pourraient. Ils m'ont tenu fidèlement parole. C'est bien dommage que de si beaux recueils soient anéantis dans l'oubli : autrefois , quand il y avait huit ou neuf cent mille volumes de moins dans l'Europe , des injures portaient coup. On lisait avidement dans *Scaliger* , *Le cardinal Bellarmin est athée* , *le révérend père Clavius est un yvrogne* , *le révérend père Coton s'est donné au diable*. Les savans illustres se traitaient réciproquement de *chien* , de *veau* , de *menteur* , & de *sodomite*. Tout cela s'imprimait avec la permission des supérieurs. C'était le bon tems. Mais tout dégénère.



CHAPITRE QUARANTE - SEPTIEME.

S U I T E D E S

M E N S O N G E S

I M P R I M É S.

ON n'a dit que peu de choses sur les mensonges imprimés dont la terre est inondée : il ferait facile de faire sur ce sujet un gros volume ; mais on fait qu'il ne faut pas faire tout ce qui est facile. On donnera ici seulement quelques règles générales , pour precautionner les hommes contre cette multitude de livres qui ont transmis les erreurs de siècle en siècle.

On s'effraye à la vue d'une bibliothèque nombreuse : on se dit , *Il est triste d'être condamné à ignorer presque tout ce qu'elle contient.* Consolez-vous , il y a peu à regretter. Voyez ces quatre ou cinq mille volumes de la physique ancienne ; tout en est faux , jusqu'au tems de *Galilée* ; voyez les histoires de tant de peuples ; leurs premiers siècles sont des fables absurdes. Après les tems fabuleux , viennent ce qu'on appelle les tems héroïques : les premiers ressemblent aux *Mille & une Nuits*, où rien n'est vrai ; les secondes aux romans de chevalerie , où il n'y a de vrai que quelques noms & quelques époques.

Voilà déjà bien des milliers d'années & de li-

vres à ignorer, & de quoi mettre l'esprit à l'aise. Viennent enfin les tems historiques, où le fonds des choses est vrai, & où la plupart des circonstances sont des mensonges. Mais parmi ces mensonges n'y a-t-il pas quelques vérités? Oni, comme il se trouve un peu de poudre d'or dans les fables que les fleuves roulent. On demandera ici le moyen de recueillir cet or, le voici: tout ce qui n'est conforme ni à la physique, ni à la raison, ni à la trempe du cœur humain, n'est que du fable; le reste, qui sera attesté par des contemporains sages, c'est la poudre d'or que vous cherchez.

Hérodote raconte à la Grèce assemblée l'histoire des peuples voisins: les gens sensés rient quand il parle des prédictions d'*Apollon* & des fables de l'*Egypte* & de l'*Assyrie*; il ne les croyait pas lui-même: tout ce qu'il tient des prêtres de l'*Egypte* est faux; tout ce qu'il a vû a été confirmé. Il faut sans doute s'en rapporter à lui, quand il dit aux Grecs qui l'écoutent: *Il y a dans les trésors des Corinthiens un lion d'or du poids de trois cent soixante livres, qui est un présent de Crésus: on voit encor la cuve d'or & celle d'argent qu'il donna au temple de Delphes; celle d'or pèse environ cinq cent livres, celle d'argent contient environ deux mille quatre cent pintes.* Quelle que soit une telle magnificence, quelque supérieure qu'elle soit à celle que nous connaissons, on ne peut la révoquer en doute. *Hérodote* parlait d'un fait dont il y avait plus de cent mille témoins; ce fait d'ailleurs est très-important, parce qu'il prouve que dans l'*Asie Mineure*, du tems de *Crésus*, il y avait

avait plus de magnificence qu'on n'en voit aujourd'hui ; & cette magnificence , qui ne peut être que le fruit d'un grand nombre de siècles , prouve une haute antiquité , dont il ne reste nulle connaissance. Les prodigieux monumens qu'*Hérodote* avait vûs en Egypte & à Babylone , sont encor des choses incontestables.

Il n'en est pas ainsi des solemnités établies pour célébrer un événement ; la plupart des mauvais raisonneurs disent , Voilà une cérémonie qui est observée de tems immémorial , donc l'avanture qu'elle célèbre , est vraie ; mais les philosophes disent souvent , *donc l'avanture est fausse.*

Les Grecs célébraient les jeux Pythiens , en mémoire du serpent *Python* , que jamais *Apollon* n'avait tué ; les Egyptiens célébraient l'admission d'*Hercule* au rang des douze grands Dieux ; mais il n'y a guères d'apparence que cet *Hercule* d'Egypte ait existé dix-sept mille ans avant le règne d'*Amasis* , ainsi qu'il était dit dans les hymnes qu'on lui chantait. La Grèce assigna neuf étoiles dans le ciel au marfonin qui porta *Arion* sur son dos : les Romains célébraient en Février cette belle avanture. Les prêtres Saliens portaient en cérémonie le premier de Mars les boucliers sacrés qui étaient tombés du ciel , quand *Numa* , ayant enchainé *Faunus* & *Picus* , eut appris d'eux le secret de détourner la foudre. En un mot , il n'y a jamais eu de peuple qui n'ait solemnisé par des cérémonies les plus absurdes imaginations.

Quant aux mœurs des peuples barbares , tout ce qu'un témoin oculaire & sage me rapportera

de plus bizarre, de plus infame, de plus superstitieux, de plus abominable, je ferai très-porté à le croire de la nature humaine. *Hérodote* affirme devant toute la Grèce, que dans ces pays immenses qui sont au-delà du Danube, les hommes faisaient consister leur gloire à boire dans des cranes humains le sang de leurs ennemis, & à se vêtir de leur peau. Les Grecs qui trafiquaient avec ces barbares auraient démenti *Hérodote*, s'il avait exagéré. Il est constant que plus des trois quarts des habitans de la terre ont vécu très-longtems comme des bêtes féroces : ils sont nés tels. Ce sont des singes que l'éducation fait danser, & des ours qu'elle enchaîne. Ce que le Czar *Pierre le Grand* a trouvé encor à faire de nos jours dans une partie de ses états, est une preuve de ce que j'avance, & rend croyable ce qu'*Hérodote* a rapporté.

Après *Hérodote*, le fonds des histoires est beaucoup plus vrai ; les faits sont plus détaillés ; mais autant de détails, souvent autant de mensonges. Ajouterai-je foi à l'historien *Joseph*, quand il me dit que le moindre bourg de la Galilée renfermait quinze mille habitans ? Non, je dirai qu'il a exagéré ; il a crû faire honneur à sa patrie, il l'a avilie. Quelle honte pour ce nombre prodigieux de Juifs, d'avoir été si aisément subjugués par une petite armée Romaine !

La plupart des historiens sont comme *Homère* : ils chantent des combats ; mais dans ce nombre horrible de batailles, il n'y a guères que la retraite des dix mille de *Xénophon*, la bataille de *Scipion* contre *Annibal* à Zama, décrite par

Polybe, celle de *Pharsale* racontée par le vainqueur, où le lecteur puisse s'éclairer & s'instruire; partout ailleurs je vois que des hommes se font mutuellement égorgés, & rien de plus.

On peut croire toutes les horreurs où l'ambition a porté les princes, & toutes les sottises où la superstition a plongé les peuples. Mais comment les historiens ont-ils été assez peuple pour admettre comme des prodiges furnaturels les fourberies que des conquérans ont imaginées & que les nations ont adoptées?

Les Algériens croient fermement qu'Alger fut sauvé par un miracle lorsque *Charles-Quint* vint l'assiéger. Ils disent qu'un de leurs saints frappa la mer & excita la tempête, qui fit périr la moitié de la flotte de l'empereur.

Que d'historiens parmi nous ont écrit en Algériens! Que de miracles ils ont prodigués & contre les Turcs & contre les hérétiques! Ils ont souvent traité l'histoire comme *Homère* traite le siège de Troye. Il intéresse toutes les puissances du ciel à la conservation ou à la perte d'une ville. Mais des hommes, qui font profession de dire la vérité, peuvent-ils imaginer que DIEU prenne parti pour un petit peuple qui combat contre un autre petit peuple dans un coin de notre hémisphère?

Personne ne respecte plus que moi *St. François Xavier*; c'était un Espagnol animé d'un zèle intrépide. C'était le *Fernand Cortez* de la Religion. Mais on aurait dû peut-être ne pas assurer dans l'histoire de sa vie que ce grand-

homme existait à la fois en deux endroits différens.

Si quelqu'un peut prétendre au don de faire des miracles , ce sont ceux qui vont au bout du monde porter leur charité & leur doctrine. Mais je voudrais que leurs miracles fussent un peu moins fréquens , qu'ils eussent ressuscité moins de morts , qu'ils eussent moins souvent converti & baptisé des milliers d'orientaux en un jour. Il est beau de prêcher la vérité dans un pays étranger , dès qu'on y est arrivé. Il est beau de parler avec éloquence & de toucher le cœur dans une langue qu'on ne peut apprendre qu'en beaucoup d'années , & qu'on ne peut jamais prononcer que d'une manière ridicule : mais ces prodiges doivent être ménagés , & le merveilleux , quand il est prodigué , trouve trop d'incrédules.

C'est surtout dans les voyageurs qu'on trouve le plus de mensonges imprimés. Je ne parle pas de *Paul Lucas* , qui a vû le démon *Asmodée* dans la haute Egypte ; je ne parle que de ceux qui nous trompent en disant vrai , qui ont vû une chose extraordinaire dans une nation , & qui la prennent pour une coutume ; qui ont vû un abus , & qui le donnent pour une loi. Ils ressemblent à cet Allemand , qui ayant eu une petite difficulté à Blois avec son hôtesse , laquelle avait les cheveux un peu trop blonds , mit sur son *album* ; *Nota bene* , que toutes les dames de Blois sont rousses & acariâtres.

Ce qu'il y a de pis c'est que la plupart de ceux
qui

qui écrivent sur le gouvernement , tirent souvent de ces voyageurs trompés , des exemples pour tromper encor les hommes. L'empereur Turc se fera emparé des trésors de quelques Pachas nés esclaves dans son ferrail , & il aura fait à la famille du mort la part qu'il aura voulu ; donc la loi de Turquie porte que le grand Turc hérite des biens de tous ses sujets : il est monarque , donc il est despotique , dans le sens le plus horrible & le plus humiliant pour l'humanité. Ce gouvernement Turc , dans lequel il n'est pas permis à l'empereur de s'éloigner longtems de la capitale , de changer les loix , de toucher à la monnoie , &c. sera représenté comme un établissement dans lequel le chef de l'état peut du matin au soir tuer & voler loyalement tout ce qu'il veut. L'alcoran dit qu'il est permis d'épouser quatre femmes à la fois , donc tous les marchands & tous les drapiers de Constantinople ont chacun quatre femmes , comme s'il était si aisé de les avoir & de les garder. Quelques personnages considérables ont des ferrails ; de-là on conclut que tous les Musulmans sont autant de *Sardanapales* ; c'est ainsi qu'on juge de tout. Un Turc qui aurait passé dans une certaine capitale , & qui aurait vû un *Auto-da-fé* , ne laisserait pas de se tromper s'il disait : Il y a un pays policé où l'on brûle quelquefois en cérémonie une vingtaine d'hommes , de femmes & de petits garçons , pour le divertissement de leurs gracieuses majestés. La plupart des relations sont faites dans ce goût-là ; c'est bien pis quand elles sont pleines de prodiges : il faut être en garde contre
les

les livres , plus que les juges ne le font contre les avocats.

Il y a encor une grande source d'erreurs publiques parmi nous , & qui est particulière à notre nation ; c'est le goût des vaudevilles : on en fait sur les hommes les plus respectables ; & on entend tous les jours calomnier les vivans & les morts , sur ces beaux fondemens ; *Ce fait*, dit-on , *est vrai* , *c'est une chanson qui l'atteste*.

N'oublions pas au nombre des mensonges , la fureur des allégories. Quand on eut trouvé les fragmens de *Pétrone* , auxquels *Nodot* a depuis joint hardiment les siens , tous les savans prirent le consul *Pétrone* pour l'auteur de ce livre. Ils voyent clairement *Néron* & toute sa cour dans une troupe de jeunes écoliers fripons , qui font les héros de cet ouvrage. On fut trompé , & on l'est encor par le nom. Il faut absolument que le débauché obscur & bas qui écrivit cette satire , plus infame qu'ingénieuse , ait été le consul *Titus Petronius* ; il faut que *Trimalcion* , ce vieillard absurde , ce financier au-dessous de *Turcaret* , soit le jeune empereur *Néron* : il faut que sa dégoûtante & méprisable épouse soit la belle *Acté* ; que le pédant , le grossier *Agamemnon* , soit le philosophe *Sénèque* : c'est chercher à trouver toute la cour de *Louis XIV.* dans *Gusman d'Alfarache* ou dans *Gil-Blas*. Mais , me dira-t-on , que gagnerez-vous à détromper les hommes sur ces bagatelles ? Je ne gagnerai rien , sans doute : mais il faut s'accoutumer à chercher le vrai dans les plus petites choses ; sans cela on est bien trompé dans les grandes.

CHAPITRE QUARANTE-HUITIEME.

SECONDE SUITE
DES MENSONGES
IMPRIMÉS.

Raisons de croire que le livre intitulé : Testament politique du cardinal de Richelieu, est un ouvrage supposé.

MOn zèle pour la vérité, mon emploi d'historiographe de France, qui m'oblige à des recherches historiques, mes sentimens de citoyen, mon respect pour la mémoire du fondateur d'un corps dont je suis membre, mon attachement aux héritiers de son nom & de son mérite : voilà mes motifs pour chercher à détromper ceux qui attribuent au cardinal de Richelieu un livre qui m'a paru n'être ni pouvoir être de ce ministre.

I. Le titre même est très-suspect ; un homme qui parle à son maître, n'intitule guères ses conseils respectueux du nom fastueux de *Testament politique*. A peine le cardinal de Richelieu fut-il mort, qu'il courut cent manuscrits pour & contre sa mémoire : j'en ai deux sous le titre de *Testamentum Christianum*, & deux sous celui

celui de *Testamentum politicum* : voilà probablement l'origine de tous les testamens politiques qu'on a fabriqués depuis.

II. Si un ouvrage, dans lequel un des plus grands hommes d'état qu'ait jamais eu l'Europe est supposé rendre compte de son administration à son maître, & lui donner des conseils pour le présent & pour l'avenir, eût été en effet composé par ce ministre, il eût pris probablement toutes les mesures possibles pour qu'un tel monument ne fût pas négligé ; il l'eût revêtu de la forme la plus authentique ; il en eût parlé dans son vrai testament, qui contient ses dernières volontés ; il l'eût légué au roi, comme un présent beaucoup plus précieux que le palais-cardinal : il eût chargé l'exécuteur de son testament de remettre à *Louis XIII.* cet ouvrage important ; le roi en eût parlé ; tous les mémoires de ce tems-là auraient fait mention d'une anecdote si intéressante : rien de tout cela n'est arrivé. Le silence universel dans une affaire aussi grave, doit donner à tout homme de bon sens les plus violens soupçons. Pourquoi ni le manuscrit original, ni aucune copie, n'auraient-ils jamais paru pendant un si grand nombre d'années ? On savait à la mort de *César* qu'il avait fait des commentaires ; on sçavait que *Cicéron* avait écrit sur l'éloquence ; un manuscrit de *Raphael* sur la peinture n'eût pas été ignoré.

III. Cet ouvrage n'est point un projet informe, il est entièrement terminé ; la conclusion finit par une peroraison pleine de morale : *Je supplie*

Supplie votre majesté de penser dès à cette heure ce que Philippe II. ne pensa peut-être qu'à l'heure de sa mort ; & pour l'y convier , par l'exemple autant que par la raison , je lui promets qu'il ne sera jour de ma vie que je ne tâche de me mettre en l'esprit ce que je devrais avoir à l'heure de ma mort sur le sujet des affaires publiques. Rien ne manque à l'ouvrage pour le rendre complet ; on y trouve jusqu'à l'épître dédicatoire , qu'on a eu l'impudence de signer en Hollande , *Armand du Plessis* , quoique le cardinal n'ait jamais signé ainsi ; on y trouve jusqu'à la table des matières que l'éditeur ose encor dire rédigée par le cardinal même ; & dans cette épître dédicatoire on le fait parler ainsi au roi , *Cette pièce verra le jour sous le titre de mon Testament Politique , pour servir après ma mort , &c.* Donc en effet cette pièce devait voir le jour après la mort du cardinal ; donc elle devait être présentée au roi d'une manière solennelle ; donc l'original eût dû être signé , être connu ; donc le jour où la famille eût présenté au roi ce legs si important eût été un jour mémorable.

IV. Si après la mort de *Louis XIII.* ce manuscrit eût passé entre les mains de quelque ministre , & de-là dans celles qui l'ont rendu public , on en aurait dû savoir quelques circonstances ; l'éditeur aurait dit par quelle voye il aurait été mis en possession de ce manuscrit ; il l'aurait dit d'autant plus hardiment , qu'il imprimait le livre dans un pays libre , environ quarante ans après la mort du cardinal , & lorsque le souvenir des inimitiés entre ce ministre & plu-

sieurs

siieurs grandes maisons était éteint. L'éditeur, comme je l'ai déjà remarqué ailleurs, était tenu surtout de constater l'authenticité du manuscrit, sans quoi il se déclarait indigne de toute croyance. Aucune de ces conditions, absolument nécessaires à l'authenticité d'un tel livre, n'a été remplie, & même pendant vingt-quatre années entières, depuis la prétendue date du manuscrit, ni la cour, ni la ville, ni aucun livre, ni aucun journal ne fit la moindre mention que le cardinal eût laissé au roi un testament politique.

V. Comment, en effet, le cardinal de *Richelieu*, qui, comme on fait, avait plus de peine à gouverner le roi son maître qu'à tenir le timon de la France, aurait-il eu le dessein & le loisir de faire un tel ouvrage pour l'usage de *Louis XIII.*? L'auteur du nouvel abrégé chronologique de l'histoire de France, qui peint si bien les siècles & les hommes, avoue dans ce livre si utile, que le cardinal de *Richelieu* avait autant à craindre du roi, pour qui il risquait tout, que du ressentiment de ceux qu'il forçait d'obéir : les aigreurs, les défiances, les mécontentemens réciproques allaient tous les jours si loin entre le roi & le ministre, que le grand écuyer *Cinqmars* proposa au roi d'assassiner le cardinal de *Richelieu* comme le marechal d'*Ancre*, & s'offrit pour l'exécution ; c'est ce que *Louis XIII.* dit lui-même dans une lettre au chancelier *Séguier*, après la conspiration de *Cinqmars*. Le roi avait donc mis son favori à portée de lui faire cette proposition étrange. Est-ce dans un telle
situa-

situation qu'on se donne la peine de faire pour un roi d'un âge mûr , qu'on redoute & dont on est redouté , un recueil de préceptes qu'un père oisif pourrait tout au plus laisser à son fils encor dans l'enfance ? Il me semble que le cœur humain n'est point fait ainsi. Cette raison ne fera pas d'un grand poids auprès d'un savant , mais elle fait impression sur ceux qui connaissent les hommes.

VI. Supposons pourtant qu'un homme , tel que le cardinal *de Richelieu* , eût voulu donner en effet au roi son maître des conseils pour gouverner après sa mort , comme il lui en avait donné pendant sa vie : quel est l'homme qui en ouvrant ce livre ne s'attendra pas à voir tous les secrets du cardinal *de Richelieu* développés , & la grandeur & la hardiesse de son génie respirant dans son testament ? Qui ne se flattera pas de lire des conseils fins & hardis , convenables à l'état présent de l'Europe , à celui de la France , de la cour , & surtout du monarque ? Par le premier chapitre , il est évident que l'auteur feint d'écrire en 1640 ; car il fait dire au cardinal *de Richelieu* dans un jargon barbare , en parlant de la guerre avec l'Espagne : *Ce n'est pas que dans cette guerre , qui a duré cinq ans , il ne vous est arrivé aucun accident , &c.* or cette guerre avait commencé en 1635. & le Dauphin était né en 1638. Comme dans un écrit politique , qui entre dans les détails des cas privilégiés , des appels comme d'abus , du droit d'indult , & des vents qui règnent sur la Méditerranée , oublie-t-on l'éducation de l'héritier de la monarchie ? Certes
le

le faussaire est bien mal-adroit. La véritable cause de cette faute d'omission, c'est que dans plusieurs autres endroits du livre, l'auteur oubliant qu'il a feint d'écrire en 1639. & en 1640. s'avise ensuite d'écrire en 1635. Il donne à *Louis XIII.* vingt-cinq ans de règne, au lieu de lui en donner trente; contradiction palpable, & démonstration évidente d'une supposition que rien ne peut pallier.

VII. Quoi! *Louis XIII.* est engagé dans une guerre ruineuse contre la maison d'Autriche; les ennemis sont aux frontières de la Champagne & de la Picardie; & son premier-ministre, qui lui a promis des conseils, ne lui dit rien, ni de la manière dont il faut soutenir cette guerre dangereuse, ni de celle dont on peut faire la paix, ni des généraux, ni des négociateurs qu'on peut employer? Quoi! pas un mot de la conduite qu'on doit tenir avec le chancelier *Oxenstiern*, avec l'armée du duc de *Weimar*, avec la Savoye, avec le Portugal & la Catalogne? On ne trouve rien sur les révolutions que le cardinal lui-même fomentait en Angleterre; rien sur le parti Huguenot, qui respirait encor la faction & la vengeance. Il me semble voir un médecin qui vient pour prescrire un régime à son malade, & qui lui parle de toute autre chose que de sa santé.

VIII. Celui qui a débité ces idées, sous le nom du cardinal de *Richelieu*, commence par se servir des succès mêmes que ce grand-homme avait eu dans son ministère, pour lui faire avancer qu'il avait promis ces succès au roi son

maî

maître. Le cardinal avait abaissé les grands du royaume qui étaient dangereux, les Huguenots qui l'étaient davantage, & la maison d'Autriche qui avait été encor plus à craindre; de là il infère que le cardinal avait promis ces révolutions au roi dès qu'il était entré dans le conseil. Voici les paroles qu'il prête au cardinal: *Lorsque votre majesté se résolut de me donner en même tems, & l'entrée de ses conseils, & grande part en sa confiance, je lui promis d'employer toute l'autorité qu'il lui plairait me donner pour ruiner le parti Huguenot, rabaisser l'orgueil des grands, remettre tous les sujets dans leur devoir, & relever son nom dans les nations étrangères au point où il devait l'être, &c.* Or il est de notoriété publique, que quand Louis XIII. consentit à mettre le cardinal de Richelieu dans le conseil, il était bien éloigné de connaître le bien qu'il procurait à la France & à lui-même. Il est public que le roi, qui alors avait de l'éloignement pour ce grand homme, ne fit que céder aux instances de la reine sa mère, qui triompha enfin de la répugnance de son fils, après s'être donné les plus grands mouvemens pour introduire dans le conseil celui qu'elle avait fait cardinal, qu'elle regardait comme sa créature, & par qui elle espérait gouverner. On eut même besoin de gagner le marquis de la Vieuville, surintendant des finances, qui consentit avec beaucoup de peine à voir entrer le cardinal au conseil en 1624. Il n'y eut ni la première place, ni le premier crédit. Toute cette année se passa en jalousies, en cabales, en fac-

tions secrètes ; le cardinal ne prit que peu à peu l'ascendant.

Quelques lecteurs apprendront peut-être ici avec plaisir que le cardinal *de Richelieu* n'eut les provisions de premier-ministre qu'en 1629. le 21. Novembre ; *Louis XIII.* les signa seul de sa main. Ces lettres-patentes sont adressées par le roi au cardinal même ; & ce qu'il y a de très-remarquable, c'est que les appointemens attachés à cette nouvelle dignité y sont en blanc, le roi laissant à la magnificence & à la discrétion de son ministre le soin de prendre au trésor public de quoi soutenir la grandeur de cette place.

Je reviens, & je dis, qu'il n'est pas vraisemblable que le cardinal ait tenu en 1624. les discours qu'on lui prête. Il est beau de faire tant de grandes choses, mais il est téméraire de les promettre : & c'eût été le comble du ridicule & de l'indécence, de dire au roi son maître en entrant dans ses conseils, *Je releverai votre nom.* On lui fait raconter sans bienséance & avec infidélité ce qu'il a fait : il ne dit rien du tout de ce qu'il faut faire. Pourquoi ? c'est que l'un était fort aisé, & l'autre très-difficile.

IX. Par le peu qu'on vient de dire, il paraît déjà que l'ouvrage prétendu ne peut convenir, ni au caractère du ministre à qui on le donne, ni au roi auquel on l'adresse, ni au tems où on le suppose écrit ; j'ajouterai encor, ni au stile du cardinal. Il n'y a qu'à voir cinq ou six de ses lettres, pour juger que ce n'est point du tout la même main ; & cette preuve suffirait
pour

pour quiconque a le moindre goût & le moindre discernement. D'ailleurs le cardinal de Richelieu, obligé de faire quelquefois des actions violentes, ne laissait point échapper dans ses écrits de paroles dures & indécentes. S'il agissait avec hardiesse, il écrivait de la manière la plus circonspecte. Il n'eût certainement pas appelé dans un ouvrage politique la marquise du Fargis, dame d'atour de la reine régnante, *la Fargis*. C'est manquer aux premières loix du respect & de la bienveillance, en parlant au roi & à la postérité. Cette indigne expression est tirée d'un mauvais livre imprimé en 1649. intitulé : *Histoire du ministère du cardinal de Richelieu*. L'auteur du testament a copié cet ouvrage de ténèbres, plus flétri, sans doute, par le mépris public que par l'arrêt qui le condamne.

Qui pourra se persuader qu'un premier-ministre, qui suppose la paix faite avec l'Espagne, parle des Espagnols en ces termes : *Cette nation avide & insatiable, ennemie du repos de la chrétienté*? C'est ainsi qu'on aurait pu parler de *Mahomet II*. Serait-il possible qu'un prêtre, un cardinal, un premier-ministre, un homme sage, écrivant à un roi sage, & écrivant un testament qui devait être exempt de passion, se fût emporté (dans le tems de cette paix supposée) à des expressions qu'il n'avait pas employées dans la déclaration de la guerre?

X. Est-il vraisemblable qu'un homme d'état, qui se propose un ouvrage aussi solide, dise que *le roi d'Espagne, en secourant les Huguenots, avait rendu les Indes tributaires de l'enfer*; que les gens

de palais mesurent la couronne du roi par sa forme, qui étant ronde n'a point de fin; que les éléments n'ont de pesanteur, que lorsqu'ils sont en leur lieu; que le feu, l'air, ni l'eau ne peuvent soutenir un corps terrestre, parce qu'il est pesant hors de son lieu; & cent autres absurdités pareilles, dignes d'un professeur de rhétorique de province dans le seizième siècle, ou d'un répétiteur Irlandais qui dispute sur les bancs.

XI. Y a-t-il encor une grande vraisemblance, que le cardinal de Richelieu, si connu par ses galanteries, & même par la témérité de ses desirs, ait recommandé la chasteté à Louis XIII. prince chaste par tempérament, par scrupule, & par ses maladies?

XII. Après de si fortes présomptions, quel homme de bon sens peut résister à cette preuve évidente de faux qui se trouve dans le premier chapitre, je veux dire à cette supposition que la paix est faite? *Vous êtes parvenu, dit-on, à la conclusion de la paix... Votre Majesté n'est entrée dans la guerre... &c. & n'en est sortie... &c.* Un imposeur, dans la chaleur de la composition, oubliant le tems dont il parle, peut tomber dans cette absurdité énorme; mais un premier-ministre, quand il fait la guerre, ne peut pas assurément dire que la paix est conclue. Jamais la guerre ne fut plus vive contre la maison d'Autriche, quoique toutes les puissances négociaissent, ou plutôt parce qu'elles négociaient. Il est vrai qu'en 1641. on jeta quelques fondemens des traités de Munster, qui ne furent consommés qu'en 1648. & l'au-
teux

teur du testament fait parler le cardinal *de Richelieu*, tantôt en 1640. tantôt en 1635. Le cardinal ne pouvait ni supposer la paix faite au milieu de la guerre, ni dire des injures atroces aux Espagnols, avec lesquels il voulait traiter.

XIII. Faudra-t-il à cette preuve palpable de l'imposture, ajouter une bévue moins forte, à la vérité, mais qui ne décelez pas moins un menteur ignorant? Il fait dire à un premier-ministre tel que le cardinal, dans ce même premier chapitre, que *le roi a refusé le secours des armes Ottomanes contre la maison d'Autriche*. S'il s'agit d'un secours que le Turc voulait envoyer aux armées Françaises, le fait est faux, & l'idée en est ridicule: s'il s'agit d'une diversion des Turcs en Hongrie, ou ailleurs, quiconque connaît le monde, quiconque a la moindre idée du cardinal *de Richelieu*, fait assez que de telles offres ne se refusent pas.

XIV. Comme il paraît par le premier chapitre, que l'imposteur écrivait après la paix des Pyrénées, dont il avait l'imagination remplie, il paraît par le second qu'il écrivait après la réforme que fit *Louis XIV.* dans toutes les parties de l'administration. *Je me souviens que j'ai vu dans ma jeunesse*, dit-il, *les gentilshommes & autres personnes laïques, posséder par confiance, non-seulement la plus grande partie des prieurés & abbayes, mais aussi des cures, & évêchés. Maintenant les confidences... sont plus rares que les légitimes possessions ne l'étaient en ce*

tems de l'administration du cardinal, rien n'é-
tait plus commun que de voir des laïques pos-
séder des bénéfices. Lui-même avait fait don-
ner cinq abbayes au comte de *Soissons*, qui fut
tué à la Marée; Mr de *Guise* en possédait ou-
ze; le duc de *Verneuil* avait l'évêché de Metz;
le prince de *Conty* eut l'abbaye de St. Denis
en 1641.; le duc de *Nemours* eut l'abbaye de
St. Remi de Reims; le marquis de *Treville*, cel-
le de Moutier-Ender, sous le nom de son fils;
enfin le garde-des-sceaux *Châteauneuf* conserva
plusieurs abbayes jusqu'à sa mort, arrivée en
1643. & on peut juger si cet exemple était sui-
vi. Le nombre des laïques qui jouissaient de ces
revenus de l'état, est innombrable. Il n'y a
qu'à voir les mémoires du comte de *Grammont*,
pour se faire une idée de la manière dont on
obtenait alors des bénéfices. Je n'examine pas
si c'était un mal ou un bien de donner les re-
venus de l'église à des séculiers; mais je dis
qu'un imposteur habile n'eût jamais fait parler
le cardinal de *Richelieu* d'une réforme qui n'exi-
stait pas.

XV. Dans ce même second chapitre, le fai-
seur de projets, qui est indubitablement un hom-
me d'église, trop prévenu en faveur des pré-
tentions du clergé, & trop peu jaloux des droits
de la couronne, déclame contre le droit de
régale. Il oubliait qu'en 1637, & en 1638. le
cardinal de *Richelieu* avait fait rendre des ar-
rêts du conseil, par lesquels tout évêque qui
se croirait exempt de ce droit, était tenu d'en-
voyer au greffe les titres de sa prétention. Cet
écrivain

écrivain ne savait pas qu'un évêque ministre d'état s'intéresse plus aux droits du trône qu'aux prétentions ecclésiastiques. Il fallait connaître le caractère d'un premier-ministre pour le faire parler. C'est l'âne qui se couvre de la peau du lion, & qu'on reconnaît bientôt à ses oreilles.

XVI. Le faussaire ignorant, dans ce même chapitre second, où il entretient le roi des universités & des collèges, au-lieu de lui parler de ses vrais intérêts, dit dans son stile grossier (*Section X.*) „ L'histoire de *Benoit XI.* „ contre lequel les cordeliers, piqués sur le sujet de la perfection de la pauvreté, savoir, „ du revenu de *St. François*, s'animèrent jusqu'à tel point, que non-seulement ils lui firent „ ouvertement la guerre par leurs livres, mais „ de plus par les armes de l'empereur, à l'ombre desquels un antipape s'éleva, au grand „ préjudice de l'église, est un exemple trop „ puissant pour qu'il soit besoin d'en dire davantage. „ Certainement le cardinal de *Richelieu*, qui était très-savant, n'ignorait pas que cette aventure, dont parle le faussaire, était arrivée au pape *Jean XXII.* & non pas au pape *Benoit XI.* Il n'y a guères de fait dans l'histoire ecclésiastique plus connu que celui-là; son ridicule l'a rendu célèbre; il n'était pas possible que le cardinal s'y fût mépris. D'ailleurs, pour apprendre à un roi combien les querelles de religion sont dangereuses, on avait à citer cent exemples plus frappans.

XVII. Dans cette même section X. du chapitre

pitre II. où il est question des jésuites : *Cette compagnie*, dit-il, *qui est soumise par un vœu d'obéissance aveugle à un chef perpétuel, ne peut, suivant les loix d'une bonne politique, être beaucoup autorisée dans un état auquel une communauté puissante doit être redoutable.* Je fais bien que ce trait est adouci quelques lignes après ; mais de bonne foi, le cardinal de Richelieu pouvait-il croire les jésuites redoutables, lui qui ne savait que les rendre utiles, & les punir souvent ? lui qui ne craignait ni la reine, ni les princes, ni la maison d'Autriche, aurait-il craint quelques religieux ? Il avait exilé plusieurs jésuites, aussi-bien que quelques pères de l'oratoire, & d'autres religieux qui étaient entrés dans des cabales ; mais ni lui ni l'état n'avaient rien à craindre de ces compagnies. Il ferait assurément bien étrange que le vainqueur de la Rochelle se fût plus défié dans son testament politique, des jésuites, que des huguenots. Cette réflexion n'est pas une preuve convaincante ; mais jointe aux autres, elle sert à faire voir que l'auteur, en prenant le nom d'un premier-ministre, n'en a pu prendre l'esprit.

XVIII. S'il fallait relever tous les mécomptes dont cet ouvrage fourmille, je ferais un livre aussi gros que le testament politique, que la fourberie a composé, que l'ignorance, la prévention, le respect d'un grand nom ont fait admirer, que la patience du lecteur peut à peine achever de lire, & qui serait ignoré, s'il avait paru sous le vrai nom de l'auteur. J'ai déjà, dans un petit ouvrage qui ne comportait pas d'étendue, indiqué quelques-unes de ces preuves, qui décèlent
l'im.

l'imposture aux yeux de quiconque a du jugement & du goût. En voici une qui est sans réplique. L'auteur qui étale, & encor mal-à-propos, une vaine & fautive érudition sur l'histoire de l'église, sur le commerce, sur la marine, s'avise au chapitre IX. section VI. de dire, à propos d'établissmens dans les Indes : *Quant à l'Occident, il y a peu de commerce à faire* : Dracke, Thomas Cavendish, Herberg, l'Hermite, Lemaire, & feu Mr. le comte Maurice, qui y envoya douze navires à dessein d'y faire commerce, ou d'amitié ou de force, n'ayant pu trouver lieu d'y faire aucun établissement. Remarquez dans quel tems l'imposteur fait parler ainsi le cardinal de Richelieu, c'est en 1640. c'est dans le tems même que le feu comte Maurice, qui était plein de vie, gouvernait le Brésil au nom des Provinces-Unies ; c'est après que la compagnie Hollandaise des Indes occidentales avait fait des progrès considérables depuis 1622. sans interruption : remarquez encor qu'au commencement de cette même section VI. l'auteur avoue que *les Hollandais ne donnent pas peu d'affaires aux Espagnols dans les Indes occidentales, où ils occupent la plus grande partie du Brésil*. En vérité, peut-on mettre sur le compte d'un homme d'état un tel fatras d'erreurs & de contradictions ? L'Angleterre, dont il parle, avait déjà des pays immenses dans l'Amérique. Quant à Dracke, & à Thomas Cavendish, leurs exemples sont cités très-mal-à-propos : ils ne furent pas envoyés pour faire des établissemens, mais pour ruiner ceux des Espagnols, pour troubler leur

com-

commerce, pour faire des prises ; & c'est à quoi ils réussirent.

XIX. Si on voulait se donner la peine de lire le testament politique avec attention, on serait bien surpris de voir qu'en effet ce livre est plutôt une critique de l'administration du cardinal, qu'une exposition de sa conduite, & une suite de ses principes : tout y roule sur deux points, dont le premier est indigne de lui, & dont le second est un outrage à sa mémoire.

Le premier objet est un lieu commun, puérile, vague, un catéchisme pour un prince de dix ans, & bien étrangement déplacé à l'égard d'un roi âgé de quarante années ; tels sont ces chapitres : *que le fondement du bonheur d'un état est le règne de Dieu ; que la raison doit être la règle de la conduite ; que intérêts publics doivent être préférés aux particuliers ; que la prévoyance est nécessaire ; qu'il faut destiner un chacun à l'emploi qui lui est propre ; qu'il est important d'éloigner les flatteurs, médisans, faiseurs d'intrigues ;* & vingt autres découvertes de cette finesse & de cette profondeur, accompagnées d'avis qui auraient été une insulte à Louis XII., prince éclairé, & qui eût été en droit de répondre à son ministre, à son serviteur ; Parlez ainsi à mon fils, & respectez plus votre maître.

Le second point, qui est surtout renfermé dans le neuvième chapitre, roule sur les projets d'administration imaginés par l'auteur ; & de tous ces projets il n'y en a pas un seul qui ne soit précisément le contrepied de l'administra-
tion

tion du cardinal. L'auteur se met en tête d'abolir les comptans, ou de les réduire par grace à un million d'or. Les comptans sont des ordonnances secrètes, pour des affaires secrètes, dont on ne rend point compte. C'est le privilège le plus cher de la place d'un premier-ministre. Son ennemi seul en pourrait demander l'abolition.

XX. Ce chapitre neuvième du testament politique porte à chaque page les preuves les plus évidentes de la supposition la plus mal-adroite; c'est là que tout est faux, réflexions, faits & calculs; c'est là que l'auteur avance, que quand on établit un impôt, on est obligé de donner une plus grande solde au soldat; ce qui n'est pourtant arrivé ni sous *Louis XIII.* ni sous *Louis XIV.*; c'est là qu'en soulageant le peuple de dix-sept millions de taille, il porte tout-d'un-coup à cinquante-sept millions les revenus du roi, qu'il suppose n'aller d'ordinaire qu'à trente-cinq; & il le suppose encor avec ignorance; car les tailles allaient seules d'ordinaire à trente-cinq millions, les fermes à onze, &c.; c'est là qu'il se propose de rembourser les rentes établies par le cardinal, dont plusieurs étaient au denier vingt, qu'il appelle le denier cinq; d'ôter aux trésoriers de France les deux tiers de leurs gages; de faire payer la taille aux parlemens, aux chambres-des-comptes; au grand-conseil, à toutes les cours, qu'il appelle souveraines, dans le tems même qu'il les met au rang des paylans. N'était-il pas bienféant au cardinal de *Richelieu* de proposer cette extravagance,

gance , pour avilir un corps , dont il avait l'honneur d'être membre par la qualité de pair de France , dignité dont il faisait autant de cas que de celle de cardinal ?

XXI. A l'égard de la guerre , on a déjà remarqué qu'il ne parle point de celle dans laquelle on était engagé. Mais dans ses réflexions vagues , générales & chimériques , il recommande de taxer tous les fiefs des gentilshommes , pour enrôler & soudoyer la noblesse : il veut que tout gentilhomme soit forcé de servir à l'âge de vingt ans ; qu'on ne prenne les roturiers , dans la cavalerie , qu'à l'âge de vingt-cinq ; que les vivres ne soient confiés qu'à gens de qualité ; qu'on lève cent hommes quand on en veut avoir cinquante , & cela apparemment pour qu'il en coûte le double en engagements & en habits. Quel projet pour un ministre ! En vérité l'idée d'enrôler la noblesse de force , & de faire payer la taille au parlement , peut-elle partir d'une autre tête que de celle d'un de ces faiseurs de projets , qui dans leur oisiveté se mettent à gouverner l'Europe ? Dans le même chapitre neuvième il traite de la marine ; il parle doctement des grands périls de la navigation d'Espagne en Italie , & d'Italie en Espagne , lesquels n'existent pas plus que ceux de *Carybde* & de *Scylla* : il prétend que *la seule Provence a beaucoup plus de ports grands & assurés , que l'Espagne & l'Italie tout ensemble* ; hyperbole qui ferait soupçonner que le livre serait d'un Provençal , qui ne connaîtrait que Toulon & Marseille , plutôt que d'un homme d'état qui connaissait l'Europe.

Voi-

Voilà une partie des chimères qu'un politique clandestin a mises sous le nom d'un grand ministre, avec cent fois moins de discrétion que l'abbé de *St. Pierre* n'en a montré, quand il a voulu attribuer une partie de ses idées politiques au duc de Bourgogne.

Le projet de finances, qui remplit presque tout le dernier chapitre, est tiré d'un manuscrit qui existe encore : je l'ai vu ; il est de 1640. Il porte les revenus du roi jusqu'à cinquante-neuf millions de ce tems-là, par l'arrangement qu'il propose. L'auteur du testament en retranche deux, tout le reste est conforme. Rien n'est si commun que des projets de cette espèce ; les ministres en reçoivent, & les lisent rarement. Le faussaire, en copiant ces idées, fait bien voir qu'il ne s'était pas donné la peine de connaître par lui-même les finances de *Louis XIII*. Il avance hardiment que chacune des cinq années de la guerre n'avait coûté que soixante millions, cela n'est pas vrai ; j'ai en main l'état de l'année 1639. il se monte à soixante-dix-huit millions neuf cent mille livres. Il est encor faux qu'on ait payé ces charges sans moyens extraordinaires : il y eut beaucoup de taxations, beaucoup d'augmentations de gages, dont la finance fut fournie : on augmenta les droits dans les provinces, on mit une taxe d'un écu sur chaque tonneau de vin ; on porta la taille de trente-six millions deux cent mille livres, jusqu'à trente-huit millions neuf cent mille livres. En un mot, la plupart des choses rapportées dans ce livre sont au-

si altérées, que les propositions qu'on y fait sont étranges.

XXII. On demandera, sans doute, comment on a pû faire à la mémoire du cardinal de *Richelieu* l'affront d'imaginer qu'un tel livre était digne de lui? Je répondrai que les hommes réfléchissent peu; qu'ils lisent avec négligence; qu'ils jugent avec précipitation; & qu'ils reçoivent les opinions comme on reçoit la monnoie, parce qu'elle est courante.

XXIII. Si on m'objecte que le père *le Long*, & d'autres, ont crû le livre en effet l'ouvrage du cardinal, j'avouerai que le père *le Long* a tres-bien compilé environ trente mille titres de livres, & j'ajouterai que par cette raison-là même il n'a pas eu le tems de les examiner; mais, surtout, je répondrai que quand on aurait autant d'autorités que le père *le Long* a copié de titres, elles ne pourraient balancer une raison convaincante. Si pourtant la faiblesse des hommes a besoin d'autorités, j'opposerai au père *le Long*, & aux autres, *Aubéry*, qui a écrit la vie du cardinal *Mazarin*, *Ancillon*, *Richard*, l'écrivain qui a pris le nom de *Vigneul de Marville*, & enfin la *Monnoie*, l'un des critiques les plus éclairés du dernier siècle; tous ont crû le testament politique supposé.

XXIV. Mais, dit-on, en 1664. l'abbé des *Roches*, ancien domestique du cardinal de *Richelieu*, donna sa bibliothèque à la Sorbonne, à l'exemple de son maître; & dans cette bibliothèque on trouve un manuscrit du testament conforme à l'imprimé, avec la même épître dédi-

dédicatoire , & la même table des matières. C'est ce manuscrit même , remis à la Sorbonne , qui achève de prouver l'imposture. Il est remis vingt-deux ans après la mort du cardinal , sans aucun enseignement , sans la moindre indication de la part de l'abbé *des Roches*. Ce domestique du cardinal , & la Sorbonne elle-même , négligèrent cet ouvrage , & ce n'est que depuis deux ans qu'on lui a donné place sur des tablettes. Si le manuscrit avait été copié sur l'original , on l'aurait plus respecté , on trouverait quelques marques de son authenticité , on verrait à la fin de la lettre au roi la souscription du cardinal *de Richelieu*. Elle n'y est point. On n'a pas osé pousser l'effronterie jusqu'à signer ce nom. Pour peu que le cardinal eût laissé seulement quelques mémoires qui eussent eu quelque rapport (même éloigné) avec le testament , on les eût rapportés , on eût donné quelque crédit à la hardiesse de celui qui imputait tout l'ouvrage à ce ministre. Mais non : il n'y a pas un mot à la fin ni à la tête du manuscrit , dont on puisse tirer la plus légère induction. Donc l'abbé *des Roches* regardait lui-même ce manuscrit avec la même indifférence qu'on l'a regardé très-longtems dans la Sorbonne.

Imaginons un moment que le testament soit l'ouvrage du cardinal ; ce seul mot , *testament* , impose un devoir indispensable à son domestique de légaliser la copie , de la déclarer juridiquement collationnée avec l'original. S'il manque à ce devoir , il est coupable ; il donne à tout le monde le droit de s'inscrire en faux contre lui ;

lui : mais l'abbé *des Roches* possédait ce manuscrit au même titre que d'autres curieux. Il fallait bien que cet ouvrage fût écrit à la main avant d'être imprimé ; il fallait même , pour le dessein de l'imposteur , qu'il en courût plusieurs copies manuscrites , & qu'on se les prêtât avec mystère , comme un monument singulier. Le silence du domestique , encor une fois , prouve que le maître n'est point l'auteur du testament ; & toutes les autres raisons prouvent qu'il n'a pu l'être.

XXV. Mais on dit qu'on disait il y a soixante & dix ans , que madame la duchesse *d'Aiguillon* avait dit , il y a quatre-vingt ans , qu'elle avait eu une copie manuscrite de cet ouvrage. On a trouvé une note marginale de *Mr. Huet* ; & cette note dit qu'on avait vu le manuscrit chez madame *d'Aiguillon* , nièce du cardinal. Ne voilà-t-il pas de belles preuves ? Oui , je crois sans peine que tous ceux qui s'intéressaient à la mémoire du cardinal , voulaient avoir un manuscrit , qui portait son nom , & que l'auteur voulait accréditer par ce nom même ; & de-là je conclus que ce manuscrit était manifestement supposé , puisque de tous les parens , de tous les domestiques , de tous les amis de ce ministre , aucun n'a jamais pris la moindre précaution pour établir l'authenticité du livre.

XXVI. Que la curiosité humaine se fatigue maintenant à chercher le nom du faussaire , je ne perdrai pas mon tems dans ce travail. Qu'importe le nom du fourbe , pourvu que la fourberie

rie soit découverte ? Qu'importe que *Courtills*, ou un autre, ait forgé le testament de *Mazarin*, de *Colbert*, & de *Louvois* ? Qu'importe que *Siratman*, ou *Chévremont*, ait pris insolument le nom de *Charles V.* duc de Lorraine ? Mérite-t on d'être connu pour avoir fait un mauvais livre ? Que gagnerait-on à connaître les auteurs de toutes les plates calomnies, de toutes les critiques impertinentes dont le public est inondé ? Il faut laisser dans l'oubli les auteurs qui se cachent sous un grand nom, comme ceux qui attaquent tous les jours ce que nous avons de meilleur, qui louent ce que nous avons de plus mauvais, & qui font de la noble profession des lettres un métier aussi lâche & aussi méprisable qu'eux-mêmes.



CHAPITRE QUARANTE-NEUVIEME.

S U R

L A F A B L E.

Q Uelques rigoristes , plus sévères que sages , ont voulu proscrire depuis peu l'ancienne mythologie , comme un recueil de contes puériles indignes de la gravité reconnue de nos mœurs. Il ferait triste pourtant de brûler *Ovide* , *Homère* , *Hésiode* , & toutes nos belles tapisseries , & nos tableaux , & nos opéra : beaucoup de fables après tout , sont plus philosophiques que ces messieurs ne sont philosophes. S'ils sont graces aux contes familiers d'*Esopé* , pourquoi faire main-basse sur ces fables sublimes , qui ont été respectées du genre humain , dont elles ont fait l'instruction ? Elles sont mêlées de beaucoup d'insipidités , car quelle chose est sans mélange ? Mais tous les siècles adopteront la boîte de *Pandore* , au fond de laquelle se trouve la consolation du genre humain ; les deux tonneaux de *Jupiter* , qui versent sans cesse le bien & le mal ; la nue embrassée par *Ixion* , emblème & châtiment d'un ambitieux ; & la mort de *Narcisse* , qui est la punition de l'amour-propre. Y a-t-il rien de plus sublime que *Minerve* , la divinité de la sagesse , formée dans la tête du maître

maître des dieux? Y a-t-il rien de plus vrai & de plus agréable que la déesse de la beauté, obligée de n'être jamais sans les graces? Les déesses des arts, toutes filles de *Mémoire*, ne nous avertissent-elles pas, aussi-bien que *Locke*, que nous ne pouvons sans mémoire avoir le moindre jugement, la moindre étincelle d'esprit? Les flèches de l'amour, son bandeau, son enfance, *Flore* caressée par *Zéphire*, &c. ne sont-ils pas les emblèmes sensibles de la nature entière? Ces fables ont survécu aux religions, qui les consacraient; les temples des dieux d'Egypte, de la Grèce, de Rome, ne sont plus, & *Ovide* subsiste. On peut détruire les objets de la crédulité, mais non ceux du plaisir; nous aimerons à jamais ces images vraies & riantes. *Lucrèce* ne croyait pas à ces dieux de la fable; mais il célébrait la nature sous le nom de *Vénus*.

*Alma Venus cœli subter labentia signa
Quæ mare navigerum, quæ terras frugiferentes
Concelebras, per te quoniam genus omne animantur
Concipitur: vîsitque exortum lumina solis, &c.*

Tendre *Vénus*, ame de l'univers,
Par qui tout naît, tout respire, & tout aime;
Toi dont les feux brûlent au fond des mers,
Toi qui régis la terre & le ciel même, &c.

Si l'antiquité dans ses ténèbres s'était bornée à reconnaître la Divinité dans ces images, aurait-on beaucoup de reproches à lui faire? L'ame productrice du monde était adorée par les sages;

elle gouvernait les mers sous le nom de *Nep-tune*, les airs sous l'emblème de *Junon*, les campagnes sous celui de *Pan*. Elle était la divinité des armées sous le nom de *Mars*; on animait tous ces attributs : *Jupiter* était le seul DIEU. La chaîne d'or, avec laquelle il enlevait les dieux inférieurs & les hommes, était une image frappante de l'unité d'un être souverain. Le peuple s'y trompait; mais que nous importe le peuple?

On demande tous les jours, pourquoi les magistrats Grecs & Romains permettaient qu'on tournât en ridicule sur le théâtre ces mêmes divinités, qu'on adorait dans les temples? On fait là une supposition fautive: on ne se moquait point des dieux sur le théâtre, mais des sottises attribuées à ces dieux par ceux qui avaient corrompu l'ancienne mythologie. Les consuls & les préteurs trouvaient bon qu'on traitât gaie-ment sur la scène l'aventure des deux *Sofies*; mais ils n'auraient pas souffert, qu'on eût attaqué devant le peuple le culte de *Jupiter* & de *Mercur*e. C'est ainsi que mille choses, qui paraissent contradictoires, ne le sont point. J'ai vu sur le théâtre d'une nation très-savante & spirituelle des aventures tirées de la *Légende dorée*; dirait-on pour cela, que cette nation permet qu'on insulte aux objets de la religion? Il n'est pas à craindre qu'on devienne payen pour avoir entendu à Paris l'opéra de *Proserpine*, ou pour avoir vu à Rome les noces de *Psyché* peintes dans un palais du Pape par *Raphaël*. La fable forme le goût, & ne rend personne idolâtre.

Les belles fables de l'antiquité ont encor ce
grand

grand avantage sur l'histoire, qu'elles présentent une morale sensible : ce sont des leçons de vertu, & presque toute l'histoire est le succès des crimes. *Jupiter*, dans la fable, descend sur la terre pour punir *Tantale* & *Lycaon* ; mais dans l'histoire, nos *Tantales* & nos *Lycaons* sont les dieux de la terre. *Baucis* & *Philemon* obtiennent que leur cabane soit changée en un temple : nos *Baucis* & nos *Philemons* voyent vendre par le collecteur des tailles leurs marmites, que les dieux changent en vases d'or dans *Ovide*.

Je fais combien l'histoire peut nous instruire, je fais combien elle est nécessaire ; mais en vérité il faut lui aider beaucoup pour en tirer des règles de conduite. Que ceux qui ne connaissent la politique que dans les livres, se souviennent toujours de ces vers de *Corneille*.

Les exemples récents suffiraient pour m'instruire,
Si par l'exemple seul on devait se conduire ;
Mais souvent l'on se perd où l'autre s'est sauvé,
Et par où l'un périt un autre est conservé.

Henri VIII. tyran de ses parlemens ; de ses ministres, de ses femmes, des consciences & des bourses, vit & meurt paisible. Le bon, le brave *Charles I.* périt sur un échaffaud. Notre admirable héroïne, *Marguerite d'Anjou*, donne en vain douze batailles en personne contre les Anglais, sujets de son mari. *Guillaume III.* chasse *Jaques I.* d'Angleterre sans donner bataille. Nous avons vu de nos jours la famille impériale de

Perse égorgée, & des étrangers sur son trône. Pour qui ne regarde qu'aux événemens, l'histoire semble accuser la Providence, & les belles fables morales la justifient. Il est clair, qu'on trouve dans elles l'utile & l'agréable. Ceux qui dans ce monde ne sont ni l'un ni l'autre, crient contre elles. Laissons les dire, & lisons *Homère* & *Ovide*, aussi-bien que *Tite-Live* & *Rapin Thoiras*. Le goût donne des préférences; le fanatisme donne les exclusions.

Tous les arts sont amis, ainsi qu'ils sont divins;
Qui veut les séparer est loin de les connaître.
L'histoire nous apprend ce que sont les humains,
La fable ce qu'ils doivent être.



CHAPITRE CINQUANTIEME.

R E L A T I O N

T O U C H A N T

U N

M A U R E B L A N C,

Amené d'Afrique à Paris en 1744.

J'Ai vû il n'y a pas longtems à Paris un petit animal blanc comme du lait, avec un muse taillé comme celui des Lapons, ayant comme les nègres de la laine frisée sur la tête, mais une laine beaucoup plus fine, & qui est de la blancheur la plus éclatante. Ses cils & ses sourcils sont de cette même laine, mais non frisée; ses paupières d'une longueur, qui ne leur permet pas en s'élevant de découvrir tout l'orbite de l'œil, lequel est un rond parfait. Les yeux de cet animal sont ce qu'il a de plus singulier: l'iris est d'un rouge tirant sur la couleur de rose; la prunelle, qui est noire chez nous, & chez tout le reste du monde, est chez eux d'une couleur aurore très-brillante. Ainsi, au lieu d'avoir un trou percé dans l'iris, à la façon

des blancs, & des nègres, ils ont une membrane jaune transparente, à travers laquelle ils reçoivent la lumière. Il suit de-là évidemment qu'ils voyent tous les objets tout autrement colorés que nous ne les voyons; & s'il y a parmi eux quelque *Newton*, il établira des principes d'optique différens des nôtres. Ils regardent, ainsi que marchent les crabes, toujours de côté, & sont tous louches de naissance: par-là ils ont l'avantage de voir à la fois à droite & à gauche, & ont deux axes de vision, tandis que les plus beaux yeux de ce pays-ci n'en ont qu'un. Mais ils ne peuvent soutenir la lumière du soleil: ils ne voyent bien que dans le crépuscule. La nature les destinait probablement à habiter les cavernes. Ils ont d'ailleurs les oreilles plus longues & plus étroites que nous. Cet animal s'appelle un homme, parce qu'il a le don de la parole, de la mémoire, un peu de ce qu'on appelle raison, & une espèce de visage.

La race de ces hommes habite le milieu de l'Afrique: les Espagnols les appellent *Albinos*: leur principale habitation est près du royaume de Lovango. Je ne sais pourquoi *Vossius* prétend que ce sont des lépreux. Celui que j'ai vu à l'hôtel de Bretagne avait une peau très unie, très belle, sans boutons, sans taches. Cette espèce est méprisée des nègres, plus que les nègres ne le sont de nous: on ne leur pardonne pas dans ce pays d'avoir des yeux rouges, & une peau qui n'est point huileuse, dont la membrane

brane graisseuse n'est point noire. Ils paraissent aux nègres une espèce inférieure faite pour les servir. Quand il arrive à un nègre d'avilir la dignité de sa nature, jusqu'à faire l'amour à une personne de cette espèce blafarde, il est tourné en ridicule par tous les nègres. Une négresse, convaincue de cette mésalliance, est l'opprobre de la cour & de la ville. J'ai appris depuis, des voyageurs les plus dignes de foi, & qui ont été chargés dans les grandes Indes des plus importans emplois, qu'on a transporté de ces animaux à Madagascar, à l'île de Bourbon, à Pondichéri. Il n'y a point d'exemple, m'a-t-il dit, qu'aucun d'eux ait vécu plus de vingt-cinq ans. Je ne fais s'il faut les en féliciter ou les en plaindre.

Il y a quelques années que nous avons connu l'existence de cette espèce: on avait transporté en Amérique un de ces petits maures blancs. On trouve dans les mémoires de l'académie des sciences, qu'on en avait donné avis à Mr. *Helvétius*, mais personne ne voulait le croire: car si on donne une créance aveugle à tout ce qui est absurde, on se défie toujours en récompense de ce qui est naturel. La première fois qu'on dit aux Européens qu'il y avait une espèce d'hommes noire comme des taupes, il y a grande apparence qu'on se mit à rire, autant qu'on se moqua depuis de ceux qui imaginèrent les antipodes. Comment se peut-il faire, disait-on, qu'il y ait des femmes qui n'ayent pas la peau blanche? On s'est familiarisé depuis avec la variété de la nature. On a senti qu'il a plu à la Providence de
faire

faire des hommes à membrane noire , & des têtes à laine dans des climats tempérés , d'en mettre de blancs sous la ligne , de bronzer les hommes aux grandes Indes & au Brésil , de donner aux Chinois d'autres figures qu'à nous , de mettre des corps de Lapons tout auprès des Suédois.

Voici enfin une nouvelle richesse de la nature , une espèce qui ne ressemble pas tant à la nôtre , que les barbets aux lévriers. Il y a encore probablement quelque autre espèce vers les terres australes. Voilà le genre humain plus favorisé qu'on n'a crû d'abord. Il eût été bien triste qu'il y eût tant d'espèces de singes , & une seule d'hommes. C'est seulement grand dommage qu'un animal aussi parfait soit si peu diversifié , & que nous ne comptions encore que cinq ou six espèces absolument différentes , tandis qu'il y a parmi les chiens une diversité si belle. Il est très-vraisemblable qu'il s'est détruit quelques-unes de ces espèces d'animaux à deux pieds sans plumes , comme il s'est perdu évidemment beaucoup d'autres espèces d'animaux. Celles-ci , que nous appellons les Maures blancs , est très-peu nombreuse ; il ne faudrait presque rien pour l'anéantir ; & pour peu que nous continuions en Europe à peupler les couvens , & à dépeupler la terre , pour savoir qui la gouvernera , je ne donne pas encore beaucoup de siècles à notre pauvre espèce.

On m'assure que la race de ces petits Maures blancs est fort fière ; qu'elle se croit privilégiée du ciel ; qu'elle a une sainte horreur pour
les

les hommes qui sont assez malheureux pour avoir des cheveux ou de la laine noire, pour ne point loucher, pour avoir les oreilles courtes. Ils disent que tout l'univers a été créé pour les Maures blancs : que depuis il leur est arrivé quelques petits malheurs ; mais que tout doit être réparé, & qu'ils feront les maîtres des nègres & des autres blancs, gens reprouvés du ciel à jamais. Peut-être qu'ils se trompent, mais si nous pensons valoir beaucoup mieux qu'eux, nous nous trompons assez lourdement.



CHAPITRE CINQUANTE-UNIEME.

S U R

L' E S P R I T.

ON consultait un homme, qui avait quelque connaissance du cœur humain, sur une tragédie qu'on devait représenter : il répondit qu'il y avait tant d'esprit dans cette pièce, qu'il doutait de son succès. Quoi ? dira-t-on, est-ce là un défaut, dans un tems où tout le monde veut avoir de l'esprit, où l'on n'écrit que pour montrer qu'on en a, où le public applaudit même aux pensées les plus fausses, quand elles sont brillantes ? Oui, sans doute, on applaudira le premier jour, & on s'ennuyera le second.

Ce qu'on appelle esprit, est tantôt une comparaison nouvelle, tantôt une allusion fine : ici l'abus d'un mot qu'on présente dans un sens, & qu'on laisse entendre dans un autre ; là un rapport délicat entre deux idées peu communes : c'est une métaphore singulière ; c'est une recherche de ce qu'un objet ne présente pas d'abord, mais de ce qui est en effet dans lui ; c'est l'art, ou de réunir deux choses éloignées, ou de diviser deux choses qui paraissent se joindre, ou de les opposer l'une à l'autre ; c'est celui de ne dire qu'à moitié sa pensée pour la laisser deviner. Enfin, je vous parlerais de toutes les différentes

férentes façons de montrer de l'esprit, si j'en avais davantage; mais tous ces brillans (& je ne parle pas des faux-brillans) ne conviennent point, ou conviennent fort rarement à un ouvrage sérieux & qui doit intéresser. La raison en est, qu'alors c'est l'auteur qui paraît, & que le public ne veut voir que le héros. Or ce héros est toujours, ou dans la passion, ou en danger. Le danger & les passions ne cherchent point l'esprit. *Priam* & *Hécube* ne font point d'épigrammes, quand leurs enfans sont égorgés dans *Troye* embrasée: *Didon* ne soupire point en madrigaux, en volant au bucher sur lequel elle va s'immoler: *Démosthène* n'a point de jolies pensées, quand il anime les Athéniens à la guerre; s'il en avait, il ferait un rhéteur, & il est un homme d'état.

L'art de l'admirable *Racine* est bien au-dessus de ce qu'on appelle esprit; mais si *Pyrrhus* s'exprimait toujours dans ce stile:

Vaincu, chargé de fers, de regrets consumé,
 Brulé de plus de feux que je n'en allumai,
 Hélas! fus-je jamais si cruel que vous l'êtes?

si *Oreste* continuait toujours à dire,

Que les Scythes sont moins cruels qu'Hermione;

ces deux personnages ce toucheraient point du tout: on s'appercevrait que la vraie passion s'occupe rarement de pareilles comparaisons, & qu'il y a peu de proportion entre les feux réels
 dont

dont Troye fut consumée, & les feux de l'amour de *Pyrrhus* ; entre les Scythes , qui immolent des hommes , & *Hermione* , qui n'aime point *Oreste*. *Cinna* dit en parlant de *Pompée* :

Le ciel choisit sa mort , pour servir dignement
D'une marque éternelle à ce grand changement ;
Et devait cet honneur aux mânes d'un tel homme ;
D'emporter avec eux la liberté de Rome.

Cette pensée a un très-grand éclat : il y a là beaucoup d'esprit , & même un air de grandeur qui impose. Je suis sûr , que ces vers , prononcés avec l'entousiasme & l'art d'un bon acteur , seront applaudis ; mais je suis sûr que la pièce de *Cinna* , écrite toute dans ce goût , n'aurait jamais été jouée longtems. En effet , pourquoi le ciel devait-il faire l'honneur à *Pompée* de rendre les Romains esclaves après sa mort ? Le contraire ferait plus vrai : les mânes de *Pompée* devraient plutôt obtenir du ciel le maintien éternel de cette liberté pour laquelle on suppose qu'il combattit & qu'il mourut.

Que ferait-ce donc qu'un ouvrage rempli de pensées recherchées & problématiques ? Combien sont supérieurs à toutes ces idées brillantes ces vers simples & naturels ?

Cinna, tu t'en souviens , & veux m'assassiner !
Soyons amis , *Cinna* , c'est moi qui t'en convie.

Ce n'est pas ce qu'on appelle esprit ; c'est le sublime

sublime & le simple qui font la vraie beauté.

Que dans *Rodogune*, *Antiochus* dise de sa maîtresse qui le quitte, après lui avoir indignement proposé de tuer sa mère :

Elle fuit, mais en Parthe, en nous perçant le cœur.

Antiochus a de l'esprit ; c'est faire une épigramme contre *Rodogune* : c'est comparer ingénieusement les dernières paroles qu'elle dit en s'en allant, aux flèches que les Parthes lançaient en fuyant. Mais ce n'est pas parce que sa maîtresse s'en va, que la proposition de tuer sa mère est révoltante : qu'elle sorte, ou qu'elle demeure, *Antiochus* a également le cœur percé. L'épigramme est donc fautive ; & si *Rodogune* ne sortait pas, cette mauvaise épigramme ne pouvait plus trouver place.

Je choisis exprès ces exemples dans les meilleurs auteurs, afin qu'ils soient plus frapans. Je ne relève pas dans eux les pointes & les jeux de mots dont on sent le faux aisément : il n'y a personne qui ne rie, quand dans la tragédie de la Toison d'or *Hipsipile* dit à *Médée*, en faisant allusion à ses sortilèges :

Je n'ai que des attrait, & vous avez des charmes.

Cornille trouva le théâtre & tous les genres de littérature infectés de ces puérilités, qu'il se permit rarement. Je ne veux parler ici que de ces traits d'esprit, qui seraient admis ailleurs, & que le genre sérieux reprouve. On pourrait appli-

appliquer à leurs auteurs ce mot de *Plutarque* ; traduit avec cette heureuse naïveté d'*Amiot* : *Tu tiens sans propos beaucoup de bons propos.*

Il me revient dans la mémoire un de ces traits brillans que j'ai vû citer, comme un modèle, dans beaucoup d'ouvrages de goût, & même dans le *Traité des études* de feu Mr. Rollin. Ce morceau est tiré de la belle oraison funèbre du grand *Turenne*, composée par *Fléchier*. Il est vrai que dans cette oraison, *Fléchier* égala presque le sublime *Bossuet*, que j'ai appelé & que j'appelle encor le seul homme éloquent parmi tant d'écrivains élégans ; mais il me semble que le trait dont je parle n'eût pas été employé par l'évêque de Meaux. Le voici.

» Puissances ennemies de la France, vous vivez, & l'esprit de la charité chrétienne m'interdit de faire aucun souhait pour votre mort.
 » &c. mais vous vivez, & je plains dans cette chaire un vertueux capitaine dont les intentions étaient pures, &c.

Une apostrophe dans ce goût eût été convenable à Rome dans la guerre civile, après l'assassinat de *Pompée*, ou dans Londres après le meurtre de *Charles I.* parce qu'en effet il s'agissait des intérêts de *Pompée* & de *Charles I.* Mais est-il décent de souhaiter adroitement en chaire la mort de l'empereur ; du roi d'Espagne & des électeurs, & de mettre en balance avec eux le général d'armée d'un roi leur ennemi ? Les intentions d'un capitaine, qui ne peuvent être que de servir son prince, doivent-elles être comparées avec les intérêts politiques des têtes couronnées

contre

contre lesquelles il servait ? Que dirait-on d'un Allemand qui eût souhaité la mort au roi de France , à propos de la perte du général *Merci* dont les intentions étaient pures ? * Pourquoi donc ce passage a-t-il toujours été loué par tous les rhéteurs ? C'est que la figure est en elle-même belle & pathétique ; mais ils n'examinaient point le fonds & la convenance de la pensée. *Plutarque* eût dit à Fléchier : *Tu as tenu sans propos un très-beau propos.*

Je reviens à mon paradoxe ; que tous ces brillans , auxquels on donne le nom d'esprit , ne doivent point trouver place dans les grands ouvrages , faits pour instruire ou pour toucher : je dirai même qu'ils doivent être bannis de l'opéra. La musique exprime les passions , les sentimens , les images : mais où sont les accords qui peuvent rendre une épigramme ? *Quinault* était quelquefois négligé , mais il était toujours naturel.

De tous nos opéra , celui qui est le plus orné , ou plutôt accablé de cet esprit épigrammatique , est le *Ballet du triomphe des arts* , composé par un homme aimable , qui pensa toujours finement , & qui s'exprima de même ; mais qui par l'abus de ce talent , contribua un peu à la décadence des lettres , après les beaux jours

* Fléchier avait tiré mot pour mot la moitié de cette oraison funèbre du maréchal de Turenne , de celle que l'évêque de Grenoble

Mélanges &c.

Lingende avait faite d'un duc de Savoye. Or ce morceau , qui était convenable pour un souverain , ne l'est pas pour un sujet.

Z

jours de *Louis XIV.* Dans ce ballet, où *Pygmalion* anime sa statue, il lui dit :

Vos premiers mouvemens ont été de m'aimer.

Je me souviens d'avoir entendu admirer ce vers dans ma jeunesse par quelques personnes. Qui ne voit que les mouvemens du corps de la statue sont ici confondus avec les mouvemens du cœur, & que dans aucun sens la phrase n'est Française ; que c'est en effet une pointe, une plaisanterie ? Comment se pouvait-il faire qu'un homme qui avait tant d'esprit, n'en eût pas assez pour retrancher ces fautes éblouissantes ? Ce même homme qui méprisait *Homère* & qui le traduisit, qui en le traduisant crut le corriger, & en l'abrégéant crut le faire lire, s'avisa de donner de l'esprit à *Homère*. C'est lui qui en faisant reparaître *Achille* réconcilié avec les Grecs, prêts à le venger, fait crier à tout le camp,

Que ne vaincra-t-il point ? il s'est vaincu lui-même.

Il faut être bien amoureux du faux bel-esprit, pour faire dire une pointe à cinquante mille hommes.

Ces jeux de l'imagination, ces finesse, ces tours, ces traits saillans, ces gaietés, ces petites sentences coupées, ces familiarités ingénieuses qu'on prodigue aujourd'hui, ne conviennent qu'aux petits ouvrages de pur agrément. La façade du Louvre de *Perrault* est simple & majestueuse. Un cabinet peut recevoir avec grace
de

de petits ornemens. Ayez autant d'esprit que vous voudrez, ou que vous pourrez, dans un madrigal, dans des vers légers, dans une scène de comédie, qui ne fera ni passionnée, ni naïve, dans un compliment, dans un petit roman, dans une lettre, où vous vous égayerez, pour égayer vos amis.

Loin que j'aye reproché à *Voiture* d'avoir mis de l'esprit dans ses lettres, j'ai trouvé, au contraire, qu'il n'en avait pas assez, quoiqu'il le cherchât toujours. On dit que les maîtres à danser font mal la révérence, parce qu'ils la veulent trop bien faire. J'ai crû que *Voiture* était souvent dans ce cas: ses meilleures lettres sont étudiées; on sent qu'il se fatigue, pour trouver ce qui se présente si naturellement au comte *Antoine Hamilton*, à madame de *Sévigné*, & à tant d'autres dames qui écrivent sans effort ces bagatelles, mieux que *Voiture* ne les écrivait avec peine. *Despréaux*, qui avait osé comparer *Voiture* à *Horace*, dans ses premières satyres, changea d'avis quand son goût fut meurtri par l'âge. Je sais qu'il importe très-peu aux affaires de ce monde, que *Voiture* soit ou ne soit pas un grand génie, qu'il ait fait seulement quelques jolies lettres, ou que toutes ses plaisanteries soient des modèles. Mais pour nous autres, qui cultivons les arts & qui les aimons, nous portons une vûe attentive sur ce qui est assez indifférent au reste du monde. Le bon goût est pour nous en littérature, ce qu'il est pour les femmes en ajustemens; & pourvu qu'on ne fasse pas de son opinion une

affaire de parti, il me semble qu'on peut dire hardiment qu'il y a dans *Voiture* peu de choses excellentes, & que *Marot* ferait aisément réduit à peu de pages.

Ce n'est pas qu'on veuille leur ôter leur réputation; c'est au contraire, qu'on veut savoir bien au juste ce qui leur a valu cette réputation qu'on respecte, & quelles sont les vraies beautés qui ont fait passer leurs défauts. Il faut savoir ce qu'on doit suivre & ce qu'on doit éviter; c'est là le véritable fruit d'une étude approfondie des belles-lettres; c'est ce que faisait *Horace*, quand il examinait *Lucius* en critique. *Horace* se fit par-là des ennemis; mais il éclaira ses ennemis mêmes.

Cette envie de briller & de dire d'une manière nouvelle ce que les autres ont dit, est la source des expressions nouvelles, comme des pensées recherchées. Qui ne peut briller par une pensée, veut se faire remarquer par un mot. Voilà pourquoi on a voulu en dernier lieu substituer *amabilités* au mot d'*agréments*, *négligemment* à *négligence*, *badiner les amours* à *badiner avec les amours*. On a cent autres affectations de cette espèce. Si on continuait ainsi, la langue des *Bossuets*, des *Racines*, des *Pascals*, des *Corneilles*, des *Boileaux*, des *Fénétons*, deviendrait bientôt surannée. Pourquoi éviter une expression qui est d'usage, pour en introduire une qui dit précisément la même chose? Un mot nouveau n'est pardonnable, que quand il est absolument nécessaire, intelligible & sonore; on est obligé d'en créer en physique: une
nou-

nouvelle découverte, une nouvelle machine, exigent un nouveau mot. Mais fait-on de nouvelles découvertes dans le cœur humain? Y a-t-il une autre grandeur que celle de *Corneille* & de *Bossuet*? Y a-t-il d'autres passions, que celles qui ont été maniées par *Racine*, & effleurées par *Quinault*? Y a-t-il une autre morale évangélique que celle du père *Bourdaloue*?

Ceux qui accusent notre langue de n'être pas assez féconde, doivent en effet trouver de la stérilité, mais c'est dans eux-mêmes : *Rem verba sequuntur*. Quand on est bien pénétré d'une idée, quand un esprit juste & plein de chaleur possède bien sa pensée, elle sort de son cerveau, toute ornée des expressions convenables, comme *Minerve* sortit toute armée du cerveau de *Jupiter*. Je sens que cette comparaison pourrait être déplacée ailleurs, mais vous la pardonnerez dans une lettre. Enfin la conclusion de tout ceci est qu'il ne faut rechercher, ni les pensées, ni les tours, ni les expressions; & que l'art, dans tous les grands ouvrages, est de bien raisonner, sans trop faire d'argumens; de bien peindre, sans vouloir tout peindre; d'émouvoir, sans vouloir toujours exciter les passions. Je donne ici de beaux conseils, sans doute. Les ai-je pris pour moi-même? Hélas non!

*Pauci, quos æquus amavit
Juppiter, aut ardens exivit ad æthera virtus,
Diis geniti potuere.*

CHAPITRE CINQUANTE - DEUXIEME.

FRAGMENT
D'UNE LETTRE
SUR UN USAGE TRES-UTILE
ETABLI EN HOLLANDE.

IL ferait à fouhaiter que ceux qui font à la tête des nations imitassent les artisans. Dès qu'on fait à Londres qu'on fait une étoffe nouvelle en France, on la contrefait. Pourquoi un homme d'état ne s'empressera-t-il pas d'établir dans son pays une loi utile, qui viendra d'ailleurs ? Nous sommes parvenus à faire la même porcelaine qu'à la Chine ; parvenons à faire le bien qu'on fait chez nos voisins, & que nos voisins profitent de ce que nous avons d'excellent.

Il y a tel particulier qui fait croître dans son jardin des fruits que la nature n'avait destinés à meurir que sous la ligne. Nous avons à nos portes mille loix, mille coutumes sages ; voilà les fruits qu'il faut faire naître chez soi ; voilà les arbres qu'il faut y transplanter ; ceux-là viennent en tous climats, & se plaisent dans tous les terrains. La meilleure loi, le plus excellent usage, le plus utile que j'aye jamais vû, c'est en Hollande. Quand deux hommes veulent plaider l'un contre l'autre, ils sont obligés d'aller d'abord
au

un tribunal des juges conciliateurs , appelés *Faiseurs de paix*. Si les parties arrivent avec un avocat & un procureur , on fait d'abord retirer ces derniers , comme on ôte le bois d'un feu qu'on veut éteindre. Les *Faiseurs de paix* disent aux parties : Vous êtes de grands fous , de vouloir manger votre argent à vous rendre mutuellement malheureux ; nous allons vous accommoder sans qu'il vous en coûte rien. Si la rage de la chicane est trop forte dans ces plaideurs , on les remet à un autre jour , afin que le tems adoucisse les symptômes de leur maladie ; ensuite les juges les envoient chercher une seconde , une troisième fois. Si leur folie est incurable , on leur permet de plaider , comme on abandonne au fer des chirurgiens des membres gangrenés ; alors la justice fait sa main.

Il n'est pas nécessaire de faire ici de longues déclamations , ni de calculer ce qui en reviendrait au genre humain , si cette loi était adoptée. D'ailleurs je ne veux point aller sur les brisées de Mr. l'abbé de *St. Pierre* , dont un ministre plein d'esprit appelait les projets , *les rêves d'un homme de bien*. Je fais que souvent un particulier , qui s'avise de proposer quelque chose pour le bonheur public , se fait berner. On dit ; De quoi se mêle-t-il ? voilà un plaisant homme , de vouloir que nous soyons plus heureux que nous ne sommes : ne fait-il pas qu'un abus est toujours le patrimoine d'une bonne partie de la nation ? pourquoi nous ôter un mal où tant de gens trouvent leur bien ? A cela je n'ai rien à répondre.

CHAPITRE CINQUANTE - TROISIEME.

LETTRE
SUR LES
INCONVENIENS
ATTACHÉS
A LA LITTERATURE (*).

Votre vocation , mon cher *le Fèvre* , est trop bien marquée pour y résister. Il faut que l'abeille fasse de la cire , que le ver à soie file , que Mr. *de Réaumur* les dissèque , & que vous les chantiez. Vous ferez poète & homme de lettres , moins parce que vous le voulez , que parce que la nature l'a voulu. Mais vous vous trompez beaucoup , en imaginant que la tranquillité fera votre partage. La carrière des lettres , & surtout celle du génie , est plus épineuse

(*) Cette lettre paraît écrite en 1732. car en ce tems l'auteur avait pris chez lui ce jeune homme , nommé Mr. *le Fèvre* , à qui elle

est adressée. On dit qu'il promettait beaucoup , qu'il était très savant , & faisait bien des vers : il mourut la même année.

neuse que celle de la fortune. Si vous avez le malheur d'être médiocre, (ce que je ne crois pas) voilà des remords pour la vie. Si vous réussissez , voilà des ennemis ; vous marchez sur le bord d'un abîme , entre le mépris & la haine.

Mais quoi , me direz-vous , me haïr , me persécuter , parce que j'aurai fait un bon poëme , une pièce de théâtre applaudie , ou écrit une histoire avec succès , ou cherché à m'éclairer & à instruire les autres ?

Oui , mon ami , voilà de quoi vous rendre malheureux à jamais. Je suppose que vous ayez fait un bon ouvrage , imaginez-vous qu'il vous faudra quitter le repos de votre cabinet pour solliciter l'examineur. Si votre manière de penser n'est pas la sienne , s'il n'est pas l'ami de vos amis , s'il est celui de votre rival , s'il est votre rival lui-même , il vous est plus difficile d'obtenir un privilège , qu'à un homme , qui n'a point la protection des femmes , d'avoir un emploi dans les finances. Enfin après un an de refus & de négociations , votre ouvrage s'imprime ; c'est alors qu'il faut , ou assoupir les *Cerbères* de la littérature , ou les faire aboyer en votre faveur. Il y a toujours trois ou quatre gazettes littéraires en France , & autant en Hollande ; ce sont des factions différentes. Les libraires de ces journaux ont intérêt qu'ils soient satyriques ; ceux qui y travaillent servent aisément l'avarice du libraire & la malignité du public. Vous cherchez à faire sonner ces trompettes de la renommée ; vous courtisez les écrivains , les pro-

protecteurs , les abbés , les docteurs , les colporteurs ; tous vos soins n'empêchent pas que quelque journaliste ne vous déchire. Vous lui répondez ; il réplique ; vous avez un procès par écrit devant le public , qui condamne les deux parties au ridicule.

C'est bien pis ; si vous composez pour le théâtre , vous commencez par comparaître devant l'aréopage de vingt comédiens , gens dont la profession , quoiqu'utile & agréable , est cependant flétrie par l'injuste mais irrévocable cruauté du public. Ce malheureux avilissement où ils sont , les irrite ; ils trouvent en vous un client , & ils vous prodiguent tout le mépris dont ils sont couverts. Vous attendez d'eux votre première sentence ; ils vous jugent ; ils se chargent enfin de votre pièce. Il ne faut plus qu'un mauvais plaisant dans le parterre pour la faire tomber. Réussit-elle ? la farce , qu'on appelle Italienne , celle de la foire , vous parodient ; vingt libelles vous prouvent que vous n'avez pas dû réussir. Des savans , qui entendent mal le Grec , & qui ne lisent point ce qu'on fait en Français , vous dédaignent , ou affectent de vous dédaigner.

Vous portez en tremblant votre livre à une dame de la cour ; elle le donne à une femme de chambre , qui en fait des papillotes ; & le laquais galonné , qui porte la livrée du luxe , insulte à votre habit , qui est la livrée de l'indigence.

Enfin je veux que la réputation de vos ouvrages ait forcé l'envie à dire quelquefois que
vous

vous n'êtes pas fans mérite ; voilà tout ce que vous pouvez attendre de votre vivant ; mais qu'elle s'en venge bien en vous persécutant ! On vous impute des libelles , que vous n'avez pas même lus , des vers que vous méprisez , des sentimens que vous n'avez point. Il faut être d'un parti , ou bien tous les partis se réunissent contre vous.

Il y a dans Paris un grand nombre de petites sociétés , où préside toujours quelque femme , qui dans le déclin de sa beauté fait briller l'aurore de son esprit. Un ou deux hommes de lettres sont les premiers-ministres de ce petit royaume. Si vous négligez d'être au rang des courtisans , vous êtes dans celui des ennemis , & on vous écrase. Cependant malgré votre mérite vous vieillissez dans l'opprobre & dans la misère. Les places destinées aux gens de lettres sont données à l'intrigue , non au talent. Ce sera un précepteur , qui par le moyen de la mère de son élève emportera un poste , que vous n'oserez pas seulement regarder. Le parasite d'un courtisan vous enlèvera l'emploi auquel vous êtes propre.

Que le hazard vous amène dans une compagnie , où il se trouvera quelqu'un de ces auteurs reprouvés du public , ou de ces demi-savans , qui n'ont pas même assez de mérite pour être de médiocres auteurs , mais qui aura quelque place , ou qui sera intrus dans quelque corps ; vous sentirez , par la supériorité qu'il affectera sur vous , que vous êtes justement dans le dernier degré du genre humain.

Au

Au bout de quarante ans de travail, vous vous résolvez à chercher par les cabales, ce qu'on ne donne jamais au mérite seul; vous vous intriguez comme les autres pour entrer dans l'académie Française, & pour aller prononcer d'une voix cassée à votre réception un compliment, qui le lendemain sera oublié pour jamais. Cette académie Française est l'objet secret des vœux de tous les gens de lettres; c'est une maîtresse contre laquelle ils font des chansons & des épigrammes, jusqu'à ce qu'ils ayent obtenu ses faveurs, & qu'ils négligent dès qu'ils en ont la possession.

Il n'est pas étonnant qu'ils désirent d'entrer dans un corps, où il y a toujours du mérite, & dont ils espèrent, quoiqu'assez vainement, d'être protégés. Mais vous me demanderez, pourquoi ils en disent tous tant de mal, jusqu'à ce qu'ils y soient admis? & pourquoi le public, qui respecte assez l'académie des sciences, ménage si peu l'académie Française? C'est que les travaux de l'académie Française sont exposés aux yeux du grand nombre, & les autres sont voilés. Chaque Français croit savoir la langue, & se pique d'avoir du goût; mais il ne se pique pas d'être physicien. Les mathématiques seront toujours pour la nation en général une espèce de mystère, & par conséquent quelque chose de respectable. Des équations algébriques ne donnent de prise ni à l'épigramme, ni à la chanson, ni à l'envie; mais on juge durement ces énormes recueils de vers médiocres, de complimens, de harangues, & ces éloges, qui sont quelquefois aussi faux que l'éloquence avec laquelle

quelle on les débite. On est fâché de voir la devise de l'*Immortalité* à la tête de tant de déclamations, qui n'annoncent rien d'éternel, que l'oubli auquel elles sont condamnées.

Il est très-certain que l'académie Française pourrait servir à fixer le goût de la nation. Il n'y a qu'à lire ses remarques sur le *Cid*; la jalousie du cardinal de *Richelieu* a produit au moins ce bon effet. Quelques ouvrages dans ce genre feraient d'une utilité sensible. On les demande depuis cent années au seul corps dont ils puissent émaner avec fruit & bienséance. On se plaint que la moitié des academiciens soit composée de seigneurs qui n'assistent jamais aux assemblées, & que dans l'autre moitié il se trouve à peine huit ou neuf gens de lettres qui soient assidus. L'académie est souvent négligée par ses propres membres. Cependant à peine un des quarante a-t-il rendu les derniers soupirs, que dix concurrents se présentent; un évêché n'est pas plus brigué; on court en poste à Versailles; on fait parler toutes les femmes; on fait agir tous les intrigans; on fait mouvoir tous les ressorts; des haines violentes sont souvent le fruit de ces démarches; la principale origine de ces horribles couplets, qui ont perdu à jamais le célèbre & malheureux *Roussseau*, vient de ce qu'il manqua la place qu'il briguait à l'académie. Obtenez-vous cette préférence sur vos rivaux? votre bonheur n'est bientôt qu'un fantôme; essayez-vous un refus? votre affliction est réelle. On pourrait mettre sur la tombe de presque tous les gens de lettres:

Ci git au bord de l'Hippocrène,
 Un mortel longtems abusé.
 Pour vivre pauvre & méprisé,
 Il se donna bien de la peine.

Quel est le but de ce long sermon que je vous fais ? est-ce de vous détourner de la route de littérature ? Non. Je ne m'oppose point ainsi à la destinée ; je vous exhorte seulement à la patience.



CHAPITRE CINQUANTE-QUATRIEME.

FRAGMENT
SUR LA
CORRUPTION
DU STILE.

ON se plaint généralement , que l'éloquence est corrompue , quoique nous ayons des modèles presqu'en tous les genres. Un des grands défauts de ce siècle , qui contribue le plus à cette décadence , c'est le mélange des styles. Il me semble , que nous autres auteurs nous n'imitons pas assez les peintres , qui ne joignent jamais des attitudes de *Calot* à des figures de *Raphaël*. Je vois , qu'on affecte quelquefois dans des histoires , d'ailleurs bien écrites , dans de bons ouvrages dogmatiques , le ton le plus familier de la conversation. Quelqu'un a dit autrefois , qu'il faut écrire comme on parle ; le sens de cette loi est qu'on écrive naturellement. On tolère dans une lettre l'irrégularité , la licence du stile , l'incorrection , les plaisanteries hasardées ; parce que des lettres écrites sans dessein & sans art , sont des entretiens négligés : mais quand on parle , ou qu'on écrit avec respect , on s'astreint alors à la bienséance,

ce. Or, je demande à qui on doit plus de respect qu'au public ?

Est-il permis de dire dans des ouvrages de Mathématique, qu'un géomètre, qui veut faire son salut, doit monter au ciel en ligne perpendiculaire ; que les quantités qui s'évanouissent donnent du nez en terre pour avoir voulu trop s'élever ; qu'une semence qu'on a mise le germe en bas s'appergoit du tour qu'on lui joue, & se relève ; que si Saturne périssait, ce serait son cinquième satellite, & non le premier, qui prendrait sa place, parce que les rois éloignent toujours d'eux leurs héritiers, qu'il n'y a de vuide que dans la bourse d'un homme ruiné : qu'Hercule était un physicien, & qu'on ne pouvait résister à un philosophe de cette force.

Des livres très-estimables sont infectés de cette tache. La source d'un défaut si commun vient, me semble, du reproche du pédantisme qu'on a fait longtems & justement aux auteurs : *In vitium ducit culpæ fuga*. On a tant répété qu'on doit écrire du ton de la bonne compagnie, que les auteurs les plus sérieux sont devenus plaisans ; & pour être de bonne compagnie avec leurs lecteurs, on dit des choses de très-mauvaise compagnie.

On a voulu parler de science, comme *Voiture* parlait à Mademoiselle *Paulet* de galanterie, sans songer que *Voiture* même n'avait pas faisi le véritable goût de ce petit genre, dans lequel il passa pour exceller ; car souvent il prenait le faux pour le délicat, & le précieux pour le naturel. La plaisanterie n'est jamais bonne dans
le

le genre sérieux, parce qu'elle ne porte jamais que sur un côté des objets, qui n'est pas celui que l'on considère; elle roule presque toujours sur des rapports faux, sur des équivoques; de là vient que les plaisans de profession ont presque tous l'esprit faux autant que superficiel.

Il me semble, qu'en poésie on ne doit pas plus mélanger les stiles qu'en prose. Le stile *Marotique* a depuis quelque tems gâté un peu la poésie, par cette bigarrure de termes bas & nobles; surannés & modernes; on entend dans quelques pièces de morale les sons du sifflet de *Rabelais* parmi ceux de la flûte d'*Horace*.

Il faut parler Français: Boileau n'eut qu'un langage;
Son esprit était juste, & son stile était sage.
Sers-toi de ses leçons; laisse aux esprits mal-faits,
L'art de moraliser du ton de *Rabelais*.

J'avoue que je suis révolté de voir dans une épître sérieuse les expressions suivantes.

*Des rimeurs disloqués, à qui le cerveau tinte;
Plus amers qu'aloës, & jus de coloquinte,
Vices portant méchef. Gens de tel acabit,
Chifoniers, Ostrogoths, marouffles que DIEU fit*

De tous ces termes bas l'entassement facile
Deshonore à la fois le génie & le stile;



CHAPITRE CINQUANTE - CINQUIEME.

L E T T R E

A U N

P R E M I E R C O M M I S .

20. Juin 1733.

P Uisque vous êtes, Monsieur, à portée de rendre service aux belles-lettres, ne rognez pas de si près les ailes à nos écrivains, & ne faites pas des volailles de basse-cour de ceux qui en prenant l'essor pourraient devenir des aigles; une liberté honnête élève l'esprit, & l'esclavage le fait ramper. S'il y avait eu une inquisition littéraire à Rome, nous n'aurions aujourd'hui ni *Horace*, ni *Juvenal*, ni les œuvres philosophiques de *Cicéron*. Si *Milton*, *Dryden*, *Pope*, & *Locke* n'avaient pas été libres, l'Angleterre n'aurait eu ni des poètes ni des philosophes; il y a je ne fais quoi de Turc à proscrire l'imprimerie; & c'est la proscrire, que la trop gêner. Contentez-vous de réprimer sévèrement les libelles diffamatoires, parce que ce sont des crimes: mais tandis qu'on débite hardiment des recueils de ces infames calottes, & tant d'autres pro-

productions qui méritent l'horreur & le mépris, souffrez au moins, que Bayle entre en France, & que celui qui fait tant d'honneur à sa patrie n'y soit pas de contrebande.

Vous me dites, que les magistrats qui régissent la doüane de la littérature se plaignent qu'il y a trop de livres. C'est comme si le prévôt des marchands se plaignait, qu'il y eût à Paris trop de denrées. En achète qui veut. Une immense bibliothèque ressemble à la ville de Paris, dans laquelle il y a près de huit cent mille hommes : Vous ne vivez pas avec tout ce cahos : vous y choisissez quelque société, & vous en changez. On traite les livres de même. On prend quelques amis dans la foule. Il y aura sept ou huit cent mille controversistes, quinze ou seize mille romans, que vous ne lirez point, une foule de feuilles périodiques, que vous jetez au feu après les avoir lus. L'homme de goût ne lit que le bon : mais l'homme d'état permet le bon & le mauvais.

Les pensées des hommes sont devenues un objet important du commerce. Les libraires Hollandais gagnent un million par an, parce que les Français ont eu de l'esprit. Un roman médiocre est, je le fais bien, parmi les livres, ce qu'est dans le monde un sot, qui veut avoir de l'imagination. On s'en moque, mais on le souffre. Ce roman fait vivre, & l'auteur qui l'a composé, & le libraire qui le débite, & le fondeur, & l'imprimeur, & le papetier, & le relieur, & le colporteur, & le marchand de mauvais vin, à qui tous ceux-là portent leur

argent. L'ouvrage amuse encor deux ou trois heures quelques femmes avec lesquelles il faut de la nouveauté en livres, comme en tout le reste. Ainsi tout méprisable qu'il est, il a produit deux choses importantes, du profit & du plaisir.

Les spectacles méritent encor plus d'attention; je ne les considère pas comme une occupation, qui retire les jeunes gens de la débauche; cette idée serait celle d'un curé ignorant. Il y a assez de tems avant & après les spectacles, pour faire usage de ce peu de momens qu'on donne à des plaisirs de passage, immédiatement suivis du dégoût. D'ailleurs on ne va pas aux spectacles tous les jours. Et dans la multitude de nos citoyens il n'y a pas quatre mille hommes qui les fréquentent avec quelque assiduité.

Je regarde la tragédie & la comédie comme des leçons de vertu, de raison & de bien-séance. *Corneille*, ancien Romain parmi les Français, a établi une école de grandeur d'ame; & *Molière* a fondé celle de la vie civile. Les génies Français formés pareux appellent du fond de l'Europe les étrangers, qui viennent s'instruire chez nous, & qui contribuent à l'abondance de Paris. Nos pauvres sont nourris du produit de ces ouvrages, qui nous soumettent jusqu'aux nations qui nous haïssent. Tout bien pesé, il faut être ennemi de sa patrie pour condamner nos spectacles. Un magistrat, qui parce qu'il a acheté cher un office de judicature, ose penser qu'il ne lui convient pas de

de voir *Cinna*, montre beaucoup de gravité & bien peu de goût.

Il y aura toujours dans notre nation polie de ces ames, qui tiendront du Goth & du Vandale; je ne connais pour vrais Français, que ceux qui aiment les arts & les encouragent. Ce goût commence, il est vrai, à languir parmi nous; nous sommes des *Sibarites*, lassés des faveurs de nos maîtresses. Nous jouïssons des veilles des grands hommes, qui ont travaillé pour nos plaisirs, & pour ceux des siècles à venir, comme nous recevons les productions de la nature; on dirait qu'elles nous sont dûes; il n'y a que cent ans, que nous mangions du gland; les *Triptolèmes* qui nous ont donné le froment le plus pur, nous sont indifférens; rien ne réveille cet esprit de nonchalance pour les grandes choses, qui se mêle toujours avec notre vivacité pour les petites.

Nous mettons tous les ans plus d'industrie & plus d'invention dans nos tabatières, & dans nos autres colifichets, que les Anglais n'en ont mis à se rendre les maîtres des mers, à faire monter l'eau par le moyen du feu, & à calculer l'aberration de la lumière. Les anciens Romains élevaient des prodiges d'architecture pour faire combattre des bêtes; & nous n'avons pas scû depuis un siècle bâtir seulement une salle passable pour y faire représenter les chefs-d'œuvre de l'esprit humain. Le centième de l'argent des cartes suffirait pour avoir des salles de spectacles plus belles que le théâ-

tre de *Pompée* : mais quel homme dans Paris est animé de l'amour du public ? On joue , on soupe , on médit , on fait des mauvaises chansons , & on s'endort dans la stupidité , pour recommencer le lendemain son cercle de légèreté , & d'indifférence. Vous , Monsieur , qui avez au moins une petite place dans laquelle vous êtes à portée de donner de bons conseils , tâchez de réveiller cette léthargie barbare , & faites , si vous pouvez , du bien aux lettres , qui en ont tant fait à la France.



CHAPITRE CINQUANTE - SIXIEME.

DIALOGUE

ENTRE

UN PLAIDEUR

ET

UN AVOCAT.

LE PLAIDEUR.

EH bien, Monsieur ! le procès de ces pauvres orphelins !

L'AVOCAT.

Comment ! Il n'y a que dix-huit ans que leur bien est aux faïsses-réelles. On n'a mangé encor en fraix de justice que le tiers de leur fortune ; & vous vous plaignez !

LE PLAIDEUR.

Je ne me plains point de cette bagatelle. Je connais l'usage ; je le respecte : mais pour-quoi depuis trois mois que vous demandez audience n'avez-vous pû l'obtenir qu'aujourd'hui ?

L' A V O C A T.

C'est que vous ne l'avez pas demandée vous-même pour vos pupilles. Il falait aller plusieurs fois chez votre juge, pour le supplier de vous juger.

L E P L A I D E U R.

Son devoir est de rendre justice, sans qu'on l'en prie. Il est bien grand de décider des fortunes des hommes sur son tribunal; il est bien petit de vouloir avoir des malheureux dans son antichambre. Je ne vais point à l'audience de mon curé le prier de chanter sa grand'messe; pourquoi faut-il que j'aie à supplier mon juge de remplir les fonctions de sa charge? Enfin donc, après tant de délais, nous allons être jugés aujourd'hui?

L' A V O C A T.

Oui; & il y a grande apparence que vous gagnerez un chef de votre procès; car vous avez pour vous un article décisif dans *Charondas*.

L E P L A I D E U R.

Ce *Charondas* est apparemment quelque chancelier de nos premiers rois, qui fit une loi en faveur des orphelins?

L' A V O C A T.

Point du tout; c'est un particulier qui a dit son avis dans un gros livre qu'on ne lit point; mais un avocat le cite; les juges le croient, & on gagne sa cause.

LE

LE PLAIDEUR.

Quoi ! l'opinion d'un *Charondas* tient lieu de loi ?

L'AVOCAT.

Ce qu'il y a de triste, c'est que vous avez contre vous *Turnet & Brodeau*.

LE PLAIDEUR.

Autres législateurs de la même force, sans doute ?

L'AVOCAT.

Oui. Le droit Romain n'ayant pu être suffisamment expliqué dans le cas dont il s'agit, on se partage en plusieurs opinions différentes.

LE PLAIDEUR.

Que parlez-vous ici du droit Romain ? Est-ce que nous vivons sous *Justinien* & sous *Théodose* ?

L'AVOCAT.

Non pas ; mais nos ancêtres aimaient beaucoup la chasse & les tournois ; ils couraient dans la terre sainte avec leurs maîtresses. Vous voyez bien que de si importantes occupations ne leur laissaient pas le tems d'établir une jurisprudence universelle.

LE PLAIDEUR.

Ah ! j'entens. Vous n'avez point de loix, & vous allez demander à *Justinien* & à *Charondas* ce qu'il faut faire quand il y a un héritage à partager.

L'A.

L' A V O C A T.

Vous vous trompez. Nous avons plus de loix que toute l'Europe ensemble; presque chaque ville a la sienne.

L E P L A I D E U R.

Oh! oh! voici bien une autre merveille.

L' A V O C A T.

Ah! si vos pupilles étaient nés à Guignes - la-putain, au lieu d'être natifs de Melun près Corbeil!

L E P L A I D E U R.

Eh bien, qu'arriverait-il alors?

L' A V O C A T.

Vous gagneriez votre procès haut la main: car Guignes - la-putain se trouve située dans une coutume qui vous est tout-à-fait favorable; mais à deux lieues de là c'est toute autre chose.

L E P L A I D E U R.

Mais Guignes & Melun ne sont-ils pas en France? Et n'est-ce pas une chose absurde & affreuse, que ce qui est vrai dans un village se trouve faux dans un autre? Par quelle étrange barbarie se peut-il que des compatriotes ne vivent pas sous la même loi?

L' A V O C A T.

C'est qu'autrefois les habitans de Guignes & ceux de Melun, n'étaient pas compatriotes. Ces deux belles villes faisaient dans le bon tems deux empires séparés; & l'auguste souverain de Guignes,

gnes, quoique serviteur du roi de France, donnait des loix à ses sujets ; ces loix dépendaient de la volonté de son maître-d'hôtel qui ne faisait pas lire, & leur tradition respectable s'est transmise aux Guignois de père en fils ; desorte que la race des barons de Guignes étant éteinte pour le malheur du genre humain, la manière de penser de leurs premiers valets subsiste encor, & tient lieu de loi fondamentale. Il en est ainsi de poste en poste dans le royaume ; vous changez de jurisprudence en changeant de chevaux. Jugez où en est un pauvre avocat quand il doit plaider, par exemple, pour un Poitevin, contre un Auvergnac ?

LE PLAIDEUR.

Mais les Poitevins, les Auvergnacs, & messieurs de Guignes, ne s'habillent-ils pas de la même façon ? Est-il plus difficile d'avoir les mêmes loix que les mêmes habits ? Et puisque les tailleurs & les cordonniers s'accordent d'un bout du royaume à l'autre, pourquoi les juges n'en font-ils pas autant ?

L'AVOCAT.

Ce que vous demandez est aussi impossible que de n'avoir qu'un poids & qu'une mesure. Comment voulez-vous que la loi soit partout la même, quand la pinte ne l'est pas ? Pour moi, après avoir profondément rêvé, j'ai trouvé que comme la mesure de Paris n'est point la mesure de Saint Denis, il faut nécessairement que les têtes ne soient pas faites à Paris comme à Saint Denis. La nature se varie à l'infini, &

il ne faut pas essayer de rendre uniforme ce qu'elle a rendu si différent.

LE PLAIDEUR.

Mais il me semble qu'en Angleterre il n'y a qu'une loi & qu'une mesure.

L'AVOCAT.

Ne voyez-vous pas que les Anglais sont des barbares ? Ils ont la même mesure ; mais ils ont en récompense vingt religions différentes.

LE PLAIDEUR.

Vous me dites-là une chose qui m'étonne ; quoi ! des peuples qui vivent sous les mêmes loix, ne vivent pas sous la même religion ?

L'AVOCAT.

Non, & cela seul prouve évidemment qu'ils sont abandonnés à leur sens reprouvé.

LE PLAIDEUR.

Cela ne viendrait-il pas aussi de ce qu'ils ont crû les loix faites pour l'extérieur des hommes, & la religion pour l'intérieur ? Peut-être que les Anglais, & d'autres peuples, ont pensé que l'observation des loix était d'homme à homme, & que la religion était de l'homme à DIEU. Je sens que je n'aurais point à me plaindre d'un anabaptiste qui se ferait baptiser à trente ans ; mais je trouverais fort mauvais qu'il ne me payât pas une lettre de change. Ceux qui péchent uniquement contre DIEU, doivent être punis dans l'autre monde ; ceux qui péchent contre les hommes, doivent être châtiés dans celui-ci.

L'A.

UN PLAIDEUR ET UN AVOCAT. 381

L' A V O C A T.

Je n'entens rien à tout cela. Je vais plaider
votre cause.

L E P L A I D E U R.

DIEU venille que vous l'entendiez davantage!



CHA

CHAPITRE CINQUANTE-SEPTIEME.

DIALOGUE
ENTRE MADAME
DE MAINTENON
ET MADEMOISELLE
DE LENCLOS (*).

MADAME DE MAINTENON.

OUI, je vous ai priée de venir me voir en secret. Vous pensez peut-être que c'est pour jouir à vos yeux de ma grandeur : non, c'est pour trouver en vous des consolations.

MADemoISELLE DE L'ENCLOS.

Des consolations, Madame ! Je vous avoue
que

(*) Madame de Maintenon, & Mademoiselle Ninon de l'Enclos, avaient long-tems vécu ensemble. Cette célèbre fille, qui est morte à 88. ans, avait vu l'auteur, & même elle lui fit un legs par son testament. L'auteur a souvent entendu

dire à feu l'abbé de Châteauneuf, que Madame de Maintenon avait fait ce qu'elle avait pu pour engager Ninon à se faire dévote, & à venir la consoler à Versailles de l'ennui de la grandeur & de la vieillesse.

que n'ayant point eu de vos nouvelles depuis votre grande fortune , je vous ai crue heureuse.

MADAME DE MAINTENON.

J'ai la réputation de l'être. Il y a des ames pour qui c'en est assez. La mienne n'est pas de cette trempe ; je vous ai toujours regrettée.

MADemoiselle DE L'ENCLOS.

J'entens. Vous sentez dans la grandeur le besoin de l'amitié ; & moi qui vis pour l'amitié , je n'ai jamais eu besoin de la grandeur ; mais pourquoi n'avez-vous oubliée si longtems ?

MADAME DE MAINTENON.

Vous sentez qu'il a falu paraître vous oublier. Croyez que parmi les malheurs attachés à mon élévation , je compte surtout cette contrainte.

MADemoiselle DE L'ENCLOS.

Pour moi je n'ai oublié ni mes premiers plaisirs , ni mes anciens amis. Mais si vous êtes malheureuse , comme vous le dites , vous tronpez bien toute la terre qui vous envie.

MADAME DE MAINTENON.

Je me suis trompée la première. Si lorsque nous soupions autrefois ensemble avec *Villarsfaux* & *Nantouillet* dans votre petite rue des tournelles , lorsque la médiocrité de notre fortune était à peine pour nous un sujet de réflexion , quelqu'un m'avait dit ; Vous approcherez un jour du trône ; le plus puissant monarque du monde n'aura de confiance qu'en vous ; toutes les graces passeront par vos mains ; vous ferez

ferez regardée comme une souveraine ; si, dis-je, on m'avait fait de telles prédictions, j'aurais dit ; leur accomplissement doit faire mourir d'étonnement & de joie. Tout s'est accompli ; j'ai éprouvé de la surprise dans les premiers momens ; j'ai espéré la joie, & je ne l'ai point trouvée.

MADemoiselle de L'Enclos.

Les philosophes pourront vous croire ; mais le public aura bien de la peine à se figurer que vous ne soyez pas contente ; & s'il pensait que vous ne l'êtes pas, il vous blâmerait.

MADAME DE MAINTENON.

Il faut bien qu'il se trompe, comme moi. Ce monde-ci est un vaste amphithéâtre, où chacun est placé au hasard sur son gradin. On croit que la suprême félicité est dans les degrés d'en-haut. Quelle erreur !

MADemoiselle de L'Enclos.

Je crois que cette erreur est nécessaire aux hommes ; ils ne se donneraient pas la peine de s'élever, s'ils ne pensaient que le bonheur est placé fort au-dessus d'eux. Nous connaissons toutes deux des plaisirs moins remplis d'illusions. Mais, de grâce, comment vous y êtes-vous prise pour être si malheureuse sur votre gradin ?

MADAME DE MAINTENON.

Ah ! ma chère *Ninon*, depuis le tems que je ne vous ai plus appelée que *Mademoiselle de l'Enclos*, j'ai commencé à n'être plus si heureuse. Il faut que je sois prude ; c'est tout vous dire.

Mon

Mon cœur est vuide ; mon esprit est contraint ; je joue le premier personnage de France ; mais ce n'est qu'un personnage. Je ne vis que d'une vie empruntée. Ah ! si vous saviez ce que c'est que le fardeau imposé à une ame languissante , de ranimer une autre ame , d'amuser un esprit qui n'est plus amusable ! (*)

MADemoiselle DE L'ENCLOS.

Je conçois toute la tristesse de votre situation. Je crains de vous insulter en réfléchissant que *Ninon* est plus heureuse à Paris , dans sa petite maison , avec l'abbé de *Chateauneuf* & quelques amis , que vous à Versailles auprès de l'homme de l'Europe le plus respectable , qui met toute sa cour à vos pieds. Je crains de vous étaler la supériorité de mon état. Je fais qu'il ne faut pas trop goûter sa félicité en présence des malheureux. Tâchez , madame , de prendre votre grandeur en patience ; tâchez d'oublier l'obscurité voluptueuse où nous vivions toutes deux autrefois , comme vous avez été forcée d'oublier ici vos anciennes amies. Le seul remède dans votre état douloureux , c'est de ne dire jamais ,

Félicité passée ,
Qui ne peut revenir ,
Tourment de ma pensée ,
Que n'ai-je , en te perdant , perdu le souvenir !

Buvez

(*) Ce sont les propres paroles de madame de *Maintenon*.

386 DIAL. ENTRE MAD. DE MAINTENON

Bûvez du fleuve Léthé ; consolez - vous sur-tout en jettant les yeux sur tant de reines qui s'ennuient.

MADAME DE MAINTENON.

Ah ! *Ninon* ! peut-on se consoler seule ? J'ai une proposition à vous faire ; mais je n'ose.

MADemoisELLE DE L'ENCLOS.

Madame, franchement c'est à vous à être timide ; mais osez.

MADAME DE MAINTENON.

Ce ferait de troquer, du moins en apparence, votre philosophie contre de la prudence, de vous faire femme respectable. Je vous logerais à Versailles ; vous seriez mon amie plus que jamais ; vous m'aideriez à supporter mon état.

MADemoisELLE DE L'ENCLOS.

Je vous aime toujours, madame ; mais je vous avouerai que je m'aime davantage. Il n'y a pas moyen que je me fasse hypocrite & malheureuse, parce que la fortune vous a maltraitée.

MADAME DE MAINTENON.

Ah, cruelle *Ninon* ! Vous avez le cœur plus dur qu'on ne l'a même à la cour. Vous m'abandonnez impitoyablement.

MADemoisELLE DE L'ENCLOS.

Non, je suis toujours sensible. Vous m'attendrisez ; & pour vous prouver que j'ai toujours le même

même goût pour vous, je vous offre tout ce que je puis; quittez Versailles, venez vivre avec moi dans la rue des tournelles.

MADAME DE MAINTENON.

Vous me percez le cœur. Je ne puis être heureuse auprès du trône, & je ne pourrais l'être au marais. Voilà le funeste effet de la cour.

MADemoisELLE DE L'ENCLOS.

Je n'ai point de remède pour une maladie incurable. Je consulterai sur votre mal avec les philosophes qui viennent chez moi; mais je ne vous promets pas qu'ils fassent l'impossible.

MADAME DE MAINTENON.

Quoi, se voir au faite de la grandeur, être adorée, & ne pouvoir être heureuse!

MADemoisELLE DE L'ENCLOS.

Ecoutez, il y a peut-être ici du mal-entendu. Vous vous croyez malheureuse, uniquement par votre grandeur. Le mal ne viendrait-il pas aussi de ce que vous n'avez plus ni les yeux si beaux, ni l'estomac si bon, ni les desirs si vifs qu'autrefois? Perdre sa jeunesse, sa beauté, ses passions, c'est là le vrai malheur. Voilà pourquoi tant de femmes se font dévotes à cinquante ans, & se sauvent d'un ennui par un autre.

MADAME DE MAINTENON.

Mais vous êtes plus âgée que moi, & vous n'êtes ni malheureuse ni dévote.

MADemoiselle DE L'ENCLOS.

Expliquons-nous. Il ne faut pas à notre âge s'imaginer qu'on puisse jouir d'une félicité complète. Il faut une ame bien vive, & cinq sens bien parfaits, pour goûter cette espèce de bonheur-là. Mais avec des amis, de la liberté & de la philosophie, on est aussi bien que notre âge le comporte. L'ame n'est mal que quand elle est hors de sa sphère. Croyez-moi: venez vivre avec mes philosophes.

MADAME DE MAINTENON.

Voici deux ministres qui viennent. Cela est bien loin des philosophes. Adieu donc, ma chère *Ninon*.

MADemoiselle DE L'ENCLOS,

Adieu, anguste infortunée.



CHAPITRE CINQUANTE-HUITIEME,

DIALOGUE

ENTRE

UN PHILOSOPHE

ET UN

CONTROLEUR-GENERAL

DES FINANCES.

LE PHILOSOPHE.

S Avez-vous qu'un ministre des finances peut faire beaucoup plus de bien, & par conséquent être un plus grand homme, que vingt maréchaux de France?

LE MINISTRE.

Je savais bien qu'un philosophe voudrait adoucir en moi la dureté qu'on reproche à ma place; mais je ne m'attendais pas qu'il voulût me donner de la vanité.

LE PHILOSOPHE.

« La vanité n'est pas tant un vice que vous le pensez. Si *Louis XIV.* n'en avait eu un peu, son

règne n'eût pas été si illustre. Le grand *Colbert* en avait ; ayez celle de le surpasser. Vous êtes né dans un tems plus favorable que le sien. Il faut s'élever avec son siècle.

LE MINISTRE.

Je conviens que ceux qui cultivent une terre fertile, ont un grand avantage sur ceux qui l'ont défrichée.

LE PHILOSOPHE.

Croyez qu'il n'y a rien d'utile que vous ne puissiez faire aisément. *Colbert* trouva, d'un côté, l'administration des finances dans tout le désordre où les guerres civiles & trente ans de rapine l'avaient plongée. Il trouva de l'autre une nation légère, ignorante, asservie à des préjugés, dont la rouille avait treize cent ans d'ancienneté. Il n'y avait pas un homme au conseil qui sût ce que c'est que le change. Il n'y en avait pas un qui sût ce que c'est que la proportion des espèces, pas un qui eût l'idée du commerce. A présent les lumières se sont communiquées de proche en proche. La populace reste toujours dans la profonde ignorance, où la nécessité de gagner sa vie, & j'ose dire le bien de l'état, doivent la tenir. Mais l'ordre moyen est éclairé. Cet ordre est très-considérable ; il gouverne les grands, qui pensent quelquefois, & les petits qui ne pensent point. Il est arrivé dans la finance, depuis le célèbre *Colbert*, ce qui est arrivé dans la musique depuis *Lulli*. A peine *Lulli* trouva-t-il des hommes qui pussent exécuter ses symphonies, toutes simples qu'elles étaient.

étaient. Aujourd'hui le nombre des artistes, capables d'exécuter la musique la plus savante, s'est accru autant que l'art même. Il en est ainsi dans la philosophie & dans l'administration. *Colbert* a plus fait que le duc de *Sully*; il faut faire plus que *Colbert*.

A ces mots, le ministre apercevant que le philosophe avait quelques papiers, il voulut les voir; c'était un recueil de quelques idées qui pouvaient fournir beaucoup de réflexions; le ministre prit le papier, & lut.

La richesse d'un état consiste dans le nombre de ses habitans & dans leur travail.

Le commerce ne sert à rendre un état plus puissant que ses voisins, que parce que dans un certain nombre d'années il a une guerre avec ses voisins, comme dans un certain nombre d'années il y a toujours quelque calamité publique. Alors dans cette calamité de la guerre, la nation la plus riche l'emporte nécessairement sur les autres, toutes choses d'ailleurs égales, parce qu'elle peut acheter plus d'alliés & plus de troupes étrangères. Sans la calamité de la guerre, l'augmentation de la masse d'or & d'argent ferait inutile. Car pourvu qu'il y ait assez d'or & d'argent pour la circulation, pourvu que la balance du commerce soit seulement égale, alors il est clair qu'il ne nous manque rien.

S'il y a deux milliards dans un royaume, toutes les denrées & la main-d'œuvre coûteront le double de ce qu'elles coûteraient s'il n'y avait qu'un milliard. Je suis aussi riche avec cinquante mille livres de rente, quand j'achète la livre

de viande quatre sous, qu'avec cent mille, quand je l'achète huit sous; & le reste à proportion. La vraie richesse d'un royaume n'est donc pas dans l'or & l'argent; elle est dans l'abondance de toutes les denrées; elle est dans l'industrie & dans le travail. Il n'y a pas longtems qu'on a vû sur la rivière de la Plata un régiment Espagnol, dont tous les officiers avaient des épées d'or; mais ils manquaient de chemises & de pain.

Je suppose que depuis *Hugues Capet* la quantité d'argent n'ait point augmenté dans le royaume, mais que l'industrie se soit perfectionnée cent fois davantage dans tous les arts; je dis que nous sommes réellement cent fois plus riches que du tems de *Hugues Capet*: car être riche, c'est jouir. Or je jouis d'une maison plus aérée, mieux bâtie, mieux distribuée que n'était celle de *Hugues Capet* lui-même: on a mieux cultivé les vignes, & je bois de meilleur vin: on a perfectionné les manufactures, & je suis vêtu d'un plus beau drap: l'art de flatter le goût par des apprêts plus fins, me fait faire tous les jours une chère plus délicate, que ne l'étaient les festins royaux de *Hugues Capet*. S'il se faisait transporter quand il était malade, d'une maison dans une autre, c'était dans une charette; & moi je me fais porter dans un carrosse commode & agréable, où je reçois le jour sans être incommodé du vent. Il n'a pas falu plus d'argent dans le royaume pour suspendre sur des cuirés une caisse de bois peinte, il n'a falu que de l'industrie; ainsi du reste. On prenait

naît dans les mêmes carrières les pierres dont on bâtit la maison de *Hugues Capet*, & celles dont on bâtit aujourd'hui les maisons de Paris. Il ne faut pas plus d'argent pour construire une vilaine prison, que pour faire une maison agréable. Il n'en coûte pas plus pour planter un jardin bien entendu, que pour tailler ridiculement des ifs, & en faire des représentations grossières d'animaux. Les chênes pourrissaient autrefois dans les forêts; ils sont façonnés aujourd'hui en parquets. Le sable restait inutile sur la terre; on en fait des glaces.

Or celui-là est certainement riche qui jouit de tous ces avantages. L'industrie seule les a procurés. Ce n'est donc point l'argent qui enrichit un royaume, c'est l'esprit; j'entends l'esprit qui dirige le travail.

Le commerce fait le même effet que le travail des mains; il contribue à la douceur de ma vie. Si j'ai besoin d'un ouvrage des Indes, d'une production de la nature, qui ne se trouve qu'à Ceilan ou à Ternate, je suis pauvre par ces besoins; je deviens riche quand le commerce les satisfait. Ce n'était pas de l'or & de l'argent qui me manquaient; c'était du café & de la canelle. Mais ceux qui font six mille lieues, au risque de leur vie, pour que je prenne du café les matins, ne font que le superflu des hommes laborieux de la nation. La richesse consiste donc dans le grand nombre d'hommes laborieux.

Le but, le devoir d'un gouvernement sage, est donc évidemment la peuplade & le travail.

Dans

Dans nos climats, il naît plus de mâles que de femelles, donc il ne faut pas faire mourir les femelles. Or il est clair que c'est les faire mourir pour la société, que de les enterrer toutes vives dans des cloîtres, où elles sont perdues pour la race présente, & où elles anéantissent les races futures. L'argent perdu à doter des couvens, serait donc très-bien employé à encourager des mariages. Je compare les terres en friche, qui sont encor en France, aux filles qu'on laisse sécher dans un cloître. Il faut cultiver les unes & les autres. Il y a beaucoup de manières d'obliger les cultivateurs à mettre en valeur une terre abandonnée : mais il y a une manière sûre de nuire à l'état, c'est de laisser subsister ces deux abus, d'enterrer les filles, & de laisser des champs couverts de ronces. La stérilité, en tout genre, est ou un vice de la nature, ou un attentat contre la nature.

Le roi, qui est l'économe de la nation, donne des pensions à des dames de la cour, & il fait bien ; car cet argent va aux marchands, aux coëffes & aux brodeuses. Mais pourquoi n'y a-t-il pas des pensions attachées à l'encouragement de l'agriculture ? Cet argent retournerait de même à l'état, mais avec plus de profit.

On fait que c'est un vice dans un gouvernement, qu'il y ait des mendiens. Il y en a de deux espèces ; ceux qui vont en guenilles d'un bout du royaume à l'autre arracher des passans, par des cris lamentables, de quoi aller au cabaret ;

cabaret ; & ceux , qui vêtus d'habits uniformes , vont mettre le peuple à contribution , au nom de DIEU , & reviennent souper chez eux , dans de grandes maisons , où ils vivent à leur aise. La première de ces deux espèces est moins pernicieuse que l'autre ; parce que , chemin faisant , elle produit des enfans à l'état , & que si elle fait des voleurs , elle fait aussi des maçons & des soldats. Mais toutes deux sont un mal , dont tout le monde se plaint , & que personne ne déracine. Il est bien étrange que dans un royaume , qui a des terres incultes & des colonies , on souffre des habitans qui ne peuplent ni ne travaillent. Le meilleur gouvernement est celui où il y a le moins d'hommes inutiles. D'où vient qu'il y a eu des peuples , qui ayant moins d'or & d'argent que nous , ont immortalisé leur mémoire par des travaux que nous n'osons imiter ? Il est évident que leur administration valait mieux que la nôtre , puisqu'elle engageait plus d'hommes au travail.

Les impôts sont nécessaires. La meilleure manière de les lever , est celle qui facilite davantage le travail & le commerce. Un impôt arbitraire est vicieux. Il n'y a que l'aumône qui puisse être arbitraire ; mais dans un état bien policé , il ne doit pas y avoir lieu à l'aumône. Le grand *Scha-Abas* , en faisant en Perse tant d'établissmens utiles , ne fonda point d'hôpitaux. On lui en demanda la raison ; Je ne veux pas , dit-il , qu'on ait besoin d'hôpitaux en Perse.

Qu'est-

Qu'est-ce qu'un impôt ? C'est une certaine quantité de blé, de bestiaux, de denrées, que les possesseurs des terres doivent à ceux qui n'en ont point. L'argent n'est que la représentation de ces denrées. L'impôt n'est donc réellement que sur les riches ; vous ne pouvez pas demander au pauvre une partie du pain qu'il gagne & du lait que les mammelles de sa femme donnent à ses enfans. Ce n'est pas sur le pauvre, sur le manoeuvre, qu'il faut imposer une taxe. Il faut, en le faisant travailler, lui faire espérer d'être un jour assez heureux pour payer des taxes.

Pendant la guerre, je suppose qu'on paye cinquante millions de plus par an. De ces cinquante millions il en passe vingt dans le pays étranger : trente sont employés à faire massacrer des hommes. Je suppose que pendant la paix, de ces cinquante millions, on en paye vingt-cinq ; rien ne passe alors chez l'étranger : on fait travailler, pour le bien public, autant de citoyens qu'on en égorgeait. On augmente les travaux en tout genre ; on cultive les campagnes ; on embellit les villes : donc on est réellement riche en payant l'état. Les impôts, pendant la calamité de la guerre, ne doivent pas servir à nous procurer les commodités de la vie ; ils doivent servir à la défendre. Le peuple le plus heureux doit être celui qui paye le plus ; c'est incontestablement le plus laborieux & le plus riche.

Le papier public est à l'argent, ce que l'argent est aux denrées ; une représentation, un gage
d'é-

d'échange. L'argent n'est utile, que parce qu'il est plus aisé de payer un mouton avec un louis d'or, que de donner pour un mouton quatre paires de bas. Il est de même plus aisé à un receveur de province, d'envoyer au trésor-royal quatre cent mille francs dans une lettre, que de les faire voiturer à grands fraix : donc une banque, un papier de crédit est utile. Un papier de crédit est dans le gouvernement d'un état, dans le commerce & dans la circulation, ce que les cabestans sont dans les carrières. Ils enlèvent des fardeaux que les hommes n'auraient pû remuer à bras. Un Ecoffais, homme utile & dangereux, établit en France le papier de crédit ; c'était un médecin qui donnait une dose d'émétique trop forte à des malades. Ils en eurent des convulsions ; mais parce qu'on a trop pris d'un bon remède, doit-on y renoncer à jamais ? Il est resté des débris de son système, une compagnie des Indes, qui donne de la jalousie aux étrangers, & qui peut faire la grandeur de la nation ; donc ce système, contenu dans de justes bornes, aurait fait plus de bien qu'il n'a fait de mal.

Changer le prix des espèces, c'est faire de la fausse monnoie. Répandre dans le public plus de papier de crédit que la masse & la circulation des espèces & des denrées ne le comportent, c'est encor faire de la fausse monnoie.

Défendre la sortie des matières d'or & d'argent, est un reste de barbarie & d'indigence ; c'est à la fois vouloir ne pas payer ses dettes & perdre le commerce ; c'est en effet ne

pas

pas vouloir payer ; puisque, si la nation est débitrice, il faut qu'elle solde son compte avec l'étranger. C'est perdre le commerce, puisque l'or & l'argent sont non-seulement le prix des marchandises, mais sont marchandises eux-mêmes. L'Espagne a conservé, comme d'autres nations, cette ancienne loi, qui n'est qu'une ancienne misère. La seule ressource du gouvernement est qu'on viole toujours cette loi.

Charger de taxes dans ses propres états les denrées de son pays d'une province à une autre, rendre la Champagne ennemie de la Bourgogne, & la Guyenne de la Bretagne ; c'est encor un abus honteux & ridicule. C'est comme si je postais quelques-uns de mes domestiques dans un antichambre, pour arrêter & pour manger une partie de mon souper lorsqu'on me l'apporte. On a travaillé à corriger cet abus, & à la honte de l'esprit humain, on n'a pu y réussir.

Il y avait bien d'autres idées dans les papiers du philosophe ; le ministre les goûta ; il s'en procura une copie ; & c'est le premier porte-feuille d'un philosophe qu'on ait vû dans le porte-feuille d'un ministre.



CHAPITRE CINQUANTE-NEUVIEME.

D I A L O G U E

E N T R E

M A R C A U R E L E

E T U N

R E C O L L E T.

M A R C A U R E L E.

JE crois me reconnaître enfin. Voici certainement le capitole, & cette basilique est le temple. Cet homme que je vois là est sans doute prêtre de *Jupiter*. Ami, un petit mot, je vous prie.

L E R E C O L L E T.

Ami ! l'expression est familière. Il faut que vous soyez bien étranger, pour aborder ainsi frère *Fulgence* le recollet, habitant du capitole, confesseur de la duchesse de *Popoli*, & qui parle quelquefois au pape, comme s'il parlait à un homme.

M A R C A U R E L E.

Frère *Fulgence* au capitole ! Les choses sont

400 DIALOGUE ENTRE MARC AURELE

un peu changées. Je ne comprends rien à ce que vous dites. Est-ce que ce n'est pas ici le temple de Jupiter ?

LE RECOLLET.

Allez, bon homme, vous extravaguez. Qui êtes-vous, s'il vous plaît, avec votre habit à l'antique, & votre petite barbe ? D'où venez-vous, & que voulez-vous ?

MARC AURELE.

Je porte mon habit ordinaire ; je reviens voir Rome : je suis *Marc Aurèle*.

LE RECOLLET.

Marc Aurèle ? J'ai entendu parler d'un nom à peu près semblable. Il y avait un empereur payen, à ce que je crois, qui se nommait ainsi.

MARC AURELE.

C'est moi-même. J'ai voulu revoir cette Rome qui m'aimait, & que j'ai aimée ; ce capitolé, où j'ai triomphé en dédaignant les triomphes ; cette terre que j'ai rendue heureuse. Mais je ne reconnais plus Rome. J'ai revû la colonne qu'on m'a érigée, & je n'y ai plus retrouvé la statue du sage *Antonin* mon père. C'est un autre visage.

LE RECOLLET.

Je le crois bien, dit le damné. *Sixte-Quint* a relevé votre colonne ; mais il y a mis la statue d'un homme qui valait mieux que votre père & vous.

MARC

MARC AURELE.

J'ai toujours crû qu'il était fort aisé de valloir mieux que moi ; mais je croyais qu'il était difficile de valloir mieux que mon père. Ma piété a pû m'abuser : tout homme est sujet à l'erreur. Mais pourquoi m'appellez-vous damné ?

LE RECOLLET.

C'est que vous l'êtes. N'est-ce pas vous, (autant qu'il m'en souvient) qui avez tant persécuté des gens à qui vous aviez obligation, & qui vous avaient procuré de la pluie pour battre vos ennemis ?

MARC AURELE.

Hélas ! j'étais bien loin de persécuter personne. Je rendis grâces au ciel, de ce que par une heureuse conjoncture il vint à propos un orage dans le tems que mes troupes mouraient de soif ; mais je n'ai jamais entendu dire que j'eusse obligation de cet orage aux gens dont vous me parlez, quoiqu'ils fussent de fort bons soldats. Je vous jure que je ne suis point damné. J'ai fait trop de bien aux hommes, pour que l'essence divine veuille me faire du mal. Mais dites-moi, je vous prie, où est le palais de l'empereur mon successeur ? est-ce toujours sur le mont Palatin ? Car en vérité je ne reconnais plus mon pays.

LE RECOLLET.

Je le crois bien vraiment ; nous avons tout perfectionné. Si vous voulez, je vous mènerai à

Mélanges &c.

Gc

Monte-

402 DIALOGUE ENTRE MARC AURELE

Monte-Cavallo. Vous baiserez les pieds du St. Père ; & vous aurez des indulgences dont vous me paraissez avoir grand besoin.

M A R C A U R E L E.

Accordez-moi d'abord la vôtre ; & dites-moi franchement , est-ce qu'il n'y aurait plus d'empereur , ni d'empire Romain ?

L E R E C O L L E T.

Si fait , si fait , il y a un empereur & un empire ; mais tout cela est à quatre cent lieues d'ici , dans une petite ville appelée Vienne sur le Danube. Je vous conseille d'y aller voir vos successeurs ; car ici vous risqueriez de voir l'inquisition. Je vous avertis que les révérends pères dominicains n'entendent point raillerie , & qu'ils traiteraient fort mal les *Marc-Aurèles*, les *Antonins*, les *Traians*, & les *Titus*, gens qui ne savent pas leur catéchisme.

M A R C A U R E L E.

Un catéchisme ! l'inquisition ! des dominicains ! des recollets ! des cardinaux ! un pape ! & l'empire Romain dans une petite ville sur le Danube ! Je ne m'y attendais pas ; mais je conçois qu'en seize cent ans les choses de ce monde doivent avoir changé de face. Je serais curieux de voir un empereur Romain , *Marcoman*, *Quade*, *Cimbre* ou *Teuton*.

L E R E C O L L E T.

Vous aurez ce plaisir-là quand vous voudrez ;

&

& même de plus grands. Vous seriez donc bien étonné , si je vous disais que des Scythes ont la moitié de votre empire , & que nous avons l'autre ; que c'est un prêtre comme moi qui est le souverain de Rome : que frère *Fulgence* pourra l'être à son tour ; que je donnerai des bénédictions au même endroit où vous traîniez à votre char des rois vaincus ; & que votre successeur du Danube n'a pas à lui une ville en propre ; mais qu'il y a un prêtre qui doit lui prêter la sienne dans l'occasion.

M A R C A U R E L E.

Vous me dites là d'étranges choses. Tous ces grands changemens n'ont pû se faire sans de grands malheurs. J'aime toujours le genre humain , & je le plains.

L E R E C O L L E T.

Vous êtes trop bon. Il en a coûté à la vérité des torrens de sang , & il y a eu cent provinces ravagées ; mais il ne fallait pas moins que cela pour que frère *Fulgence* dormît au capitolé à son aise.

M A R C A U R E L E.

Rome, cette capitale du monde , est donc bien déchue & bien malheureuse.

L E R E C O L L E T.

Déchuë , si vous voulez ; mais malheureuse , non. Au contraire , la paix y règne , les beaux arts y fleurissent. Les anciens maîtres du monde ne sont plus que des maîtres de musique.

404 DIALOGUE ENTRE MARC AURELE

Au lieu d'envoyer des colonies en Angleterre ; nous y envoyons des châtres & des violons. Nous n'avons plus de *Scipions* , qui détruisent des Carthages ; mais aussi nous n'avons plus de proscriptions. Nous avons changé la gloire contre le repos.

M A R C A U R E L E.

J'ai tâché dans ma vie d'être philosophe , je le suis devenu véritablement depuis. Je trouve que le repos vaut bien la gloire ; mais par tout ce que vous me dites , je pourrais soupçonner que frère *Fulgence* n'est pas philosophe.

L E R E C O L L E T.

Comment ? je ne suis pas philosophe ! je le suis à la fureur. J'ai enseigné la philosophie , & qui plus est la théologie.

M A R C A U R E L E.

Qu'est-ce que cette théologie , s'il vous plaît ?

L E R E C O L L E T.

C'est ... c'est ce qui fait que je suis ici , & que les empereurs n'y sont plus. Vous paraîtrez fâché de ma gloire , & de la petite révolution qui est arrivée à votre empire.

M A R C A U R E L E.

J'adopte les décrets éternels ; je fais qu'il ne faut pas murmurer contre la destinée ; j'admire la vicissitude des choses humaines ; mais puis-je qu'il faut que tout change , puisque l'empire
Romain

Romain est tombé , les recollets pourront avoir leur tour.

LE RECOLLET.

Je vous excommunie , & je vais à matines!

MARC AURELE.

Et moi , je vais me rejoindre à l'Etre des Etres.



CHAPITRE SOIXANTIEME.

DIALOGUE

ENTRE

UN BRACMANÉ;

ET

UN JESUITE,

SUR LA NECESSITÉ

ET L'ENCHAINEMENT DES CHOSES.

LE JESUITE.

C'Est apparemment par les prières de *St. François Xavier* que vous êtes parvenu à une si heureuse & si longue vieillesse ? Cent-quatre-vingt ans ! cela est digne du tems des patriarches.

LE BRACMANÉ.

Mon maître *Fonfouka* en a vécu trois cent ; c'est le cours ordinaire de notre vie. J'ai une grande estime pour *François Xavier* ; mais ses prières n'auraient jamais pû déranger l'ordre de l'uni-

l'univers ; & s'il avait eu seulement le don de faire vivre une mouche un instant de plus que ne le portait l'enchaînement des destinées , ce globe-ci serait toute autre chose que ce que vous voyez aujourd'hui.

LE JESUITE.

Vous avez une étrange opinion des futurs contingens. Vous ne savez donc pas que l'homme est libre , que notre volonté dispose à notre gré de tout ce qui se passe sur la terre. Je vous assure que les seuls jésuites y ont fait pour leur part des changemens considérables.

LE BRACMANE.

Je ne doute pas de la science & du pouvoir des reverends peres jésuites ; ils sont une partie fort estimable de ce monde ; mais je ne les en crois pas les souverains. Chaque homme , chaque être , tant jésuite que bracmane , est un ressort de l'univers ; il obéit à la destinée , & ne lui commande pas. A quoi tenait-il que *Gengis-kan* conquît l'Asie ? A l'heure à laquelle son père s'éveilla un jour en couchant avec sa femme , à un mot qu'un Tartare avait prononcé quelques années auparavant. Je suis , par exemple , tel que vous me voyez , une des causes principales de la mort déplorable de votre bon roi *Henri IV.* & vous m'en voyez encor affligé.

LE JESUITE.

Votre révérence veut rire apparemment ? Vous la cause de l'assassinat de *Henri IV.* !

LE BRACMANE.

Hélas oui. C'était l'an neuf cent quatre-vingt-trois mille de la révolution de *Saturne*, qui revient à l'an cinq cent-cinquante de votre ère. J'étais jeune & étourdi. Je m'avisai de commencer une petite promenade du pied gauche, au lieu du pied droit, sur la côte de Malabar, & de-là suivit évidemment la mort de *Henri IV.*

LE JESUITE.

Comment cela, je vous supplie ? Car nous qu'on accusait de nous être tournés de tous les côtés dans cette affaire, nous n'y avons aucune part.

LE BRACMANE.

Voici comme la destinée arrangea la chose. En avançant le pied gauche, comme j'ai l'honneur de vous dire, je fis tomber malheureusement dans l'eau mon ami *Eriban*, marchand Persan, qui se noya. Il avait une fort jolie femme, qui convola avec un marchand Arménien; elle eut une fille, qui épousa un Grec; la fille de ce Grec s'établit en France, & épousa le père de *Kavallac*. Si tout cela n'était pas arrivé, vous sentez que les affaires des maisons de France & d'Autriche auraient tourné différemment. Le système de l'Europe aurait changé. Les guerres entre l'Allemagne & la Turquie auraient eu d'autres suites; ces suites auraient influé sur la Perse, la Perse sur les Indes. Vous voyez que tout tenait à mon pied gauche, lequel était lié à tous les autres événemens de l'univers, passés, présens, & futurs.

LE

LE JESUITE.

Je veux proposer cet argument à quelqu'un de nos pères théologiens , & je vous apporterai la solution.

LE BRACMANE.

En attendant je vous dirai encore , que la servante du grand-père du fondateur des feuillans , (car j'ai lû vos histoires) était aussi une des causes nécessaires de la mort de *Henri IV.* & de tous les accidens que cette mort entraîna.

LE JESUITE.

Cette servante là était une maitresse femme!

LE BRACMANE.

Point du tout. C'était une idiote , à qui son maître fit un enfant. Madame de la Barrière en mourut de chagrin. Celle qui lui succéda , fut , comme disent vos chroniques , la grand'mère du bienheureux *Jean de la Barrière* , qui fonda l'ordre des feuillans. *Ravaillac* fut moine dans cet ordre. Il puisa chez eux certaine doctrine fort à la mode alors , comme vous savez. Cette doctrine lui persuada que c'était une bonne œuvre d'assassiner le meilleur roi du monde. Le reste est connu.

LE JESUITE.

Malgré votre pied gauche , & la servante du grand - père du fondateur des feuillans , je croirai toujours que l'action horrible de *Ravaillac* était un futur contingent , qui pouvait fort

410 DIALOGUE ENTRE UN BRACMANE

fort bien ne pas arriver ; car enfin la volonté de l'homme est libre.

LE BRACMANE.

Je ne fais pas ce que vous entendez par une volonté libre. Je n'attache point d'idée à ces paroles. Etre libre , c'est faire ce qu'on veut , & non pas vouloir ce qu'on veut. Tout ce que je fais , c'est que *Ravaillac* commit volontairement le crime qu'il était destiné à faire par des loix immuables. Ce crime était un chaînon de la grande chaîne des destinées.

LE JESUITE.

Vous avez beau dire ; les choses de ce monde ne sont point si liées ensemble que vous pensez. Que fait , par exemple , au reste de la machine la conversation inutile que nous avons ensemble sur le rivage des Indes ?

LE BRACMANE.

Ce que nous disons vous & moi est peu de chose , sans doute ; mais si vous n'étiez pas ici , toute la machine du monde ferait autre qu'elle n'est.

LE JESUITE.

Votre révérence *Bramine* avance là un furieux paradoxe.

LE BRACMANE.

Votre paternité *Ignacienne* en croira ce qu'elle voudra. Mais certainement nous n'aurions pas cette conversation , si vous n'étiez venu aux Indes. Vous n'auriez pas fait ce voyage , si
votre

Notre *St. Ignace de Loyola* n'avait pas été blessé au siège de Pampelune, & si un roi de Portugal ne s'était obstiné à faire doubler le cap de Bonne-Espérance. Ce roi de Portugal n'a-t-il pas, avec le secours de la boussole, changé la face du monde? Mais il fallait qu'un Napolitain eût inventé la boussole; & puis dites que tout n'est pas éternellement asservi à un ordre constant, qui unit par des liens invisibles & indissolubles tout ce qui naît, tout ce qui agit, tout ce qui souffre, tout ce qui meurt sur notre globe.

LE JESUITE.

Eh, que deviendront les futurs contingens?

LE BRACMANE.

Ils deviendront ce qu'ils pourront: mais l'ordre établi par une main éternelle & toute-puissante doit subsister à jamais.

LE JESUITE.

A vous entendre il ne faudrait donc point prier DIEU?

LE BRACMANE.

Il faut l'adorer. Mais qu'entendez-vous par le prier?

LE JESUITE.

Ce que tout le monde entend, qu'il favorise nos desirs, qu'il satisfasse à nos besoins.

LE BRACMANE.

Je vous comprends. Vous voulez qu'un jardinier obtienne du soleil, à l'heure que DIEU

a destinée de toute éternité pour la pluie , & qu'un pilote ait un vent d'Est , lorsqu'il faut que le vent d'Occident rafraichisse la terre & les mers ? Mon père , prier c'est se soumettre. Bon soir. La destinée m'appelle à présent auprès de ma bramine.

LE JESUITE.

! Ma volonté libre me presse d'aller donner leçon à un jeune écolier.



TABLE

DES CHAPITRES

contenus dans ce Volume.

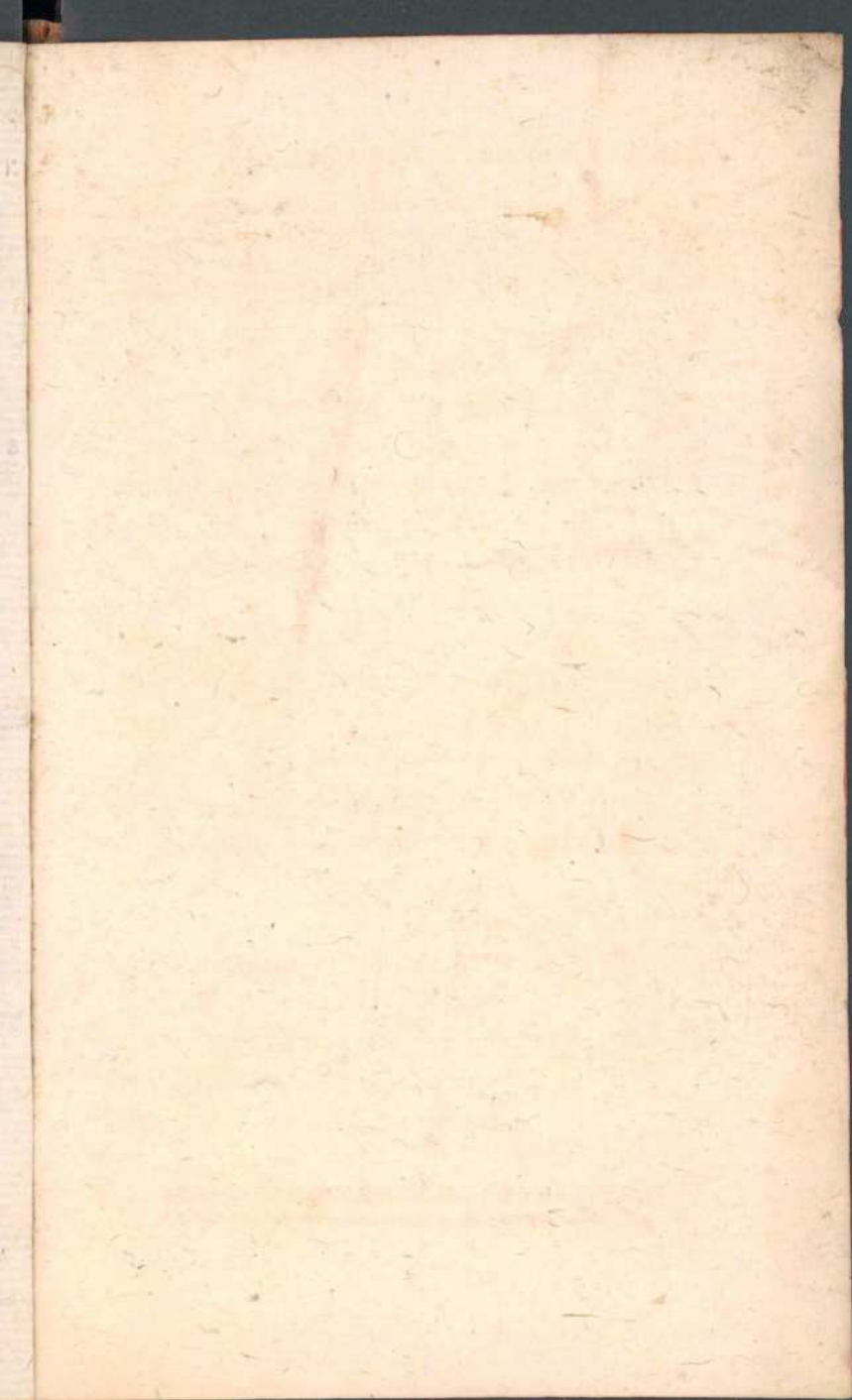
CHAPITRE I.	<i>Des langues.</i>	Page 5.
CHAP. II.	<i>Pensées sur l'administration publique.</i>	17.
CHAP. III.	<i>Des embellissemens de la ville de Cachemire.</i>	32.
CHAP. IV.	<i>Jusqu'à quel point on doit tromper le peuple.</i>	42.
CHAP. V.	<i>Les deux consolés.</i>	46.
CHAP. VI.	<i>Sur le paradoxe, que les sciences ont nui aux mœurs.</i>	49.
CHAP. VII.	<i>Des titres.</i>	52.
CHAP. VIII.	<i>Des cérémonies.</i>	60.
CHAP. IX.	<i>Sotise des deux parts.</i>	63.
CHAP. X.	<i>Memnon, ou la sagesse humaine.</i>	71.
CHAP. XI.	<i>Lettre d'un Turc, sur les Faquirs, & sur son ami Bababec.</i>	79.
CHAP. XII.	<i>De la gloire, ou entretien avec un Chinois.</i>	

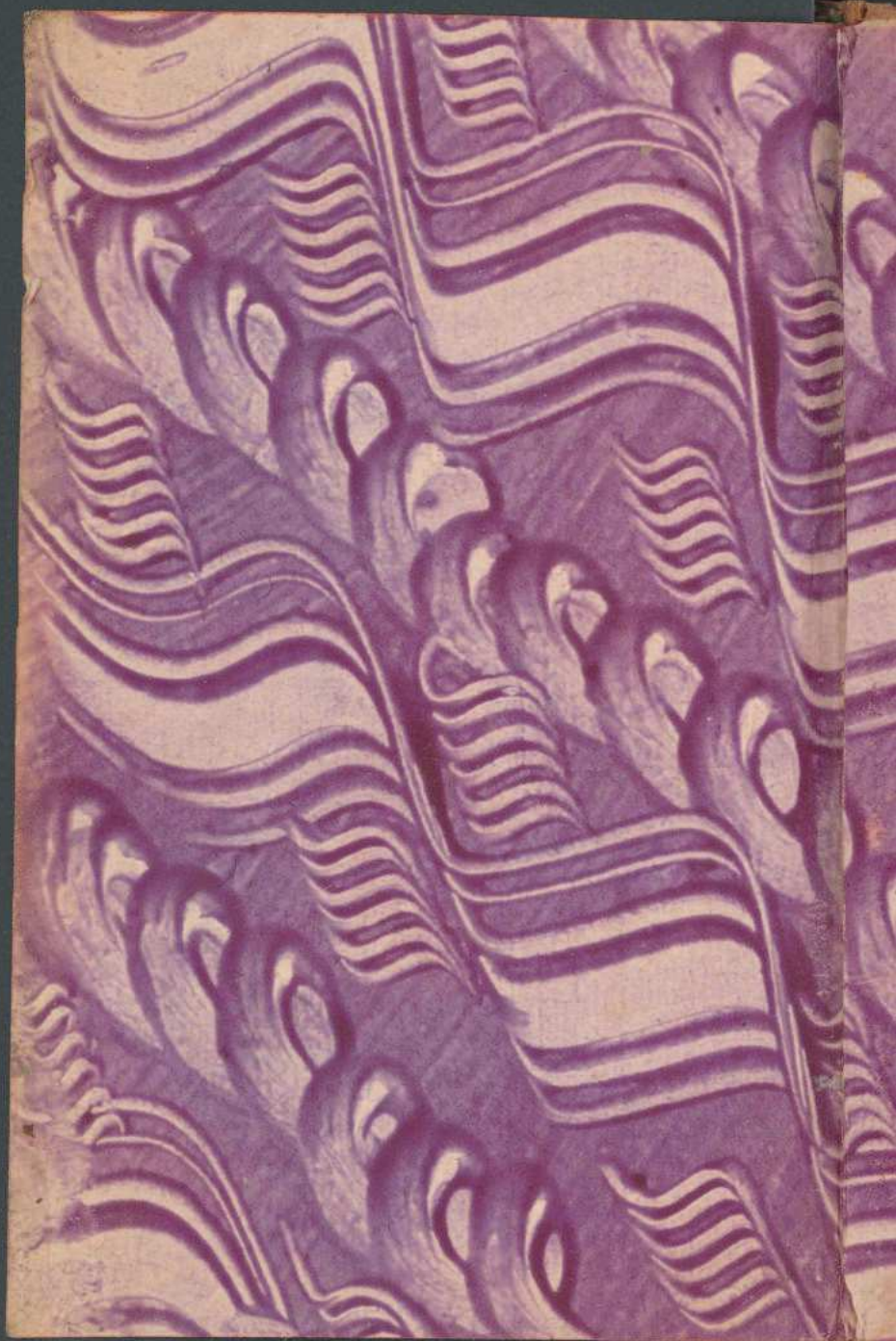
	Chinois. . . ?	Page 83.
CHAP. XIII.	<i>Du suicide , ou de l' homicide de soi-même.</i>	87.
CHAP. XIV.	<i>De la religion des Quakers.</i>	94.
CHAP. XV.	<i>De même.</i>	101.
CHAP. XVI.	<i>Histoire des Quakers.</i>	104.
CHAP. XVII.	<i>Suite.</i>	109.
CH. XVIII.	<i>De la religion Anglicane.</i>	116.
CHAP. XIX.	<i>Des presbytériens.</i>	120.
CHAP. XX.	<i>Des Sociniens , ou Ariens , ou An- ti-Trinitaires.</i>	123.
CHAP. XXI.	<i>Du parlement.</i>	126.
CHAP. XXII.	<i>Sur le gouvernement.</i>	131.
CH. XXIII.	<i>Sur le commerce.</i>	138.
CH. XXIV.	<i>Sur l'insertion de la petite véro- le.</i>	141.
CH. XXV.	<i>Sur le chancelier Bacon.</i>	148.
CH. XXVI.	<i>Sur Locke.</i>	155.
CH. XXVII.	<i>Sur l'amè.</i>	160.
CH. XXVIII.	<i>De la tolérance ; & que les philo- sophes ne peuvent jamais nuire.</i>	167.
CH. XXIX.	<i>Sur Descartes & Newton.</i>	172.
CH. XXX.	<i>De Newton.</i>	179.
CH. XXXI.	<i>De la chronologie reformée par Newton , &c.</i>	183.
CH. XXXII.	<i>De la tragédie Anglaise.</i>	190.
		CH.

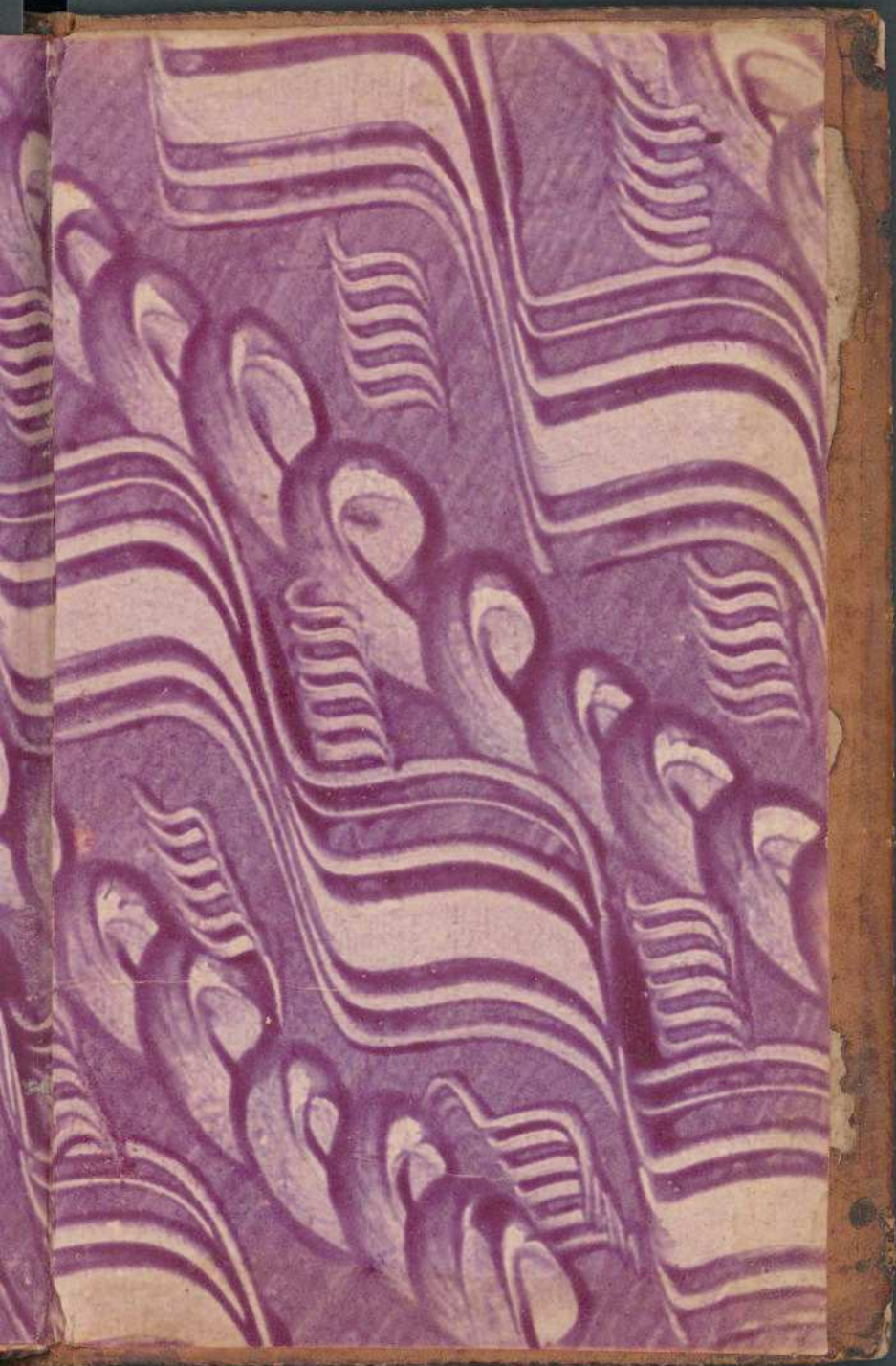
CH. XXXIII.	<i>Sur la comédie Anglaise.</i>	Page 200.
CH. XXXIV.	<i>Sur les Courtisans qui cultivent les Lettres.</i>	209.
CH. XXXV.	<i>Sur le comte de Rochester & Mr. Waller.</i>	212.
CH. XXXVI.	<i>De Prior, du Poëme singulier d'Hubras, & du doyen Swift.</i>	218.
CH. XXXVII.	<i>De Pope.</i>	229.
CH. XXXVIII.	<i>Sur la société royale & sur les académies.</i>	233.
CH. XXXIX.	<i>De Cromwell.</i>	240.
CHAP. XL.	<i>Du fanatisme.</i>	247.
CHAP. XLI.	<i>Sur le théisme.</i>	251.
CHAP. XLII.	<i>Sur les contradictions de ce monde.</i>	254.
CHAP. XLIII.	<i>Sur ce qu'on ne fait pas, & sur ce qu'on pourrait faire.</i>	262.
CH. XLIV.	<i>Sur Mrs. Jean Law, Mélon, & Dutot, &c.</i>	266.
CH. XLV.	<i>Des monnoies & du revenu des rois.</i>	274.
	<i>Lettre à Mr. T**. sur les ouvrages de Mrs. Du Tot & Melon.</i>	281.
CH. XLVI.	<i>Des mensonges imprimés.</i>	294.
CH. XLVII.	<i>Suite.</i>	307.
CH. XLVIII.	<i>Seconde suite : contre le prétendu testa-</i>	

416 TABLE DES CHAPITRES.

	<i>testament du card. de Richelieu.</i>	Page 315.
CHAP. XLIX.	<i>Sur la fable.</i>	338.
CHAP. L.	<i>Relation touchant un Maure blanc.</i>	343.
CHAP. LI.	<i>Sur l'esprit.</i>	348.
CHAP. LII.	<i>Fragment d'une Lettre sur un usage très-utile établi en Hollande.</i>	358.
CHAP. LIII.	<i>Lettre sur les inconvéniens attachés à la littérature.</i>	360.
CHAP. LIV.	<i>Fragment sur la corruption du stile.</i>	367.
CHAP. LV.	<i>Lettre à un premier commis.</i>	370.
CHAP. LVI.	<i>Dialogue entre un plaideur & un avocat.</i>	375.
CHAP. LVII.	<i>entre Madame de Maintenon & Mlle. de l'Enclos.</i>	382.
CHAP. LVIII.	<i>entre un philosophe , & un contrôleur général des finances.</i>	389.
CHAP. LIX.	<i>entre Marc Aurèle & un recollet.</i>	399.
CHAP. LX.	<i>entre un braçmane & un jésuite , sur la nécessité & l'enchainement des choses.</i>	406.







XXVIII

**Wydawnictwa
do 1945 r.**

Biblioteka Gł. AP w Siedlcach

nr inw.: KG - 49151



49151

